47724/A

E. xv. d
13

Barral 21/III/28 50 fr.

F 15
CE

# MÉDECINE CLINIQUE OU MANUEL DE PRATIQUE.

TOME PREMIER.

47536

# MÉDECINE CLINIQUE,

OU

# MANUEL DE PRATIQUE,

*TRADUIT DE L'ALLEMAND,*

DE M. CHRISTIAN GOTTLIEB SELLE, Docteur & Professeur en Médecine, & Médecin de la Maison de Charité à Berlin,

*PAR* M. D. CORAY, *Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier.*

TOME PREMIER.

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AINÉ, Imprimeur Ordinaire du Roi, de Nosseigneurs des États-Généraux, & de l'Université.

MDCCLXXXVII.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

# A LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES.

MESSIEURS,

LES *Dédicaces ont toujours offert le moyen le plus propre pour témoigner d'une maniere ſolemnelle, les ſentimens d'eſtime ou de reconnoiſſance, dont on étoit pénétré pour quelque* Illuſtre Perſonnage. *C'eſt à ces deux titres que j'oſe* VOUS *offrir cette Traduction. Pluſieurs de mes Maîtres partagent Vos travaux & Votre*

*gloire littéraire ; j'ai même le bonheur de compter des amis parmi* VOUS. *Les liens qui* VOUS *unissent, & le zele qui* VOUS *anime pour les progrès des Sciences, donnent à toute* L'ILLUSTRE SOCIÉTÉ *des droits sur mes hommages. Daignez les recevoir,* MESSIEURS *: ce sera l'encouragement le plus flatteur pour une Personne qui entre dans la carriere littéraire.*

JE *suis avec le plus profond respect,*

MESSIEURS,

*Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,*

D. CORAY.

# PRÉFACE DE L'AUTEUR.

APRÈS tant d'Abrégés de Médecine Pratique, on doit avoir de très-fortes raiſons pour en augmenter le nombre par un nouveau.

SI dans cet Ouvrage j'avois répandu quelque nouvelle lumiere ſur la nature des maladies & la méthode de les traiter, je n'aurois pas beſoin d'autre juſtification : mais je n'ai eu jamais en vue ni n'ai pu eſpérer un pareil ſuccès, attendu la nature de la ſcience même, & le défaut de mes forces.

CE ne ſont que des raiſons tirées du régime de notre *Maiſon de Charité*, qui me font un devoir de faire précéder les inſtructions & les ordonnances que

j'y donne de vive voix, par un Traité général des maladies : afin que, par ſon moyen, on puiſſe s'y préparer, les trouver plus claires & plus exactes, les entendre mieux, & les mettre en pratique avec plus de préciſion.

# PRÉFACE

## DU TRADUCTEUR.

MONSIEUR Selle a raiſon de dire que nous avons un grand nombre d'Abrégés de Médecine Pratique : mais ſa modeſtie lui fait craindre mal-à-propos, que le ſien ne ſoit, par cette raiſon, regardé comme ſuperflu. Je ne cherche point à prévenir le jugement du Public en ſa faveur : mais j'oſerois dire, que ſi depuis Hippocrate, les Médecins obſervoient comme M. Selle, & qu'ils écriviſſent d'une maniere auſſi méthodique que lui, la Médecine ceſſeroit peut-être d'être un Art conjectural.

POUR avoir abandonné les traces lumineuſes du Vieillard de Cos, on s'eſt égaré dans tous les temps dans un labyrinthe d'hypotheſes : qui, en s'éclipſant tour-à-tour, acheverent d'éteindre le goût de l'obſervation ; le ſeul flambeau qui devoit conduire notre Art à la perfection.

Un tel défaut devoit naturellement réjaillir ſur les livres élémentaires de la Médecine : auſſi y en avoit-il fort peu qui fuſſent écrits d'une maniere à pouvoir être lus avec fruit. Dans les uns, on étoit embarraſſé de l'ordre dans lequel il falloit ranger les maladies ; dans les autres, on ſe mettoit fort peu en peine du rang que chaque maladie devoit tenir dans l'hiſtoire noſologique, mais on s'égaroit dans une recherche (1) pénible & ſouvent infructueuſe des cauſes ; quelques-uns, en décrivant les maladies, ont très-ſouvent confondu des ſymptômes qui leur étoient étrangers, avec ceux qui leur ſont eſſentiels, ou omis ceux-ci pour s'appeſantir ſur ceux qui ſont ou moins importants, ou communs à toutes les maladies ; d'autres enfin, non contents d'avoir multiplié les maladies, ont pris également à tâche d'en multiplier les remedes, & de

(1) *Recherche*, qui ne conduit ſouvent qu'à des ſolutions non moins comiques, & auſſi peu ſatiſfaiſantes que celle qui attribue le *ſommeil* qu'on ſe procure à l'aide de l'*opium*, à la *vertu dormitive* de ce remede.

faire parade d'une érudition pharmaceutique, ſouvent funeſte, rarement utile, & encore moins néceſſaire.

GRACES aux lumieres philoſophiques de notre ſiecle ! le goût de l'obſervation vient enfin de renaître : & la Médecine, qui après avoir atteint par des progrès rapides ſon âge de raiſon, étoit, pour ainſi dire, retombée dans ſon enfance, commence à redevenir ſage.

QU'IMPORTE en effet qu'une maladie ſoit claſſifiée ſous telle ou telle rubrique, pourvu qu'on puiſſe découvrir la cauſe matérielle qui l'a produite, qui l'entretient, & dont la deſtruction doit néceſſairement entraîner celle de la maladie (2) ? A quoi bonne cette ſymptomatologie faſtidieuſe, qui préſente des ſymptômes communs à toutes les maladies (3), ou empruntés de maladies bien

(2) Conſultez la note (6).

(3) Tels ſont la plûpart des ſymptômes qui ſe préſentent au commencement de chaque maladie, & qui ſont communs à toutes les maladies. Il n'y a rien, par exemple, de ſi fatiguant que cette *fatigue du corps* (laſſitudo corporis) qu'on trouve dans la deſcription de cinquante maladies différentes.

différentes de celle qu'on décrit, ou pris de toutes les modifications diverſes, ſous leſquelles on a eu occaſion de voir une maladie pendant un long cours d'années (4)? Les modifications d'une affection phyſique, ſont auſſi nombreuſes, auſſi multipliées que celles d'une affection morale: parce qu'elles découlent les unes & les autres (oſons le dire en paſſant) du même principe qui nous anime. Un Auteur de Médecine, & je parle toujours des Auteurs élémentaires, n'eſt point un Auteur de Comédies. C'eſt à celui-ci de charger la peinture d'une affection morale, de tous les traits ſous leſquels il l'a rencontrée dans la ſociété, & de faire de ces

(4) Faut-il s'étonner, d'après cela, ſi nous ſommes encore ſi peu avancés dans le diagnoſtic des maladies? Si on lit la deſcription d'une maladie, faite d'après les divers phénomenes qu'on a obſervés ſur une infinité de malades, & qu'on veuille enſuite en faire l'application à la maladie individuelle qu'on a ſous les yeux; on ſe trouve embarraſſé: & la raiſon en eſt claire; c'eſt qu'un individu ne peut préſenter ni autant de phénomenes, ni les mêmes phénomenes que préſentent pluſieurs individus enſemble.

différents portraits un tableau, dont l'original n'exiſte point, mais qui doit plaire & devenir utile par ſon invraiſemblance même.

Hippocrate, ce Médecin Philoſophe, ſi peu connu & ſi peu étudié, claſſifia les maladies, il y a plus de vingt ſiecles, de la maniere la plus ſuccincte & la plus lumineuſe. Il les déduiſit des *humeurs*, qui conſtituent nos *fluides*; il aſſigna enſuite, ou, pour mieux dire, il obſerva que la nature avoit aſſigné à chaque ſaiſon ou conſtitution de l'année la prédominance d'une de ces humeurs; & qu'elle lui avoit ſubordonné toutes les affections morbifiques quelconques qui paroiſſent alors, parce qu'en effet elles n'en ſont qu'autant de modifications différentes, & qu'elles cédent à la même méthode de traitement.

Lisons les Auteurs qui ont écrit & obſervé comme Hippocrate. Nous verrons des maladies qui, quoique ſous des dénominations différentes priſes du ſiége différent qu'elles occupent, ſont abſolument de la même nature; parce qu'elles dépendent de la même cauſe matérielle,

qui exerce ſon empire dans cette conſtitution : tandis que d'autres, qui portent le même nom, different néanmoins eſſentiellement entre elles ; parce qu'elles paroiſſent dans des conſtitutions différentes, & que dès-lors leur cauſe matérielle n'eſt plus la même.

A ces *cauſes humorales*, ſi nous ajoutons les diſpoſitions morbifiques de nos ſolides, qui ne peuvent pécher que par *atonie*, ou par *hypertonie* (5), c'eſt-à-dire, par *défaut* ou par *excès de ton* : nous aurons un ſyſtême complet de maladies primitives, qui ne contient que cinq ou ſix (6) chefs fondamentaux, ſous leſquels viennent

(5) Qu'on me paſſe ce terme, qui contraſte ſi bien avec celui d'*atonie*, qui n'eſt pas moins étranger à la langue. Au reſte, perſonne n'ignore que ce ſont les *ſtrictum* & *laxum* des Méthodiſtes, qu Hippocrate n'ignoroit pas non plus, comme on peut s'en convaincre par ſon Livre *de veter. Medicin.*

(6) *Six*, ſi l'on admet *la bile noire* d'Hippocrate. Je n'ignore pas qu'outre ces diatheſes, il y a ſouvent dans les maladies quelque choſe de *ſpécifique*, qu'on ne peut rapporter à aucune de ces diatheſes, ni par conſéquent combattre par

viennent ſe ranger toutes les modifications ou complications quelconques, trop variées pour être claſſifiées d'une maniere nette & préciſe dans toutes leurs circonſtances poſſibles, & dont par conſéquent la ſcience ne peut être acquiſe que par une longue & judicieuſe expérience.

Si l'on doutoit encore de la réalité de ce ſyſtême ſublime, mais mépriſé peut-être, parce qu'il eſt fort ſimple, on n'auroit qu'à parcourir une *matiere médicale*,

---

les moyens qu'on leur oppoſe ordinairement. Les fievres intermittentes, par exemple (ſans parler des autres affections nerveuſes) ne ſe guériſſent pas toujours après l'expulſion de la cauſe matérielle. Le quinquina, qu'on emploie dans cette occaſion, agit-il toujours comme *tonique*? Je ne le crois pas; parce que ce n'eſt pas toujours *le relâchement des ſolides* qui l'indique, & qu'il y a d'autres remedes qui poſſedent au même degré la *vertu tonique*, ſans cependant être *fébrifuges* d'une maniere auſſi décidée que le quinquina. Il agit donc, lorſqu'il agit, d'une maniere ſpécifique qui nous eſt inconnue: mais je ſuis cependant porté à croire que ce ſpécifique même, ſoit dans les maladies, ſoit dans les remedes, n'eſt autre choſe que le réſultat ou la combinaiſon des diverſes diatheſes ou vertus con-

ou à visiter une *apothicairerie*. Les vertus de tout ce vaste appareil pharmaceutique, le croira-t-on ? se réduisent presque en autant de classes qu'il y a de diatheses ou de maladies primitives. C'est que la nature, toujours riche, mais jamais prodigue dans ses productions, a proportionné les ressources aux besoins des hommes.

Enfin, M. Stoll, pour ne pas citer l'autorité & l'expérience de plusieurs au-

---

nues ; & dans ce sens, ce qu'on appelle *remede spécifique*, n'est autre chose qu'un remede dont les différens principes se trouvent en rapport avec les éléments qui entrent dans la combinaison d'une diathese mixte. En effet, les remedes qu'on appelle *simples*, ne le sont pas à la rigueur : ce sont des substances composées de différens principes, qui agissent par préférence les uns aux autres selon la prédominance respective de chacun des éléments qui constitue une diathese mixte. Il est donc faux de dire, qu'il existe des remedes spécifiques, suivant l'acception vulgaire du terme : mais il est vrai que tout remede peut devenir spécifique, toutes les fois qu'on saura l'appliquer au moment où son action se trouve, pour ainsi dire, *à l'unisson* de l'affection morbifique dont le corps est frappé.

tres Praticiens célébres, a achevé de mettre cette vérité dans toute ſon évidence, en traitant les maladies nombreuſes de toute une conſtitution par un très-petit nombre de mêmes remedes. C'eſt que ce judicieux Praticien avoit obſervé, que toutes ces maladies, malgré les noms divers qu'elles prennent, & les formes différentes qu'elles affectent, ne ſont au fond qu'autant de branches différentes qui ſortent de la même ſouche, & qui dès-lors doivent céder à la même méthode de traitement (7).

Ne devroit-on pas, d'après ces conſidérations, fondées ſur l'expérience de pluſieurs ſiecles, tourner toutes les recherches & les obſervations en Médecine vers ces diatheſes primitives qui ſont l'eſſence des maladies; tâcher de fixer, s'il eſt poſſible, les limites qui les ſépa-

---

(7) « *Morbos hoſce, utut diſſimili facie in* » *publicum prodeuntes, eadem de ſtirpe ſatos,* » *eodem quoque pabulo enutriri, eadem ubique* » *therapeutica methodus, & eodem cum eventu* » *adhibita, demonſtravit.* » Stoll. Rat. med. vol. 3. p. 25.

rent les unes des autres, & le traitement qui convient à chacune en particulier, & leur ſubordonner, comme ſous autant de points de réunion, toutes les maladies quelconques ? Ce ſeroit le ſeul moyen d'abréger l'Art (8) ; de nous délivrer d'une foule de remedes & de formules qui ne poſſedent que la même vertu, ou à peu-près la même (9), & de

---

(8) « *Id aſſero....., hanc ab anni conſtitutione deſumptam medendi rationem præ* » *omni alia vidiſſe meliorem compendioſamque* » *magis.* » Idem ibid.

(9) Combien de choſes dont je n'ai pas beſoin ! diſoit un Philoſophe, en voyant le luxe effréné d'un Riche. Tout Médecin ſage pourroit en dire autant, à l'aſpect de ce luxe pharmaceutique, qui commence à perdre de ſon crédit, mais qui n'eſt pas encore reſtraint autant qu'il devroit l'être. En liſant nos livres de Médecine, on diroit que les maladies, ſi richement traitées de nos jours, devroient être guéries avec plus de facilité. C'eſt tout le contraire. L'intempérance eſt auſſi pernicieuſe en remedes qu'en alimens : & comme l'excès de la table, bien-loin d'augmenter la nutrition du corps, l'expoſe à une foule de maladies, ignorées de ceux qui ſe bornent aux vrais beſoins de la nature, de même la multiplicité des remedes ne ſert qu'à rendre ces maladies plus rebelles & ſouvent incurables.

nous dispenser de la lecture d'une infinité de livres qui, bien-loin d'étendre le domaine de la Médecine, n'ont fait qu'augmenter ses difficultés, sans avoir opéré un seul miracle de guérison (10). Un Médecin qui réussiroit à nous soustraire au joug humiliant d'une routine nuisible aux progrès de l'Art, & funeste à ceux qui nous confient leur vie, mériteroit les hommages de tout le genre humain; & la postérité ne toucheroit ses ouvrages qu'avec les sentimens dont on est pénétré à l'aspect de tout ce qui retrace l'idée d'une Divinité bienfaisante.

Mais peut-être une pareille réforme est-elle au-dessus des forces d'un seul

---

(10) « Dites-moi, Savans, (disoit l'ingénieux » Sterne), ajouterons-nous toujours tant au vo» lume, & si peu à l'instruction? Ferons-nous sans » cesse de nouveaux livres, comme les Apothicai» res font de nouvelles mixtions, en les transva» sant d'un vaisseau dans l'autre?..... Serons-nous » éternellement destinés à faire voir les *reliques* » du savoir, comme les Moines montrent celles » de leurs *Saints*, sans en opérer un seul mi» racle? » *Vie & opin. de Tristr. Shand. vol.* 3. *pag.* 12.

homme : ce n'eſt peut-être que des travaux réunis de pluſieurs perſonnes éclairées qu'on doit l'attendre. Notre ſiecle peut ſe flatter d'un pareil ſuccès. Des Médecins illuſtres, répandus dans toutes les parties de l'Europe, travaillent à cette révolution heureuſe. M. Selle doit occuper une place diſtinguée parmi ceux qui, dans ces derniers temps, ont bien mérité de notre Art. A l'aide de ſa Pyrétologie (11), on peut déjà débrouiller ce cahos des *fievres*, ſur leſquelles on ne trouve pas deux Auteurs d'accord. C'eſt dans la même vue, & d'après les mêmes principes, qu'il a compoſé ce *Manuel* (12). Les deſcriptions des maladies y ſont très-courtes, mais fort préciſes ; il en expoſe les cauſes avec beaucoup de clarté & de méthode ; quoiqu'il leur conſerve les noms ordinaires, il eſt pourtant très-attentif aux cauſes

---

(11) Ecrite en Latin ſous le titre de *Rudimenta Pyretologiæ methodicæ*, & publiée à Berlin & à la Haye en l'année 1773.

(12) Publié pour la premiere fois à Berlin en l'année 1781.

matérielles de chaque maladie, d'après lesquelles il en dirige le traitement; les remedes qu'il emploie sont en petit nombre, mais choisis & appropriés, non-seulement à la diathese qui entretient la maladie, mais encore à la constitution du malade. En un mot, c'est un *Abrégé de Médecine clinique*, qu'on peut étudier avec beaucoup de fruit : sur-tout si l'on se donne la peine de saisir la marche de l'ouvrage, & les vues que l'Auteur a eues en adoptant une telle méthode.

POUR ce qui est de la traduction, nous espérons que le Public ne nous saura pas mauvais gré d'avoir tâché de conserver la simplicité du style de l'Auteur. Des livres élémentaires de Médecine ne sont guere susceptibles des ornemens d'un discours oratoire. Simplicité, clarté & correction, telles sont les qualités d'un style didactique; qualités que notre Auteur possede, & que nous nous flattons d'avoir imité dans la traduction.

NOUS avons été fort réservés sur le privilege qu'ont les Traducteurs d'ajouter des remarques au texte de leurs Auteurs. Sans parler des autres motifs qui nous

ont déterminé à en agir de la ſorte ; l'Ouvrage ceſſeroit d'être un *Manuel*, ſi nous en augmentions le volume par des notes dont un Lecteur intelligent peut ſe paſſer. Il n'en eſt pas de même de la Table alphabétique que nous avons ajouté, & qui, en augmentant la commodité de l'Ouvrage, va directement au but que l'Auteur s'étoit propoſé.

# MÉDECINE

## CLINIQUE.

La *Médecine clinique* nous apprend à connoître, à juger & à guérir les maladies particulieres ; auſſi conſiſte-t-elle dans l'emploi qu'on fait de toutes les connoiſſances pathologiques & thérapeutiques au lit du malade.

On appelle *Diagnoſtic* la connoiſſance de la maladie : il exige une connoiſſance préciſe, ſyſtématique & étiologique de la maladie, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas ſeulement ſavoir diſtinguer une maladie de toute autre, mais qu'on doit encore en ſavoir aſſigner les cauſes, & connoître l'enchaînement & la dépendance où elle eſt de ces mêmes cauſes. C'eſt au moins le but idéal de l'Art qu'on ne ſauroit toujours atteindre, mais qu'on doit toujours ſe propoſer.

On appelle *Prognoſtic* le jugement qu'on porte de l'événement d'une maladie. Une ſéméiotique exacte, un eſprit clairvoyant & un jugement ſolide, ſont les ſeuls moyens par leſquels on parvient à établir le prognoſtic d'une maladie.

La guériſon, ou pour mieux dire, le traitement, eſt ce qu'on appelle la *thérapeutique ſpéciale*.

Les maladies particulieres, telles que la Nature les préſente, ſont l'objet de la Médecine Clinique. Mais comme il n'y a point d'individu qui reſſemble parfaitement à un autre individu, il s'enſuit naturellement qu'il n'exiſte point deux maladies de la même eſpece parfaitement ſemblables ; elles ſe modifient par la nature & l'état individuel du malade. Et comme ces différences individuelles ſont auſſi nombreuſes que l'eſpece humaine elle-même, il n'eſt pas poſſible à l'Art de les recueillir toutes : auſſi devons-nous nous contenter de connoître les eſpeces des maladies; ſans cependant négliger l'étude des variétés ou des cas individuels qu'elles préſentent.

S'il falloit admettre une diviſion naturelle des maladies particulieres, nous devrions prendre pour baſe leur claſſification naturelle que j'ai déjà expoſée ailleurs [*]. Mais un tel ſyſtême eſt encore un problême en Médecine. En effet, il

[*] Voyez *Introduction à l'étude de la Phyſique & de la Médecine*. Note de l'Auteur.

y a des maladies dont les caufes ne nous font encore connues que d'une maniere trop imparfaite pour pouvoir leur affigner le rang qu'elles doivent tenir dans un fyftême naturel. Ainfi nous nous fervirons d'une divifion artificielle, qui, uniquement fondée fur la différence extérieure des maladies, nous fournit cependant des fignes certains & fenfibles, au moyen defquels on peut les diftinguer les unes des autres.

Dans le traitement il s'agit de faire attention à deux chofes :

La premiere, de fixer avec précifion les indicants, pour pouvoir former un plan de traitement certain.

La feconde, de choifir entre les différents remedes ceux qui conviennent le mieux à la conftitution particuliere du malade.

Cette derniere confidération fuppofe de plus la connoiffance particuliere des remedes, de leur mixtion la plus convenable, & du degré différent de leur action, felon la différente dofe à laquelle on les donne. Comme il feroit trop long d'ajouter tous ces détails à chaque cas particulier, je diviferai cet Ouvrage en deux parties : dans la premiere, je défignerai tout ce qui regarde en général la connoiffance pathologique & thérapeutique des maladies ; l'objet de la feconde fera la defcription des remedes.

# PRÉCIS
# PATHOLOGIQUE ET THERAPEUTIQUE
# DES MALADIES.

## DES FIEVRES.

ON appelle *Fievre*, une maladie dans laquelle on obſerve du froid, de la chaleur & un pouls qui ne ſont point naturels ; de maniere que ces ſymptômes ne ſoient point paſſagers, mais accompagnent conſtamment la maladie.

Les fievres ne conſtituent point une claſſe naturelle de maladies : puiſqu'il y a des maladies qui manquent des caracteres que nous venons d'expoſer, & qui cependant ſont parfaitement ſemblables aux fievres, ſoit par rapport à la cauſe, ſoit par rapport à la méthode du traitement. Ainſi, on obſerve des maladies périodiques, des *épilepſies*, par exemple, qui reſſemblent parfaitement aux fievres intermittentes,

& par les causes qui les produisent, & par le traitement qu'elles exigent.

La cause finale des mouvemens fébriles, est de chasser hors du corps une matiere étrangere : ou pour mieux dire, ces particules étrangeres déterminent par leur irritation ces mouvemens, à la faveur desquels la Nature tâche de s'en débarrasser. Cependant la Nature n'a pas toujours assez de forces pour opérer cette évacuation.

Lorsque cette évacuation a lieu, & que la maladie cesse, ou du moins diminue, on appelle cette opération *crise*, & la matiere évacuée, *matiere cuite*.

Lorsque la matiere évacuée n'adoucit point la maladie, c'est une marque, ou qu'elle est en trop grande quantité, ou qu'elle n'est pas encore propre à être évacuée : on l'appelle dans tous les deux cas *matiere crue*.

On appelle *Lyse* (1) une évacuation imperceptible de la matiere fébrile.

Si la matiere, quoique séparée du sang, n'est point chassée hors du corps, mais se dépose sur quelque partie déterminée, avec quelque soulagement pour le malade, on appelle ce transport *métastase critique*.

---

(1) Les Pathologistes définissent un peu différemment la *Lyse*, en disant que c'est une évacuation lente & successive de la matiere fébrile. Voyez *Stahl Patholog. part. 2. sect. 4.* & *Nietski Elem. Patholog.* §. 1373 : mais comme tout ce qui se fait lentement, & d'une maniere successive, peut très-bien être imperceptible ; nous pouvons retenir la définition de notre Auteur.

Mais si cette métastase se fait sans soulagement pour le malade, & dans une partie du corps où elle peut produire une autre maladie, on la nomme *métastase morbifique*.

Quelquefois par défaut de forces, il n'y a point d'évacuations.

Les principales évacuations se font par les sueurs & par les urines; quelquefois par le vomissement & par les selles; rarement par l'hémorrhagie, & plus rarement encore par des exanthêmes.

Dans la petite vérole, & dans les fievres putrides, où il y a en même temps une diathese scorbutique des humeurs, on observe quelquefois une salivation qui, quoiqu'elle ne soit point critique, ne doit pas cependant être supprimée.

La cause prochaine des fievres paroît être une matiere contenue dans le sang, & qui irrite les nerfs; c'est ce que les évacuations rendent très-vraisemblable. Mais il faut de plus une irritation particuliere des nerfs pour produire la fievre: puisqu'il y a des cas où nonobstant la présence de la matiere fébrile, il n'y a point de fievre; & d'autres, au contraire, où des causes affoiblissantes & irritantes peuvent facilement occasionner une fievre, telles, par exemple, que des plaies, des passions de l'ame, des purgatifs drastiques, &c.

La matiere fébrile paroît avoir une tendance à la putridité; voici ce qui rend cette assertion vraisemblable:

1°. Tous les remedes qu'on emploie avec

ſuccès dans les fievres, ſont des *antiſeptiques*: tels, par exemple, que les ſels, principalement les acides, le camphre, le quinquina.

2°. Les alimens pris du regne animal ſont preſque toujours nuiſibles.

3°. La matiere évacuée eſt toujours dans un état de putréfaction.

4°. Toutes les matieres putrides peuvent occaſionner facilement une fievre: telles ſont des exhalaiſons putrides, des ulceres, &c.

5°. C'eſt dans les fievres putrides que s'obſerve la chaleur la plus forte, & qu'elle dure même quelque temps après la mort.

Toutes ces cauſes à la vérité agiſſent auſſi ſur les nerfs, & peuvent dès-lors produire des mouvemens fébriles: mais il reſte toujours probable, que la matiere fébrile eſt une matiere âcre, portée à la diſſolution putride.

Quant au prognoſtic des fievres, on peut attendre une heureuſe terminaiſon, toutes les fois que la Nature a aſſez de forces pour opérer la *coction* & la *criſe*. Mais ſi au contraire elle eſt foible, ou que la cauſe ſoit ſupérieure à ces forces, on doit craindre qu'elle ne ſuccombe dans ſes efforts.

Les ſignes ſuivants peuvent ſervir au prognoſtic des fievres:

1°. C'eſt un bon ſigne quand les forces du malade ſont bonnes, & que l'évacuation ne ſe fait pas avant que la matiere ſoit cuite. Cette coction de la matiere a rarement lieu avant le quatrieme jour; elle ſe fait ordinairement le

cinquieme, ſeptieme, neuvieme, onzieme, quatorzieme, dix-ſeptieme ou vingtieme jour. On appelle ces jours des *jours critiques* : & ſi l'on ne les obſerve pas aujourd'hui auſſi fréquemment qu'autrefois, on doit en attribuer la cauſe à la complication des maladies, beaucoup plus fréquente & plus variée de nos jours, qu'elle ne devoit être autrefois chez des hommes qui menoient un genre de vie plus ſimple.

2°. Si les forces ne ſont pas tout-à-fait ſuffiſantes pour réſiſter à l'activité de la matiere fébrile; les ſymptômes ordinairement augmentent d'intenſité, avant que l'évacuation critique ait lieu : c'eſt ce qu'on appelle *perturbation critique*. On ne doit point la craindre, toutes les fois qu'il n'y a pas une trop grande diſproportion entre les forces de la Nature, & la cauſe de la fievre, & que l'on a quelque motif de croire, que la matiere eſt déjà cuite.

3°. C'eſt un ſigne dangereux que le défaut de rapport entre les différents ſymptômes : tel eſt, par exemple, le défaut de ſoif avec une langue ſeche; l'averſion pour les acides dans une fievre putride; un pouls foible avec une grande chaleur.

Dans le traitement des fievres il eſt queſtion de remplir ces trois indications :

1°. Il faut *écarter* tout ce qui peut augmenter la cauſe prochaine de la fievre, & employer tout ce qui peut contribuer à la diminution ou à la deſtruction de cette cauſe. Lors, par exemple, qu'il y a une grande irritation, l'on doit tâcher de la calmer; s'il y a une ſaburre bilieuſe, il faut

l'évacuer

l'évacuer par le moyen des émétiques ; l'on doit prescrire au malade un régime léger, rafraîchissant, & point nourrissant, à moins que l'état de ses forces n'exige le contraire ; dans tous les cas il faut proscrire les alimens pris du regne animal. L'air doit être pur, & sa température ne doit guere excéder le soixante dixieme degré du thermometre de Fahrenheit.

2°. On doit favoriser la coction & la crise, ou du moins écarter tout ce qui pourroit empêcher le travail de la Nature : si, par exemple, il y a pléthore, il faut saigner ; si la matiere est âcre, il faut l'adoucir par des boissons délayantes & émollientes ; s'il y a une tendance à des congestions inflammatoires, on doit employer les sels neutres résolutifs.

3°. Après la crise & la cessation de la fievre, il faut rétablir les forces du malade par une diete nourrissante & fortifiante, pour prévenir les rechûtes.

On peut diviser les fievres d'autant de manieres différentes qu'il y a de caracteres d'après lesquels on veut les considérer.

On les divise premierement d'après la durée de leur cours. On appelle fievre *aiguë au premier degré* (*febris acutissima*), une fievre qui se termine dans l'espace de sept jours ; *aiguë au second degré* (*febris peracuta*), une fievre de quatorze jours ; & simplement *aiguë* (*acuta*), celle qui se termine dans l'espace de vingt à trente jours. Celles qui passent quatre semaines, & qui ne sont poit intermittentes, s'appellent *fievres lentes*.

On les divise encore suivant le lieu ou le temps où elles paroissent.

1°. En fievres *épidémiques*, lorsque les mêmes fievres attaquent tout un pays ou toute une contrée à la fois.

2°. En *sporadiques*, lorsque différentes fievres se répandent indifféremment sur toutes sortes de personnes, en différents temps & en divers pays.

3°. En *endémiques* ; ce sont des fievres familieres à certains pays, comme, par exemple, la *fievre jaune* en Amérique.

4°. En fievres *stationnaires* & *intercurrentes*. Si, par exemple, la *pleurésie* accompagnée d'une fievre bilieuse, régnoit épidémiquement dans un pays, & qu'il y eût en même temps la *petite vérole* sporadique également accompagnée d'une fievre bilieuse : dans ce cas la *pleurésie* seroit la *fievre stationnaire*, & la *petite vérole*, l'*intercurrente*. Cette derniere en général prend le caractere de la premiere.

De plus, on divise les fievres d'après leurs symptômes les plus apparents : c'est ainsi qu'on appelle *fievre hélode*, une fievre accompagnée de sueurs excessives.

On les divise encore en *bénignes* & *malignes*, suivant le plus ou moins de danger dont elles sont accompagnées.

On les range de même d'après les différentes causes spécifiques dont elles dérivent : 1°. parmi les *fievres inflammatoires*, on place celles qui sont accompagnées d'inflammation locale ; 2°. parmi les *fievres exanthématiques*, celles qui

ſont ſuivies d'éruptions cutanées ; & 3°. parmi les *fievres catarrhales*, celles qui paroiſſent avec des congeſtions ſéreuſes.

On les diviſe enfin :

1°. En *fievres continentes*, qui n'ont, pour ainſi dire, qu'un ſeul paroxyſme, dans lequel on n'obſerve ni rémiſſion, ni exacerbation.

2°. En *fievres remittentes*, dans leſquelles les mouvemens fébriles ſe ralentiſſent un certain temps, ſans ceſſer entiérement.

3°. En *fievres anomales*, dans leſquelles les rémiſſions & les exacerbations n'obſervent aucun type.

4°. En *fievres intermittentes*, qui ont des intervalles libres de tout mouvement fébrile.

Cette derniere diviſion ne déroge point à la nature de ces maladies ; elle eſt plutôt le réſultat de la comparaiſon des fievres eſſentiellement les mêmes : & c'eſt pour cette raiſon que nous la ſuivrons dans cet Article. Au reſte, je n'y parlerai que des maladies fébriles, qui ne ſont accompagnées d'aucune affection locale, & qu'on appelle ordinairement *fievres ſimples*.

## *DES FIEVRES CONTINENTES.*

L'expérience a fait voir que plus la cauſe prochaine d'une fievre eſt contenue dans le ſang même, plus cette fievre eſt portée à ſuivre ſon cours d'une maniere continue & ſans interruption. Dans tous les cas où la matiere fébrile ne s'eſt point formée dans le ſang même, mais y eſt

apportée d'ailleurs, les fievres sont disposées à éprouver des rémissions & des exacerbations. Les fievres qui sont occasionnées par des sucs âcres contenus dans les premieres voies, par un ulcere, ou par des obstructions, ne sont jamais continentes.

Cependant ces fievres continentes sont beaucoup moins fréquentes de nos jours, qu'elles ne l'étoient autrefois : la raison en est, que par notre maniere de vivre, les premieres voies sont tellement affoiblies, qu'elles sont presque toujours le foyer où se forme la matiere fébrile, ou qu'elles changent au moins la nature de la fievre.

La bonne terminaison des fievres continentes dépend uniquement des forces. La crise se fait ordinairement par les sueurs ou par les urines ; rarement la matiere fébrile se transporte du sang aux premieres voies, pour en être ensuite évacuée par le vomissement ou par les selles.

Tout moyen par conséquent, qui opéreroit une évacuation des premieres voies, doit être nuisible dans ces fievres : & c'est une maxime de la derniere importance dans la pratique, que plus une fievre participe de la nature des continentes, plus on doit être circonspect dans l'emploi des remedes évacuants.

Il y a deux especes naturelles de fievres continentes ; l'*inflammatoire*, & la *putride*.

*Fievre inflammatoire simple.*

Les Auteurs appellent cette fievre *synoque non-*

*putride* ou *ſimple* : le nom de *fievre inflammatoire ſimple* lui conviendroit mieux.

Elle attaque principalement les perſonnes robuſtes & ſenſibles, ſur-tout pendant les temps froids de l'hiver. Les cauſes ordinaires qui la produiſent, ſont le refroidiſſement, quelquefois des irritations externes, comme des plaies, des saignées négligées, ou la ſuppreſſion d'hémorrhagies habituelles. Elle ſe manifeſte tout d'un coup ſans beaucoup de ſymptômes précurſeurs. Le pouls eſt dur, plein, vîte & régulier ; la langue eſt nette & couverte ſeulement d'une mucoſité blanche & mince, & l'appétit eſt naturel ; l'urine eſt fort rouge ; il n'y a point de ſignes de putridité, ni de ſaburre dans les premieres voies. Il ſurvient à la vérité quelquefois un vomiſſement ou un flux de ventre : mais ces accidens ſont occaſionnés par la premiere irritation, ou par la matiere tranſportée aux premieres voies. Le ſang qu'on tire de la veine eſt d'une conſiſtance ferme, & ordinairement couvert d'une croûte blanche & viſqueuſe, qu'on appelle à cauſe de cela *croûte inflammatoire* (2). Les ſymptômes de cette fievre ſont en rapport les uns avec les autres : la ſoif, par exemple, eſt proportionnée à l'état de la langue, & la chaleur à celui du pouls.

Cette fievre eſt rarement dangereuſe, lorſqu'on la traite bien. La criſe, outre la ſueur & les urines, ſe fait quelquefois par une hémorrhagie, par des exanthêmes, & rarement par un flux de

---

(2) Conſultez la note 9, page 65.

ventre. Les ſignes qui annoncent une ſueur critique ſont, la ſécrétion de l'urine diminuée, la démangeaiſon & la molleſſe de la peau, un pouls mol & ondoyant. Ceux qui précédent l'hémorrhagie du nez, ſont la rougeur des yeux, une peſanteur dans les tempes, & la douleur de tête. Dans le cas d'une mauvaiſe terminaiſon, il ſe fait une eſpece de ſuppuration générale : & l'on obſerve après la mort, que tous les viſceres ſont couverts d'une matiere puriforme tranſportée des vaiſſeaux ſanguins.

Le traitement de cette fievre exige :

1°. Que l'on délaye & que l'on réſolve, autant qu'il eſt poſſible, les humeurs.

2°. Que l'on tâche de diminuer l'irritation des parties ſolides.

3°. Et que l'on provoque la tranſpiration & les urines.

Pour remplir ces indications, le premier ſoin du Médecin doit être de diminuer la maſſe du ſang; afin qu'il puiſſe d'autant plus facilement délayer & réſoudre le reſte, faciliter par-là l'action des remedes employés, & prévenir les ſuites funeſtes. La ſaignée par conſéquent eſt le premier & le plus important moyen dans le traitement de cette fievre. Elle doit être proportionnelle, & à l'intenſité de la fievre, & aux forces du malade.

On remplit ſouvent toutes les autres indications, en preſcrivant uniquement au malade une boiſſon ſuffiſante de décoction d'avoine avec l'oxymel ſimple : par ce moyen on délaye, on

rafraîchit, & l'on provoque la transpiration. La diete doit être légere, l'air pur, & dans une température aussi modérée qu'il sera possible.

Si ces moyens ne suffisent pas, on doit employer le *nitre*, à la dose de deux gros jusqu'à une demi-once par jour, dissous dans un véhicule approprié : voyez *mixture tempérante*.

Et si enfin l'irritation est trop grande, si la peau ne devient point moite, & si outre cela on observe des congestions vers la tête : il faut examiner s'il est encore nécessaire de faire une saignée; ce qui est indiqué par un pouls encore très-plein, fort & dur. Après la saignée on donne la *mixture diaphorétique*. Et lorsque ces moyens ne sont suivis d'aucun effet salutaire, l'on y ajoute le *camphre*, à la dose de quelques grains par jour; & l'on applique des fomentations chaudes aux extrémités & au reste du corps.

Mais si après tous ces secours le pouls ne devient point mol, si la sueur ne paroît pas, il faut appliquer les *vésicatoires* au gras des jambes : alors, ou la nature de la fievre changera, & exigera un traitement tout différent, ou bien il surviendra une suppuration générale, ou enfin des évacuations critiques qui rameneront la santé.

C'est à dessein que je n'ai point voulu donner *l'étiologique* de cette fievre, avant d'avoir exposé son traitement : car c'est le traitement qui nous conduit le plus souvent à la connoissance des causes d'une maladie.

Il s'agit principalement de savoir, si la cause de cette fievre n'est point un grand épaississement

des humeurs. On a déduit cette opinion avec quelque vraiſemblance, de la *croûte inflammatoire* du ſang, & de la ſuppreſſion des ſécrétions. Mais ſi l'on conſidere que les ſécrétions peuvent également être ſupprimées par une irritation ; que le ſang, pendant qu'il eſt dans le corps, ne préſente aucun ſigne de ralentiſſement, & par conſéquent d'empêchement dans ſa circulation ; que la formation de la croûte dépend ſouvent de circonſtances accidentelles, qu'elle manque fréquemment, & qu'elle ne paroît guere que dans la vigueur de la maladie, qu'on l'a enfin rencontrée non-ſeulement chez des perſonnes ſaines, mais auſſi dans des maladies qui exigent un traitement tout oppoſé au traitement antiphlogiſtique : on viendra à reconnoître que cette opinion n'a pas autant de vraiſemblance qu'elle paroît en avoir au premier coup d'œil.

Il eſt démontré par des expériences nouvelles, que la croûte inflammatoire eſt formée de la *lymphe coagulable*, qui paroît être en plus grande quantité dans les fievres inflammatoires, qui ſe ſépare de la *partie rouge* & de la *ſéroſité*, & qui ſe fige à l'air : mais cette lymphe pourroit être plutôt l'effet que la cauſe de la fievre ; puiſqu'elle ne ſe forme qu'hors du corps, qu'elle ſe forme peu-à-peu, & qu'elle a toute la fluidité requiſe pendant qu'elle y eſt encore contenue.

Il paroît plus vraiſemblable que la cauſe de cette fievre eſt quelque acrimonie particuliere, qui par ſon *ſtimulus* augmente la circulation, arrête les ſécrétions, tandis qu'elle occa-

ſionne

ſione au contraire une plus grande ſécrétion de la *lymphe coagulable* : d'où l'on peut déduire encore avec vraiſemblance, que le ſiége de cette acrimonie eſt dans les vaiſſeaux lymphatiques, ou qu'au moins c'eſt ſur eux qu'elle exerce principalement ſon action.

### *Fievre Putride.*

Les Auteurs appellent cette fievre *Synoque putride*; les Modernes lui donnent communément le nom de *fievre putride*, & d'autres, quoique mal-à-propos, celui de *fievre maligne*. La plûpart entendent par fievre putride, une fievre accompagnée de ſaburre dans les premieres voies, d'une diſſolution putride du ſang, & d'un grand déſordre dans le ſyſtême nerveux. Il n'eſt queſtion ici que de ces fievres, dans leſquelles il y a une putridité dans les ſecondes voies, qui n'eſt cependant point occaſionée par une ſaburre putride des premieres, ou du moins qui n'en dépend plus.

Cette fievre ſe manifeſte ordinairement chez des ſujets dont les *ſolides* ſont fort affoiblis, & les *fluides* âcres & dans un état de diſſolution. Des exhalaiſons putrides dans un temps chaud & ſec, & une mauvaiſe nourriture priſe du regne animal, y donnent ſouvent occaſion. Il y a auſſi des *miaſmes* qui peuvent porter dans les humeurs une diſſolution putride; & elle peut être enfin la ſuite d'autres fievres mal traitées.

Lorſque la fievre eſt parvenue à ſon plus haut

degré, le pouls eſt vîte & convulſif; & la chaleur ſi forte, qu'elle paroît mordante au toucher; la langue eſt nette, mais ſeche. Si par haſard on ſaigne le malade, le ſang ne ſe prend point facilement; ſouvent il eſt couvert d'une eſpece de pellicule qui brille de différentes couleurs. Les excrétions rendent une odeur acide & cadavéreuſe. Il ſurvient des hémorrhagies ſymptomatiques & des pétéchies. Les yeux enfin s'obſcurciſſent & ſe ſaliſſent; la langue devient noirâtre & raboteuſe; le pouls & les forces s'affaiſſent; il ſurvient des ſymptômes nerveux ſuivis peu après de la mort.

La cauſe prochaine de cette fievre, paroît être une tendance des humeurs à la diſſolution putride.

Elle ſe termine ordinairement par les ſueurs & par les urines. Il eſt extrêmement rare que les pétéchies ſoient critiques : ſur-tout lorſqu'elles ne ſont point rouges, mais d'une couleur de plomb (3); dans ce cas elles déſignent plutôt une diſſolutiou générale des humeurs. C'eſt un cas extrêmement dangereux, que l'abattement du pouls & des forces.

Comme la cauſe prochaine de cette fievre

---

(3) C'eſt la même choſe que *livide :* mais j'ai voulu conſerver l'expreſſion de l'Auteur; d'autant plus qu'Hippocrate lui-même paroît mettre quelque différence entre la *lividité* *πελιδνὸν* ou *πέλιον* & la *couleur plombée* *μολιβδώδης*. Voyez ſon livr. des prognoſt. Sect. 2. p. 448. Edit. de Vander Lind.

réſide dans le ſang même, les évacuants n'y conviennent pas plus que dans la *fievre inflammatoire continente.* Le cas même d'une diarrhée naturelle & critique, ne doit point nous autoriſer à en exciter une artificielle : parce que l'indication principale dans cette fievre eſt de ſoutenir les forces du malade.

La ſaignée ne peut convenir auſſi que dans le commencement de la maladie, & dans le cas ſeulement d'une pléthore manifeſte.

Les émétiques peuvent être utiles dans le commencement, ſoit pour évacuer les crudités, ſoit pour diriger les mouvemens vers la peau. Souvent la nature elle-même excite le vomiſſement; ſur-tout lorſque la maladie s'eſt communiquée par voie de contagion.

Dans le commencement il ne faut employer que de légers diaphorétiques acides : l'*oxymel* ſeul ſuffit.

Dans la vigueur de la fievre on doit donner les acides minéraux, en tâchant en même temps d'entretenir une tranſpiration continuelle. Voyez *mixture diaphorétique.*

Dès qu'on obſerve l'abattement du pouls & la proſtration des forces, l'on donne avant midi le *quinquina* avec du vin, & l'après midi des alexipharmaques; parmi ces derniers la *Valeriane* & l'*Angélique* tiennent le premier rang. Voyez *Potion alexipharmaque.*

Les *Véſicatoires* ne doivent être employés que dans ce dernier période de la maladie, où ils peuvent être utiles par leur irritation : au lieu

que dans le commencement ils pourroient augmenter en même temps la tendance à la dissolution ; & quoique cet effet ait également lieu dans ce dernier période, il devient cependant moins nuisible par l'effet prépondérant de l'irritation.

## DES FIEVRES REMITTENTES.

Les Auteurs appellent aussi ces fievres *synéchées*, ou *fievres continues remittentes*. Elles ont des rémissions & des exacerbations. Les premieres succédent à quelque évacuation critique ; & les secondes recommencent tantôt par le froid tantôt par la seule augmentation de la chaleur. Ces exacerbations observent quelquefois un type ; d'autres fois elles n'en observent aucun, quoiqu'elles soient régulieres (4). Il y a de ces fievres qui appartiennent aux fievres aiguës ; d'autres qui sont lentes. Nous ne parlerons ici que des premieres.

La cause de ces fievres ne paroît point être dans le sang même, mais y être apportée des premieres voies. Leurs phénomenes & leur moyen de solution confirment cette conjecture : pour cette raison quelques Auteurs leur ont donné le nom de *fievres gastriques* (5).

On observe dans ces fievres une saburre *bilieuse*

---

(4) Pour comprendre cette contradiction apparente, il faut consulter ce que dit l'Auteur ci-après, dans la description des fievres anomales.

(5) C'est le nom que leur donne Baillou : Baglivi les appelle *mésentériques*.

ou *pituiteuſe* dans les premieres voies : c'eſt ſous ce double point de vue que nous allons auſſi les conſidérer.

### *Des Fievres bilieuſes.*

La *ſaburre bilieuſe* ſe manifeſte par un goût amer, le défaut d'appétit, une *mucoſité* jaune qui couvre la langue, par des urines rouges tirant ſur le jaune & la couleur ictérique de la peau. La ſéroſité du ſang tiré par la ſaignée eſt jaune & amere ; il ſurvient des ſymptômes nerveux, qu'on ne peut attribuer ni à une véritable inflammation, ni à une putridité, ni à une débilité nerveuſe.

Cette acrimonie bilieuſe a ordinairement lieu dans les tempéramens bilieux, à la ſuite des paſſions de l'ame : mais ce ſont particuliérement des *miaſmes* qui paroiſſent agir ſur la bile & ſes organes ſécrétoires.

Il eſt certain que ces fievres ne ceſſent que par l'expulſion de cette bile corrompue : mais il paroît douteux ſi cette bile n'eſt pas plutôt l'effet que la cauſe de la fievre. Tous les deux cas ſont poſſibles, ſans que cela change en rien la maniere du traitement. Peut-être auſſi y a-t il une troiſieme cauſe, que la Nature cependant ne peut dompter qu'après l'expulſion de la bile corrompue.

Ces fievres bien traitées ne ſont pas toujours dangereuſes : mais ſi on les méconnoît, elles peuvent facilement devenir malignes. La criſe ſe fait ordinairement par le vomiſſement ou par les

ſelles. Ce qu'on appelle dans d'autres fievres *coction de la matiere*, s'appelle dans celles ci *turgeſcence* ou *orgaſme*, c'eſt à-dire, un état de mobilité qui rend la matiere propre à être évacuée. Cet orgaſme ſe manifeſte vers les parties ſupérieures ou inférieures. On connoît que l'orgaſme eſt ſupérieur, lorſque la mucoſité commence à ſe détacher de la langue, & à n'y plus être ſi adhérente; par l'haleine forte, les nauſées & l'envie de vomir, un ſentiment d'oppreſſion à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, le refroidiſſement des parties extérieures, la douleur de tête, le tintement des oreilles, les vertiges & les anxiétés : l'orgaſme inférieur ſe manifeſte par une peſanteur aux lombes & aux genoux, le météoriſme du bas-ventre, les flatuoſités, les tranchées, & l'envie d'aller à la ſelle.

Le traitement doit être dirigé d'après les indications que la Nature préſente. On tâche de porter la matiere à la turgeſcence, & de l'évacuer dès que cette turgeſcence eſt décidée. On remplit la premiere indication par des remedes réſolutifs & délayants. Le *ſel admirable de Glauber* & *l'oxymel ſimple*, les émétiques même, mais à doſes qui ne puiſſent exciter le vomiſſement, ſont les moyens les plus propres à cet effet. Voyez *Mixture ſolutive.*

Dès que les ſignes de la turgeſcence ont paru, on donne un émétique, ou l'on lâche le ventre par le moyen des *tamarins* & de la *crême de tartre*, ſuivant que la Nature ou les circonſtances l'exigent. Voyez *Potion laxative.*

Les fievres bilieuſes ſont dans le ſyſtême naturel un genre à part, qui ſe ſubdiviſe en deux eſpeces, ſelon l'état des humeurs : c'eſt à dire, elles ſont *inflammatoires* ou *putrides*.

## Fievre bilieuſe - inflammatoire.

Ces fievres regnent pendant le printemps ; elles ſont ordinairement *épidémiques*, quoiqu'elles ſoient ſouvent auſſi *ſporadiques*. Elles s'annoncent par les ſignes de la *diatheſe phlogiſtique* & d'une *ſaburre bilieuſe*, & ſont par là même plus graves que celles où il n'y a qu'un état inflammatoire du ſang, ou qu'une ſimple corruption de la bile, ſans le concours d'une altération conſidérable du ſang.

Leur traitement par conſéquent eſt composé de deux méthodes curatives.

Le premier moyen à employer, eſt la ſaignée ; tant à cauſe de la conſtitution phlogiſtique, que dans la vue de rendre la matiere plus propre à la *turgeſcence*, & d'empêcher que les remedes réſolutifs & évacuants n'occaſionent ni inflammations, ni congeſtions. Immédiatement après la ſaignée on adminiſtre les remedes réſolutifs & délayants que nous avons indiqués dans l'article précédent, puis les évacuants, & enfin de légers diaphorétiques.

## Fievre bilieuſe - putride.

Les Auteurs confondent cette fievre, tantôt

avec la *continente putride*, tantôt avec la *maligne*: elle differe cependant de la premiere par la *saburre bilieuse*, & de la derniere, en ce que les symptômes nerveux sont pour la plûpart l'effet de l'acrimonie bilieuse, & cessent dès que cette acrimonie est évacuée. Cette fievre paroît communément pendant l'été & l'automne; lors surtout que des exhalaisons putrides dans un temps humide & chaud, ou un *miasme* particulier exercent leur action sur le corps. On y trouve les signes de la bile & de la putridité: & la fievre est par cette raison plus dangereuse que la *bilieuse-inflammatoire*. La saignée ne convient que rarement ou même jamais dans cette fievre: à moins qu'il n'y ait une pléthore considérable, ou que la putridité ne soit pas encore beaucoup à craindre; mais elle ne doit cependant avoir lieu que dans les premiers jours de la maladie.

On emploie comme résolutifs & évacuants les acides végétaux, particuliérement la *pulpe des tamarins* (Voyez *Potion laxative*) & la *crême de tartre*. Les acides minéraux, donnés dans le commencement, pourroient empêcher la résolution & l'évacuation de la matiere: mais ils conviennent dans le dernier période de la maladie.

L'usage des vésicatoires n'a lieu que lorsque, à cause des évacuations excessives, il y a à craindre quelque inflammation des intestins, ou que ces mêmes intestins sont dans un état de relâchement considérable. Dans ces deux cas on les applique avec succès sur le bas-ventre.

Après l'évacuation de la matiere, on tâche de

favoriser

tantôt avec l'une et l'autre.

favoriſer la tranſpiration par des remedes *camphrés.*

Au dernier période de la maladie, où l'on ne peut plus provoquer les évacuations, on doit agir comme dans la *fievre continente putride.*

### *De la fievre pituiteuſe.*

Cette fievre differe de la précédente, en ce qu'il y a dans les premieres voies une *ſaburre pituiteuſe* plutôt que *bilieuſe*, & qu'on y obſerve preſque toujours une tendance des humeurs à la putridité.

Parmi les Auteurs, *Sarcone* eſt le premier qui l'ait bien décrite. Quelques-uns l'appellent *fievre lente nerveuſe* : mais ce nom eſt impropre pour une fievre où la pituite domine d'une maniere ſi marquée. Il ſe peut que cette diatheſe pituiteuſe ſe complique auſſi avec la fievre proprement appellée *lente nerveuſe* : mais dans ce cas elle ne conſtitue pas, comme dans celui ci, l'eſſence de la fievre ; car non-ſeulement les humeurs contenues dans l'eſtomac, mais le ſang encore dans cette fievre eſt tellement chargé de pituite, que les véſicatoires même en ſéparent un *gluten*, & qu'on trouve après la mort tous les viſceres couverts de cette pituite. Elle arrive dans une conſtitution d'air froide & humide, chez des perſonnes qui ſe nourriſſent mal, ou qui ont ſouffert de la famine.

La langue eſt enduite d'une mucoſité viſqueuſe & tenace ; le ſang eſt diſſous & couvert d'une

pellicule glutineuse ; l'urine est claire ; la fievre n'est point forte, & le pouls est foible & intermittent.

Ces fievres sont beaucoup plus dangereuses que les autres fievres putrides : parce que la nature manque d'activité.

La saignée doit être entiérement proscrite du traitement de cette fievre. Pour résoudre la pituite on n'a point assez de temps, ni la Nature ne fournit assez de secours : on doit par conséquent commencer d'abord par évacuer la matiere ; le moyen le plus court est l'émétique. Si quelque contre-indication en empêche l'usage, on a recours à la rhubarbe & au sel ammoniac ; d'autant plus que la premiere n'affoiblit point, mais au contraire augmente le *ton*, & que le second possede la vertu non-seulement de résoudre, mais aussi de s'opposer à la putridité. Voyez *Mixture résolutive*.

Les vésicatoires sont nécessaires pour exciter les forces de la Nature.

Dès que la surabondance de pituite est évacuée, on doit provoquer la transpiration par les alexipharmaques. Voyez *Potion alexipharmaque*.

Il faut aussi que la diete soit un peu nourrissante & fortifiante : on donne des bouillons de viande assaisonnés de jus de citron & de vin.

## DES FIEVRES ANOMALES.

Cette classe de fievres n'embrasse point toutes

les fievres que les Auteurs appellent *erratiques.* Je ne comprends ſous cette dénomination que celles dont les rémiſſions & les exacerbations ſe font d'une maniere fort obſcure & irréguliere, ſans obſerver aucun *type*, encore moins une véritable intermiſſion. J'exclus par conſéquent de cette claſſe toutes les fievres intermittentes, erratiques ou anomales. Ces fievres d'ailleurs ſe diſtinguent des autres par une foibleſſe & une irritation particulieres des nerfs, & en ce que leurs ſymptômes ne s'accordent ni entre eux ni avec les cauſes manifeſtes.

Si l'on vouloit retenir le nom de *fievre maligne*, les fievres, dont nous parlons, mériteroient préférablement ce nom, à cauſe de leur nature contagieuſe, & du danger qui les accompagne. Cependant le nom de *fievres nerveuſes* me paroît plus propre & moins équivoque.

La cauſe principale de ces fievres réſide ou dans un virus particulier, acre & contagieux, qui agit principalement ſur les nerfs; ou dans une telle débilité & un tel éréthiſme de ces mêmes nerfs, que des cauſes même légeres & imperceptibles peuvent occaſioner la fievre. La diatheſe inflammatoire, la putridité, la ſaburre bilieuſe ou pituiteuſe, peuvent à la vérité ſe joindre à ces fievres : mais elles n'en contiennent point la raiſon ſuffiſante; puiſque la deſtruction de toutes ces cauſes ne fait point ceſſer la fievre, qu'elle n'en modere point l'intenſité, & que ſouvent même elle l'aggrave.

D'après la différence des cauſes expoſées, on

divise les fievres nerveuses ou anomales, en *fievres nerveuses aiguës* & en *fievres nerveuses lentes.*

### *Fievre nerveuse aiguë.*

Cette fievre commence ordinairement ou par un assoupissement, ou par une insomnie totale; & l'on observe dans ses rémissions, ou un abattement particulier ou une vivacité insolite. Le pouls est petit, un peu dur & inégal; la langue est blanche, seche, raboteuse & tremblante; il y a des envies de vomir sans aucun signe de turgescence, des vomissemens de bile verte ou noire, & des envies d'uriner. L'urine est ou fort épaisse, brune & fétide, ou fort claire & limpide. Les yeux sont fixes, ternes ou brillants. L'ouie est ou fort dure, ou extrêmement fine. Il survient aisément des délires & des convulsions. On connoît principalement la nature de cette fievre par celle des symptômes, qui n'observent aucun rapport entre eux: par exemple, le malade se trouve bien lors même qu'il est en danger; la langue est seche quoiqu'il n'y ait point de soif; & il y a une chaleur considérable, sans que le mouvement du pouls y réponde.

Cette fievre est presque toujours l'effet d'un *miasme*, quoiqu'elle soit aussi quelquefois sporadique. Elle est extrêmement dangereuse, & son traitement exige la plus grande attention. Il faut dès le commencement éviter tout ce qui pourroit abattre les forces. La saignée n'est praticable que dans le commencement, & chez des personnes

fort pléthoriques, ou qui ſont fort accoutumées à de pareilles évacuations.

Les purgatifs doivent être entiérement proſcrits : l'on doit au contraire preſcrire les émétiques dès l'invaſion de la maladie ; non-ſeulement pour chaſſer du corps les crudités & les congeſtions bilieuſes qui pourroient s'y rencontrer, mais auſſi pour émouſſer l'action du miaſme, & pour le diſpoſer à paſſer par la peau. Immédiatement après l'action de l'émétique, il faut provoquer la tranſpiration au moyen des alexipharmaques. Voyez *Potion alexipharmaque premiere.*

On ne doit pas oublier non plus les véſicatoires, qui peuvent diminuer le ſpaſme intérieur, & relever les forces.

Dans une grande proſtration des forces, on emploie le vin & le quinquina.

La diete peut être un peu nourriſſante, & le régime un peu chaud.

### *Fievre nerveuſe lente.*

Elle ſe manifeſte chez des perſonnes d'un tempérament hyſtérique & hypocondriaque, à la ſuite des paſſions de l'ame & d'autres cauſes qui affoibliſſent le ſyſtême nerveux ; telles, par exemple, que la *maſturbation.* On obſerve dès le commencement de la maladie, un abattement tout particulier & un pouls petit & irrégulier. La chaleur qui paroît au toucher naturelle, cauſe au malade une ſenſation brûlante. Quelquefois

la tête eſt très-chaude pendant que les pieds ſont froids. Il ſurvient ſucceſſivement d'autres ſymptômes différens, dont preſque aucun n'eſt en rapport avec le reſte. Le malade enfin tombe dans un délire tranquille, qui finit ordinairement par un ſommeil ſoporeux, ſuivi d'une mort apoplectique.

La cauſe de cette fievre réſide ordinairement dans les nerfs affoiblis. Les cauſes occaſionelles qui peuvent s'y joindre, ſont de différentes eſpeces, & ſouvent ſi cachées, qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire attention dans le traitement : quelquefois cependant la matiere de la petite vérole, & d'autres *virus* peuvent auſſi occaſioner cette fievre.

La criſe eſt le plus ſouvent imperceptible. Elle ſe fait quelquefois par des exanthemes miliaires blancs ; mais cette criſe eſt toujours des plus dangereuſes.

Le traitement eſt le même que celui de la *fievre nerveuſe aiguë* ; ſi ce n'eſt qu'on doit employer ici les remedes fortifiants à plus grande doſe (Voyez *Potion alexipharmaque ſeconde*), changer les véſicatoires en cauteres, & permettre au malade l'uſage des viandes.

## DES FIEVRES INTERMITTENTES.

Ces fievres ont des paroxyſmes qui laiſſent entre eux une apyrexie complette.

On ne ſauroit expliquer ce phénomene, à moins qu'on ne ſuppoſe que la matiere fébrile ne ſe

forme point dans le ſang, mais y eſt tranſportée d'ailleurs. Il eſt vraiſemblable que la matiere des fievres intermittentes ſe forme dans les premieres voies ; puiſque dans ces fievres on s'occupe le plus ſouvent de l'état des organes digeſtifs. Cependant il n'eſt pas moins vraiſemblable que cette même matiere y exiſte très-ſouvent, ſans produire aucune fievre. Il eſt donc à préſumer qu'outre cette matiere il faut une diſpoſition particuliere des nerfs, pour que la fievre ſoit excitée. La très-grande influence au moins que les nerfs doivent avoir ſur les fievres intermittentes, ſe peut déduire de l'expérience même, qui fait voir, que les paſſions de l'ame peuvent exciter ces fievres, & peuvent les emporter ; que les purgatifs en occaſionent ſouvent des rechûtes, & que le *quinquina* ne peut les guérir, toutes les fois qu'il lâche le ventre.

Les cauſes éloignées de ces fievres ſont des crudités, des congeſtions bilieuſes ou pituiteuſes, & quelquefois un *miaſme* épidémique.

Leurs intermiſſions même obſervent le plus ſouvent un *type*, dont la cauſe eſt encore à découvrir.

C'eſt d'après la variété de ce type qu'on les diviſe

1°. En quotidiennes, dans leſquelles l'intervalle d'un accès à l'autre eſt de vingt-quatre heures.

2°. En tierces, dont l'intervalle compris entre les débuts des accès eſt de quarante-huit heures.

3°. En quartes, où cet intervalle est de soixante-douze heures.

4°. On a observé des fievres intermittentes, dont les accès se répétent tous les cinq, six, sept, huit, jusques à neuf jours; des fievres encore dont les accès se manifestent à des intervalles d'un mois, de trois mois, & même d'un an. Ces fievres enfin

5°. Sont souvent *composées* : comme, par exemple, les *doubles - tierces* & les *doubles-quartes*.

On les divise de plus d'après la saison de l'année,

1°. En *fievres printanieres*, qui sont le plus souvent quotidiennes ou tierces; &

2°. En *fievres automnales*, qui sont plus ordinairement quartes.

On les divise encore

1°. En *fievres benignes*, qui ne sont accompagnées ni de symptômes extraordinaires, ni d'aucun danger particulier; &

2°. En *fievres malignes*, dont le second ou troisieme paroxysme est le plus souvent suivi d'une mort apoplectique.

Il y a aussi quantité de *maladies périodiques* : qui, quoiqu'elles ne présentent aucun symptôme fébrile proprement dit, paroissent néanmoins être de même nature que les fievres intermittentes; vu la conformité qu'on observe, soit entre leurs causes respectives, soit dans la méthode du traitement.

La

La crise de ces fievres se fait presque toujours par la sueur, & par un sédiment briqueté dans les urines.

Le vomissement spontané qui survient dans le temps du froid, facilite la crise.

C'est un bon signe aussi que des exanthêmes aux levres.

Plus elles observent un type fixe, plus elles sont opiniâtres.

Toutes les fois que les paroxysmes devancent & diminuent en même temps, on a lieu de présumer que la fievre ne tardera pas à cesser.

Les fievres intermittentes ont souvent guéri des obstructions invétérées; quelquefois elles en occasionent aussi de nouvelles. . . . . . .

En général, on ne fait rien pendant les paroxysmes; si ce n'est de faire boire au malade d'une infusion de camomille, pour favoriser la sueur. Après les paroxysmes, on tâche d'enlever la cause de la fievre, & ensuite de fortifier les nerfs par le moyen du quinquina.

Comme en décrivant les diverses especes de fievres, j'aime sur-tout à les considérer d'après leur différence naturelle, je ne suivrai point la division ordinaire, qui les classe d'après la différence des paroxysmes, mais j'adopterai la division déduite de leur différence essentielle.

*Fievre intermittente par simple irritation.*

Cette fievre est quelquefois sporadique, & attaque des corps fort irritables, à la suite de

quelque affoibliſſement ; d'autres fois elle regne épidémiquement. On n'obſerve point dans ces fievres de ſignes de cauſe matérielle conſidérable. Elles ſont preſque toujours tierces, & point du tout dangereuſes quand elles ſont bien traitées ; rarement elles exigent autre choſe que le quinquina.

*Fievre intermittente bilieuſe.*

Cette fievre regne communément dans le printemps, & obſerve le type des tierces. Les ſignes de la ſaburre bilieuſe ſont le plus ſouvent manifeſtes ; ou il ſurvient pendant le froid un vomiſſement de matieres bilieuſes ſpontané. Elle eſt d'ailleurs la plus légere & la plus ordinaire de toutes les intermittentes.

Dans le traitement on ſuit la marche de la Nature. Pendant (6), ou peu avant l'établiſſement du froid, on donne un émétique ; & ſouvent par ce moyen on emporte tout-d'un-coup la fievre. Si l'on n'obtient point cet effet, on adminiſtre le quinquina pendant les jours libres.

*Fievre intermittente-bilieuſe-inflammatoire.*

Cette fievre differe de la précédente par des ſignes aſſez manifeſtes d'une diſpoſition inflam-

---

(6) Cette pratique eſt conforme à celle d'Hippocrate. Voyez ſon livr. 7. des Epid. Sect. XXXII. & ce qu'en dit M. Stoll Rat. med. tom. I. p. 38.

matoire qui s'y joint. Elle eſt ordinairement double-tierce ( *tertiana duplicata* ), & regne pendant le printemps.

Par un mauvais traitement, & par l'uſage précipité du quinquina, elle peut aiſément changer en continente.

Il faut par conſéqu nt commencer par la ſaignée ; la traiter dans le commencement comme une fievre *continue-bilieuſe-inflammatoire* ; & n'employer le quinquina, qu'après avoir ſuffiſamment délayé les humeurs & évacué la bile.

### *Fievre intermittente bilieuſe-putride.*

Les fievres précédentes étoient des fievres de printemps : celles-ci au contraire regnent communément en automne. Elles ſont quelquefois quotidiennes ou quartes ; il n'eſt point rare cependant de les voir auſſi ſous le type de tierces. On y obſerve une tendance à la putridité ; & elles ſe transforment aiſément en continentes. Le ſel ammoniac eſt ici d'une grande utilité à titre de réſolutif : & l'on ne doit apporter aucun délai dans l'évacuation de la bile ; afin qu'on puiſſe de très bonne heure, mais en ſureté, adminiſtrer le quinquina.

### *Fievre intermittente maligne.*

La cauſe éloignée de cette fievre eſt le plus ſouvent un miaſme. Très-ſouvent elle obſerve le type des quartes, dont le ſecond ou le troiſieme

paroxyſme finit par une mort apoplectique.

L'on doit dès le premier intervalle, adminiſtrer le quinquina à haute doſe, pour prévenir le paroxyſme ſuivant.

*Fievre intermittente lente.*

Rarement une fievre tierce traîne en longueur : ce ne ſont guere que les quotidiennes & les quartes qui peuvent devenir chroniques. Le plus ſouvent ce ſont des obſtructions opiniâtres du bas-ventre qui les entretiennent, & qui peuvent occaſioner une hydropiſie ou une fievre hectique, ſi on ne les diſſipe point. L'objet principal du traitement, doit donc être de diſſiper ces obſtructions : ce qu'on obtient ſur-tout par un uſage ſoutenu du *ſoufre doré d'antimoine de la troiſieme précipitation*. Les obſtructions une fois diſſipées, on doit tâcher de fortifier les nerfs par le moyen du quinquina à fortes doſes, pour prévenir les rechûtes, qui ſont très ordinaires dans ces fievres. Voyez *Ecorce de quinquina*.

## *DES SYMPTOMES DES FIEVRES.*

Parmi les ſymptômes des fievres, il y en a quelques-uns qui exigent une attention particuliere. Des Médecins, qui n'ont point conſtamment l'enſemble de la maladie devant les yeux, ont été ſouvent par cela même induits à faire d'une fievre accompagnée de quelque ſymptôme grave, une eſpece particuliere. Si l'on vouloit

ſuivre par-tout une pareille méthode, on augmenteroit à l'infini le nombre des maladies, & l'on en donneroit par-là aux jeunes Praticiens, des idées fort confuſes & fort équivoques.

Si nous pouvions cependant conſidérer chaque ſymptôme en particulier, & déterminer ſon rapport avec le total de la maladie, la connoiſſance & la méthode du traitement des fievres, ſeroient ſans contredit très-avancées.

*Chaleur.* C'eſt une vérité démontrée en Phyſique, qu'il n'y a point de chaleur ſans mouvement. Et comme dans les fievres la circulation du ſang eſt augmentée, il paroît que l'augmentation de la chaleur doit en être la ſuite naturelle. Cependant ſi l'on vouloit ſe borner à expliquer la chaleur par le frottement des fluides contre les ſolides; c'eſt-à-dire, du ſang contre les vaiſſeaux : on auroit tout au plus une cauſe probable de ce phénomene; mais on ſeroit bien loin de comprendre toutes les cauſes qui peuvent réellement le produire. Ainſi, il n'eſt pas rare d'obſerver beaucoup de chaleur avec un pouls foible & lent; comme au contraire fort peu de chaleur avec un pouls très-vif. La chaleur dépend vraiſemblablement plutôt du mouvement interne du ſang, que de ſon mouvement progreſſif: & l'on ſait que ces deux mouvemens peuvent à la rigueur être indépendants l'un de l'autre.

Les Auteurs appellent *cauſus* ou *fievre ardente*, une fievre accompagnée de chaleur extrêmement forte & continue.

Il eſt impoſſible que la criſe ait lieu ſans la

chaleur : mais si cette derniere est trop forte ; elle peut occasioner des inflammations, ou la dissolution des humeurs, qui n'auroient pas lieu sans cela. Elle peut aussi exciter des sueurs symptomatiques, & par conséquent nuisibles.

Indépendamment des causes générales des fievres, la chaleur peut augmenter par la pléthore, par la constipation, & par un régime trop chaud.

Si donc, après avoir combattu les causes générales, l'intensité de la chaleur ne diminue point, on doit en venir à la saignée (en cas de pléthore), entretenir la liberté du ventre par des lavemens, & prescrire un régime rafraîchissant.

FROID. On divise le froid en *refroidissement* (*perfrigerium* ou *horripilatio*), *frissonnement* (*horror*) & *frisson* (*rigor*).

Le *refroidissement* est toujours accompagné de froid extérieur. Ordinairement c'est le commencement d'une fievre & de ses exacerbations : & il n'est dans ce cas que passager. S'il persiste, il est l'effet d'une grande foiblesse, ou de la putridité & de la gangrene. Dans tous les deux cas l'art ne peut qu'employer les secours généraux.

Le *frissonnement* de même constitue très-souvent le commencement d'un paroxysme, & n'est pas toujours accompagné de froid extérieur. Hors les paroxysmes, il désigne ordinairement un changement particulier; par exemple, une éruption critique, une hémorrhagie, le passage d'une inflammation à la suppuration.

Le *frisson* est un froid accompagné de roideur

& d'engourdiſſement des parties ; c'eſt un ſymptôme fort dangereux.

Comme on explique la chaleur par le mouvement progreſſif du ſang, dont nous avons parlé ci-deſſus, de même on a voulu déduire le froid de la ſtaſe ou ſtagnation des fluides dans les vaiſſeaux : mais il n'eſt pas rare d'avoir la ſenſation du froid en même temps qu'il y a une chaleur extérieure, & que le pouls eſt vîte. On déduiroit avec beaucoup plus de fondement le froid d'un ſtimulus particulier : puiſqu'il a ſouvent lieu, lorſque les nerfs ſont irrités ; comme cela arrive, par exemple, dans l'accouchement, ou lorſqu'un calcul paſſe de la veſſie dans l'urethre.

Les Auteurs appellent *fievre lipyrie*, une fievre où l'on ſent de la chaleur, pendant qu'on a les parties extérieures froides ; *fievre phricode*, celle où pendant la chaleur il ſurvient de temps en temps & tout-d'un-coup du froid ; & *fievre algide*, lorſqu'il y a un froid continuel tant extérieur qu'intérieur.

*Soif.* La ſoif a lieu, toutes les fois que les ſécrétions ſont empêchées par quelque *ſtimulus* ; ou que la reſpiration devient fréquente & accélérée (7) : deux cas qui dépendent auſſi des cauſes générales de la fievre.

C'eſt un ſigne dangereux que de ne pouvoir étancher la ſoif, quoique la langue ſoit humide ;

(7) Voilà pourquoi Hippocrate recommande comme un remede pour la ſoif, de fermer la bouche. Epid. L. 6. Sect. 3

c'eſt également un mauvais ſigne, lorſque le malade n'éprouve aucun ſoulagement de la boiſſon; c'eſt encore un plus mauvais ſigne, lorſqu'il marque de la répugnance pour les boiſſons acides; ou lorſqu'il refuſe de boire, nonobſtant la ſéchereſſe de la langue, & qu'il a de l'horreur pour toute boiſſon en général. On a donné à ce dernier ſymptôme le nom d'*Hydrophobie ſpontanée.* Mais le ſigne le plus dangereux, c'eſt lorſque la boiſſon reflue par les narines, ou qu'elle deſcend par l'œſophage avec bruit.

Ce ſymptôme n'exige aucun traitement particulier, parce qu'il dépend de la fievre même.

*Inappétence.* C'eſt un ſymptôme preſque général des fievres: il n'y a que la phthiſie pulmonaire, & quelques fievres intermittentes, où l'appétit peut ſe ſoutenir.

Après la guériſon de la fievre, on le rétablit aiſément par l'uſage de remedes amers & fortifiants.

*Nausée & Vomissement.* Ces deux ſymptômes ne different entre eux que du plus au moins.

Ils ſont toujours l'effet d'une irritation de l'eſtomac; qui dépend à ſon tour ou d'une ſaburre, ou d'un éréthiſme particulier, ou d'une inflammation de cet organe & des parties circonvoiſines, ou enfin de quelque vice du cerveau.

S'ils dépendent d'une ſaburre, on doit ſonger à ſon évacuation; en cas d'éréthiſme, on doit employer l'*antiémétique de Riviere*, de légers *narcotiques* & des véſicatoires ſur l'eſtomac; dans une

une inflammation, on procede comme dans la *gastrite*, dont nous parlerons dans la suite. Si l'irritation dépend de quelque vice du cerveau, c'est un cas ordinairement incurable, & qui ne demande au moins d'autres secours que ceux qui sont relatifs à la nature de l'affection du cerveau, dont nous parlerons ailleurs.

*FLATUOSITÉS.* Lorsque les forces digestives sont affoiblies, & les sucs gastriques dans un état contre-nature, il s'en dégage facilement de l'air fixe & corrompu, en telle quantité, que ne pouvant être absorbé, il se dilate, occasione toutes sortes d'incommodités dans l'estomac & dans les intestins, & aggrave tous les symptômes ordinaires de la fievre.

Lorsque l'air s'échappe par le gosier, il donne ce qu'on appelle des *rapports*; lorsqu'il occasione des mouvemens dans les intestins, tels qu'on les puisse entendre, on leur donne le nom de *borborygmes*; & s'il éleve tout le bas-ventre, ce gonflement s'appelle *météorisme*.

Les causes sont :

1°. Une foiblesse particuliere de l'estomac & des intestins;

2°. Des mouvemens spasmodiques des mêmes parties, qui dérangent l'assimilation, & qui favorisent le dégagement de l'air;

3°. Des erreurs dans la diete, qui occasionent des crudités;

4°. Un défaut de bile, dont la présence est si nécessaire pour que l'assimilation se fasse;

5°. La constipation, qui en fermant le passage à la petite quantité de vents déjà dégagés, occasione des mouvemens spasmodiques, & par-là le dégagement d'une plus grande quantité de ces mêmes vents.

Contre la foiblesse de l'estomac & des intestins, on ne peut guere employer que les remedes amers après que la fievre a cessé.

Dans le cas de mouvemens spasmodiques, il faut combiner les remedes appropriés avec quelque potion antispasmodique, telle par exemple que l'*eau de menthe* ou *de camomille*, en y ajoutant un peu d'*esprit de nitre dulcifié*.

On doit éviter les erreurs diététiques; mais une fois commises, il faut tâcher d'évacuer les crudités, selon le besoin, par un émétique, ou par de légers purgatifs.

Le défaut de bile peut dépendre de différentes causes, qui, si elles ne cessent pas avec la fievre, exigent enfin un traitement particulier, dont nous parlerons plus au long à l'article de l'*Ictere*.

On doit remédier à la constipation par des lavemens carminatifs, faits avec les fleurs de *camomille*, le *fenouil* ou le *cumin*.

*CONSTIPATION*. Rarement le ventre se trouve-t-il dans un état naturel dans les fievres: il y a ou constipation ou diarrhée.

La constipation est souvent la cause des anxiétés, des douleurs de tête, des vertiges, des vomissemens, des délires & des assoupissemens, & mérite par conséquent beaucoup d'attention.

Les causes de la constipation sont:

1°. Des fécrétions fupprimées en général : c'eft ainfi que l'on eft ordinairement conftipé, lorfqu'on a foif ;

2°. D'autres fécrétions augmentées : le ventre fe refferre par exemple dans le cas de vomiffemens ou de fueurs ;

3°. C'eft par la même raifon qu'il eft refferré toutes les fois qu'il y a des éruptions cutanées ou des hémorrhagies ;

4°. La foibleffe des inteftins ;

5°. Le défaut de bile ;

6°. Le défaut de nourriture.

En général on ne doit lâcher le ventre, que lorfque la conftipation eft fuivie d'autres accidens.

L'irritation dépend communément des caufes générales de la fievre, & ceffe avec elle.

Lorfqu'il y a un vomiffement fymptomatique, on tâche de le calmer. On traite les fueurs fymptomatiques par la méthode générale du traitement, & par un régime rafraîchiffant.

En cas d'éruptions ou d'hémorragies, on doit refter tranquille toutes les fois qu'on a lieu de préfumer qu'elles feront critiques.

On n'attaque les trois dernieres caufes qu'après que la fievre a ceffé : en attendant on peut employer un traitement palliatif par des fomentations & des lavemens.

*Diarrhée*. Il n'eft ici queftion que de la *diarrhée* fymptomatique, qui affoiblit le malade, & fupprime ou rend difficiles les véritables évacuations critiques.

Outre les causes générales de la fievre, la diarrhée peut être l'effet :

1°. Des crudités ;

2°. D'une trop grande irritation des intestins ;

3°. D'autres évacuations supprimées ;

4°. De cet état des vaisseaux lactés, qui n'absorbent pas convenablement, parce que le mouvement du sang est gêné dans le systême de la veine-porte.

En général, toutes les fois que la diarrhée n'apporte aucun soulagement à la fievre, il faut tâcher de l'arrêter.

On évacue les crudités ; on calme l'irritation des intestins par des fomentations & des lavemens émollients, & suivant le besoin, par l'usage de l'opium ; en cas de suppression d'urines ou de sueurs, on donne de légers diaphorétiques & diurétiques, en employant en même temps les vésicatoires ; & s'il y a des obstructions, on tâche de les dissiper après que la fievre a cessé.

*HÉMORRHAGIE.* Les hémorrhagies sont souvent critiques ; souvent aussi elles sont symptomatiques.

Les hémorrhagies critiques sont le plus souvent celles du nez. Les signes qui les annoncent sont, la rougeur des yeux, la pesanteur des tempes, des vertiges, l'obscurcissement de la vue, le mal de tête & la démangeaison du nez.

Les hémorrhagies symptomatiques, outre les causes générales de la fievre, peuvent être la suite :

1°. De la pléthore accompagnée du relâchement des vaisseaux ;

2°. D'une circulation gênée dans le bas-ventre;

3°. De la conſtipation.

Dans le premier cas on ſaigne, ſi l'hémorrhagie eſt conſidérable, & que la fievre ne ſoit point de nature putride.

Dans le ſecond cas, on tâche de faciliter la circulation du ſang, en applicant des fomentations émollientes, ou des véſicatoires ſur le bas-ventre, ou des ſangſues à l'anus.

Dans le troiſieme cas, on lâche le ventre.

*Sueur*. La *ſueur* qui ſe manifeſte avant la coction de la matiere, eſt toujours ſymptomatique.

La ſueur critique s'annonce par la diminution de la ſécrétion de l'urine, par la molleſſe & la démangeaiſon de la peau, & par un pouls mou & ondoyant.

Les Anciens donnoient le nom de *fievres hélodes* aux fievres qui ſont accompagnées de ſueurs ſymptomatiques exceſſives.

On a obſervé une maladie contagieuſe, qui eſt accompagnée de ſueurs extrêmement copieuſes, & qui, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, emporte le malade; ou le met hors de danger: on lui a donné le nom de *Sueur Angloiſe*.

La ſueur ſymptomatique, indépendamment des cauſes générales de la fievre, peut être occaſionée:

1°. Par le relâchement de la peau;

2°. Par un régime échauffant;

3°. Par la ſuppreſſion des autres excrétions.

On oppoſe aux deux premiers cas un régime

rafraîchissant ; & l'on cherche dans le troisieme à rétablir les excrétions supprimées, par des moyens doux & légers.

*DÉBILITÉ FÉBRILE.* Dans toutes les maladies fébriles, les forces du malade sont affectées : mais si elles sont trop foibles pour opérer la coction & la séparation de la matiere, ou que le malade sente un abattement extraordinaire, on appelle cet état *prostration des forces*.

On l'observe le plus souvent dans les *fievres nerveuses* : & comme ces fievres sont très-malignes, on a voulu considérer la prostration des forces comme un caractere de *malignité*. Cependant elle se rencontre aussi assez souvent dans d'autres fievres, où elle se dissipe par un émétique, & qui ne sont par conséquent malignes que pour les ignorans. Il faut donc bien distinguer le cas où les forces manquent en effet, d'avec celui où elles ne sont qu'opprimées. Le premier a lieu dans les fievres nerveuses : & le second peut se joindre à une fievre purement inflammatoire ; où une saignée rétablit les forces.

Au reste, il n'y a guere que le traitement général qu'on puisse employer pour relever les forces.

On donne le nom de *défaillance* à une débilité qui n'est pas continuelle, mais qui survient subitement & qui s'en va de même.

Les causes des défaillances dans les fievres sont, ou un défaut général des forces, qui fait que le malade s'évanouit par les efforts que la Nature fait pour opérer la coction & la crise ; ou des évacuations trop copieuses, par lesquelles

la masse du sang diminue trop subitement.

Le premier cas est fort dangereux, parce qu'il rend la crise très-difficile : à moins que les défaillances ne soient plutôt l'effet d'une sensibilité particuliere, que d'un défaut réel de forces.

Le dernier cas, bien-loin d'être aussi mauvais, est souvent d'un bon augure ; comme par exemple après les saignées dans les fievres inflammatoires.

On doit se conduire ici d'après les indications générales, & ne rien faire de particulier pour les défaillances ; si ce n'est de tâcher de favoriser la crise en général, & à cet effet de soutenir les forces, autant que la nature de la fievre le permet.

*INSOMNIE.* Les causes de l'*insomnie* sont :

1°. Des causes mécaniques ;

2°. Des douleurs ;

3°. Un régime chaud ;

4°. La pléthore ;

5°. Des spasmes ;

6°. La constipation.

L'insomnie qui vient à la suite des spasmes, si elle est longue, peut occasioner le *délire.*

On doit écarter tout ce qui peut distraire le malade du sommeil.

Rarement on agit directement contre les douleurs.

On emploie la saignée en cas de pléthore, ou l'on applique des sangsues sur les tempes.

On remédie aux spasmes le plus souvent par

les véficatoires : & l'on fe fert avec les précautions convenables, de l'opium.

Il faut enfin entretenir la liberté du ventre.

*STUPEUR.* La *ftupeur* eft un abattement extraordinaire de l'efprit, & un fymptôme ordinaire aux fievres nerveufes. Elle peut cependant provenir auffi de l'oppreffion des forces ; comme cela arrive en cas de pléthore, ou de faburre dans les premieres voies. Ce fymptôme n'exige aucun traitement particulier : il indique cependant l'ufage des véficatoires.

*DÉLIRE.* On divife le *délire*, en celui qui ne fe manifefte qu'avec les exacerbations, & en délire *permanent*. Ce dernier eft toujours plus dangereux que le premier.

Le délire *paffager* s'appelle *paraphrofyne*. Le permanent eft ou une revêrie paifible, & alors on lui donne le nom de *délire tranquille* ; ou il eft accompagné d'une efpece de fureur, & il s'appelle alors *phrénéfie*.

La plupart des Auteurs font dépendre la phrénéfie de l'inflammation des méninges du cerveau, & la mettent par conféquent au rang des maladies inflammatoires. Mais il eft certain que les fievres bilieufes & nerveufes font très-fouvent accompagnées de phrénéfie, qui fe termine tout-d'un-coup par l'hémorrhagie du nez ou par le flux de ventre ; & dans ces cas on ne pourroit préfumer aucune inflammation du cerveau. D'ailleurs, il eft arrivé très-fouvent qu'on n'a trouvé dans les diffections des cadavres aucun veftige

d'inflammation des méninges, chez des personnes qui avoient été dans un délire permanent pendant la maladie : comme au contraire on a observé des inflammations considérables non-seulement des méninges, mais de la substance même du cerveau, quoiqu'il n'y eût eu aucune apparence de délire.

La cause générale du délire est toujours une violente irritation, ou une foiblesse particuliere des nerfs. Indépendamment des causes générales des fievres, le délire peut être, sinon occasioné, du moins augmenté :

1°. Par la pléthore ;

2°. Par une trop grande sensibilité ;

3°. Par de longues veilles, & de grandes agitations d'esprit ;

4°. Par la constipation ;

5°. Par des éruptions rentrées ;

6°. Par un trop grand affoiblissement occasioné par les remedes ;

7°. Par les vers : parmi lesquels le *ver solitaire* sur-tout peut dans une fievre aiguë exciter un délire furieux.

Dans le premier cas il faut employer la saignée, ou du moins appliquer des ventouses à la nuque, ou des sangsues au cou.

La trop grande sensibilité nous oblige dans l'usage des remedes, d'éviter tous les moyens fort irritants.

On tâche de modérer par la voie de la persuasion, la trop grande vivacité du malade, & l'on agit contre l'insomnie de la maniere que

nous avons indiqué plus haut ; on doit entretenir la liberté du ventre, & remédier aux tensions du bas-ventre par des linimens émollients & par les vésicatoires.

En cas d'éruptions rentrées, on tâche de les rappeller à la peau par le moyen des vésicatoires, des fomentations émollientes, des bains & de légers diaphorétiques.

S'il y a un grand affoiblissement, on prescrit une diete nourrissante & du vin.

Si c'est un ver solitaire qui occasione le délire, il ne faut rien entreprendre pendant la fievre, qui devient souvent le meilleur spécifique contre le ver.

*ASSOUPISSEMENT*. On appelle *fievre soporeuse* ou *comateuse*, une fievre accompagnée dès le commencement d'*assoupissement* ou d'envie de dormir. Si c'est un sommeil continuel, qui accable le malade, & dont on peut le réveiller, on l'appelle *coma hypnodes* ou *somnolentum* : & si ce sommeil n'est qu'apparent, on lui donne le nom de *coma vigil*. Si le malade en s'éveillant ne peut reprendre ses esprits, mais rêve, & retombe bientôt dans le sommeil, cet état s'appelle *léthargie* : & un sommeil continuel & profond, dont on ne peut absolument tirer le malade, porte le nom de *carus*.

L'assoupissement survient d'ordinaire à la suite du délire & d'autres symptômes nerveux, sur-tout chez les jeunes gens. Il y a aussi des fievres intermittentes dont les accès débutent par un assoupissement. Le carus ne dure communément que quelques jours.

C'eſt un ſymptôme fort dangereux toutes les fois qu'il continue, & qu'il eſt occaſioné par toute autre cauſe que par l'oppreſſion des forces.

Indépendamment du traitement général, les ſinapiſmes & les véſicatoires ſont les meilleurs moyens contre cette affection. Si les accès de l'aſſoupiſſement ſont périodiques, on ne ſauroit trop s'empreſſer à employer le quinquina : la moindre perte de temps peut devenir funeſte.

*CONVULSIONS.* Tout mouvement contre-nature des fibres muſculaires s'appelle *convulſion* : & la contraction des autres fibres ou des vaiſſeaux porte le nom de *ſpaſme.* Mais on n'obſerve pas exactement la différence de ces deux dénominations : puiſqu'on appelle auſſi *ſpaſme cynique* la contraction des muſcles du viſage. Les mouvemens involontaires des tendons de la main portent le nom de *ſoubreſauts* (*ſubſultus tendinum*). Le *tremblement* eſt une eſpece de convulſion. Le *hocquet* eſt une convulſion du diaphragme. Le *bâillement*, l'*éternuement*, & le *téneſme* appartiennent également aux convulſions.

La cauſe eſt toujours une foibleſſe & une irritation des nerfs. L'irritation même eſt occaſionée ou par les cauſes générales de la fievre, ou par l'épuiſement des forces.

Les perſonnes jeunes & irritables ſont plus ſujettes aux convulſions, que les vieillards & que les phlegmatiques : & c'eſt par cette raiſon même que les convulſions ſont toujours plus dangereuſes chez ces derniers que chez les premiers.

Les plus dangereuſes de toutes ſont celles qui ſurviennent après l'*état* de la fievre. Elles annoncent plus de danger lorſqu'elles ſont occaſionées par foibleſſe, que lorſqu'elles ſont l'effet d'une matiere épaiſſe & facile à évacuer : c'eſt ainſi que le *hocquet*, le *ſpaſme du pharynx* & les *ſoubreſauts*, effets de la premiere cauſe, ſont ordinairement les avant-coureurs d'une mort prochaine.

Les convulſions & les ſpaſmes, qui dérivent des cauſes générales de la fievre, ne ſe guériſſent qu'avec la fievre même. Pour ceux qui viennent à la ſuite de l'épuiſement des forces, on emploie communément, quoique avec peu de ſuccès, le *muſc* & le *caſtoreum.*

*ANXIÉTÉS* Les anxiétés reconnoiſſent toujours pour cauſe des embarras dans la circulation du ſang. Quelquefois c'eſt ſon mouvement progreſſif à travers les poumons qui eſt gêné : d'autres fois la reſpiration eſt libre & le pouls bon ; & alors l'empêchement de la circulation n'eſt que dans le bas-ventre.

Cet empêchement eſt un ſpaſme ou une obſtruction des vaiſſeaux. Le ſpaſme dépend en partie des cauſes générales, & en partie de la conſtipation ; quelquefois il eſt occaſioné par une *éruption* prochaine. L'obſtruction dégénere ordinairement en *inflammation*, ou en *ſquirrhe.*

Il ſuit de ce que nous venons de dire, qu'à l'exception des remedes propres à lâcher le ventre, le traitement ſymptomatique n'eſt ici d'aucun uſage. Il n'eſt guere permis de provoquer

l'*éruption*. L'*inflammation* change l'eſpece de la fievre : & rarement peut-on remédier au *ſquirrhe* pendant le cours de la fievre.

DOULEUR. Les cauſes de la *douleur* ſont des inflammations, des congeſtions ou des ſpaſmes. Le premier cas n'appartient point ici. La cauſe du ſpaſme appartient ordinairement aux cauſes de la fievre même. Les congeſtions proviennent ou d'une gêne dans la circulation du ſang, ou de la conſtipation. Dans tous les deux cas on tâche d'entretenir la liberté du ventre, & la moiteur de la peau.

Nous allons à préſent examiner d'autres ſymptômes, dont nous ſommes obligés de faire des eſpeces particulieres de maladies ; parce qu'ils ſe rencontrent auſſi quelquefois ſans fievre manifeſte.

## DES INFLAMMATIONS.

Toutes les fois que nous appercevons dans quelque partie du corps une *rougeur* accompagnée de *douleur* continue, nous diſons que la partie eſt *enflammée*. Les inflammations des parties internes, qui ne tombent point ſous les ſens, s'annoncent ou par la fievre & le ſentiment d'une douleur conſtante, ou du moins par la léſion de la fonction de la partie affectée : c'eſt ainſi que l'inflammation du poumon eſt accompagnée de la difficulté de reſpirer.

Cependant ces ſignes des inflammations internes ſont fort équivoques ; & il faut un eſprit

clairvoyant pour ne pas les méconnoître : car

1°. Un ſimple ſpaſme peut occaſioner une douleur conſtante, par exemple des maux de tête.

2°. Souvent une partie enflammée ne fait éprouver abſolument aucune douleur ; nous en avons un exemple dans les inflammations du foie.

3°. Il n'y a pas non plus toujours léſion de fonction de la partie enflammée ; comme on peut s'en convaincre par les inflammations du cerveau.

4°. La fievre même n'en eſt pas toujours un ſigne certain : puiſqu'une douleur conſtante par ſimple ſpaſme peut ſe joindre à la fievre ; comme au contraire il y a des inflammations ſans fievre manifeſte.

Il faut donc déduire l'exiſtence d'une inflammation, de l'enſemble de tous les phénomenes. C'eſt ainſi que dans une fievre bilieuſe par exemple, on a toujours lieu de préſumer que les douleurs proviennent plutôt de l'irritation de la bile, que d'une véritable inflammation : comme au contraire dans une fievre inflammatoire pure & ſimple, où cette irritation n'a pas lieu, la douleur conſtante de la partie & la léſion de ſes fonctions, ſont des ſignes plus certains d'inflammation. Dans les cas douteux, on doit ſe ſervir des moyens qui réuniſſent la vertu réſolutive & antiſpaſmodique : on peut par exemple appliquer extérieurement les véſicatoires, & donner intérieurement l'*ipecacuanha* à petites doſes.

On diviſe en général les inflammations en deux eſpeces.

La premiere s'appelle *Phlegmon.* Son ſiege eſt fixe & déterminé : & il eſt toujours accompagné d'une tumeur conſidérable.

On donne le nom d'*Eryſipele* à la ſeconde. Son caractere diſtinctif eſt de s'étendre plutôt ſur la ſuperficie de la peau, & de changer facilement de place.

La terminaiſon de toute inflammation ſe fait par *réſolution*, par *ſuppuration*, par *induration*, ou par *gangrene.*

La réſolution fait diſparoître tous les accidens de l'inflammation.

La ſuppuration arrive ordinairement après le troiſieme jour ; mais elle peut cependant ſe prolonger juſqu'au ſeptieme, même juſqu'au quatorzieme jour.

On connoît qu'une inflammation ſe termine par ſuppuration, lorſque la douleur diminue, ſans que la fonction de la partie ſe rétabliſſe ; lorſque la fievre ceſſe, qu'il y a des friſſonnemens fréquents, & que le malade cependant a des forces, & ſe trouve mieux qu'il n'étoit auparavant.

La gangrene s'annonce par la diminution des forces du corps en général, & particuliérement par un pouls foible & vîte, le refroidiſſement des extrémités, & des ſueurs froides.

C'eſt un ſigne d'induration lorſque tous les ſymptômes ceſſent, excepté la léſion de la fonction.

Le phlegmon ſe termine plus communément

par la suppuration que l'érysipele : celui-ci au contraire est plus disposé à la gangrene, ou du moins décide souvent des exulcérations très-fâcheuses.

Quelques Auteurs ont attribué la cause de l'inflammation, à l'engorgement des vaisseaux sanguins ; d'autres à une extravasation du sang dans le tissu cellulaire ; ceux-ci au passage & à la congestion du même sang dans les vaisseaux lymphatiques ; & ceux-là enfin à un stimulus dans les extrémités des vaisseaux sanguins & lymphatiques.

L'*engorgement* des vaisseaux sanguins peut bien être une suite, mais non pas la cause de l'inflammation : parce que les humeurs ne sont point contraintes à s'accumuler vers les vaisseaux engorgés, ayant la liberté de prendre une autre route par le moyen des anastomoses.

L'*extravasation* du sang dans le tissu cellulaire peut bien former une tumeur, mais jamais une véritable inflammation ; comme il est facile de s'en convaincre par les *ecchymôses*, qui ne se terminent guere ou presque jamais par suppuration.

Ce qu'on appelle *erreur de lieu*, ne peut pas non plus être la cause de l'inflammation : parce que les vaisseaux lymphatiques ne s'anastomosent point par-tout avec les vaisseaux sanguins ; & & que les glandes engorgées ne sont guere portées à l'inflammation.

Enfin, l'existence des inflammations sympathiques nous prouve, que tout doit se rapporter

principalement

principalement à un *ſtimulus*, qui augmente le mouvement du ſang, & produit les tumeurs & les douleurs.

Ceci peut ſervir à diſſiper auſſi, au moins en partie, la difficulté qu'on éleve communément ſur la nature du ſtimulus. On croit que la cauſe de l'irritation eſt la lymphe dans un état contre-nature : parce qu'on obſerve ordinairement dans les inflammations, une *croûte inflammatoire* qui couvre le ſang, & qui provient de la lymphe ; parce que le *pus* même ſe forme de cette lymphe coagulable, ce qu'on démontre tant par l'expérience, que par une véritable croûte inflammatoire qu'on a ſouvent obſervée dans les parties enflamées des cadavres ; & parce qu'enfin il ſurvient très-aiſément des inflammations à la ſuite d'une tranſpiration arrêtée.

Il paroît cependant que cet état contre-nature de la lymphe, pourroit bien être l'effet plutôt que la cauſe de la fievre inflammatoire : puiſque la croûte inflammatoire ne paroît que dans la *vigueur* de la fievre ; qu'elle manque ſouvent, & qu'elle ne préſente d'ailleurs aucun indice d'acrimonie, ſans laquelle cependant l'inflammation ne ſauroit avoir lieu.

Le phlegmon & l'éryſipele ſe diſtinguent non-ſeulement par leurs phénomenes externes, mais encore par leurs cauſes reſpectives : celle du premier réſide ordinairement dans la partie même enflammée ; au lieu que l'éryſipele eſt le plus ſouvent décidé par ſympathie.

La cause sympathique la plus ordinaire est une acrimonie bilieuse.

La méthode curative par conséquent doit être différente dans l'un & dans l'autre.

Dans le phlegmon on tâche, autant qu'il est possible, d'agir sur l'inflammation même, par la méthode antiphlogistique, exposée déjà dans l'article de la *fievre inflammatoire simple*; & l'on applique les remedes, autant que cela se peut faire, immédiatement sur la partie affectée.

Quant à l'érysipele, quand même il seroit externe, on n'agit pas immédiatement contre lui: mais on cherche plutôt à combattre l'irritation sympathique qui l'a produit.

Tant à raison de cette différence, qu'à raison de la constitution particuliere du corps, de l'air, & d'autres causes, les fievres qui accompagnent les inflammations locales ne sont pas toujours de même nature: mais elles peuvent être ou inflammatoires, ou bilieuses, ou putrides, ou malignes.

Et comme dans une fievre purement inflammatoire, le traitement général est le même que le traitement particulier; que dans une acrimonie bilieuse il faut employer la *méthode évacuante*; que dans les fievres putrides & malignes on doit avoir égard plutôt à la fievre qu'à l'inflammation: on voit dès-lors que le traitement des inflammations locales accompagnées de fievre, doit être constamment subordonné au traitement de la fievre. C'est une grande erreur dans la plupart

des livres classiques, de ne considérer le plus souvent que la fievre purement inflammatoire, & de ne traiter toutes les inflammations internes que comme des *phlegmons*. Certainement ce n'est pas toujours le cas; puisqu'au contraire on est fondé à croire que la plupart des inflammations internes n'occupent que la superficie des parties, & à les considérer par conséquent comme *érysipélateuses*.

Je ne parlerai ici que des inflammations qui sont presque toujours accompagnées de fievre : pour ce qui est des affections purement locales, je n'en parlerai que lorsque je traiterai des maladies locales en particulier.

### *Esquinancie.*

On la nomme aussi *Angine*. C'est une inflammation des parties internes de la bouche, du pharynx & de la trachée artere.

Elle présente des phénomenes différents selon les différentes parties qu'elle attaque.

L'inflammation de la bouche est appellée par les Auteurs *Synancie*. Ordinairement ce sont les amygdales, la luette & le voile du palais qui sont affectés : le changement de la voix, & une déglutition pénible en sont les suites.

Dans l'inflammation du pharynx on n'apperçoit rien à l'extérieur : mais la douleur en est plus vive, la voix plus altérée, & la déglutition extrêmement difficile & presque impossible. Cette affection s'appelle *Cynancie*.

La plus dangereuſe de toutes eſt l'inflammation de la trachée artere : la voix eſt aiguë & ſe fait avec une eſpece de ſifflement, la reſpiration eſt très-pénible, & le pouls tremblotant & irrégulier. On lui donne le nom de *Cynancie trachéale*.

Les enfants ſont ſur-tout ſujets à cette inflammation de la *trachée artere*, dans laquelle il ſe forme aſſez ſouvent une eſpece de membrane contre-nature qui tapiſſe l'intérieur de la trachée ; on l'appelle pour cette raiſon *Eſquinancie membraneuſe* ou *polypeuſe*.

Lorſque l'inflammation n'eſt établie que ſur les extrémités les plus fines de la trachée, la maladie s'annonce par des douleurs piquantes à la poitrine, par un pouls dur, & par une reſpiration fort pénible ; il peut auſſi ſurvenir des crachats ſanguinolents. C'eſt cette maladie qui a probablement donné lieu à la diſpute ſur le ſiege de la *Pleuréſie*, & qui mérite par-là une attention particuliere : je lui donnerai le nom d'*Eſquinancie de poitrine*.

Les deux premieres ſe terminent ſouvent par des crachats cuits, ou même, ſans ſuite fâcheuſe, par la ſuppuration : mais ſi la fievre, qui les accompagne, eſt de nature putride, elles dégénerent aiſément en gangrene.

Les deux dernieres, ou ſuffoquent promptement le malade, ou finiſſent par une inflammation de poitrine également mortelle.

Dans l'eſquinancie de poitrine, on n'a pas à la vérité, autant à craindre la ſuffocation ; mais

elle dégénere facilement en une exulcération mortelle.

Toutes ces eſpeces d'eſquinancie ſont donc accompagnées d'une fievre tantôt inflammatoire, tantôt putride, tantôt bilieuſe & tantôt maligne. La fievre cependant qui accompagne la *Cynancie trachéale*, a rarement le caractere purement inflammatoire. Lorſque la fievre eſt maligne, il coule ordinairement du nez une humeur ſi âcre, qu'elle corrode les parties qu'elle touche.

Le traitement doit être dirigé d'après la nature de la fievre. On emploie de plus dans la *Synancie*, des gargariſmes émollients & réſolutifs, ou les vapeurs de vinaigre & de miel ; dans l'*inflammation du pharynx* on applique au cou les ſangſues & les véſicatoires. Si l'*inflammation de la trachée* menace de ſuffocation, il faut la prévenir par la *bronchotomie*. Dans l'*Eſquinancie de poitrine* on applique les véſicatoires ſur la poitrine : & ſi jamais les *vapeurs* peuvent favoriſer la réſolution ou la ſuppuration, c'eſt ici le cas de s'en ſervir.

En cas de bile, le vomiſſement ſeroit dangereux dans la derniere eſpece d'eſquinancie : on doit par conſéquent tâcher de décider la turgeſcence du côté du ventre. Lorſque l'inflammation ne ſe réſout point, mais qu'elle tend à la ſuppuration, on abandonne les remedes réſolutifs externes, & l'on emploie les fomentations & les vapeurs émollientes. Quand il y a danger de ſuffocation, on cherche à ouvrir l'abſcès. S'il reſte quelque relâchement dans les glandes & la luette, il faut rendre les gargariſmes aſtringents en y ajoutant un peu d'*alun*.

## *Péripneumonie.*

La *Péripneumonie* eſt une inflammation des vaiſſeaux ſanguins du poumon. Elle ſe manifeſte par une douleur oppreſſive & une eſpece de ſerrement dans la poitrine. Rarement cette douleur eſt-elle piquante, peut-être même ne l'eſt-elle jamais, à cauſe du tiſſu lâche des poumons, & du défaut de nerfs. La reſpiration eſt courte, mais cependant réguliere : & l'inſpiration ſoulage plutôt, qu'elle ne cauſe de douleur. L'haleine eſt chaude, & elle ſort ſouvent avec bruit. La toux peut dans le commencement être ſeche : mais elle devient humide dans la ſuite, lorſque la réſolution a lieu. C'eſt le plus ſouvent le ſecond jour qu'il paroît des crachats mêlés de ſtries de ſang ; ces crachats continuent juſqu'au quatrieme, ſeptieme, même juſqu'au douzieme jour. La toux occaſione des douleurs de tête, ou elle les augmente. Il y a outre cela beaucoup d'anxiétés, à raiſon de la gêne du ſang dans ſon paſſage à travers les poumons. La langue dans une fievre purement inflammatoire, eſt au commencement nette ; enſuite elle devient brune, de maniere cependant qu'on peut diſtinguer cette couleur de celle qui annonce la ſaburre des premieres voies ; le pouls eſt mou & petit. Le viſage & les yeux ſont ou fort rouges, ou fort pâles & abattus ; ſymptômes qui proviennent l'un & l'autre de la gêne qu'éprouve le cours du ſang dans les poumons. Le plus ſouvent le malade ne peut ſe coucher ſur le côté ſain.

Outre les causes générales, la péripneumonie peut être occasionée par des éruptions rentrées, une salivation ou une hémorrhagie supprimées, ou l'inflammation précédente de la plevre. La fievre qui l'accompagne est ou pure inflammatoire, ou putride ; dans le dernier cas, les crachats sont communément mêlés plus intimement avec le sang. Si la fievre est bilieuse, outre les stries de sang dont ils sont parsemés, ils sont d'une couleur jaune.

Les crachats cessent ordinairement d'être sanguinolents le quatrieme, septieme, quelquefois même le douzieme jour, & prennent une consistance plus épaisse. On les appelle dans cet état *cuits* : & c'est à cette époque que s'établissent les sueurs critiques ; quoique quelquefois elles paroissent plutôt. Il y a des cas aussi où les crachats ne sont point du tout sanguinolents ; ce qui rend ordinairement la *coction* plus difficile.

Plus le visage est rouge ou pâle, le pouls petit, les anxiétés vives, la douleur de tête violente pendant que le malade tousse, la langue brune, & plus la maladie est dangereuse. Elle est presque toujours mortelle lorsque la pleurésie a précédé (8). La diarrhée dans une fievre inflammatoire est dangereuse. Lorsque la résolution n'a pas lieu ; que l'expectoration ne se fait point convenablement ; qu'il y a des frissonnemens fréquents, & que la fievre a des paroxysmes, on doit présumer la *sup-*

(8) Suivant l'Aphorism. II. de la Sect. 7. d'Hipporate.

*puration*. Dans ce cas l'abſcès peut être *ouvert* ou *fermé*. L'abſcès ouvert peut s'évacuer par la toux, ou bien la matiere purulente paſſe peu à peu dans le ſang & occaſione la *phthiſie*, ou enfin elle s'épanche dans la cavité de la poitrine, & décide ce qu'on appelle *empyeme*. L'abſcès fermé s'appelle *vomique*, & ſe termine comme l'abſcès ouvert.

S'il n'y a ni réſolution ni ſuppuration, que les forces s'affoibliſſent, que le pouls s'abatte, & que l'haleine devienne froide, il y a *gangrene*.

L'*induration*, qui eſt auſſi une des terminaiſons de la maladie, s'annonce par une reſpiration gênée, une toux ſeche, & peut enſuite décider la ſuppuration.

Le traitement doit être dirigé d'après les cauſes qui ont précédé, & la nature de la fievre. On tâche de rappeller les éruptions rentrées, par le moyen des véſicatoires, &, ſi les forces ne ſont qu'opprimées, par la ſaignée (qui d'ailleurs eſt indiquée par l'inflammation), & enfin par de légers ſudorifiques, ſur-tout les camphrés.

On rétablit l'expectoration ſupprimée, par des remedes expectorants.

Et l'on tâche de remplacer les hémorrhagies naturelles ſupprimées, par des ſaignées locales.

Mais on doit principalement regler le traitement ſur la nature de la fievre concomitante : par-là on combat le plus ſouvent avec avantage toutes les autres cauſes.

Dans une conſtitution inflammatoire, il faut employer la *méthode antiphlogiſtique*. Il faut

cependant

cependant observer que le pouls, à raison de sa mollesse & de sa petitesse, n'indique pas ici d'une maniere sure : l'on doit par conséquent prendre ses indications des forces du malade, & particuliérement des suites de la saignée, & de l'état du sang tiré de la veine. Si la saignée est suivie de défaillance, si les douleurs diminuent immédiatement après elle, si le pouls se releve un peu, si le sang est couvert d'une croûte inflammatoire, ou du moins s'il a une *consistance ferme* (9), & que les douleurs cependant reviennent : ce sont des indications pour répéter la saignée. On applique les vésicatoires sur la poitrine; on fait respirer au malade des vapeurs émollientes; & on ne lui administre les remedes que tiedes.

Lorsque les crachats sont cuits, & que l'expectoration ne se fait pas avec facilité : on la favorise par l'usage du *miel*, & si la fievre est beaucoup diminuée, par celui de la *gomme*

---

(9) Cette seconde circonstance, qui caractérise le sang inflammatoire, est très-importante, & mérite la plus grande attention. En effet, le caractere phlogistique du sang ne se marque pas toujours par la *croûte phlogistique* : & très-récemment M. Plenciz s'est assuré, par un nombre infini d'observations, que cette croûte étoit souvent remplacée par la *tenacité* qu'affectoit le *placenta* du sang; tenacité qu'il n'observoit pas toutes les fois que la croûte existoit. Il pense que dans l'un & l'autre cas, la croûte a toujours lieu; mais que dans le premier, parfaitement mélangée avec le *cruor* du sang, elle se déclare par la consistance non-naturelle de ce même *cruor*, &c. Voyez ses Act. & Observat. med. Pragæ & Viennæ edit. 1783. p. 55. sqq.

*ammoniaque*. On peut remplacer cette derniere par le *polygala de Virginie*. On peut aussi dans la même vue, ajouter dès le commencement aux sels résolutifs & tempérants, du *vin émétique*, à une dose assez foible pour qu'il n'excite point de vomissement. Voyez *Syrop pectoral résolutif*. Souvent un vésicatoire appliqué sur la poitrine est l'expectorant le plus efficace.

S'il y a tendance à la putridité, la saignée est contraire, ou du moins on ne doit la pratiquer qu'avec beaucoup de précaution. On ajoute du camphre aux vésicatoires : & au lieu de nitre on se sert de sel ammoniac, de polygala de Virginie & de camphre. On emploie l'*oxymel* pour les fumigations. Dans les cas pressants, on mêle les acides minéraux avec du vin & du miel, & l'on donne l'infusion de *quinquina*.

La diarrhée qui survient à ces deux especes de fievres, est le plus souvent symptomatique, & doit être arrêtée par des émulsions avec le sel ammoniac, par des remedes émollients, & par les vésicatoires appliqués sur le bas-ventre.

Dans une fievre bilieuse il faut être circonspect dans l'usage de l'émétique ; & tâcher plutôt d'évacuer la bile par les selles au moyen des remedes doux, tels par exemple que le *sel de Glauber*, la *manne* & les lavemens. Mais si les crachats sont cuits, & que la turgescence de la matiere s'annonce par les parties supérieures : on peut encore se servir avec succès de l'émétique ; sur-tout en le faisant précéder d'un vésicatoire sur l'estomac, qui dans ce cas, non-seule-

ment prévient l'irritation que l'émétique pourroit occaſioner aux poumons, mais facilite encore la turgeſcence & l'évacuation de la bile.

## *Pleuréſie.*

Les Médecins ne ſont pas d'accord ſur la définition de la *Pleuréſie.* Les uns la font conſiſter dans une inflammation des poumons ; les autres la regardent comme une inflammation des poumons & de la plevre à la fois ; & quelques-uns prétendent qu'il n'y a que la plevre qui ſoit enflammée.

Si elle ne conſiſtoit que dans une inflammation des poumons, on ne voit pas pourquoi elle ſeroit différente de la *péripneumonie*, ou de l'*eſquinancie de poitrine.*

Et ſi dans toute inflammation de la plevre les poumons étoient auſſi enflammés ; il s'enſuivroit que les ſymptômes de la péripneumonie devroient toujours ſe joindre à la pleuréſie ; ce que très-ſouvent on n'obſerve point.

Il eſt certain que dans une inflammation de la plevre, les poumons peuvent s'enflammer très-aiſément : mais il n'eſt pas moins certain qu'il y a des cas où ils reſtent exempts de toute inflammation. Dans tous les deux cas les ſymptômes de la maladie ſont différents, & ils méritent par conſéquent des noms différents. Il ne faut donc appeller pleuréſie que la ſeule inflammation de la plevre.

La pleuréſie s'annonce par une douleur conſ-

tante de côté, à laquelle ſe joingnent une reſpiration pénible, courte & inégale, & un pouls dur & plein. Au reſte, on n'y obſerve aucun ſymptôme de péripneumonie : la toux reſte toujours ſeche ; & la maladie ne ſe termine point par des crachats cuits : auſſi n'a-t-on rien à ajouter au traitement général. Les véſicatoires ſont appliqués ſur la partie affectée. Cette maladie d'ailleurs eſt très-rare, par la raiſon qu'elle dégénere facilement en pleuropneumonie.

### *Pleuropneumonie.*

C'eſt cette maladie que la plûpart des Auteurs appellent *Pleuréſie.* Elle conſiſte dans une inflammation de la plevre, qui s'étend juſqu'à la ſuperficie des poumons. On y obſerve les ſymptômes de la pleuréſie & de la péripneumonie : quoique ceux de la derniere ſoient dans un moindre degré. Le pouls eſt dur & plein, & la douleur piquante ; la langue n'eſt point brune, & les anxiétés ne ſont pas auſſi violentes. Cette maladie eſt ſouvent épidémique, de maniere qu'il ne faut pour lors qu'un refroidiſſement pour en être atteint. Le *miaſme* en eſt inconnu : mais l'inflammation paroît être ſouvent un *éryſipele* ; parce qu'elle change facilement de place. Elle ſe termine, de même que la péripneumonie, par des crachats cuits, & par la ſueur : elle peut cependant ſe terminer auſſi ſans crachats. Lorſque la douleur ſe porte du côté au cou & aux épaules, c'eſt communément un bon ſigne, & qui annonce une terminaiſon prochaine.

Mais ſi les crachats ſanguinolents ceſſent tout-d'un-coup, c'eſt un ſigne que l'inflammation pénétre plus avant dans la ſubſtance même des poumons, & qu'elle y produit une péripneumonie, qui le plus ſouvent eſt mortelle. On peut porter le même prognoſtic, toutes les fois que les ſymptômes ne diminuent pas après le douzieme jour au plus tard, & qu'il n'y a ni criſe ni ſuppuration.

Dans la ſuppuration, les lobes du poumon affecté s'attachent très-ſouvent à la plevre, & de leur adhéſion réſulte une eſpece de ſac où ſe forme l'abſcès. On peut dans ce cas en évacuer le pus au moyen de l'opération ou d'un ſéton.

Au reſte, le traitement eſt parfaitement le même que celui que nous avons indiqué pour la péripneumonie. Le pouls eſt ici un meilleur guide qu'il ne l'eſt dans cette derniere maladie. La ſaignée doit être répétée juſqu'à ce que le pouls perde ſa dureté & ſa plénitude. Mais ſi en devenant trop petit, il conſerve cependant ſa dureté, il faut s'abſtenir de la ſaignée, & employer plutôt des remedes émollients & antiſpaſmodiques.

### *Inflammation du diaphragme.*

Cette maladie ſe manifeſte par une douleur piquante, qui s'étend depuis les dernieres fauſſes côtes juſqu'aux dernieres vertebres dorſales. La reſpiration eſt courte, & accompagnée par conſéquent d'anxiétés. L'irritation du diaphragme peut occaſioner une toux ſeche & le hocquet; auxquels ſe joignent ſouvent des convulſions & le *délire*.

Cependant ce dernier n'eſt point un ſymptôme eſſentiel à cette fievre : quoiqu'il y ait beaucoup d'Auteurs qui prétendent, que dans une inflammation de poitrine, le *ris ſardonien* & le *délire* ſont des ſignes univoques de l'inflammation du diaphragme ; & que réciproquement une inflammation du diaphragme eſt toujours accompagnée du ris ſardonien & du délire, qu'ils appellent pour cette raiſon *paraphrenitis*. Mais c'eſt un fait conſtaté par des obſervations exactes, que l'inflammation du diaphragme peut exiſter ſans qu'il y ait ni délire ni ris ſardonien : de même que ces deux ſymptômes peuvent avoir lieu ſans aucune inflammation du diaphragme.

Au reſte, cette maladie ne differe de la *pleuréſie* qu'en ce qu'elle peut facilement dégénérer en *inflammation du foie*. Elle a le même rapport avec cette derniere maladie, qu'a la pleuréſie avec la *pleuropneumonie*. On ſuit la même méthode de traitement que dans la pleuréſie.

## *Hépatite.*

On entend ſous le nom d'*Hépatite* une inflammation du foie : mais il faut la conſidérer ſous deux états différents, qui ont entre eux le même rapport qu'a la *pleuropneumonie* avec la *péripneumonie*.

L'inflammation occupe ou la ſuperficie de la partie ſupérieure & convexe du foie, & la partie contiguë du diaphragme, ou elle eſt établie dans ſa partie inférieure & concave, & pénetre

plus dans sa substance. Tous les deux cas se distinguent par les causes qui ont précédé, & exigent souvent une méthode de traitement différente.

*L'inflammation de la partie supérieure du foie*, se manifeste par une douleur constante & piquante de l'hypochondre droit, qui s'étend de bas en haut, & qui augmente par le mouvement du diaphragme. L'inspiration est douloureuse, tandis qu'au contraire l'expiration se fait avec plus d'aisance. Le pouls est plein & dur. Il y a souvent une toux seche.

Cette inflammation ne differe pas essentiellement de la pleuropneumonie : elle dépend des mêmes causes, & demande la même méthode de traitement. L'hémorrhagie de la narine droite (10) est souvent critique.

Si la fievre qui l'accompagne est bilieuse, on ne doit pas craindre l'émétique, pourvu qu'on ait d'abord décidé la turgescence par des résolutifs, & prévenu les suites de l'irritation par des vésicatoires appliqués sur les parties affectées.

*L'inflammation de la partie inférieure du foie* s'annonce par une douleur sourde & oppressive, qui n'est point augmentée par le mouvement du diaphragme. Il s'y joint communément des symp-

---

(10) Parce qu'Hippocrate avoit observé que dans les affections des hypochondres, l'hémorrhagie du nez, qui se faisoit de la narine opposée à l'hypochondre affecté, étoit de mauvais augure. Voyez ses prédict. L. I. Sect. 18.

tômes ictériques, par la raiſon que ce ſont les organes ſécrétoires & conducteurs de la bile, qui ſont immédiatement affectés. Le pouls n'a pas la dureté qu'il a dans la premiere eſpece, mais il reſſemble ſouvent à celui de la péripneumonie. En général, cette ſeconde eſpece d'inflammation du foie exige d'autant plus d'attention, qu'on peut facilement la méconnoître.

Quelquefois il s'éleve une tumeur ſur la partie extérieure.

Cette inflammation peut bien provenir des cauſes générales : mais il y a toujours d'autres circonſtances particulieres qui précédent : telles ſont ſur-tout les paſſions de l'ame & la ſuppreſſion des hémorrhoïdes dans une conſtitution bilieuſe de l'air ou du corps.

La cauſe prochaine paroît être la congeſtion d'un ſang acre & bilieux dans le ſyſtême de la veine-porte.

La criſe ſe fait, ou du moins eſt le plus ſouvent facilitée par la diarrhée : parce que les humeurs acres ſont portées du foie au duodenum par les canaux ~~cholédoque~~ biliaires.

C'eſt par la même raiſon que la fievre concomitante eſt le plus ordinairement bilieuſe ; & qu'elle ſupporte très-bien les émétiques dans le commencement de la maladie, parce que le diaphragme dans ſes movemens n'agit point immédiatement ſur la partie affectée. Dans le progrès de la maladie on doit favoriſer l'évacuation de la matiere par la *manne* & par des lavemens émolliens.

Comme

Comme rarement la fievre eſt purement inflammatoire, mais qu'elle eſt preſque toujours bilieuſe en même temps, & aſſez ſouvent de l'eſpece des putrides, on doit être circonſpect dans l'uſage de la ſaignée. Les ſangſues au contraire appliquées à l'anus, produiſent preſque toujours un bon effet.

Le *camphre* avec le *ſel ammoniac*, ſont ici principalement fort utiles.

On emploie extérieurement au lieu des véſicatoires le *mercure*; dont les Indiens, chez leſquels cette maladie eſt très-commune, ſe ſervent même intérieurement avec ſuccès.

Dans toutes les deux eſpeces d'inflammation du foie, lorſque la réſolution n'a pas eu lieu le douzieme jour au plus tard : on doit, ſi rien ne s'y oppoſe, s'attendre à la ſuppuration.

S'il y a tumeur à la partie extérieure, on peut en l'ouvrant procurer une iſſue au pus, & guérir enſuite l'abſcès.

Mais quelquefois le pus ſe tranſporte à la cuiſſe ou au gras de la jambe, & y produit des abſcès : qui, pour être preſque ſans-ceſſe entretenus par l'exulcération toujours ſubſiſtante du foie, ſont le plus ſouvent incurables, & même ne doivent pas être guéris.

Il ſe peut auſſi que le pus étant abſorbé, s'évacue enſuite par les voies urinaires, les poumons ou les inteſtins. Il eſt de même poſſible que l'*eſtomac*, dans la premiere eſpece d'inflammation du foie, ou quelque *inteſtin* dans la ſeconde, ſoient corrodés, livrent paſſage au pus, &, en

cas de guérifon, contractent adhérence avec le foie.

Lorfque l'abforbtion fe fait lentement, une *fievre confomptive* en eft la fuite : & fi l'abfcès s'ouvre dans le bas-ventre, il décide une *afcite purulente*. Tous ces deux cas font fuivis de mort.

S'il n'y a ni réfolution, ni fuppuration, ni gangrene, il fe forme des indurations, avec lefquelles la douleur ceffe à la vérité, mais il refte une refpiration pénible & de mauvaifes digeftions fuivies de *cachéxie* & d'*hydropifie*.

## *Gaftrite.*

On appelle *Gaftrite* l'inflammation de l'eftomac.

Elle fe manifefte par une douleur dans l'*épigaftre*, qui augmente par la préfence des alimens & de la boiffon, par la refpiration & par la preffion extérieure. Il s'y joint une envie continuelle de vomir, & l'on rend tout ce que l'on prend. Les extrémités font froides, le pouls eft un peu dur & concentré, & le malade communément fort conftipé.

Les caufes de cette maladie agiffent ou par fympathie, ou elles font dans l'eftomac même.

Les léfions de la tête agiffent ordinairement fur le foie & fur l'eftomac, & peuvent y produire une inflammation.

La matiere acre contenue dans l'eftomac, y eft introduite par la bouche, ou elle s'y tranfporte par *métaftafe* de quelque autre partie du corps.

A la premiere classe appartiennent tous les poisons acres, tels que le *sublimé* & l'*arsenic*, les émétiques & les purgatifs, ou acres en effet, ou administrés mal-à-propos à des personnes d'un tempérament fort irritable, pléthorique & sujettes de plus à la constipation. Des alimens & des boissons trop échauffantes peuvent aussi occasioner une inflammation de l'estomac.

Dans la petite vérole & dans la rougeole, l'inflammation de l'estomac peut avoir lieu par métastase.

La maladie est toujours dangereuse; quoique jusqu'au huitieme jour on conserve encore l'espoir de combattre l'inflammation avec succès. La plus dangereuse est celle qui est occasionée par *sympathie* à la suite des lésions de la tête, ou par des poisons avalés.

Le traitement doit être approprié aux différentes causes. Dans les lésions de la tête, la gastrite est un symptôme qui ne se guérit qu'après avoir enlevé la cause. En cas de métastase, on tâche de chasser hors du corps la matiere par les selles ou par la transpiration.

Lorsque les causes irritantes sont encore dans l'estomac, on tâche de favoriser le vomissement au moyen des boissons mucilagineuses & huileuses que l'on continue tant que les matieres rejetées présentent des caracteres nuisibles.

Si ces causes ne s'évacuent point convenablement, comme cela arrive dans le cas de poisons acres; on tâchera de *détruire*, ou du moins de *mitiger* leur nature corrosive: on obtient le pre-

mier effet, au cas que ce soit de l'*arsenic* ou du *sublimé* qu'on a pris, par le moyen du *foie de soufre*, qui décompose la mixtion du poison; & l'on parvient à opérer le second, en faisant prendre abondamment au malade des boissons mucilagineuses & huileuses.

Il convient aussi de combattre dès le commencement l'inflammation. Pour cet effet, on saigne & on lâche le ventre. Si le vomissement persiste, & que les matieres rendues ne présentent plus de caracteres nuisibles, on tâche de l'appaiser par un vésicatoire appliqué sur l'estomac, & par l'*antiémétique de Riviere*. On doit encore réchauffer par des frictions les extrémités, ordinairement froides. Il faut être circonspect dans l'usage intérieur de l'opium & des remedes aromatiques, attendu qu'ils peuvent augmenter l'inflammation. On pourroit plutôt les employer extérieurement : on applique sur l'estomac quelque emplâtre émollient, fait avec du camphre & de l'opium; & on lave les extrémités avec des eaux aromatiques.

## *Entérite.*

C'est le nom qu'on donne à l'*inflammation des intestins*, qui très-souvent est accompagnée de l'*inflammation de l'épiploon*.

Elle est toujours accompagnée de douleurs constantes & quelquefois cuisantes. Le bas-ventre devient plus douloureux par la pression; le malade est ordinairement constipé, & rend sou-

vent par le vomissement les alimens & la boisson quelque temps après les avoir pris. La maladie se distingue enfin de la simple *colique*, par la fievre. Le pouls est ordinairement petit mais dur ; la chaleur des extrémités n'est point considérable.

Les causes sont : 1°. des hernies *étranglées*, 2°. des accouchemens qui ont précédé, 3°. des hémorrhagies supprimées, 4°. des diarrhées & des dysenteries, 5°. des substances acres prises intérieurement, 6°. des excrémens endurcis, & 7°. des *métastases*.

La maladie est toujours dangereuse ; par la raison sur-tout qu'on peut facilement la méconnoître dans son commencement. L'inflammation peut dégénérer très-facilement en gangrene, & se termine fréquemment par suppuration. Plus les extrémités sont froides & la constipation opiniâtre, plus le cas est dangereux. Le hocquet & le vomissement des matieres fécales sont aussi des symptômes dangereux.

Au cas qu'il y ait une hernie étranglée, mais sans adhésion des parties, on peut souvent en opérer la réduction par des fomentations d'eau froide & de glace. On obtient rarement cet effet par les émollients, qui rendent même souvent la réduction plus difficile, en dilatant les intestins sortis du ventre. Si la réduction est impossible, il faut en venir au plutôt à l'opération.

On tâche de rétablir les hémorrhoïdes, & chez les femmes les regles supprimées, par des sangsues appliquées à l'anus & aux parties de la génération, & par des fomentations chaudes.

Lorſque la diarrhée ou la dyſenterie ſubſiſtent encore, on tâche d'y remédier ſuivant leurs cauſes reſpectives.

En cas de poiſons avalés, on procede de la maniere que nous avons expoſée dans l'article de la *Gaſtrite*.

Il faut, dès qu'on obſerve l'inflammation, pratiquer néceſſairement une ſaignée, en la proportionant aux forces du malade & à la nature de la fievre.

On cherche en même temps à entretenir la liberté du ventre. Pour cet effet, on commence par des lavemens émollients ; on en vient enſuite aux irritants faits avec du tartre émétique diſſous dans l'oxymel ; & l'on frotte en même temps le bas-ventre avec des ſubſtances émollientes & antiſpaſmodiques. Si ces moyens ne produiſent aucun effet, on emploie la fumée du tabac, & l'on applique des véſicatoires ſur le bas-ventre. On peut auſſi y appliquer des cataplaſmes froids & même la glace. Pour ce qui eſt des remedes internes, il faut être fort circonſpect dans leur uſage, tant que la conſtipation dure : parce qu'ils peuvent augmenter l'inflammation par leur *ſtimulus*. Si cependant des poiſons ou d'autres ſubſtances acres ſe trouvent dans les premieres voies, on peut employer les boiſſons huileuſes & mucilagineuſes.

### *Nephritie.*

On appelle de ce nom l'*inflammation des reins*. Elle s'annonce par une douleur conſtante

des parties affectées, qui débute avec la fievre, & qui est plus ou moins vive suivant la différence de l'endroit qu'elle occupe. Plus le *bassinet* est enflammé, plus la douleur est piquante, & le pouls dur : mais si l'inflammation est plus intérieure & dans la substance même des reins, la douleur est moins piquante & plus oppressive, & le pouls n'est point aussi dur. Il s'y joint ordinairement une rétention d'urine, ou du moins une strangurie. L'urine est fort rouge ou même sanguinolente ; quelquefois elle est pâle. Il survient aussi facilement des vomissemens, des coliques, des constipations, & des envies fréquentes, mais inutiles, d'aller à la selle.

Cette maladie n'est guere épidémique. Elle est occasionée par la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal ; particuliérement lorsqu'il y a constipation, & qu'il survient des échauffemens ou des refroidissemens. La rétention forcée de l'urine, des lésions extérieures, & l'usage des diurétiques très-forts, y peuvent aussi donner lieu : mais la cause la plus ordinaire est le calcul des reins.

Un flux de sang favorise souvent la résolution de cette maladie, qui se fait d'ailleurs par un sédiment épais qu'on observe dans les urines : mais elle peut aussi très-bien se terminer par suppuration.

Le pus se porte par les uréteres à la vessie, & c'est ce qui peut arriver de mieux ; ou l'abscès s'éleve vers la partie extérieure & demande alors l'opération ; ou quelque intestin se corrode, livre

paſſage au pus, & s'attache enſuite au rein ; ou l'abſcès s'épanche dans la cavité du bas-ventre, & cauſe une mort ſoudaine ; ou enfin le pus eſt abſorbé lentement & occaſione la *phthiſie renale*.

L'induration a rarement lieu, & plus rarement encore la gangrene.

La methode antiphlogiſtique peut bien convenir dans cette maladie ; il faut ſeulement éviter tous les remedes qui agiſſent particulierement ſur les voies urinaires. On ne doit point par conſéquent employer les véſicatoires, à moins que la fievre ne les exige abſolument ; & dans ce cas même on doit les mitiger avec du camphre, & ne point les appliquer directement ſur la partie affectée.

On fait la ſaignée au pied, toutes les fois que la maladie dépend de quelque hémorrhagie ſupprimée : mais ſi les forces du malade ne la permettent pas, ou que la fievre ſoit de nature putride, l'on doit ſe contenter des ſangſues appliquées à l'anus ou aux parties de la génération.

Les remedes extérieurs les plus efficaces ſont les fomentations & les lavemens émollients. On donne intérieurement le nître dans des émulſions avec du camphre, & s'il faut lâcher le ventre, on preſcrit la manne.

## *Cyſtite.*

*L'inflammation de la veſſie* rarement eſt une maladie primitive : elle eſt le plus ſouvent la ſuite du calcul, ou de ſon opération, ou d'une longue

rétention

rétention d'urine. Des léfions extérieures peuvent auffi quelquefois y donner lieu. Son traitement eft le même que celui de l'*inflammation des reins*.

### *Métrite.*

*L'inflammation de la matrice*, confidérée comme une maladie aiguë, n'a guere ou n'a jamais lieu hors le temps des couches. Je la renvoie par conféquent aux maladies des femmes en couche.

### *Fievre éryfipélateufe.*

*L'Eryfipele* tient le milieu entre une véritable inflammation & une fievre exanthématique, puifqu'il eft toujours le produit d'un mouvement fébrile, & qu'il change facilement de place. Il y a des fievres éryfipélateufes internes ; & la plupart des *pleuropneumonies* paroiffent être plutôt des *éryfipeles* que de véritables *phlegmons* : mais cette diftinction eft difficile à faire ; & je ne parle ici que de la fievre qui eft accompagnée d'un *éryfipele* externe.

L'éryfipele eft une inflammation qui s'étend fur la fuperficie de la peau, y forme une tumeur plate, qui cede à la preffion, change facilemens de place, & eft fouvent recouverte de petites phlyctenes ou véficules pleines d'une humeur jaune. Il occupe le plus communément le vifage, & affez fouvent la poitrine. Lorfque fon acrimonie eft très-confidérable, on lui donne le

nom de *feu de St. Antoine* : & s'il embrasse le bas-ventre en guise de ruban, celui de *ceinture* ( *zoster* ou *zona* ). L'érysipele des pieds est plutôt une maladie chronique, & existe souvent sans fievre, quoiqu'il dépende des mêmes causes.

La cause de l'érysipele, autant que de nouvelles observations peuvent l'établir, est toujours une acrimonie bilieuse. Cependant la fievre qui l'accompagne peut être non-seulement inflammatoire, mais aussi putride ou maligne. Il peut par un mauvais traitement se terminer par suppuration : & cette suppuration n'est point aussi bénigne que celle du phlegmon ; mais dégénere en gangrene, ou du moins en un ulcere long & fâcheux.

Comme l'érysipele est toujours amené par un mouvement fébrile, il peut dès-lors, quoique rarement, être critique.

Et comme la fievre qui l'accompagne est toujours *inflammatoire-bilieuse*, ou *putride-bilieuse*, on procede dans son traitement de la maniere que nous avons indiquée ci-dessus. Il faut cependant employer de bonne heure la méthode évacuante, à cause de sa tendance à l'exulcération.

On ne fait rien extérieurement, si ce n'est que, lorsqu'on a lieu de craindre la gangrene, on emploie les scarifications, & des fomentations de quinquina.

# DES EXANTHÈMES.

Les *Exanthêmes*, dont je parle ici, ſont des taches ou des protubérances de la peau, accompagnées de fievre.

Les cauſes ſont, ou une acrimonie particuliere dans le ſang, ou un *miaſme*.

Ils ſont ou critiques ou ſymptomatiques, & peuvent ſe joindre à toute eſpece de fievre. La même eſpece d'exanthême peut être accompagnée d'une fievre tantôt inflammatoire, tantôt putride, tantôt bilieuſe, & tantôt maligne : & c'eſt de la nature de ces fievres que dépend le plus ou moins de danger des exanthêmes.

Auſſi doit-on en diriger le traitement d'après les indications que préſente la fievre. On ne provoque jamais directement les exanthêmes critiques : mais on tâche ſeulement d'écarter tout ce qui pourroit s'oppoſer à leur éruption.

## *Peſte.*

La *Peſte* ſe caractériſe par des inflammations locales des glandes ou des parties muſculeuſes & membraneuſes, qui rarement ſe terminent par une ſuppuration bénigne, mais qui tendent ſouvent à la gangrene. On les appelle dans le premier cas *bubons*, & dans le ſecond, *charbons* ou *anthrax*.

Les bubons ſe manifeſtent communément le troiſieme jour de la maladie, & ſont ſouvent cri-

tiques ; les charbons au contraire désignent toujours un état fâcheux de la maladie.

Il n'est point décidé si la maladie attaque plus d'une fois le même sujet.

La cause prochaine est un miasme, endémique en *Egypte*, & qui est apporté en *Europe* par le vent du Midi. Ce miasme ne doit pas même avoir une très-grande volatilité ; puisqu'il peut rester renfermé long-temps dans des caisses & dans des balles : cependant il se communique fort aisément. Il paroît agir ordinairement sur la bile : mais principalement sur les nerfs ; ce qu'on pourroit déduire des moyens prophylactiques, qui consistent pour la plûpart dans une diete fortifiante, & dans la tranquillité de l'esprit.

La fievre qui accompagne la peste, est aussi variée que dans d'autres maladies aiguës : cependant elle n'est jamais parfaitement bénigne, à cause de la grande acrimonie du virus.

Dans une bonne & froide constitution de l'air, & chez des personnes robustes, les symptômes nerveux ne sont point en grand nombre ; la fievre est d'une nature inflammatoire assez pure ; les bubons se terminent par une suppuration bénigne ; & l'on y observe rarement des charbons. Néanmoins il ne faut point employer la méthode antiphlogistique dans toute son étendue ; & l'on doit éviter sur-tout les évacuations copieuses. Après l'emploi circonspect de la saignée, on tâche de favoriser la transpiration par de légers alexipharmaques. Voyez *Potion alexipharmaque premiere*.

Mais lorſque l'état de l'air ou du corps a une tendance à la putridité, il ſurvient ordinairement des charbons; & la maladie eſt fort dangereuſe. Dans ce cas il faut toujours mêler avec les anti-ſeptiques, les remedes fortifiants, tels que les *acides minéraux* & le *vin*. On donne, pour provoquer la ſueur, la *Potion alexipharmaque ſeconde*.

Le plus ſouvent il y a une acrimonie bilieuſe dans les premieres voies, qu'on doit cependant évacuer par le moyen des émétiques plutôt que par celui des purgatifs.

La peſte maligne tue ſouvent le malade dès le ſecond jour, avant qu'il paroiſſe ni bubons ni charbons.

### *Petite-Vérole.*

La *Petite-Vérole* conſiſte dans des taches rouges, qui ont un point au milieu, qui s'élevent petit-à-petit, & finiſſent par ſuppurer.

La cauſe prochaine eſt un miaſme, qui ne s'engendre pas (au moins chez nous) dans le corps même. La maladie peut ſe tranſporter par le moyen de l'air, d'un endroit à un autre. Elle fut connue pour la premiere fois l'an 572 en Arabie; & de-là fut portée par les Sarraſins en Europe, où l'on n'a aucun motif de préſumer qu'elle eût été avant cette époque.

L'activité de ce miaſme dépend toujours des circonſtances particulieres de l'air & du corps: auſſi la petite-vérole regne-t-elle très-ſouvent dans la campagne, tandis que les Villes circon-

voiſines en demeurent exemptes ; auſſi n'attaque-t-elle pas deux fois le même ſujet, & n'eſt-il pas néceſſaire que tout homme éprouve cette maladie.

Quoique le miaſme ſoit toujours le même, ſon action cependant varie, au point de produire une fievre tantôt inflammatoire, tantôt putride, tantôt bilieuſe & tantôt maligne. L'éruption même des puſtules, n'eſt pas non plus uniforme : & il y a des cas où le miaſme ſe ſépare du corps affecté, non par la voie des puſtules, mais ſimplement par la ſueur.

Puis donc que ce miaſme agit d'une maniere ſi variée, & qu'il n'y a point d'*antidote* connu contre lui : on doit abſolument diriger le traitement d'après la nature de la fievre qu'il excite.

Le cours de la maladie ſe diviſe en quatre périodes, qui ſont :

1°. Le *Période de l'ébullition.* Après la communication du miaſme, il paroît une fievre, ordinairement accompagnée d'aſſoupiſſement, de conſtipation & de maux de gorge ; l'urine eſt communément trouble.

2°. Le *Période de l'éruption.* C'eſt au troiſieme jour que les boutons ſe manifeſtent chez les adultes avec ſueur, & chez les enfants aſſez ſouvent avec des mouvemens épileptiques. Ils paroiſſent d'abord ſur le viſage, enſuite ſur les mains & ſur le corps, & enfin ſur les extrémités inférieures.

3°. Le *Période de la ſuppuration.* Ce période débute d'ordinaire vers le ſixieme jour avec des

mouvemens fébriles. Les boutons commencent à devenir pâles; & les paupieres se tuméfient. Le septieme jour ils deviennent blancs dans leur milieu, le huitieme dans tout leur contour, & le neuvieme ils prennent une couleur jaune. Cette suppuration suit le même ordre que l'éruption, en commençant par le visage, & en parcourant successivement tout le corps jusqu'aux extrémités inférieures.

4°. Le *Période de la dessication.* Dans la petite-vérole bénigne, ce période commence au dixieme jour. Les croûtes qui se forment à cette époque, tombent après le douzieme.

Les pustules sont ou distinctes & séparées les unes des autres, ou se joignent ensemble & se confondent : on appelle les premieres *discretes*, & les secondes *confluentes.*

Il survient chez les adultes dans le temps de la suppuration, une salivation qui est quelquefois tant soit peu critique, & qui dès-lors ne doit être ni provoquée, ni supprimée.

Après que la suppuration a eu lieu, l'absorption du pus excite ordinairement une fievre, à laquelle on donne le nom de *fievre secondaire* de la petite-vérole.

C'est un bon signe lorsque la fievre de l'éruption cesse avec l'éruption même : si elle persiste, la maladie n'est point bénigne.

Les mouvemens épileptiques, qui précédent immédiatement l'éruption chez les enfans, ne sont guere dangereux.

C'est un mauvais signe lorsque l'éruption se fait

avant le troisieme jour ; & plus mauvais encore quand elle se fait long-temps après.

Lorsque les taches sont par-tout d'un rouge égal, elles se confondent ordinairement ensemble : ce qui cependant n'est pas toujours dangereux ; pourvu que la rougeur disparoisse après le troisieme jour. Mais si au contraire elles sont pâles dès le moment de l'éruption, il y a beaucoup à craindre.

C'est encore un mauvais signe lorsque l'éruption n'observe point l'ordre indiqué ci-dessus.

Le second jour après l'éruption doit être proprement le meilleur de la maladie.

Les pustules confluentes ne sont pas toujours dangereuses : tout dépend de la fievre concomitante.

Lorsque les boutons sont encore rouges le troisieme jour, à compter de celui de l'éruption, la maladie est plus longue : & ce n'est que le septieme (à compter du même jour) qu'on doit attendre, ce qui autrement arriveroit le quatrieme.

La salivation indique toujours un état fâcheux de la maladie : le malade peut mourir, lors même qu'elle se fait bien (11).

La fievre secondaire se manifeste souvent avant la maturité même des pustules ; c'est-à dire, que dans

---

(11) La salivation se fait bien, si la bave est délayée, légere & permanente : elle se fait mal, si la bave est visqueuse, rejettée avec peine, & qu'elle s'arrête tout-à-coup. Voyez Rozen, Malad. des enf. p. 140. sqq.

dans ce cas les mouvemens fébriles, qui s'étoient manifestés au commencement de la suppuration ne discontinuent point, mais constituent également la fievre secondaire. Cette fievre non-seulement entretient la tendance générale à l'inflammation, mais souvent elle occasione encore par métastase des dépôts de pus mortels. On a lieu de présumer que cette métastase se fait, toutes les fois qu'on observe de l'inquiétude, des anxiétés, l'insomnie, une respiration difficile, des douleurs au cou, & des spasmes.

Quant au traitement, on ne doit rien faire en général lorsque tout va bien. Il ne faut en aucune maniere forcer l'éruption : à moins qu'elle ne reste trop long-temps à se faire ; & alors on doit en chercher les causes, & tâcher de les éloigner. On ne doit pas non plus la retenir par force : pourquoi feroit-on dans la petite-vérole, ce quon ne se permet pas dans aucune autre maladie, ni souvent même dans l'état de santé ?

Pour prévenir une éruption trop abondante au visage, quelques Médecins ont conseillé les bains de pieds : mais il est premierement fort douteux que l'on obtienne par-là l'effet qu'on desire ; & en second lieu, ils sont très-souvent contre-indiqués.

La salivation est souvent entretenue par une surcharge des premieres voies ; & dès-lors elle est diminuée par des remedes évacuants.

La fievre secondaire exige l'usage des acides & des laxatifs ; les premiers, pour s'opposer à la putridité, & les seconds, pour évacuer le

pus. La *manne* convient éminemment dans ce dernier cas. S'il y a quelque métaſtaſe, on a recours aux véſicatoires, qu'on peut même changer en cauteres. Il eſt même à propos, pour prévenir de pareils dépôts de pus, de ſoutenir l'action de la peau par de légers *diaphorétiques*, tels que le *polygala de Virginie* : mais ſi cela ne ſuffit pas, & que la peau reſte ſeche, il convient d'employer les bains chauds & les fomentations.

Lorſque la fievre eſt purement inflammatoire, la petite-vérole eſt de même nature. La diatheſe phlogiſtique peut être exaltée au point d'empêcher l'éruption ; dans ce cas une ſaignée peut la décider. Souvent auſſi dans cette diatheſe éminemment phlogiſtique, la petite-vérole eſt confluente : cependant on réuſſit communément au moyen d'une bonne méthode antiphlogiſtique.

On peut préſumer une tendance à la putridité, par la conſtitution de l'épidémie & du corps, avant même que les ſignes s'en préſentent. Dans ce cas la fievre de l'éruption eſt communément accompagnée d'une plus grande chaleur, quoique cependant le viſage ſoit pâle. Les boutons même ſont dès le commencement d'un rouge plus foncé, ils ſe joignent enſemble & ſe confondent, ils ne s'élevent point convenablement, ils deviennent bleuâtres & enfin noirs. Cette putridité eſt bien différente de celle qui eſt la ſuite de la fievre ſecondaire : puiſque la premiere dépend de la conſtitution épidémique ; tandis que la ſeconde eſt occaſionée par le pus.

Cette eſpece de petite-vérole eſt extrêmement

dangereuſe, & ſe termine ordinairement le huitieme, le onzieme ou le treizieme jour. Pendant la fievre de l'éruption, on doit éviter avec ſoin tout ce qui pourroit affoiblir le malade; il faut lui faire prendre ſouvent de l'*oxymel*; & immédiatement après l'éruption, lui donner les *acides minéraux*, le *quinquina*, ou, ſi c'eſt un enfant, lui faire prendre l'*alun*.

Si la putridité eſt parvenue à ſon comble, il faut avoir recours au *camphre* & au *vin*.

Comme en général la fievre inflammatoire & la fievre putride s'offrent rarement dans leur état de pureté, il arrive ſouvent auſſi que la fievre de la petite-vérole eſt bilieuſe; c'eſt-à-dire qu'elle ſe complique avec une ſaburre bilieuſe des premieres voies, qui influe ſur la fievre, & qu'on doit tâcher d'évacuer.

La petite-vérole bénigne ordinaire, eſt communément de nature inflammatoire-bilieuſe : il y a cependant des épidémies, où la fievre eſt putride-bilieuſe.

Lorſque la bile n'eſt point évacuée, elle rend l'éruption difficile, occaſione de mauvaiſes ſuppurations, & une ſalivation affoibliſſante : ſouvent elle rend la fievre ſecondaire plus dangereuſe.

Mais comme on doit ménager les forces juſqu'à la maturité des boutons, il ne convient point de purger beaucoup; il ſeroit plus à propos de rendre d'abord la matiere mobile par la *manne* & le *ſel admirable*, pour l'évacuer enſuite au moyen de l'émétique.

Le temps le plus propre pour adminiſtrer l'émétique, eſt le commencement du troiſieme jour : par-là non-ſeulement on ſe ménage aſſez de temps pour l'emploi des réſolutifs, mais encore on place l'émétique à l'époque où il peut faciliter l'éruption.

Mais après la maturité des boutons, ſuppoſé que la matiere rendue mobile n'a pas été évacuée convenablement, il faut cependant s'abſtenir de l'émétique ; & employer, comme nous l'avons déjà dit, les *laxatifs*, beaucoup plus convenables par rapport à l'évacuation du pus qu'on doit procurer.

Ce que l'on pourroit dire de l'uſage des *évacuants* par rapport aux boutons formés intérieurement, ne pourroit être qu'hypothétique : parce qu'une ſemblable éruption n'eſt point encore ſuffiſamment démontrée ; quoiqu'il y ait des obſervations qui ſemblent la rendre aſſez probable.

Quelquefois la fievre qui accompagne la petite-vérole, eſt une *fievre lente-nerveuſe* : c'eſt-à-dire que la Nature alors n'a pas aſſez de forces pour mettre le miaſme en voie de coction. Dans ce cas l'éruption eſt retardée ſouvent juſqu'au ſeptieme & huitieme jour, & ſe fait dans un ordre oppoſé, en commençant par les extrémités & finiſſant au viſage. Les puſtules ſont pâles, ne s'élevent point ; & enfin donnent au lieu de pus, une humeur aqueuſe ou âcre, ou elles s'endurciſſent. Dans le premier cas, on les appelle *petite-vérole cryſtalline* ou *lymphatique*, & dans le ſecond, *petite-vérole verruqueuſe*. Il ſurvient

toujours de nouveaux boutons, qui finiſſent ſouvent par épuiſer les forces du malade.

C'eſt dans cette eſpece de petite-vérole que le traitement *excitant*, ſi uſité parmi le Peuple, doit avoir lieu. On donne d'abord un émétique, on applique des véſicatoires, & l'on adminiſtre enſuite les *alexipharmaques* & le *vin*.

Comme le plus ou moins de danger du miaſme de la petite-vérole dépend toujours de circonſtances acceſſoires, on peut en affoiblir la malignité en l'introduiſant dans le corps dans des circonſtances favorables. C'eſt ſur ce principe, confirmé par l'expérience, qu'eſt fondée l'*inoculation de la petite-vérole*. Et ſi nous ſommes en état d'aſſigner les circonſtances les plus favorables pour la coction du *virus variolique*, il n'eſt pas douteux qu'on ne puiſſe par l'inoculation diminuer le danger de cette maladie : puiſque, en premier lieu, la plupart des hommes y ſont ſujets au moins une fois, & que le peu qui en échappe n'eſt qu'une exception à la regle générale ; & qu'en ſecond lieu, dans la petite-vérole naturelle les circonſtances très-ſouvent ne ſont point favorables.

Il paroît par des obſervations faites au ſujet de l'inoculation, que, généralement parlant, il meurt beaucoup moins de ſujets inoculés, que de ceux qui ont la petite-vérole naturelle : c'eſt ce qui paroît prouver la poſſibilité d'aſſigner les circonſtances, dont dépend le plus ou moins de danger de cette maladie.

Mais peut-être n'eſt-ce qu'une illuſion ; peut-

être la petite-vérole inoculée n'eſt-elle plus légere que parce que ſon virus n'eſt pas détruit complétement, mais qu'il reſte dans le corps inoculé.

On eſt au moins fondé à regarder comme vraiſemblables de pareilles conjectures. On ne voit pas d'abord pourquoi la petite-vérole inoculée ſeroit en général plus légere que la plus bénigne petite-vérole naturelle. Si l'on ſoutient cette opinion, on contredit l'expérience; & de plus, on laiſſe ſubſiſter le ſoupçon que le virus n'a pas été convenablement travaillé par la Nature, mais qu'il a corrompu la maſſe des humeurs, ou qu'il ne garantit point ſuffiſamment d'une ſeconde contagion. En vain objecteroit-on que le virus de la petite-vérole n'a pas beſoin d'être travaillé: la Nature ne ſouffre rien d'*hétérogene* dans les humeurs; elle tâche, toutes les fois qu'elle en a la force, de l'en ſéparer par des mouvemens fébriles. Si l'on ajoute, qu'il ne s'agit que de dépouiller, pour ainſi dire, le corps de la diſpoſition à recevoir le virus de la petite-vérole: je réponds que la petite-vérole inoculée n'eſt ſouvent ſi légere que parce que la Nature ne ſe trouve diſpoſée ni à recevoir, ni à travailler ce virus; & que par conſéquent l'inoculation ne lui ôte point cette diſpoſition. Tout ce que l'on fait alors, c'eſt d'introduire dans le corps une matiere vénéneuſe: qui, ſi elle n'en eſt point ſéparée, doit néceſſairement nuire d'une autre maniere; car perſonne ne s'aviſera de regarder la matiere de la petite-vérole comme une ſubſtance innocente.

Ces conjectures acquierent d'autant plus de

poids qu'il exiſte en effet des cas, où la matiere de la petite-vérole n'ayant point excité une fievre & une éruption régulieres, produit d'autres accidens qui n'auroient pas eu lieu; tels par exemple qu'une *fiſtule lacrymale.* On a auſſi obſervé de petites-véroles inoculées, où, à raiſon des ſaignées copieuſes faites après l'inoculation, il ne parut que peu de boutons : mais dans leſquelles, dès que les forces furent rétablies, il s'alluma une nouvelle fievre, qui décida une éruption abondante. D'ailleurs il n'eſt pas encore conſtaté, que la mortalité, priſe en général, ſoit diminuée par l'inoculation.

Je me ſuis écarté de mon ſujet en faveur de cette matiere : parce que je ne regarde point comme une choſe indifférente d'agir avec ce virus d'une maniere auſſi leſte, que s'il étoit queſtion d'une priſe de tabac. Mon deſſein n'eſt point de condamner abſolument l'inoculation : je crois ſeulement que juſqu'à préſent nous ne ſommes point en état de déterminer convenablement les circonſtances, à la faveur deſquelles le *virus* de la petite-vérole peut être élaboré dans le corps, & ſéparé enſuite de la maniere la plus ſure & la plus innocente. Celui qui eſt en état de choiſir ces circonſtances peut fort bien inoculer : il rendra des ſervices immortels à l'humanité.

Au reſte, ſouvent il s'agit auſſi d'une utilité relative. L'inoculation ſeroit toujours aſſez utile, quand elle ne feroit que garantir des épidémies très-malignes & des traitemens mal-entendus : &, quoique je ne crois pas cette raiſon

ſuffiſante pour déterminer chaque particulier ; ce ſera toujours un motif aſſez puiſſant pour engager les Souverains à protéger & à favoriſer cette pratique.

Pour inoculer, il faut donc que l'état de la ſaiſon & la conſtitution épidémique ſoient favorables. L'hiver, quand il eſt beau, doit être la ſaiſon de préférence, parce que la *conſtitution épidémique* eſt alors le plus ſouvent de *nature phlogiſtique*, & par conſéquent bénigne.

On doit en ſecond lieu, choiſir des ſujets d'un bon tempérament, ou du moins dont l'état de ſanté ſoit également favorable à l'inoculation. On peut facilement ſe tromper dans un pareil choix : & c'eſt ce qui diminue juſqu'à préſent l'utilité de cette pratique. Car il eſt démontré par l'expérience, qu'il y a des virus, tels par exemple que le *virus ſcrofuleux*, qui n'aggravent point la petite-vérole ; comme il eſt également reconnu qu'en général la matiere variolique a fort peu d'affinité avec d'autres virus : tandis qu'au contraire il y a d'autres états du corps, où l'action de cette matiere devient dangereuſe.

Troiſiemement, l'âge ne doit guere être au-deſſous de deux ans : autrement la nature pourroit bien manquer de forces néceſſaires.

On n'a pas beſoin non plus d'une préparation particuliere. Il ne faut point inoculer les ſujets chargés de mauvais ſucs ; & ce qui convient aux autres, ſe fait mieux pendant la maladie même.

Il faut choiſir le *virus variolique* un peu fluide, & pris de boutons qui ſoient en pleine maturité,

rité, & qui ne ſoient point couverts de croûtes.

La meilleure maniere & la plus facile de pratiquer l'inoculation, c'eſt de prendre ſur le bout d'une lancete un peu de *virus variolique*, d'inciſer l'épiderme, & de dépoſer le virus dans l'endroit de l'inciſion. La partie intérieure du bras depuis l'épaule juſqu'à la main, eſt l'endroit le plus ſûr & le plus convenable pour cette opération.

Après le troiſieme jour, la plaie commence à s'enflammer, l'urine ſe trouble, & l'haleine devient forte. Bientôt après paroît la fievre de l'éruption, qui eſt ordinairement légere, & rarement ſuivie de ſalivation & d'une fievre ſecondaire.

Lorſqu'après l'inoculation il paroît quelques boutons autour de la plaie, mais ſans fievre réguliere ſuivie d'éruption, on n'eſt pas à l'abri d'une contagion ultérieure. Car chez ceux même qui ont eu la petite-vérole, on peut, par le moyen de l'inoculation, faire venir des boutons autour de la plaie : nouvelle preuve que la petite-vérole trop bénigne ne détruit pas entiérement la diſpoſition à une ſeconde contagion ; & que, s'il n'y avoit ni épidémies de petite-vérole maligne, ni mauvais Médecins, ni mauvais traitemens, ni pratiques abſurdes de la part des aſſiſtans, on feroit mieux d'attendre la petite-vérole naturelle.

### *Petite-vérole fauſſe ou volante.*

Les Allemands donnent à cette eſpece de petite-vérole les noms de *Schweipocken*, *Spitz-*

*pocken*, *Windpocken*, ou *Wafferpocken*. Les boutons paroiffent dès le fecond jour, accompagnés d'une fievre légere, commencent ordinairement par le dos, & fuppurent déjà le lendemain, ou fe rempliffent du moins d'une humeur aqueufe.

Cette efpece ne garantit point de la *petite-vérole réguliere* : & l'on a conclu de-là, que la matiere de cette petite-vérole differe effentiellement du virus de la petite-vérole réguliere.

Cependant ce qu'il y a de certain c'eft qu'elle ne paroît que pendant le cours de la réguliere : & je ne fuis pas éloigné de croire qu'il en eft de la petite-vérole fauffe, comme de celle qui fe manifefte fans fievre, autour de la plaie, à la fuite de l'inoculation, & que toutes les deux par conféquent dépendent de la même caufe, & ne different dans leurs effets que du plus au moins.

## *Rougeole.*

On appelle *Rougeole* des taches moins élevées, mais plus étendues que celles de la petite-vérole; qui ne fuppurent point, mais fe deffé-chent, & fe terminent par la defquamation de la peau.

Elle reffemble à la petite-vérole : 1°. comme elle, elle attaque prefque tous les hommes; 2°. elle ne les attaque peut-être qu'une feule fois; 3°. elle dépend d'un miafme particulier; 4°. elle eft épidémique; & 5°. elle eft une maladie nouvelle chez nous.

La fievre commence preſque toujours avec des ſymptômes de catarrhe : & lorſque les choſes vont bien, l'éruption commence le quatrieme, & la deſquamation le ſixieme jour.

L'éruption n'eſt point critique, ou du moins elle n'adoucit point la fievre.

Les taches rouges annoncent un état très-inflammatoire, les pâles un défaut de force, & les plombées une tendance à la putridité.

La rougeole ſe répercute très-aiſément, & occaſione des inflammations de poitrine dangereuſes.

Elle laiſſe très-ſouvent des dartres & des ulceres après elle : & ſon *virus* paroît avoir quelque rapport avec le virus ſcrofuleux.

Il faut donc dans le traitement avoir ſur-tout ſoin de prévenir de pareilles *métaſtaſes* : ainſi le régime doit être plus chaud que dans la petite-vérole.

Dans une diatheſe phlogiſtique, ſi l'éruption eſt difficile, on peut la faciliter par la ſaignée. Du reſte, on favoriſe la tranſpiration par des boiſſons copieuſes un peu *nitrées*, & par des remedes légérement *camphrés*.

Lorſqu'il y a tendance à la putridité, il faut ſe hâter d'employer les *alexipharmaques* & les *antiſeptiques*.

Dans le cas de diatheſe bilieuſe, on peut faciliter & ſoutenir l'éruption par le moyen de l'émétique.

Et ſi la nature manque de forces, il faut avoir recours aux véſicatoires & au vin.

## *Autre espece de Rougeole appellée* Rubeolæ (12).

Elle differe de la *Rougeole*, en ce que la fievre ne commence point avec larmoyement & toux, mais le plus souvent, avec un mal de gorge; en ce que les exanthêmes sont plus élevés & remplis d'une humeur puriforme, & qu'ils tombent non par desquamation, mais par la séparation de l'épiderme.

Le traitement ne differe pas beaucoup de celui de la rougeole. Tout dépend de la nature de la fievre, & des circonstances particulieres. A cause de l'*esquinancie*, qui dans une fievre putride est ordinairement dangereuse, on doit faciliter l'éruption des boutons, par le moyen des vésicatoires & des remedes diaphorétiques.

Si la fievre est de nature inflammatoire, la saignée peut, de même que dans la rougeole, favoriser l'éruption.

## *Fievre Rouge ou Scarlatine.*

Ces *Exanthêmes* different de la *petite-vérole* & de la *rougeole*, en ce qu'ils sont gros & difformes, & d'un rouge plus foncé, qu'ils se

(12) Cette espece n'est qu'une variété de la *rougeole*, comme l'Auteur lui-même semble l'indiquer dans sa *Pyrétologie*, pag. 156. *Sauvages* ne la distingue point de la *rougeole*. Voyez Nosol. Method. tom. 2. part. 1. p. 386.

réuniſſent aiſément, ſe confondent, & ne ſuppurent point. Ils different de plus, de la rougeole par les autres phénomenes.

L'éruption dans la *Fievre Scarlatine* eſt plus critique ; & une *tumeur leucophlegmatique* de la peau ſuit ordinairement la deſquamation.

La maladie eſt ordinairement accompagnée d'*eſquinancie* : & la peau eſt fort ſeche ; cette derniere circonſtance paroît être la cauſe de la tumeur.

La cauſe eſt un miaſme épidémique, qui n'eſt pas cependant aſſez contagieux pour que tout homme ſoit ſujet à la fievre ſcarlatine : ce qui la diſtingue encore de la rougeole.

Au reſte, le traitement eſt le même que dans la rougeole : comme on tâche de s'oppoſer à la répercuſſion de cette derniere en ſoutenant la tranſpiration ; de même on prévient la tuméfaction qui ſuit la fievre ſcarlatine, en employant les mêmes moyens.

La putridité s'annonce, comme dans la rougeole, par la couleur pourprée ou plombée des taches.

On traite l'*eſquinancie*, ſelon le beſoin, de la maniere que nous avons expoſé ci-deſſus.

La tuméfaction qui reſte après la maladie, eſt traitée par les bains chauds, & par des remedes diurétiques & ſudorifiques, parmi leſquels le *polygala de Virginie* eſt ſur-tout d'un emploi avantageux.

## *Fievre Ortiée.*

Cette fievre eſt ſouvent ſporadique, rarement épidémique ; les taches ſont ſemblables à celles qui ſont excitées ſur la peau par l'action des *orties*, & y font preſque la même ſenſation. La fievre ne dure que quelques jours : & ſouvent un émétique ou un laxatif emporte la maladie.

Il ſuit de-là, que la cauſe de cette fievre eſt une acrimonie formée dans les premieres voies, & paſſée enſuite dans le ſang.

Lorſque les *taches* ſont fort étendues, on leur donne le nom d'*Eſſére* ou *Porcelaine*.

## *Fievre Miliaire.*

Le nom de *Miliaire* lui vient de ce que les exanthêmes reſſemblent à des grains de *millet*. Leur couleur eſt quelquefois rouge : & on leur donne alors le nom de *pourpre*. Ils ſont plus petits mais plus élevés que la *rougeole* ; & reſſemblent dans leur éruption à la *petite-vérole* au cercle rouge près.

Ils ſe rempliſſent bientôt d'une humeur claire, & diſparoiſſent par deſquamation.

On les diſtingue en *rouges* & en *blancs* : les blancs ſe remarquent le plus ſouvent dans les fievres nerveuſes.

On a lieu de préſumer l'éruption de pareils exanthêmes, toutes les fois :

1°. Que les malades ont un ſang âcre & peu conſiſtant ;

2°. Que le traitement a été trop échauffant, & qu'on a négligé les remedes évacuants ;

3°. Il n'est pas rare de voir des exanthêmes miliaires dans la *fievre puerpérale* ;

4°. Ils s'annoncent encore par une tendance à des sueurs symptomatiques d'une odeur aigre, une toux seche, des anxiétés & des douleurs de tête sans cause manifeste, la démangeaison de la peau, des soupirs extraordinaires, & par un pouls contracté & inégal, qu'on ne peut attribuer ni au spasme, ni à l'inflammation.

L'éruption n'observe point de temps marqués. Quelquefois les boutons s'écaillent dès le septieme jour ; d'autres fois il se fait de nouvelles éruptions à différentes reprises successives.

La cause de ces exanthêmes n'est point une contagion, ni un miasme particulier : ils ne dépendent que d'une acrimonie formée dans le corps même.

Il est vraisemblable que cette acrimonie est de nature acide :

1°. Parce que presque toujours les exanthêmes sont précédés de sueurs acides ;

2°. Qu'on les observe le plus souvent chez des personnes foibles & sujettes aux aigreurs des premieres voies ;

3°. Qu'ils sont ordinairement produits chez les accouchées par un lait retenu, & qui n'a pas été convenablement évacué ;

4°. Et qu'on observe des exanthêmes miliaires chroniques chez des personnes d'un tempérament lâche & scorbutique.

Cependant il eſt digne de remarque que cette maladie eſt nouvelle, ou du moins qu'elle étoit anciennement (13) moins fréquente que de nos jours. On la connut chez nous pour la premiere fois à *Leipſick* au milieu du ſiecle précédent.

Le peu que nous ſavons de la cauſe prochaine de cette maladie, eſt trop vague pour nous guider dans ſon traitement. L'éruption eſt ordinairement ſymptomatique : ou lors même qu'elle eſt critique (ce qu'on ne peut pas nier), c'eſt toujours une criſe dangereuſe, qu'on doit prévenir autant que cela peut ſe faire, ou du moins qu'on ne doit point provoquer.

Le traitement ne doit être dirigé que d'après les indications générales de la fievre. Cependant lorſqu'il y a grande foibleſſe, & que les avant-coureurs de l'éruption paroiſſent, il faut être circonſpect dans l'uſage des laxatifs. S'il faut évacuer, on doit préférer l'émétique : & la tranſpiration ne doit point être excitée d'une maniere violente, mais auſſi elle ne doit pas non plus être ſupprimée.

Dès que les exanthêmes ont paru, il faut s'occuper ſérieuſement d'en empêcher la rentrée, que la ſeule impreſſion du froid ou quelque autre cauſe affoibliſſante pourroit facilement occaſioner, & qui ſeroit fort dangereuſe.

S'ils

---

(13) Hippocrate fait mention de fievres d'été accompagnées d'*exanthêmes miliaires*. Epidem. L. 2. Sect. 3.

S'ils ſont effectivement rentrés, on doit tâcher de les rappeller par le moyen des véſicatoires & des remedes camphrés.

Dans une fievre putride, il s'éleve quelquefois de groſſes veſſies, qui forment en crevant une croûte noire. C'eſt dans un pareil cas que quelques Auteurs leur ont donné le nom de *pemphigode* ou *fievre véſiculaire* (*febris bulloſa*). Au moins eſt-il fort vraiſemblable, que ces deux maladies ne different entre elles que par cette circonſtance extérieure.

## *Aphthes.*

Les *Aphthes* ſont de petits ulceres ronds, blancs, qui occupent la bouche & la langue, & qui ſurviennent aux fievres dans les mêmes circonſtances que les *exanthêmes miliaires.*

Les enfants nouveaux nés ſont fort ſujets aux aphthes, qui ſouvent leur occaſionent une inflammation mortelle du goſier & de l'eſtomac.

Il paroît que dans les aphthes l'acrimonie n'a pas autant infecté le ſang, que dans la fievre miliaire : car ſouvent on réuſſit par le ſeul moyen des purgatifs.

## *Pétéchies.*

Les *Pétéchies* ſont le plus ſouvent un ſymptôme des fievres putrides & bilieuſes, & ne doivent pas dès-lors être regardées comme formant une eſpece naturelle de fievre. Chaque fievre putride peut devenir *pétéchiale*; quoiqu'il ſoit cer-

tain, que quelques épidémies ont une diſpoſition particuliere à cette eſpece d'exanthêmes.

Ce ſont des taches rouges, qui ne s'élevent pas au-deſſus de la peau ; mais qui ne diſparoiſſent pas non plus par la preſſion du doigt.

La cauſe eſt toujours une acrimonie putride ; quoique leur exiſtence n'exige pas néceſſairement une diſſolution générale des humeurs, puiſqu'elles ſurviennent quelquefois à des fievres inflammatoires.

Elles ne ſont que très-rarement, ou preſque jamais critiques. Lorſqu'elles tirent ſur le plombé ou le rouge foncé, elles annoncent ordinairement une diſſolution générale.

Si elles paroiſſent dans un temps de la fievre, où l'on n'obſerve point encore cette diſſolution générale, elles doivent communément leur exiſtence à une acrimonie putride-bilieuſe des premieres voies.

Les évacuants par conſéquent, & les antiſeptiques ſont les moyens par leſquels on combat ce ſymptôme : il faut au reſte avoir toujours égard à la nature de la fievre concomitante.

## DES RHUMATISMES.

On donne le nom de *Rhumatiſme* à des douleurs des *muſcles* & des jointures qui ne dépendent point d'un ſpaſme, mais qui dépendent d'une eſpece d'inflammation, & n'ont point les ſignes de la véritable *Goute*. Cette inflammation ſe termine rarement par ſuppuration.

La cauſe prédiſpoſante du rhumatiſme paroît être une gêne dans la circulation des humeurs dans les viſceres du bas-ventre : au moins les perſonnes les plus diſpoſées au rhumatiſme, ſont ordinairement ſujettes aux incommodités hémorrhoïdales (14).

Selon toutes les apparences, cette difficulté du cours du ſang dans les viſceres du bas-ventre, fait que les humeurs lymphatiques acquierent une acrimonie particuliere ; de ſorte que la matiere de la tranſpiration, qui devroit s'échapper par la peau, venant à être retenue, s'arrête aux parties muſculeuſes & ligamenteuſes, & y occaſione les douleurs rhumatiſmales.

Cependant cette acrimonie des humeurs peut auſſi être de nature *ſcorbutique* ou *vénérienne* : ou du moins elle peut être augmentée par un de ces virus, au point d'occaſioner un rhumatiſme opiniâtre.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le refroidiſſement eſt la cauſe occaſionelle la plus ordinaire du rhumatiſme ; & qu'on l'évite par conſéquent, en ſe garantiſſant de toutes les cauſes de refroidiſſement.

On diviſe le rhumatiſme en *aigu* & en *chronique*.

### *Rhumatiſme Aigu.*

Le *rhumatiſme aigu* eſt toujours accompagné

(14) C'eſt une obſervation qu'Hippocrate a déjà faite, comme on peut le voir dans ſes prédict. L. 2, Sect. 47.

de fievre. Les douleurs ſe font communément ſentir dans tous les membres ; & ſouvent il ſe manifeſte extérieurement une tumeur avec rougeur, qui cependant ne s'abſcede preſque jamais, & qui occaſione rarement des exulcérations internes.

La fievre eſt le plus communément inflammatoire : quoique ſouvent compliquée avec une diatheſe bilieuſe.

Il attaque les perſonnes robuſtes, à la ſuite de refroidiſſemens conſidérables.

Lorſque la douleur eſt dans les muſcles de la poitrine, on l'appelle *Pleurodyne* ou *Pleuréſie fauſſe.*

La maladie eſt rarement dangereuſe : & ſe juge par la ſueur & les urines.

Lorſque la fievre eſt purement inflammatoire, on doit employer la *méthode antiphlogiſtique*, comme dans toute autre fievre inflammatoire : on peut le plus ſouvent ſe paſſer des véſicatoires.

Après les ſaignées ſuffiſantes, on ſe contente de faire prendre au malade du nitre, depuis demi-once juſqu'à une once par jour, étendue dans la boiſſon ordinaire.

Mais ces fievres pures ſont très-rares : ordinairement la bile eſt en même temps affectée ; & l'on doit toujours y faire attention. Cependant on ne doit point donner de forts purgatifs, de peur de s'oppoſer à la criſe qui doit ſe faire par les ſueurs : mais il faut ſe contenter d'obtenir des évacuations par le moyen des réſolutifs & des émétiques.

Les douleurs rhumatiſmales ſe joignent auſſi ſouvent aux fievres putrides : mais elles ſont alors le plus ſouvent accidentelles, ou du moins un des ſymptômes les moins dangereux.

Lorſque dans des épidémies malignes, la fievre commence par des douleurs rhumatiſmales, on ne doit pas la traiter par les évacuations ordinaires. La ſaignée ne doit être pratiquée que lorſqu'on eſt menacé de ſtaſes inflammatoires ; la bile doit être évacuée dès le commencement par l'émétique ; & l'on doit ſonger le plutôt poſſible à favoriſer la tranſpiration.

## *Rhumatiſme Chronique.*

Ce rhumatiſme eſt ordinairement long, toutes les fois qu'il n'eſt point accompagné de fievre : il eſt cependant poſſible qu'un *Rhumatiſme chronique* ſoit la ſuite d'un *Rhumatiſme aigu.*

La douleur dans le rhumatiſme chronique eſt preſque toujours fixe ; & n'attaque différentes parties du corps que ſucceſſivement & dans des temps différents.

Lorſque la douleur occupe les vertebres des lombes, on l'appelle *lumbago* ; & ſi c'eſt l'articulation ſupérieure de l'os de la cuiſſe qui en eſt attaquée, on la nomme *ſciatique.* Souvent la douleur ſe fait ſentir aux vertebres du cou, qui par-là devient roide ; on lui donne le nom de *torticolis.*

Dans le rhumatiſme chronique, rarement les parties affectées ſe tuméfient ; elles ſont ordinairement froides & roides.

Le traitement exige des ſaignées locales, des remedes réſolutifs, des frictions & des bains.

Les ſangſues appliquées ſur la partie affectée, ſont d'une grande efficacité; les ventouſes ſcarifiées y ſont auſſi fort utiles.

Les remedes réſolutifs doivent être employés ſuivant la nature de l'acrimonie. On doit d'abord avoir égard à la bile, & donner pour cet effet l'émétique à des doſes aſſez foibles, pour qu'il n'agiſſe qu'en réſolvant; & ſi pour lors il ſe manifeſte une matiere turgeſcente, on fait vomir. On cherche à provoquer la ſueur, d'abord par des ſudorifiques légers, & enſuite par de plus forts. La *teinture volatile de gayac*, & la *liqueur de corne de cerf ſuccinée*, ſont les remedes qui conviennent.

Dans les cas d'acrimonie ſcorbutique, il faut employer les *antiſcorbutiques* & l'*acide vitriolique*.

Dans une acrimonie vénérienne, on obtient les meilleurs effets de la *gomme de gayac*, & du *mercure*: & ſi la maladie eſt opiniâtre, on continue l'uſage des frictions mercurielles, & des bains, juſqu'à ce qu'il y ait ſalivation.

On peut encore dans les rhumatiſmes opiniâtres ſe ſervir des remedes mercuriels, quand même il n'y auroit point de ſoupçon d'acrimonie vérolique. Voyez *pilules réſolutives*.

On provoque la ſueur par une décoction chaude *de bois de gayac*, priſe matin & ſoir.

Outre cela on fait uſage des bains, ou l'on fomente les parties affectées.

Dès qu'on a lieu de croire que l'acrimonie a été détruite, au moins pour la plus grande partie, on emploie les bains froids, & même la *glace* qu'on applique ſur les parties affectées : ſi cependant il y a une grande rigidité, & que les parties ſoient habituellement froides, on les frotte avec des *huiles aromatiques*, le *pétrole*, ou l'*onguent nervin.*

## DES MALADIES ARTHRITIQUES.

Ces maladies conſiſtent, de même que le *rhumatiſme*, dans des douleurs aux muſcles & aux jointures : mais elles different de ce dernier en ce que :

1°. L'*arthritis* ſuppoſe dans le corps une diſpoſition toute particuliere, ſouvent héréditaire, & qui ne ſe développe guere dans la jeuneſſe : ce qui n'a pas lieu dans le *rhumatiſme* ; ou du moins on ne ſait point encore s'il peut être héréditaire.

2°. Les corps foibles ne ſont guere, ou peut-être jamais attaqués de la véritable *arthritis* ; mais ce ſont

3°. Les perſonnes qui ont beaucoup de forces muſculaires, qui mangent beaucoup, & des alimens très nourriſſants, & dont les nerfs ſont très-ſenſibles, ſoit que cette ſenſibilité ſoit naturelle, ou qu'elle ait été contractée par différentes cauſes affoibliſſantes, qui ont agi particuliérement ſur les nerfs.

4°. La maladie paroît ordinairement d'elle-même, ſans que des cauſes externes y donnent occaſion ; cependant

5°. Elle ne se manifeste pas chez des personnes trop jeunes, ni ne se dévelope guere avant l'âge de 35 ans.

6°. Quand une fois elle est formée, elle ne se guérit que très-difficilement, ou peut être jamais; mais elle revient par intervalles plus ou moins longs.

7°. Elle entretient des relations bien marquées avec l'acte de la digestion; & son apparition est toujours précédée de quelque dérangement dans l'estomac.

8°. La matiere arthritique est fort mobile; elle se porte souvent sur les parties intérieures, & particuliérement sur l'estomac.

9°. Elle se manifeste ordinairement par des congestions, & des endurcissemens d'une matiere calcaire dans les jointures. Les urines même présentent souvent une mucosité, qui desséchée, prend la même forme terreuse (15).

10°. La maladie a souvent des accès périodiques, qui avec le temps se répétent plus fréquemment.

11°. Et enfin, la matière rhumatismale paroît différer de l'arthritique, en ce qu'elle tire son ori-

(15) On peut voir dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences, année* 1747, le cas remarquable d'un homme délivré de la *podagre*, par l'excrétion de soixante-dix livres d'un *sédiment blanc & craieux*, qu'il rendit par les urines dans l'espace de neuf mois environ. Hippocrate n'a pas non plus ignoré ce rapport, qu'a la *matiere arthritique* avec le sédiment des urines qu'on rend dans cette maladie. Voyez prædict. l. 2, sect. 47.

gine

gine de celle-ci, & que la Nature paroît n'avoir pas aſſez de forces pour l'élaborer au point de la changer en arthritique. Au moins la matiere arthritique eſt-elle beaucoup plus ſubtile que la rhumatiſmale ; & ſe propage non-ſeulement par voie de génération, mais encore par contagion, toutes les fois qu'elle rencontre des corps diſpoſés à la recevoir.

### *Goute.*

La *goute* & le *rhumatiſme aigu*, ne différent entre eux que par leur cauſe & leur nature que nous venons d'expoſer: car leurs phénomenes ſe reſſemblent au point qu'on confond très-ſouvent ces deux maladies, en prenant l'une pour l'autre.

Elle attaque plus ſouvent les femmes que les hommes, & on l'obſerve plus fréquemment chez les perſonnes de qualité, que chez les gens de baſſe condition.

Ses accès arrivent communément au printemps, & durent pendant trois ou quatre ſemaines. La durée de chaque accès eſt plus ou moins longue, ſuivant l'état des forces : plus elles ſont en bon état, moins l'accès eſt long; mais auſſi il eſt plus violent & plus douloureux.

La criſe ſe fait par la ſueur & par les urines ; & lorſqu'elle n'a pas lieu, il ſe fait des *métaſtaſes* dans les parties internes, où il ſe forme des *tophus*, qui empêchent le mouvement des articulations.

Dans le traitement il eſt queſtion de favoriſer la criſe, en écartant tout ce qui pourroit l'empêcher.

En cas de pléthore & de diatheſe inflammatoire on ſaigne, & s'il y a ſaburre dans les premieres voies, on donne un léger émétique.

On provoque la ſueur en couvrant les parties affectées, & par de légers diaphorétiques pris intérieurement, tels par exemple que la *mixture diaphorétique* convenablement affoiblie ; & ſi cela ne ſuffit pas, on peut ſe ſervir de la *teinture volatile de gayac.*

Comme la criſe ne peut ſe faire qu'au moyen de la douleur, on ne doit guere employer les *anodyns.* Il y a cependant des cas où la ſueur eſt ſupprimée par la trop grande violence de la douleur, & par le ſpaſme qu'elle occaſione; & c'eſt ſans doute alors que les *narcotiques* peuvent convenir.

La goute n'attaque quelquefois qu'une partie déterminée du corps : ſi ce ſont les mains, on l'appelle *chiragre* ; ſi ce ſont les genoux, on lui donne le nom de *gonagre*, & celui de *podagre* lorſqu'elle occupe les pieds.

Toutes ces trois eſpeces peuvent ſe rencontrer dans la goute ; cependant la podagre fait ſouvent une maladie à part, qui n'eſt point accompagnée de goute générale.

### *Podagre.*

La *podagre* proprement dite, n'attaque le plus ſouvent que les hommes ; du moins chez les femmes elle eſt preſque toujours accompagnée de goute. Elle ne differe par conſéquent de

cette derniere, qu'en ce qu'elle n'eſt point accompagnée de douleurs arthritiques générales, & qu'elle eſt particuliérement affectée aux hommes.

La criſe ne ſe fait guere par une ſueur générale : ce ſont les parties mêmes affectées qui éprouvent une tuméfaction, & une légere inflammation ; accidens qui ſe diſſipent par une ſueur locale.

L'unique objet qu'on doit ſe propoſer, c'eſt donc d'écarter tout ce qui s'oppoſe à la criſe : cependant s'il y a quelque apparence de pléthore, on doit pratiquer la ſaignée, mais dans le cas ſeulement où la Nature ne manque point de forces ; autrement elle pourroit occaſioner quelque métaſtaſe.

Les évacuans au contraire, ſont d'autant moins à négliger, que l'eſtomac eſt le plus ſouvent affecté dans la podagre.

On abandonne le reſte à la Nature, qu'on ne doit point violenter ſur-tout dans cette maladie.

On couvre les parties affectées, avec de la ſimple flanele.

Les remedes externes ſont encore moins néceſſaires que dans la goute.

Lorſque la matiere arthritique rentre tout-à-coup, elle ſe jette ſur l'eſtomac, ou ſur quelqu'autre viſcere. Dans le premier cas, il ſurvient un vomiſſement ſpontané qu'on doit aider & faciliter. On donne immédiatement après des remedes camphrés ; on applique des ſinapiſmes à la plante des pieds, & l'on tient les parties chau-

des : par ces moyens on peut rappeller la douleur aux pieds.

Plus les accès ſont fréquents, plus la diſpoſition à cette maladie augmente. On tâche hors le temps des paroxyſmes, d'affoiblir cette diſpoſition par un bon régime, en s'abſtenant de tous les alimens & boiſſons échauffantes, par l'exercice, & par le repos & la tranquillité d'eſprit. Ces moyens, qui le plus ſouvent ſont inſuffiſants pour déraciner le mal, ont cependant l'avantage d'en éloigner les accès, & de les abréger.

Si la métaſtaſe ſe fait ſur quelque autre partie, il peut en réſulter des *apoplexies*, des *paralyſies*, même des *inflammations*, qu'il faut pour lors traiter comme des maladies particulieres.

## DES CATARRHES.

Le *catarrhe* a une telle reſſemblance avec le *rhumatiſme*, qu'il paroît ſouvent n'en différer que par la diverſité des parties affectées.

On appelle catarrhe la congeſtion d'une humeur âcre & ſéreuſe dans les glandes du nez, de la bouche, du goſier, & dans les poumons.

Il eſt communément accompagné d'un léger degré d'inflammation, & par-là, ſouvent de douleur ; mais cette inflammation ne tend point à la ſuppuration auſſi facilement que le *phlegmon*.

La cauſe eſt une acrimonie qui agit principalement ſur le *ſyſtême lymphatique*, & particuliérement ſur les glandes, & y occaſione une congeſtion d'humeurs, d'abord claires & âcres,

mais qui deviennent enſuite épaiſſes & bénignes.

Cette acrimonie eſt très-ſouvent un miaſme épidémique, de nature contagieuſe; cependant il faut de plus une diſpoſition particuliere. Les perſonnes foibles & irritables, qui ont dans les humeurs une acrimonie rhumatiſmale, ſont particuliérement ſujettes aux catarrhes.

Les catarrhes ſont avec ou ſans fievre. Ces derniers ne ſont point dangereux, mais ſouvent la fievre eſt ſi légere qu'on la méconnoît, & qu'elle peut dès-lors avec le temps ammener la conſomption. Les catarrhes fébriles ſont plus ou moins dangereux, ſuivant la nature de la fievre concomitante.

Comme le refroidiſſement eſt ce qui donne le plus ſouvent lieu aux catarrhes, on penſoit autrefois que tous devoient être traités par des remedes ſudorifiques. L'expérience a fait voir que cette méthode a quelquefois réuſſi, mais que la plûpart du temps elle a été nuiſible.

Dans les catarrhes ſimples, il s'agit:

1°. D'affoiblir & d'adoucir la matiere âcre, ce que l'on obtient par l'uſage des vapeurs & des boiſſons fréquentes;

2°. D'empêcher la fluxion des humeurs, ou bien de rendre mobile la matiere même: on obtient cet effet par les véſicatoires appliqués ſur les parties affectées;

3°. D'évacuer la matiere cuite, ce qui ſe fait en partie par ſon écoulement immédiat, & en partie par la ſueur & par les urines. C'eſt la Nature qui doit opérer l'un & l'autre: au moins

l'Art ne doit-il agir dans ce cas que d'une maniere fort douce.

On conduit le reste du traitement d'après la nature de la fievre, & les circonstances particulieres que je vais exposer.

## *Coryza.*

On appelle *rhume du cerveau*, ou *coryza*, la congestion des humeurs séreuses dans les glandes du nez. Quelquefois il ne coule point d'humeur, & on lui donne alors le nom d'*enchifrénement.* Le plus souvent il coule d'abord une humeur âcre, qui s'épaissit peu à peu, devient bénigne, & termine la maladie par son écoulement.

Ce rhume est tantôt avec fievre, tantôt sans fievre. S'il n'y a point de fievre, & que le rhume ne soit pas sec, la Nature seule opere toute la guérison. Dans l'enchifrénement on se sert des vapeurs.

Lorsqu'au contraire le rhume est accompagné de fievre, on le traite suivant la nature de cette fievre. Dans une diathese inflammatoire on emploie la *méthode antiphlogistique* : & c'est un préjugé très-pernicieux, que de croire qu'on ne doit jamais saigner dans le rhume. Si la fievre est légere, & que la poitrine soit tout-à-fait libre, on se contente des remedes émollients & diaphorétiques.

En cas de diathese inflammatoire après la saignée, la *mixture diaphorétique* est ce qui convient le mieux, parce qu'elle favorise la transpiration sans échauffer.

Il s'y mêle souvent une saburre bilieuse, qu'il faut, comme à l'ordinaire, rendre d'abord mobile, & évacuer ensuite par un émétique.

Dans une fievre putride, le rhume est un symptôme indifférent.

## *Esquinancie Catarrhale.*

Cette *esquinancie* ne differe de l'*esquinancie inflammatoire*, qu'en ce que la tuméfaction des parties, quoique aussi & souvent même plus considérable que dans l'inflammatoire, ne parvient cependant jamais à un aussi haut degré d'inflammation; & par conséquent ne se termine par suppuration que très-rarement, ou du moins d'une maniere beaucoup plus lente, & beaucoup moins parfaite.

Le traitement ne differe point essentiellement de celui que nous venons d'exposer.

## *Toux Catarrhale.*

Le *rhume de poitrine*, lorsqu'il n'est accompagné ni d'inflammation ni de fievre, est ordinairement guéri par la Nature. On peut cependant le traiter, de même que le *rhume du cerveau*, par des vapeurs émollientes, par l'usage fréquent de l'*oxymel* mêlé avec du *nitre*, &, s'il est opiniâtre, par l'*opium*.

## *Fausse Péripneumonie.*

Cette *Péripneumonie* differe de la *vraie* par

une fievre plus légere, & ſouvent imperceptible; & par l'abſence des ſignes d'inflammation. Cependant la toux n'eſt pas moins accompagnée d'anxiétés, & de mal de tête, & la reſpiration eſt extrêmement pénible. Les corps foibles, bouffis & pituiteux ſont ſujets à cette maladie, toutes les fois qu'il y a des catarrhes épidémiques.

La criſe ſe fait par des crachats cuits, la ſueur & les urines. Lorſqu'au contraire il arrive une congeſtion de pituite, le malade eſt ſuffoqué; & c'eſt ce qu'on appelle *catarrhe ſuffocant*.

La maladie a pluſieurs degrés, par leſquels elle approche plus ou moins de la *péripneumonie inflammatoire*.

Moins elle eſt inflammatoire, plus la ſaignée peut être nuiſible. On doit l'éviter toutes les fois que le viſage eſt pâle, la peau molle, & ſur-tout toutes les fois que le corps eſt foible.

Il faut au contraire employer tout de ſuite des réſolutifs d'autant plus actifs, que la maladie s'éloigne de l'état inflammatoire, & s'approche de l'état pituiteux. On applique un fort véſicatoire ſur toute l'étendue de la poitrine; & l'on donne toutes les heures un grain de *ſoufre doré d'antimoine*, dont on pourroit augmenter la doſe, pourvu qu'il n'excitât point de vomiſſement. L'*ipecacuanha* & le *vin émétique* à petites doſes, mais augmentées ſucceſſivement, conviennent également. S'il y a relâchement, & qu'on veuille en même-temps pouſſer par la peau, on peut employer avec ſuccès le *Polygala de Virginie*.

Si la pituite rendue mobile ne peut cependant

être

être évacuée faute de forces, il eſt à propos de donner un émétique ; qu'on doit cependant adminiſtrer de maniere qu'il n'agiſſe que par en haut. En excitant une diarrhée, on affoibliroit le malade, ſans avoir obtenu l'effet qu'on ſe propoſe.

## DE LA DYSENTERIE.

On met une différence eſſentielle entre la *Dyſenterie* & la *Diarrhée* : mais on n'eſt point d'accord ſur les caracteres qui diſtinguent l'une de l'autre.

D'après la ſignification propre du *terme*, la diarrhée eſt un des ſymptômes eſſentiels de la dyſenterie. On appelle diarrhée un flux de ventre fréquent & contre-nature : mais on ne donne point le nom de dyſenterie à toute diarrhée.

On a cru pouvoir caractériſer la dyſenterie par le nom de *diarrhée ſanguinolente* : cependant on ne peut donner à toute diarrhée ſanguinolente le nom de dyſenterie, ſi l'on veut attribuer à ce dernier mot une ſignification préciſe. Auſſi y a-t-il de véritables dyſenteries, où les déjections ne ſont point ſanguinolentes.

On a enfin admis l'état fébrile dans la définition de la dyſenterie : mais cela même a encore beſoin d'une détermination plus exacte, ſi l'on ne veut point confondre les idées ; puiſqu'il peut ſurvenir aux fievres des diarrhées ſanguinolentes, auxquelles le nom de dyſenterie ne convient pas non plus.

Il ne faut donc appeller dyſenterie, que cette

eſpece de diarrhée qui regne épidémiquement pendant les jours chauds de l'été, & qui eſt accompagnée d'une fievre qui dépend entiérement de la diarrhée, & qui ne ceſſe qu'avec elle.

La cauſe de cette maladie eſt un *miaſme épidémique* particulier, qui occaſione dans les inteſtins une eſpece de *catarrhe*, qui ſe manifeſte par des ſelles fréquentes, le plus ſouvent ſanguinolentes, & ſe termine enfin par la ſueur & par les urines.

Cette maladie d'ailleurs eſt, comme le catarrhe, preſque toujours contagieuſe, & ſe communique particuliérement par les exhalaiſons des excrémens. Cette faculté de ſe communiquer n'eſt point une ſuite de la putridité : elle a également lieu dans les dyſenteries où il n'exiſte encore aucune putridité ; quoiqu'il ſoit certain que plus les excrémens ſont diſſous, plus ils ſont propres à favoriſer la contagion.

Les Auteurs diviſent ordinairement la dyſenterie en dyſenterie ſans fievre, & en dyſenterie accompagnée de fievre manifeſte. La diſtinction ſeroit juſte, & dès-lors notre définition fauſſe, s'il y avoit des diarrhées qui régnaſſent épidémiquement pendant les chaleurs de l'été, & qui ne différaſſent de la vraie dyſenterie, que par le ſeul défaut de fievre : mais il n'y a point de véritable dyſenterie, ſans mouvement fébrile. La fievre à la vérité eſt ſouvent imperceptible ; le pouls & la chaleur ſont aſſez naturels : mais la criſe, qui ſe fait toujours par la ſueur & par les urines, & la marche entiere de

la maladie, prouvent la nature fébrile de la vraie dyſenterie.

On regardoit autrefois les *fruits* comme cauſe de la dyſenterie : cependant il eſt certain qu'on peut employer avec ſuccès dans la dyſenterie les fruits mûrs. Ceux qui ne le ſont point ne peuvent tout au plus que devenir une cauſe prédiſpoſante ou occaſionelle de la maladie : mais ſans un miaſme épidémique particulier, il ne peut jamais y avoir de véritable dyſenterie.

Il y a dans la dyſenterie, de même que dans le catarrhe, une tendance plus ou moins grande à l'inflammation. Le ſang paroît venir des inteſtins grêles : & ce qui le fait préſumer, c'eſt que chaque ſelle eſt toujours précédée de tranchées qui ſe font ſentir dans la région ombilicale, & que le ſang eſt le plus ſouvent mêlé intimement avec la mucoſité. Cependant on n'eſt pas fondé à croire qu'il provienne de vaiſſeaux corrodés ; il eſt vraiſemblablement exprimé par l'effet d'une forte irritation des parties.

La meilleure diviſion de la dyſenterie, eſt celle qui ſe tire de la nature de la fievre concomitante.

Il y a des dyſenteries où la fievre eſt imperceptible, les forces en bon état, & où il n'y a point de ſigne de ſaburre bilieuſe. Ce ſont des dyſenteries bénignes, qui ſouvent ſe guériſſent par un ſimple régime chaud. Des épidémies entieres ne ſont que rarement ou jamais de cette nature : mais la dyſenterie ſporadique peut être bénigne

ſous des circonſtances favorables de l'air & du corps.

Il en eſt de même de cette eſpece de dyſenterie où la fievre eſt purement inflammatoire, le pouls un peu dur, les forces en bon état ; & où il n'y a point de ſignes de bile.

Le cas le plus ordinaire eſt celui où la dyſenterie eſt accompagnée d'une tendance à l'inflammation, & de ſaburre bilieuſe.

Toutes ces eſpeces de dyſenteries peuvent dégénérer en putrides ſous une très-mauvaiſe conſtitution de l'air & du corps, par un mauvais régime, & par un traitement mal-entendu. C'eſt dans ce cas que non-ſeulement les ſelles ſont fréquentes & fétides, mais qu'il ſurvient beaucoup de ſymptômes nerveux, & que la maladie devient extrêmement dangereuſe.

Pour ce qui eſt du prognoſtic, on doit avoir égard aux phénomenes ſuivants :

C'eſt un bon ſigne lorſque les ſelles ſont rares, & qu'elles ont une conſiſtance ſolide.

De ſimples filets de ſang dans les excrémens ſont d'un meilleur augure, qu'un ſang mêlé intimement avec eux.

Ce dernier cas annonce, ou que le ſang vient des inteſtins grêles, ou qu'il y a tendance à la putridité. La couleur jaune-foncée des excrémens eſt la meilleure.

C'eſt un très-bon ſigne lorſque les douleurs s'appaiſent après les ſelles.

C'eſt encore un bon ſigne lorſque la Nature

décide dès le commencement des vomissemens bilieux, & que les remedes convenables ont un effet marqué.

Mais il y a du danger lorsque le vomissement n'entraîne point de bile, ou lorsque la bile qui sort, est pure & d'une couleur verte : c'est un signe d'inflammation, ou d'un état nerveux porté à l'excès.

Plus les selles sont fréquentes & en petite quantité, & moins les douleurs s'appaisent, plus il y a de danger.

Lorsque les selles sont fréquentes & douloureuses, & que cependant elles sont blanches sans être sanguinolentes, c'est un signe que la bile ne coule point dans les intestins, & qu'on a à craindre la phrénésie. Il en est de même des selles tout-à-fait vertes.

Si les selles sanguinolentes sont pâles & décolorées, il y a danger de gangrene ; sur-tout lorsqu'elles exhalent en même temps une odeur cadavereuse.

Lorsque les douleurs cessent tout-à-coup sans diminution de symptômes, c'est un signe de gangrene ou de paralysie des intestins. Dans le dernier cas les selles sont ordinairement extrêmement aqueuses, & coulent involontairement.

Il y a souvent une cuisson dans le bas-ventre, accompagnée de strangurie. Ce n'est pas un signe fort dangereux, pourvu que la cuisson ne soit pas continuelle, & que la strangurie puisse être attribuée à une surabondance de matieres bilieuses.

En général les symptômes nerveux sont dan-

gereux, comme dans toutes les fievres, toutes les fois que la maladie étant bien conduite, ils n'ont aucune cause évidente qu'on puisse facilement dissiper.

C'est un mauvais signe lorsque les émétiques agissent par les selles, & que celles-ci ne diminuent point après l'usage des remedes évacuants.

De longues insomnies font craindre un délire phrénétique.

En général la maladie peut devenir dangereuse par sa seule durée. Elle peut laisser après elle une diarrhée habituelle, ou même ulcérer les intestins; deux cas qui menent également à la consomption.

Le froid des membres, le hocquet, l'affaissement du visage, & les selles involontaires sont des signes d'une mort prochaine.

On dirige le traitement d'après la nature de la fievre.

Si la fievre est fort légere, & qu'il n'y ait point tendance à l'inflammation ou à la putridité, ni saburre bilieuse, on se contente de boissons acides chaudes, & de fomentations émollientes.

En cas de disposition inflammatoire, on commence par la saignée; on fait ensuite boire au malade beaucoup d'*oxymel* mêlé avec un peu de *nitre*; & outre les remedes émollients, on applique un vésicatoire sur la partie du bas-ventre où la douleur commence à se fixer.

Dans une dysenterie bilieuse, on examine d'abord la disposition des humeurs. Si elle est inflammatoire, on saigne, & l'on donne immédia-

tement après un émétique. On applique les véſicatoires ſur le bas-ventre, & l'on tâche d'évacuer le reſte par la *pulpe des tamarins* & la *crême de tartre* données à la doſe de quelques onces par jour. S'il n'y a point de diſpoſition inflammatoire, on ſe borne à la *méthode émolliente* & *évacuante*.

Lorſqu'il y a putridité des humeurs ſans ſaburre bilieuſe, il faut être circonſpect dans l'uſage de tous les remedes *évacuants*. Le *camphre* & le *vin*, employés intérieurement & extérieurement, ſont d'une grande utilité.

Mais ſouvent une ſaburre bilieuſe s'y joint en même temps : & c'eſt alors qu'on doit mêler les évacuants avec les antiſeptiques que nous venons d'indiquer.

Dans des épidémies malignes, où les évacuations ſont bientôt ſuivies d'une foibleſſe dangereuſe, les *alexipharmaques* ſont utiles, & comme diaphorétiques, & comme capables de chaſſer en partie le miaſme âcre.

On doit ſe ſervir par préférence du *vin émétique* lorſqu'on veut exciter le vomiſſement, & de la *pulpe des tamarins* ou de la *crême de tartre*, lorſqu'on ſe propoſe de lâcher le ventre. L'*ipecacuanha* n'agit pas aſſez, & la *rhubarbe* peut augmenter les douleurs.

Pour boiſſon on peut employer avec ſuccès les émulſions de *graines de pavot*, qui arrêtent doucement les ſelles, en même temps qu'elles ſont antiſpaſmodiques.

S'il y a plus de tendance aux ſpaſmes, on ſe ſert extérieurement de remedes émollients & de

l'*opium* : & ſi c'eſt la tendance à l'inflammation qui domine, on emploie les véſicatoires & les boiſſons émollientes & rafraîchiſſantes.

Quand les déjections ne dépendent plus que d'une irritation contre-nature, & qu'on n'a plus de raiſon pour évacuer, ou même lorſque des ſelles trop fréquentes menacent la vie du malade, on emploie avec ſuccès l'écorce de *ſimarouba* ; d'autant plus qu'on doit dans ce cas tâcher de provoquer la tranſpiration.

Lorſque la fievre a ceſſé, & que la diarrhée continue encore par foibleſſe, on donne la *caſcarille*.

En cas de ſuppuration on agit comme dans toutes les exulcérations internes.

## DU CHOLERA MORBUS,

### *OU*

### TROUSSE-GALANT.

On donne le nom de *Cholera* à une maladie épidémique qui regne quelquefois en même temps que la dyſenterie ou peu après, & qui eſt accompagnée de fréquentes évacuations bilieuſes par le vomiſſement & par les ſelles.

Il differe d'abord de la dyſenterie, en ce qu'il eſt accompagné de vomiſſement, que les matieres évacuées ne ſont point ſanguinolentes, mais preſque toujours bilieuſes, en ce qu'on n'y obſerve que peu ou point de mouvemens fébriles, qu'il ſe termine cependant dans un plus court

eſpace

eſpace de temps, & qu'en général il eſt beaucoup plus rare que la dyſenterie.

Cette maladie dépend d'une congeſtion de bile dans la véſicule du fiel, qui devient âcre par l'impreſſion d'un miaſme au point qu'elle s'épanche, & occaſione, en irritant les parties, des vomiſſemens & des déjections bilieuſes.

Elle peut très-bien devenir mortelle par l'épuiſement ou par la gangrene.

Tant qu'il ſort des matieres dépravées, on cherche à en faciliter l'évacuation par des boiſſons fréquentes. On doit de plus avoir égard à l'état du malade. S'il y a quelque inflammation à craindre, on ſaigne, & l'on applique un véſicatoire ſur l'eſtomac. Dès que les matieres peccantes ſont évacuées, on donne l'*antiémétique de Riviere* & l'*opium*, & l'on frotte extérieurement les membres avec du *vin*.

## DES HÉMORRHAGIES.

*L'Hémorrhagie* eſt un flux de ſang contre-nature. Nous ne parlerons que de celles où ce flux eſt le ſymptôme principal, & conſtitue une maladie par lui-même.

Les cauſes prochaines d'une hémorrhagie ſont de trois eſpeces :

1° Quelquefois les pores de la tunique des vaiſſeaux ſe dilatent au point de laiſſer paſſer le ſang, c'eſt ce qu'on appelle *diapédeſe* ;

2° Ou les vaiſſeaux ſont déchirés, & cela ſe nomme *diéreſe* ;

3°. Ou ils sont corrodés par quelque matiere âcre ; on la connoît alors sous le nom de *diabrôse*.

Les causes éloignées sont :

1°. La pléthore : cette seule cause occasione rarement des hémorrhagies ; mais elle augmente cependant l'action des autres causes. A cette cause appartient encore tout ce qui peut gêner la circulation ; comme par exemple, des *anevrismes de l'aorte* : en un mot, tout ce qui peut occasioner des congestions de sang dans quelque partie ;

2°. La foiblesse des petits vaisseaux, qui dépend quelquefois de la pléthore, mais qui est souvent aussi l'effet de quelque désordre dans la circulation ;

3°. La dissolution & l'acrimonie du sang, qui non-seulement affoiblissent les solides, mais qui donnent encore au sang ce degré de ténuité qui lui permet de s'échapper à travers les parois des vaisseaux ; c'est ce qui arrive dans le *scorbut* ;

4°. Des lésions extérieures qui déchirent les vaisseaux, ou qui les affoiblissent tellement, qu'ils ne peuvent plus résister à l'impulsion du sang ;

5°. Des stases inflammatoires, telles que les rhumatismales & les catarrhales ;

6°. Des matieres âcres : c'est ainsi que les diurétiques âcres occasionent souvent un *pissement de sang*, & que l'âcreté du pus dans la *pulmonie* donne lieu à l'*hémoptysie* ;

7°. La suppression des hémorrhagies naturelles & habituelles.

8°. L'action de toutes les causes qui échauffent fortement ;

9°. La constipation n'excite guere par elle-même une hémorrhagie ; mais elle peut cependant la favoriser & l'augmenter ;

10°. Des spasmes qui gênent la circulation, & qui dès-lors poussent le sang avec trop de force vers quelque partie ;

11°. Des sucs bilieux dans les premieres voies, qui passent dans le sang, & causent dans l'endroit où ils se déposent une affluence d'humeurs, des stases inflammatoires, & autres affections de cette nature, où bien occasionent des congestions par sympathie ;

12°. Des obstructions dans les visceres du bas-ventre, qui occasionent pareillement des congestions.

Dans la jeunesse le sang se porte en plus grande quantité vers la tête ; ce qui fait que dans cet âge on est sujet aux *hémorrhagies du nez*.

Dans l'âge viril il se porte plus du côté de la poitrine, & c'est pourquoi les *hémoptysies* sont alors plus fréquentes.

Dans un âge plus avancé le sang s'amasse en plus grande quantité dans le bas-ventre ; & c'est cette congestion qui décide le *flux menstruel excessif*, & les *affections hémorrhoïdales*.

Les hémorrhagies sont quelquefois salutaires, lorsqu'elles n'arrivent que par *diapédese*, qu'elles n'affoiblissent point, qu'elles suppléent à d'autres évacuations sanguines, & qu'elles dépendent de pléthore plutôt que de toute autre cause.

Mais elles peuvent auſſi facilement donner lieu aux *ſuppurations*, aux *cachexies*, aux *hydropiſies*, aux *ſpaſmes* & aux *fievres conſomptives*.

Le traitement des hémorrhagies ſe regle ſur leurs différentes cauſes.

Ce n'eſt pas ſeulement dans le cas de pléthore réelle qu'on doit ſaigner, mais il eſt encore permis de le faire, toutes les fois qu'on a lieu de préſumer que les forces ne ſont pas trop affectées. La ſaignée peut au moins diminuer l'affluence & la preſſion ultérieure du ſang. Elle eſt doublement néceſſaire, lorſque l'hémorrhagie dépend de quelque ſtaſe inflammatoire.

Mais ſi elle ne dépend que d'une ſimple atonie des vaiſſeaux, on tâche d'y remédier par des moyens nourriſſants & fortifiants : ce qui ne doit cependant ſe faire, ni tout-à-coup, ni par des moyens trop actifs ; autrement on auroit à redouter qu'il ne s'amaſſât une quantité de ſang trop conſidérable, pour que les vaiſſeaux encore affoiblis puſſent la ſupporter. Des alimens légérement nourriſſants, l'abſtinence de tout ce qui pourroit affoiblir, & des bains froids ſuffiſent. La regle qu'on y doit obſerver, c'eſt de tâcher de fortifier lentement, & d'une maniere complete. S'il y a en même-temps un orgaſme conſidérable dans le ſang, on doit faire uſage du nitre donné dans quelque eau aromatique, telle que l'*eau de méliſſe* ou *de menthe avec le vin*.

Dans le cas de diſſolution du ſang, on emploie des acides, & de légers diaphorétiques.

Dans les ſtaſes inflammatoires, il faut em-

ployer la *méthode antiphlogiſtique* la plus complete.

S'il y a des matieres âcres, on tâche d'émouſſer leur action par des remedes adouciſſants, & de les évacuer ſelon l'exigence des cas.

Si l'hémorrhagie dépend de la ſuppreſſion de quelque autre hémorrhagie habituelle, on cherche à rétablir cette derniere, ou du moins à porter le ſang vers les parties qui la donnoient, en y appliquant des ſangſues, des ventouſes, ou des fomentations émollientes, & en employant des bains de pieds.

Dans le cas d'échauffement, on tempere peu-à-peu, & vers la fin on donne l'eau froide en boiſſon, qu'on applique auſſi ſur les parties affectées.

Dans toutes les hémorrhagies, on doit ſur-tout avoir égard à l'état de conſtipation, & tâcher d'entretenir la liberté du ventre par des lavemens émollients.

Lorſqu'il y a ſpaſme, on tâche de calmer par l'uſage extérieur des émollients & des antiſpaſmodiques, & en donnant intérieurement l'opium.

Les ſucs bilieux doivent être atténués, rendus mobiles, & évacués enſuite de la maniere que les circonſtances indiquent.

On remédie aux obſtructions des viſceres du bas-ventre, par de forts *réſolutifs*.

### *Stomacacé.*

On appelle *ſtomacacé*, l'hémorrhagie qui ſe fait par quelque partie de la bouche, & ſur-tout par

les gencives. Elle dépend toujours d'une affection ſcorbutique, & ne cede qu'à la méthode antiſcorbutique dont nous parlerons dans la ſuite.

### *Hémorrhagie du nez.*

Les jeunes gens ſont particuliérement ſujets à l'*hémorrhagie du nez*. Dans un cas de pléthore, elle dépend ordinairement d'échauffement, & eſt dès lors rarement dangereuſe. Mais ſi elle eſt trop fréquente, elle indique une diſpoſition à la phthiſie, ou des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre.

Si l'hémorrhagie eſt trop forte, on tâche d'abord de modérer le mouvement du ſang, par l'uſage intérieur & extérieur des tempérants acides. S'il y a tenſion au bas-ventre, on fait prendre des laxatifs doux; on applique ſur cette région des fomentations émollientes, & l'on preſcrit des bains de pieds. Lorſqu'il y a un ſpaſme manifeſte, on adminiſtre l'*opium*.

### *Hémoptyſie.*

On appelle *hémoptyſie*, une toux accompagnée de crachats ſanguinolents. Pour que cette maladie ait lieu, il ne ſuffit point de cracher du ſang; il faut encore que ce ſang provienne des poumons. Le nom par conſéquent de *toux hémoptoïque* lui conviendroit mieux.

Ceux qui ont quelque diſpoſition à la *phthiſie*, ſont auſſi ordinairement ſujets à l'hémoptyſie, qui

paroît même être endémique dans quelques pays.

Les causes les plus ordinaires de l'hémoptysie sont :

1°. Des lésions extérieures produites par des coups, des compressions, ou un fort échauffement des poumons occasioné par des cris, des ris, des chants, le parler, & l'usage des instrumens à vent. Dans ces cas le crachement de sang n'est point accompagné de fievre ; & à moins qu'il n'y ait tendance à l'inflammation, la maladie finit même sans fievre.

2°. Quelque matiere âcre contenue dans les poumons ; comme par exemple des vapeurs âcres inspirées. Dans la phthisie, quand le pus est fort âcre, il corrode souvent les vaisseaux des poumons.

3°. Des stases inflammatoires qui proviennent, soit d'une matiere catarrhale ou rhumatismale après des refroidissemens, ou qui se forment spontanément par la seule disposition de la Nature. Dans ce cas, l'hémoptysie est précédée d'une petite fievre accompagnée d'anxiétés, de palpitations, de resserrement de poitrine, & d'une respiration pénible. Bientôt après le malade éprouve un sentiment de chaleur & de douceur dans la bouche ; il survient une petite toux qui amene le crachement de sang. La fievre est presque toujours de nature inflammatoire, & souvent accompagnée d'une diathese bilieuse : elle dure encore quelque temps après le crachement de sang, & se termine par la sueur & les urines.

4°. Il y a des hémoptysies qui sans beaucoup

de toux viennent à la ſuite de ſuppreſſion d'hémorrhagies naturelles & habituelles, & qui exiſtent ſans aucune fievre.

Cette derniere eſpece eſt la moins dangereuſe; la premiere ne l'eſt pas toujours, & la troiſieme favoriſe les progrès de la *pulmonie.*

Plus la fievre eſt forte, plus la maladie tend à la ſuppuration. Mais ſi l'hémoptyſie n'eſt occaſionée, ni par une léſion extérieure, ni par la ſuppreſſion de quelque hémorrhagie habituelle, & qu'elle ſurvienne ſans fievre, on doit craindre des obſtructions opiniâtres dans les viſceres.

C'eſt un mauvais ſigne, lorſque la toux devient ſeche immédiatement après l'expectoration du ſang. Si la couleur du crachat qui ſuit immédiatement la toux, eſt jaune-verdâtre, c'eſt un ſigne qu'il préexiſtoit une *vomique.* Plus la toux dure long-temps après le crachement de ſang, plus on a à craindre qu'il ne ſe forme une vomique.

Lorſqu'après l'hémoptyſie il ſurvient des douleurs rhumatiſmales dans d'autres partie du corps, c'eſt ſouvent une métaſtaſe ſalutaire, qu'il faut favoriſer par le moyen des cauteres.

Pendant le crachement de ſang, le malade doit ſe tenir en repos, garder le ſilence le plus abſolu, & tenir la tête & le tronc un peu relevés; s'il y a beaucoup d'échauffement, on fait diſſoudre quelques gros de *nitre* dans quelques onces d'*eſprit de vin*, & on lui en donne à chaque quart-d'heure une pleine cuillerée. Dès qu'il ſera tranquille, on lui fera boire abondamment de l'eau froide. On examine enfin, ſi une ſaignée

ſeroit

feroit néceſſaire. Si le crachement de ſang eſt conſidérable, & que le malade ſoit pléthorique & robuſte, on le ſaigne au pied. S'il a une diſpoſition inflammatoire, & que le crachement de ſang ne dépende d'aucune cauſe extérieure, on a double raiſon de pratiquer la ſaignée, qui doit alors ſe faire au bras. On entretient en même-temps la liberté du ventre.

Si le ſang eſt inflammatoire, on applique d'abord un véſicatoire ſur la poitrine, & l'on mêle les remedes tempérants avec du *camphre*.

Si au contraire il y a plus de ſpaſme que d'inflammation, il faut être circonſpect dans l'uſage de la ſaignée, appliquer des fomentations émollientes & antiſpaſmodiques ſur le bas-ventre, & mêler les remedes tempérants avec l'*opium*.

Si c'eſt une acrimonie bilieuſe qui auroit occaſioné des congeſtions dans la poitrine, on donne des ſels neutres; & l'on peut avec ſûreté, lorſque la ſaburre eſt en turgeſcence, adminiſtrer l'émétique : mais cela ne doit ſe faire que quelque temps avant l'exacerbation de la fievre; autrement on auroit toujours à craindre de nouveaux crachemens de ſang.

En cas d'hémorrhoïdes ſupprimées, on fait appliquer des ſangſues à l'anus; & l'on place le malade ſur un bain de vapeurs émollientes, de maniere cependant qu'il n'en ſoit point échauffé. Si c'eſt le flux menſtruel qui eſt ſupprimé, il faut tâcher de le rétablir : mais il faut être circonſpect dans l'emploi des remedes excitants, qui

pourroient en échauffant occasioner une nouvelle hémoptysie.

Si après la cessation du crachement de sang la toux persiste encore, on a la suppuration à craindre. Pour la prévenir, l'unique moyen est de changer en cauteres les plaies occasionées par les vésicatoires ; de défendre au malade toute espece de viande, & de lui faire boire de l'*eau de selten* avec du *lait* & du *miel*. Tous les remedes *balsamiques*, & particuliérement le *quinquina*, sont ordinairement nuisibles dans ce cas : ils peuvent occasioner de nouvelles stases inflammatoires, augmenter même la tendance à la suppuration, & si le pus est formé, en favoriser le passage dans le sang.

Dans le cas de lésions extérieures, souvent au lieu de l'hémoptysie, il se fait un épanchement de sang dans la cavité de la poitrine. On reconnoît cet état à la difficulté de respirer, l'impossibilité de se coucher sur le dos, un sentiment de pesanteur sur le diaphragme, des défaillances fréquentes : mais sur-tout lorsque quelques jours après il survient une *ecchymôse* de couleur légérement violette du côté de l'angle des fausses côtes, vers le muscle quarré des lombes. Quand ce dernier signe manque, on ne peut avoir aucune certitude sur l'épanchement du sang dans la poitrine : car on sait par l'expérience, que tous les autres symptômes peuvent dépendre uniquement de la lésion des nerfs ou des tendons. Il faut de plus, bien distinguer cette ecchymôse de celle qu'on observe à la circonférence d'une partie à la suite d'une lésion

extérieure. Celle-ci paroît toujours bientôt après la léſion ; elle eſt d'une couleur foncée, & entourée de points rouges.

Pour évacuer ſûrement le ſang épanché, il faut d'abord fermer la plaie, ſi elle n'eſt point dans un endroit convenable, & faire une ouverture dans la partie la plus déclive de la poitrine.

### *Vomiſſement de ſang.*

Dans cette maladie le ſang ſort ſans toux par le vomiſſement : il eſt d'ailleurs noirâtre, & communément mêlé avec les alimens. Le vomiſſement eſt ſouvent ſuivi de défaillances : & quelques jours auparavavant les malades ſentent une oppreſſion vers le creux de l'eſtomac.

La cauſe la plus ordinaire eſt une obſtruction des viſceres du bas-ventre, & la ſuppreſſion des hémorrhagies habituelles : des poiſons âcres peuvent auſſi occaſioner un *vomiſſement de ſang.*

Comme l'*hémoptyſie*, le vomiſſement de ſang eſt quelquefois accompagné de fievre ; mais le plus ſouvent il eſt chronique. Au reſte, il n'eſt pas auſſi fréquent ni auſſi dangereux par lui-même que le crachement de ſang. Tant que les extrémités ſont froides, on a toujours à craindre un nouveau vomiſſement qui peut devenir nuiſible, ou en affoibliſſant le malade, ou par la ſuppuration qu'il pourroit entraîner avec lui.

Pendant le vomiſſement, il faut laver & frotter les extrémités avec du vin ou du vinaigre. La ſaignée ne convient guere, à moins qu'il n'y ait une diſpoſi-

tion pléthorique particuliere ; & pour-lors il faut faire attention à la nature de l'hémorrhagie supprimée, pour pratiquer en conséquence la saignée au pied, ou pour appliquer des sangsues à l'anus. Intérieurement il faut éviter tout ce qui peut donner du dégoût au malade, de peur de décider des soulevemens d'estomac. On tâche d'entretenir seulement la liberté du ventre par des lavemens. S'il y a enfin une disposition inflammatoire, on applique un vésicatoire sur l'estomac, & l'on donne intérieurement les acides : mais si c'est un état spasmodique qui domine, on n'applique extérieurement que des émollients, & l'on donne intérieurement l'opium avec l'acide du citron ou le vinaigre.

Je parlerai du *pissement de sang*, lorsque je traiterai des affections des voies urinaires; je m'occuperai de l'*hémorrhagie de l'uterus* dans l'article suivant.

### *Des dérangemens du flux menstruel.*

Lorsque le *flux menstruel* ne se fait point, qu'il se fait en trop grande quantité, ou d'une maniere irréguliere, il arrive dans ces différentes circonstances plusieurs maladies (16), & ordinairement les femmes restent stériles.

### *Suppression du flux menstruel.*

Les regles peuvent être considérées, ou comme

(16) Voyez les Aphorism. d'Hippocrat. Sect. 5, Aphorisme 57.

ne paroissant point à l'époque marquée pour cette évacuation, ou comme se supprimant après avoir eu lieu pendant quelque temps.

Dans tous les deux cas il survient une lenteur dans les fonctions, des maux de tête, des anxiétés, des palpitations, des spasmes, une irritabilité contre-nature, des digestions vicieuses, des obstructions des visceres, la cachexie, l'hydropisie, d'autres hémorrhagies, des exulcérations & la phthisie.

Les causes du *défaut des regles* qui n'ont pas encore paru, sont communément la foiblesse & le manque d'irritabilité, qui peuvent aussi donner lieu à cette espece de *cachexie* qu'on appelle *chlorose*. Il y a aussi des cas où le *vagin* est fermé par l'*hymen*, & où les regles ne coulent qu'après que la liberté du passage a été rétablie.

Les causes de la *suppression des regles*, quand elles ont déjà paru, sont le refroidissement, la frayeur, la colere, la tristesse, l'engorgement & l'obstruction des visceres du bas ventre. Si la suppression arrive tout d'un-coup & dans le temps de l'écoulement, elle peut aisement entraîner avec elle des exulcérations de la matrice. Il peut survenir aussi des *fleurs blanches*.

Il faut distinguer très-attentivement cette suppression des regles contre-nature, d'avec leur cessation déterminée par l'état de grossesse. Dans ce dernier cas, les personnes se portent bien, & n'éprouvent aucun des accidens dont nous venons de parler.

On ne doit par conséquent songer à *établir*

ou à *rétablir* les regles, que lorſqu'il paroît des accidens qui donnent lieu de craindre des ſuites fâcheuſes.

Au reſte, il eſt plus aiſé de rétablir les regles une fois commencées, mais ſupprimées, que d'établir celles qui n'ont pas encore eu lieu. Cela tient auſſi beaucoup aux cauſes de la ſuppreſſion, ſi elles ſont manifeſtes, faciles à combattre ou non. Lorſqu'il y a obſtruction des viſceres, & ſurtout lorſque les poumons ſont affectés, le cas eſt ordinairement incurable & dangereux.

Dans le traitement, il faut détruire les cauſes qui empêchent le ſang de ſe porter vers la matrice, & enſuite favoriſer ſon mouvement vers cet organe.

Si les regles n'ont pas encore eu lieu, ou qu'elles aient été peu-à-peu & ſucceſſivement ſupprimées, c'eſt ordinairement le ſigne d'une certaine acrimonie dans le corps, qui occaſione un ſpaſme dans les petits vaiſſeaux, & par-là tous les accidens dont nous avons déjà fait mention. On doit par conſéquent commencer par purger les premieres voies; ce qu'on obtient principalement par l'uſage ſoutenu du *ſel de Glauber*, à la doſe d'une demi-once par jour, & par des remedes où il entre de la *rhubarbe*. Voyez *Poudre ecphractique*. Si ces remedes ne rétabliſſent point la digeſtion, il faut qu'il y ait une acrimonie particuliere dans le ſang, ou des obſtructions des viſceres.

Dans le premier cas on emploie des *antiſcorbutiques* & de légers *diaphorétiques*; on peut

se servir en même temps avec avantage, de bains chauds. En cas d'obstructions, on fait prendre le *soufre doré d'antimoine*, dont on augmente la dose chaque jour. Voyez *teinture d'antimoine de Jacobi.* Et si cela ne suffit pas, on a recours aux *mercuriels.*

Ce vice une fois corrigé, on tâche de fortifier les parties relâchées; ce qu'on opere sur-tout par l'usage du *fer*. Voyez *teinture de mars astringente.* Tant qu'on a des obstructions à craindre, on peut se servir des *fleurs de sel ammoniac martiales.* Voyez *Teinture de mars apéritive.* Les bains froids peuvent aussi très-bien convenir. En cas de spasmes, auxquels on doit sur-tout faire attention, il faut ajouter aux remedes de l'*opium.*

La seconde partie du traitement, qui a pour objet de déterminer le sang vers les parties inférieures, devient souvent inutile, quand on a conduit la maladie de la maniere que nous venons d'exposer : néanmoins si l'écoulement ne s'établit point, & que son retard puisse devenir dangereux, on doit absolument employer les secours de l'Art.

On ne doit cependant en faire usage qu'à l'époque où les regles devroient avoir lieu; ce qu'on peut savoir par le nombre des jours, ou présumer par les signes qui précédent. Ces signes sont : la lassitude des membres, le météorisme du bas-ventre & des parties génitales, des coliques, & des douleurs du dos.

On commence d'abord par des moyens doux, tels que l'exercice que procure la promenade,

une danse légere, & qui n'échauffe point ; on emploie encore les fomentations, & les bains de pieds, ou de siege ; on peut faire ces derniers avec une dissolution des *scories du régule d'antimoine.*

Si l'on n'a obtenu aucun effet de ces moyens, on peut donner au commencement du période suivant les *pillules balsamiques* ; de maniere cependant qu'elles ne procurent pas plus de deux ou trois selles par jour.

*L'air fixe* a une vertu singuliere pour provoquer les hémorrhagies. Lorsqu'on est sûr de ne point exciter d'hémoptysie, & que l'on a affaire à des sujets qui n'ont aucune disposition à cette affection, on peut employer ce moyen, soit extérieurement en insession, soit intérieurement. Pour l'administrer de cette maniere, on donne ou la *créme de tartre* mêlée avec une *terre absorbante*, ou quelque *sel alcali*, & immédiatement après, l'*acide vitriolique* suffisamment étendu dans l'eau. Il faut, pour diriger l'action de ce remede vers les parties inférieures, entretenir en même temps la liberté du ventre par des *pillules aloétiques*. Voyez *Air fixe* & *Pillules balsamiques.*

Si l'on craint l'hémoptysie, on fait appliquer des sangsues aux parties de la génération.

Enfin, l'*électricité* a aussi très-souvent produit les meilleurs effets pour rétablir les regles supprimées.

### *Hémorrhagie contre-nature de l'uterus.*

Je comprends ſous cette dénomination :

1°. Les regles commencées trop tôt, & qui affoibliſſent les ſujets. Il y a des exemples, de regles commencées depuis l'âge de huit ans; ce qui eſt contre-nature dans nos climats;

2°. Leur flux immodéré dans chaque période;

3°. Leur retour trop fréquent, tel par exemple que celui qui a lieu tous les quatorze jours;

4°. Leur durée au-delà du terme où elles doivent s'arrêter, & qui affoiblit les ſujets;

5°. Toute hémorrhagie qui ſurvient hors le flux menſtruel, & qui en eſt indépendante;

6°. Et enfin une hémorrhagie lente-continue, qui vient quelquefois à la ſuite d'une fauſſe-couche, d'un accouchement, ou d'autres cauſes.

Ces hémorrhagies, indépendamment des cauſes générales, ſont occaſionées par une irritation particuliere des parties de la génération, produite par le frotement, la danſe, le fréquent coït, l'uſage inconſidéré des moyens excitants, les couches fréquentes, où les accouchées n'allaitent point elles-mêmes, & où le mouvement du ſang vers l'uterus n'a pas été aſſez-tôt détourné par la *lactation*.

Une hémorrhagie conſidérable qui ſurvient dans l'état de ſanté, indépendamment du flux menſtruel, dépend ordinairement des *polypes* de la matrice : *L'hémorrhagie lente* eſt communément le ſymptôme d'un *ulcere carcinomateux* dans cette partie.

Dans le *squirrhe* de la matrice, toute cause irritante peut de même exciter une hémorrhagie soudaine & considérable.

Dans le cas où les regles commencent trop tôt, il y a ordinairement disposition à la *phthisie*. Lorsqu'elles durent au-delà du terme ordinaire, elles donnent lieu à l'*hydropisie*. Un flux menstruel immodéré, s'il est en même temps irrégulier, a des suites plus fâcheuses, que s'il observe des périodes réglés : il occasione souvent dans le premier cas, des exulcérations dans la matrice. Les hémorrhagies indépendantes des regles, sont toujours les plus mauvaises, & supposent ordinairement un vice local dans l'uterus.

Le traitement ne differe pas essentiellement du traitement général. Dans le cas seulement de regles trop abondantes, l'hémorrhagie ne doit point être entiérement supprimée ; il ne faut que la modérer.

Si l'hémorrhagie est trop considérable, on applique des fomentations d'eau froide sur le bas-ventre, & l'on fait des injections de même nature dans le *vagin*. Quelquefois à la disposition de la matrice aux hémorrhagies, se joint la sécheresse de la peau & la diminution de la transpiration : c'est dans un pareil cas qu'on peut se servir des bains chauds avec avantage.

La regle que nous avons déjà indiquée plus haut, savoir, qu'il ne faut point fortifier trop tôt ni trop vîte, mais peu-à-peu, convient ici principalement : attendu que les vaisseaux des parties génitales ont besoin d'une grande force

pour résister aux congestions même les plus foibles.

S'il y a un *polype* dans l'uterus, il faut en procurer la séparation par la *ligature* (17).

## *Des affections hémorrhoïdales.*

On appelle *Hémorrhoïdes* des congestions de sang ou de quelque autre humeur dans le *rectum*.

On les divise en *ouvertes* & en *aveugles*.

Les ouvertes sont ou *sanguines* ou *muqueuses*.

Les aveugles, ou sont inflammatoires, ou ne le sont point : dans ce dernier cas on les nomme *varices*.

La cause de toutes les hémorrhoïdes paroît être une congestion de sang dans le systême de la veine-porte : ce qu'on peut présumer par les symptômes subséquents. De plus, il y a communément une acrimonie rhumatismale dans le corps, qui vraisemblablement contribue aussi à la production des hémorrhoïdes.

## *Hémorrhoïdes sanguines ouvertes.*

De toutes les affections hémorrhoïdales, les *hémorrhoïdes sanguines* sont celles qui entraînent le moins d'inconvéniens : mais elles ne sont

---

(17) On peut voir la nouvelle Méthode que *M. Levret* a imaginée pour faire la *ligature des polypes*, dans ses *Observations sur la cur. rad. de plusieurs polyp. de la matr.* &c. *p.* 63. & *suiv.*

jamais à comparer avec le *flux menstruel* des femmes, quoiqu'elles soient souvent périodiques, comme ce dernier. C'est toujours une affection contre-nature, qui dénote quelque dérangement dans la santé; sur-tout lorsqu'elles paroissent de bonne-heure.

On les distingue de la *dysenterie* & du *flux hépatique*, parce que le sang n'est point mêlé avec les excrémens, mais qu'il vient toujours après eux, sur-tout lorsqu'ils sont durs.

La cause prochaine n'est point une simple pléthore : parce que premierement, elles attaquent souvent des personnes qui ne sont point pléthoriques; & qu'en second lieu, souvent la saignée ne guérit point cette maladie, qui cesse enfin après que l'écoulement a eu lieu.

Il paroît souvent y avoir une disposition naturelle particuliere : & dans ce cas le flux hémorrhoïdal revient facilement, & doit être d'autant moins supprimé, que la santé du sujet paroît en dépendre.

Mais souvent aussi ce flux ne vient qu'à la suite des échauffemens, des constipations, des excrémens fort durs, des erreurs dans la diete, des purgatifs âcres, & chez les femmes du défaut ou de la suppression des regles.

On reconnoît la disposition particuliere au flux hémorrhoïdal, lorsqu'il a lieu sans aucune cause manifeste, & que les anxiétés, la lassitude, les maux de tête, les vertiges, les spasmes dans l'estomac, les douleurs des intestins & de l'os sacrum, la chaleur & la démangeaison du rec-

tum, qui l'ont précédé, cessent avec ce flux.
Dans ce cas on ne doit point le supprimer; autrement on risqueroit d'occasioner des congestions dangereuses dans d'autres parties : ce n'est que lorsqu'il est trop considérable, & qu'il affoiblit le malade, qu'on doit l'arrêter par des remedes rafraîchissants, tant extérieurs qu'intérieurs.

Lorsqu'on sait que les symptômes précurseurs sont l'effet d'une disposition aux hémorrhoïdes, & que l'on craint en même temps quelque congestion à la poitrine, on tâche de provoquer le flux par des bains de pieds chauds & par des bains de siege. Quant aux moyens excitants, il faut être ici plus circonspect que dans le *flux menstruel*. Il vaut mieux tâcher de détourner le sang, & lever les congestions par l'application des sangsues à l'anus, ou par une saignée au pied.

Il y a cependant des cas où l'on a à espérer des avantages manifestes du flux hémorrhoïdal : tel est souvent celui de la *tympanite*; & c'est dans ce cas que les lavemens d'*air fixe* produisent d'excellents effets. Voyez *Air fixe*.

Mais si le flux hémorrhoïdal dépend de causes évidentes, on cherche à les combattre par des remedes rafraîchissants, des purgatifs, des laxatifs, des résolutifs ou des fortifiants, selon le besoin. Voyez *Poudre ecphractique* & *Elixir résolutif*.

*Hémorrhoïdes muqueuses ouvertes.*

La mucosité qui sort de l'anus, est quelquefois

comme critique ; & dès-lors on ne doit point en arrêter l'écoulement d'une maniere directe. On reconnoît que cette excrétion est critique à ce que ceux qui y sont sujets éprouvent à la suite de sa suppression, des congestions d'humeurs séreuses dans les parties supérieures. On doit s'appliquer à combattre l'acrimonie particuliere par des remedes qui purifient le sang, & par l'exercice ; ce qui cependant ne réussit pas toujours.

Quelquefois ce flux muqueux n'est que l'effet d'une foiblesse du *rectum* ; & dans ce cas les lavemens d'eau froide sont extrémement utiles.

### *Hémorrhoïdes de l'Uréthre.*

Ces hémorrhoïdes ne sont qu'une pure *anomalie* des hémorrhoïdes ordinaires. On les traite par l'application des sangsues à l'anus, & par des remedes atténuants & légérement diurétiques.

### *Hémorrhoïdes Aveugles.*

Les *Hémorrhoïdes aveugles* ou *varices*, se joignent quelquefois aux *ouvertes*, & dépendent des mêmes causes ; avec cette différence cependant, que les aveugles donnent plus lieu de craindre des obstructions dans les visceres du bas-ventre.

Il paroît que les varices ne consistent que dans une stagnation du sang dans les veines. Elles cédent à la pression du doigt, & sont indolentes. Lorsqu'il existe une disposition au *flux hémor-*

rhoïdal, les varices trouvent presque toujours leur guérison dans ce flux, qu'on doit par conséquent provoquer dans ces circonstances. Mais dans des constitutions différentes, & lorsqu'elles durent trop long-temps, on doit craindre qu'elles ne s'enflamment. On tâche dans ce cas d'y remédier par l'eau froide; ou, si cela ne suffit point, & qu'elles soient placées convenablement, il faut en venir à l'opération.

On traite les tumeurs enflammées, comme toute autre inflammation : mais si la résolution ne se fait pas bientôt, on doit les ouvrir de bonne heure; autrement les humeurs en stagnation, en devenant âcres, occasioneroient la *fistule*.

## DES VERS.

Il n'est ici question que de ces *Vers* qui se forment spontanément dans le corps humain, sans y être portés du dehors, ou déposés sous forme d'œufs.

C'est à dessein que j'ajoute ces deux dernieres conditions : parce qu'il peut se faire que des vers se mettent dans des plaies ouvertes, & y déposent leurs œufs; & qu'en second lieu, il y a des cas où des vers déjà vivants percent la peau & s'y nîchent, comme paroissent être les *dracuncules* (*vena medinensis.*). Toutes ces especes n'exigent qu'un traitement extérieur, & ne sont point par conséquent de notre sujet.

Ce seroit donc assez caractériser les vers dont je veux parler, que de les considérer comme pro-

duits dans le corps même de l'homme, s'il étoit bien prouvé que leurs œufs n'y fussent point apportés du dehors.

On croit communément que les œufs des vers qui existent dans le corps, y sont apportés par le moyen des alimens & de la boisson, & cela pour les raisons suivantes :

1°. C'est contredire la théorie ordinaire, que de vouloir que ces animaux puissent se former dans le corps humain sans aucun germe préexistant : & comme il seroit difficile de prouver que ces germes sont innés dans le corps, on ne peut les considérer que comme apportés du dehors.

2°. Cela paroît d'autant plus vraisemblable, qu'on a rencontré très-fréquemment les mêmes especes de vers dans les poissons, & que c'est dans les endroits où l'on se nourrit principalement de poissons, & où l'on boit des eaux stagnantes, que les hommes y sont le plus sujets ; & enfin,

3°. On prétend avoir rencontré hors du corps humain, des vers absolument semblables à ceux qu'on y trouve.

Mais on peut répondre à ces raisons par celles qui suivent :

1°. Il n'est rien moins que prouvé, que tout corps animal doive originairement provenir de germes préexistants. Au contraire, toutes les observations semblent prouver que l'organisation est une suite de la combinaison des élémens chy-

miques.

miques. (18) La théorie donc des germes préexiſtants, eſt une raiſon trop foible pour qu'on nie que des parties non-organiſées puiſſent ſe combiner de maniere à produire l'organiſation, & par conſéquent des vers. D'ailleurs, ne ſeroit-il pas poſſible que certaines parties du corps animal euſſent une eſpece d'organiſation imperceptible dans l'état de ſanté ; mais dont il pût dans une diſpoſition particuliere réſulter des vers.

2°. Si dans les endroits où les hommes ſe nourriſſent de poiſſons & d'eaux ſtagnantes & de mauvaiſe qualité, on rencontre des affections vermineuſes plus fréquentes que par-tout ailleurs, c'eſt que la faculté digeſtive y étant affoiblie, donne lieu à une ſurabondance de pituite dans les premieres voies, qui favoriſe à ſon tour le développement & la formation des vers.

3°. Et enfin, il eſt prouvé par des obſervations, que les vers qui ſe forment dans le corps animal, different eſſentiellement dans leur organiſation, de ceux qu'on trouve au-dehors.

Puis donc qu'on n'eſt point fondé à adopter la théorie ordinaire, il eſt très-naturel de préſumer que la matiere même qui ſert à la formation des vers, exiſte déjà dans le corps animal, ou bien s'y produit ſans aucune cauſe organique extérieure. D'ailleurs, il y a pluſieurs raiſons qui détruiſent l'opinion ordinaire : je ne rapporterai

---

(18) L'Auteur entend ſans doute les *élémens* que la *chymie* reconnoît.

que celle-ci ; c'eſt qu'il eſt difficile de croire que ces œufs introduits dans le corps, puiſſent être digérés & aſſimilés au ſang, ſans éprouver aucune altération, ce qui devroit cependant arriver ; tandis que l'expérience prouve qu'il exiſte déjà des vers dans les enfans nouveaux-nés, & même dans le *avortons*.

Les eſpeces de vers les plus ordinaires ſont les ſuivantes.

*Aſcarides.*

Les *aſcarides* reſſemblent pour la plûpart aux *vers du fromage* : il y en a cependant de ſi longs, qu'on les prendroit pour des *Lombrics*. Ils ne ſe tiennent que dans les inteſtins gros, où ils occaſionent par l'irritation, des envies d'aller à la ſelle.

On les reconnoît à la démangeaiſon du nez, & aux ſymptômes ſpaſmodiques ; mais le ſigne le plus certain ſe tire de l'inſpection des ſelles.

Un *laxatif mercuriel*, & des lavemens avec de l'*huile* peuvent les chaſſer. Lorſqu'ils ſont en grande quantité, & qu'ils occaſionent quelques accidens, il faut d'abord purger les premieres voies, pour donner enſuite les remedes fortifiants.

*Lombrics.*

Les *Lombrics* différent des *vers de terre*, en ce que ceux-ci ont à l'extrémité de la tête un anneau garni de mammelons, ce qui manque aux Lombrics ; & que la bouche de ces derniers eſt composée de différents tuyaux ou

*suçoirs*, tandis que celle des vers de terre n'a qu'une ſeule ouverture. Au reſte, les Lombrics ſont une eſpece de *polypes*, dont la partie ſéparée où la tête ſe trouve, peut ſurvivre.

Les enfants ſont particuliérement ſujets à cette eſpece de vers; quelquefois cependant on les trouve auſſi chez les adultes.

Les ſignes des Lombrics ſont un appétit extraordinaire, ſur-tout pour les alimens ſolides, farineux & doux, ſans aucun accroiſſement convenable du corps, des tranchées fréquentes, une humeur aqueuſe qui vient ordinairement à la bouche, lorſque l'eſtomac eſt vide, & des nauſées qui ne ſont point ſuivies de vomiſſement; les ſelles ſont muqueuſes, fréquentes & imparfaitement digérées; le viſage eſt pâle; on obſerve une tuméfaction bleuâtre autour des yeux, qui ſouvent deviennent extrêmement rouges après les repas; l'haleine eſt forte ſans ſignes de ſaburre dans les premieres voies; il y a une démangeaiſon au nez; les yeux ſont fixes & larmoyants, & la prunelle dilatée; le ſommeil eſt inquiet, & il y a un mouvement particulier dans les levres.

Lorſqu'il y a une grande congeſtion de pituite, le ventre eſt en même temps gonflé. L'urine eſt ordinairement trouble & chargée. Le pouls eſt quelquefois *intermittent*; & lorſque ce caractere du pouls ſe trouve avec la *dilatation de la prunelle*, c'eſt un ſigne aſſez ſûr de la préſence des vers. Comme ils troublent la digeſtion, le ſang eſt dans un état de diſſolution acrimonieuſe; &

voilà pourquoi ils occaſionent auſſi de fortes ſueurs nocturnes. Il ſurvient enfin une fievre remittente réguliere de nature putride. Les vers peuvent encore par leur irritation occaſioner pluſieurs affections convulſives ; comme auſſi donner lieu lorſqu'on néglige leur traitement, à des *fievres hectiques*, & à la *phthiſie*. Au reſte, ils ſe compliquent ſouvent avec d'autres maladies, qui deviennent pour-lors plus fâcheuſes.

Dans le traitement, on doit principalement ſonger à purger & à fortifier les premieres voies : mais rarement les remedes ordinaires ſuffiſent pour obtenir cet effet. Après l'uſage ſoutenu des purgatifs *mercuriels*, & de la racine de *jalap*, on cherche à fortifier les inteſtins par des remedes amers & aſtringents. On doit en même-temps corriger la diete. Les remedes qu'on appelle *anthelminthiques* agiſſent rarement d'une maniere directe ſur les vers : mais il peuvent, en fortifiant les inteſtins, contribuer à leur deſtruction.

Il faut par conſéquent employer pendant quelque temps, alternativement la *Poudre anthelminthique*, & les *Pillules purgatives anthelminthiques*, juſqu'à ce que les inteſtins ſoient ſuffiſamment purgés & fortifiés.

### *Ténia ou Ver Solitaire.*

Le *Ténia* eſt auſſi appellé *Ver Solitaire*, parce qu'on avoit cru qu'il n'en pouvoit exiſter plus d'un à la fois dans le corps humain ; ce qui cependant

eſt contredit par l'expérience. Il peut très-bien y exiſter à la fois cinq ou ſix vers, chacun ſéparément.

Le Ténia differe des autres eſpeces par ſa figure plate, dont il tire auſſi ſon nom. Sa longueur varie; elle peut être quelquefois de quatre-vingts aunes. Il eſt compoſé de différents anneaux ou articulations, chacune de la longueur d'un juſqu'à deux pouces, qu'il peut perdre l'une après l'autre ſans ceſſer de vivre, pourvu que la tête lui reſte. La tête conſiſte dans un filet long & mince, terminé par une tubercule, où ſe trouvent de ſimples tuyaux ou *ſuçoirs*, qui ſont tantôt armés de crochets, tantôt ne le ſont pas. Il n'eſt pas encore prouvé, ni même vraiſemblable, que chacun de ſes anneaux ſéparés puiſſe vivre & croître par ſoi-même.

Les Auteurs ont juſqu'ici diviſé le Ténia, ou d'après les différentes éminences qu'on obſerve ſur ſes anneaux, & qu'on a pris, peut-être mal-à-propos, pour des tuyaux, ou d'après la différente figure de ces mêmes anneaux. On a donné le nom de *Ver cucurbitin*, à celui dont les anneaux reſſemblent à des *pépins de courge* ou de *citrouille*; & on le regarde comme le plus difficile à détruire. Il exiſte en effet des Ténia qui cédent facilement aux purgatifs forts, & d'autres au contraire qui réſiſtent aux remedes les plus actifs: mais l'expérience m'a appris que cette différence ne dépend point de la figure des anneaux, qu'il y en a parmi les vers cucurbitins qui cédent très-facilement aux remedes, d'autres au con-

traire qui ſont extrêmement difficiles à détruire ; & qu'enfin cette diverſité dans la figure des anneaux, eſt purement accidentelle.

Il me paroît plus vraiſemblable que cette différence tient à ce que les ſuçoirs peuvent être armés de crochets ou en manquer.

Dans le premier cas, il eſt extrêmement difficile de détacher le ver avec ſa tête.

Les ſignes du Ténia ſont fort équivoques. On peut facilement s'abuſer ſur le mouvement qu'il cauſe : & les ſymptômes produits par ſon irritation, peuvent dépendre de cauſes fort différentes.

Le *Ténia* ſe porte ordinairement vers les parties ſupérieures, quand on a pris des alimens doux ; & il ſe retire en bas, lorſque les alimens ſont âcres. La démangeaiſon du nez manque quelquefois, quoiqu'on obſerve aſſez ſouvent tous les autres ſignes des *Lombrics*. On ne peut guere s'aſſurer de la préſence du *Ténia*, que par l'excrétion de ſes parties détachées.

On s'eſt beaucoup occupé dans tous les temps de la recherche d'un *ſpécifique* contre ce ver ; & l'on en a donné pluſieurs : mais j'ai été convaincu par l'expérience, que toutes les fois que le ver ne céde point aux purgatifs les plus actifs, tous les autres remedes ſont inutiles.

Pour l'adminiſtration des purgatifs, je ſuis la méthode de *M. Herrenſchwand*. Je fais prendre au malade le ſoir quelques cuillerées d'huile ; toute huile douce, l'*huile de ricin même* peut ſervir : je lui donne enſuite le matin à jeun dix

grains de *gomme-gutte*. Si le ver ne ſort point par les ſelles, je lui en fais prendre encore dix grains immédiatement après : ſi ce moyen ne réuſſit pas non plus, & qu'il n'y ait rien à craindre de l'irritation, je lui donne d'abord un peu de bouillon de viande, & à la ſuite encore dix grains de gomme-gutte, en lui faiſant en même-temps adminiſtrer un lavement avec du lait.

Si cette méthode ne réuſſit pas à détacher le ver avec ſa tête, il eſt difficile d'y parvenir d'une autre maniere; & l'on doit laiſſer la choſe au temps, qui ſouvent amene différents moyens de guériſon. C'eſt ainſi par exemple, qu'une *fievre putride* peut détruire le Ténia.

## DE L'ICTERE.

Les Auteurs Latins appellent la *jauniſſe*, *icterus*, *aurigo*, *morbus regius*, *morbus arcuatus*.

On reconnoît cette maladie à la couleur jaune foncée de la peau & du blanc des yeux. Ordinairement la bouche eſt amere, & la digeſtion mauvaiſe; il y a des flatuoſites & des tranchées; les ſelles ſont dures, & les excrémens blancs, reſſemblant à de l'argille; les urines ſont fort rouges, teignent le linge en jaune, & dépoſent communément un ſédiment rougeâtre; la bile paſſée dans le ſang occaſione une forte démangeaiſon à la peau; quelquefois il s'y joint auſſi des mouvemens fébriles.

D'après la différence de la couleur, on diviſe l'ictere en *ictere jaune*, *verd* & *noir*.

La cauſe prochaine paroît toujours être la *bile cyſtique* paſſée dans le ſang.

La ſuppreſſion ſeule de la ſécrétion de la bile ne peut point cauſer l'ictere, parce que la bile ne ſe forme que par cette ſécrétion même. Le ſang même de la veine-porte ne préſente aucun indice de bile.

Il eſt bien rare auſſi que la *bile hépatique* ſoit la cauſe d'un véritable ictere; & cela par les raiſons ſuivantes:

1°. La bile hépatique n'eſt ni amere, ni colorée; & l'expérience démontre que lorſque le *canal cyſtique* eſt obſtrué, & qu'il n'y a que la bile hépatique qui puiſſe paſſer dans les inteſtins, la digeſtion eſt fort pénible.

2°. On a obſervé des obſtructions dans le foie, & des calculs dans le *canal hépatique*, ſans qu'il y eût ictere.

3°. On obſerve bien, dans le cas où la bile hépatique paſſe dans le ſang, une mine jaunâtre & cachectique, mais jamais un véritable ictere.

Il peut arriver cependant, que lorſque la bile hépatique engorge les canaux biliaires, elle s'y concentre, & s'exalte au point d'occaſioner un ictere aſſez conſidérable; ce qui ſemble le prouver, c'eſt que les animaux qui n'ont point la *véſicule du fiel*, ſont pourvus d'un *canal hépatique* plus conſidérable, dans lequel la bile prend des qualités plus actives: cependant ce cas doit être extrêmement rare; & c'eſt le plus ordinairement la *bile cyſtique* qui produit le véritable *ictere idiopathique*.

Il

Il est rare que la bile cystique passe dans le sang par le *canal hépatique* & les *veines du même nom* ; parce que cela suppose d'abord dans le *canal cholédoque*, une obstruction qui n'existe pas toujours ; & qu'en second lieu, les icteres s'établissent quelquefois d'une maniere prompte & soudaine, qu'on ne peut point concilier avec la longueur de cette route : cependant je ne veux point dire que cela ne puisse jamais arriver.

La *veine cystique* ne peut pas fournir non plus le moyen de ce passage ; parce qu'elle s'ouvre dans la *veine-porte*, & que dès-lors elle conduit de nouveau la bile à son organe de sécrétion.

Mais la bile peut bien passer par les pores de la vésicule, & être prise par les vaisseaux absorbants.

Ce qui arrive le plus ordinairement, c'est que la bile est portée par les vaisseaux absorbants de la vésicule, aux vaisseaux lymphatiques, & de-là dans le sang.

L'on demande maintenant ce qui occasione cette absorption de la bile.

On a souvent observé le canal cystique engorgé, & la vésicule fort tuméfiée par la bile, sans aucun ictere : & réciproquement, un véritable ictere sans aucun engorgement des canaux biliaires.

Ainsi, la cause principale paroît tenir à un spasme : & cela est d'autant plus vraisemblable, que toutes les causes de l'ictere ne paroissent agir que par irritation ; quoique cette irritation puisse dépendre d'obstructions, comme causes éloignées.

Les causes de l'ictere sont :

1°. Des calculs dans la vésicule du fiel. On a lieu de les présumer lorsque quelque temps auparavant, on éprouve des anxiétés & des cardialgies après le repas, que l'ictere se manifeste sans aucune cause évidente, qu'il revient en certains temps avec les mêmes circonstances, & qu'on sent pendant la maladie même, une douleur sous le *cartilage xiphoïde* ;

2°. L'inflammation du foie, dont l'ictere est un symptôme ordinaire ;

3°. L'oblitération du *canal cholédoque*, ou son obstruction par des calculs, des vers, & une bile visqueuse & tenace. L'ictere ne suit pas nécessairement un pareil état : mais il peut survenir aisément, lorsque d'ailleurs il s'y joint une cause d'irritation, soit extérieure, soit de la part de la bile devenue âcre ;

4°. La saburre âcre des premieres voies, qui décide le resserrement spasmodique du *duodenum* & du *canal cholédoque* ; ce qui peut aussi être occasioné par la présence

5°. Des vers.

6°. Les lésions de la tête, où le foie s'affecte en même temps par une sympathie particuliere.

7°. Les spasmes hystériques ;

8°. Les passions fortes de l'ame ; sur-tout la colere & le chagrin ;

9°. La morsure de certains animaux, tels que les scorpions, quelques especes de serpens, & même quelquefois les chiens enragés.

10°. Quelquefois la cause est un *miasme épidé-*

*mique* qui paroît agir particuliérement ſur les voies biliaires ;

11°. Une diſſolution putride des humeurs d'acrimonie ſcorbutique ;

12°. Une diſſolution générale occaſionée par une fievre maligne.

Le prognoſtic ſe tire de la conſidération des différentes cauſes. Lorſqu'il y a une diſpoſition calculeuſe, les calculs, quand même ils ſortiroient par les ſelles, ſont facilement reproduits par cette diſpoſition. L'ictere qui dépend de cauſes irritantes qu'on connoît, qu'on peut enlever ou éviter, eſt moins dangereux que celui dont la cauſe n'eſt pas connue, ou n'eſt pas au pouvoir de l'Art : c'eſt ainſi, par exemple, que les icteres qui viennent à la ſuite des léſions de la tête, ou de la morſure des animaux vénimeux ou enragés, ſont fort dangereux.

Plus la couleur de la peau eſt légere, plus l'affection ſe guérit facilement. La couleur verte ou noire dénotent une affection profonde des nerfs, & la putridité.

Le traitement en général conſiſte dans des remedes antiſpaſmodiques & émollients. On donne intérieurement l'*opium*, & l'on frote extérieurement le malade avec des linimens émollients. S'il y a ſaburre, ou des vers dans les premieres voies, on les évacue. En cas d'obſtructions, on donne les remedes réſolutifs, & ſur-tout le *ſel ammoniac*, qui combat en même temps la putridité. Si l'on eſt fondé à préſumer des calculs, on peut employer avec beaucoup d'avantage les

ſucs frais des plantes ameres. Dans la morſure des animaux vénimeux ou enragés, la plaie doit être, ſinon cernée & brûlée, au moins fort ramollie & portée à la ſuppuration. Lorſqu'il y a diſſolution des humeurs, on donne, ſelon le beſoin, les *acides*, les *antiſcorbutiques* & les *diaphorétiques* : mais ſi l'on ne peut préſumer aucune autre cauſe matérielle, on ſe borne à l'*opium*, dont on augmente ſucceſſivement la doſe ſuivant les circonſtances. Il convient auſſi, chez des perſonnes d'une diſpoſition hypochondriaque & hyſtérique, d'ajouter à ce dernier remede l'*Aſſa-fœtide*, qu'on peut en même temps appliquer extérieurement. Voyez *Emplâtre réſolutif de Schmucker*, & *Pilules antihyſtériques*.

## DES MALADIES VÉNÉRIENES.

Les *Maladies Vénérienes* s'annoncent par des inflammations, des ulceres, des taches & des tumeurs. Ces maladies aujourd'hui ne ſont jamais ſporadiques en Europe : mais ſe communiquent ſeulement par un contact immédiat, ou par l'application de la matiere vérolique ſur les plaies & les parties dont la peau eſt fort mince.

Il faut que ces maladies aient pris naiſſance chez nous par une épidémie qui ſe propage encore aujourd'hui, ou qu'elles nous aient été apportées d'autres pays.

Elles furent connues en Europe après l'an 1493, préciſément après le premier retour de *Chriſtophe Colomb* de l'Amérique. Elles ſe mani-

festerent pour la premiere fois en Italie dans l'armée françoise qui y étoit alors, & d'où leur vient le nom de *mal François*. Et comme dans cette armée il y avoit aussi des Espagnols, on ne douta point que cette maladie ne fût apportée par *Colomb* de l'Amérique en Espagne, & de-là par l'armée françoise en France, & en d'autres endroits successivement.

C'est une chose cependant extraordinaire, que ni *Christophe Colomb*, ni aucun autre Ecrivain de ceux qui avoient été en Amérique, n'aient fait mention de cette maladie, qui pourtant faisoit tant de ravages dans ses commencemens. Il y a d'ailleurs des Ecrivains qui soutiennent qu'elle étoit déjà connue en France deux ans avant que l'armée françoise eût été en Italie. Et enfin, il y en a qui se croient fondés à conclure de l'étonnante rapidité même & de la véhémence avec laquelle le mal s'étoit propagé, que ce fut une espece d'épidémie.

Elle se communique :

1°. Toutes les fois que des parties du corps, ou blessées, ou qui ont la peau très-fine, comme les levres & les bouts des mammelles, ont eu un contact immédiat avec le pus vérolique. Vraisemblablement la transpiration n'est point contagieuse, parce que le virus n'est point assez volatil pour pouvoir s'échapper par cette voie : le mal peut bien cependant se communiquer par la sueur, par la salive & par le lait de nourrice, mais principalement par le pus vérolique. Il paroît en général que la suppuration, en atténuant &

ſubtiliſant ce virus, le rend plus contagieux ; puiſque ſans elle il peut demeurer long-temps caché dans le corps, ſans exciter aucun accident.

2°. Ce virus ſe propage encore par la génération.

3°. Sa maniere la plus ordinaire de ſe communiquer eſt le coït.

On diviſe les maladies vénérienes :

1°. En *vérole* ( lues venerea ) ; où non-ſeulement les parties infectées immédiatement, en ſont affectées, mais où le virus eſt déjà répandu dans tout le corps, & y demeure caché, ou bien produit d'autres accidens ;

2°. En ces maladies, où les parties immédiatement expoſées à la contagion, s'en reſſentent bientôt après que le contact a eu lieu ; &

3°. En des accidens particuliers, ſoit qu'ils paroiſſent d'abord, ou qu'ils viennent long-temps après la contagion, dans les parties mêmes immédiatement infectées, ou dans d'autres endroits.

Le *virus vérolique* ne peut être guéri par la nature ſeule : mais il exige l'uſage des remedes ſpécifiques, parmi leſquels le *mercure* occupe toujours le premier rang. Il guérit preſque toutes les maladies vénérienes, pourvu qu'elles ne ſoient pas trop enracinées, ou que le malade ne ſoit pas trop affoibli pour ſoutenir le traitement ; il réuſſit ſur-tout, lorſque ces maladies ſont accompagnées d'ulceres extérieurs.

Le mercure paroît agir, non, comme on le penſe communément, en altérant la qualité contagieuſe & corruptive du virus vérolique, mais uniquement en le chaſſant hors du corps. Cette

opinion paroît d'autant plus vraiſemblable, que les maladies vénérienes ſe guériſſent ſouvent dans des pays chauds, par le ſeul uſage des décoctions ſudorifiques; & qu'en ſecond lieu, le crachat de ceux qui ſont traités par la ſalivation, eſt encore effectivement contagieux.

Si cette opinion eſt fondée, comme il y a apparence, on peut aiſément décider la queſtion: ſavoir quelle méthode doit être préférée, de celle qui adminiſtre le mercure dans la vue d'exciter la *ſalivation*, ou de celle qu'on appelle *méthode par extinction*, & par laquelle on tâche avec ſoin d'éviter la ſalivation.

Ce n'eſt pas ſeulement d'après ce principe, mais encore d'après une expérience pratique, que je ſuis convaincu que toutes les fois que le mal eſt en quelque maniere enraciné, que le malade n'eſt point trop foible, que ce n'eſt ni un enfant, ni une femme enceinte, la méthode la plus ſûre eſt celle par laquelle on excite d'une maniere lente une légere ſalivation. On eſt plus ſûr par cette méthode de chaſſer non-ſeulement le virus, mais le mercure lui-même.

On donne le mercure intérieurement, ou on l'adminiſtre extérieurement en frictions. Il eſt difficile de décider laquelle de ces deux méthodes mérite la préférence. On peut du moins employer indifféremment l'une ou l'autre, quand on a deſſein d'exciter la ſalivation. Des circonſtances purement accidentelles & étrangeres à la maladie, exigent quelquefois l'une ou l'autre méthode par préférence. Pour l'uſage interne, on ſe ſert du

*mercure doux*, en commençant par la doſe d'un grain par jour, qu'on peut enſuite augmenter ſucceſſivement. On pourroit encore dans le même cas ſe ſervir avec avantage de la *ſolution de Plenck*, toutes les fois que le mercure doux pourroit nuire par ſon âcreté, ou qu'il agit trop par les ſelles. Il y a cependant des cas où le virus vérolique s'eſt un peu altéré, & eſt devenu de nature ſcrofuleuſe; & c'eſt pour lors que l'*éthiops antimonial*, le *ſublimé* & le *précipité rouge*, ou une *diſſolution de mercure dans l'acide nitreux*, produiſent de meilleurs effets.

Lorſqu'on ſe propoſe de provoquer la ſalivation, on commence par y préparer le malade. On lui preſcrit quelque temps auparavant une bonne diete. S'il eſt pléthorique on le ſaigne : s'il y a ſaburre dans les premiere voies, on l'évacue, & l'on tâche enfin de profiter d'une ſaiſon chaude pour traiter la maladie.

On commence par froter les pieds avec l'*onguent Napolitain*, à la doſe d'une demi-drachme par jour. Après les frictions on recommande au malade de garder le lit, ou du moins de tenir chaudement les parties qui viennent d'être frotées.

Si la ſalivation s'établit dès le ſecond ou le troiſieme jour, on lui fait prendre un bain de pieds, & l'on ſuſpend les frictions : parce qu'une ſalivation trop prompte pouſſe trop tôt le mercure hors du corps, & avant qu'il ait pu emporter avec lui le virus vérolique. Dès que la ſalivation a diminué, on recommence les frictions, & l'on tâche d'entretenir la ſalivation de maniere

qu'il

qu'il sorte environ une livre de salive par jour. On peut même en porter la quantité jusqu'à deux livres, sans préjudice, à moins que le malade ne soit trop affoibli ; considération qu'on ne doit jamais perdre de vue.

Quelquefois on ne peut absolument exciter la salivation. Si dans ce cas il survient quelque autre évacuation qui ne paroisse d'aucun danger, on doit la soutenir.

Si la salivation est trop forte, & que les parties de la bouche se tuméfient trop, on suspend les frictions ; on donne un *laxatif de manne* quelques jours de suite ; on prescrit des bains de pieds ; & l'on fait garder un régime un peu plus rafraîchissant, pourvu cependant qu'il n'occasione aucun refroidissement subit.

C'est de la même maniere qu'on doit se conduire toutes les fois qu'il survient des mouvemens fébriles pendant la salivation.

On doit en général donner des boissons atténuantes & émollientes, qu'il faut choisir d'après le goût du malade. La *salsepareille* est à préférer, à cause de son goût agréable. Si son usage étoit trop dispendieux, on pourroit lui substituer le *chiendent*. Il faut que les alimens soient pris du regne végétal, & qu'ils n'échauffent point, quoique tout le reste du régime doive avoir pour objet d'entretenir une température plutôt chaude que froide.

On continue de cette maniere jusqu'à ce que tous les symptômes cessent, ou du moins n'éprouvent plus aucun changement de la part du traitement. Dans ce dernier cas on les traite ensuite

On distingue les especes suivantes de cette gonorrhée contractée par un commerce impur.

1°. Il y a des cas, quoique rares, où elle n'est qu'un symptôme de la vérole. On reconnoît une telle gonorrhée lorsqu'elle se manifeste sans être précédée d'un commerce impur chez des personnes déjà infectées, mais qui n'avoient jamais eu de gonorrhée. On pourroit l'appeller *gonorrhée symptomatique*.

2°. Il y a des gonorrhées qui viennent très-facilement aux personnes qui en ont eu autrefois, à la suite des échauffemens, sans être précédées immédiatement d'un commerce impur. On peut les appeller, à cause de leur durée, *gonorrhées chroniques*.

Cette derniere espece differe de la précédente, en ce que le mercure n'a aucune action sur elle. Il y a des cas où avec un pareil écoulement de pus, se manifestent en même-temps d'autres *symptômes vénériens*, qui cédent parfaitement à l'usage du mercure, tandis qu'au contraire, l'écoulement purulent de l'urethre persiste dans le même état.

Il paroît que dans ce cas ce sont des glandes endurcies ou relâchées, qui, à l'occasion de quelque échauffement, contractent une espece d'inflammation, & donnent cette humeur corrompue & puriforme : aussi y observe-t-on souvent un endurcissement de la glande *prostate*.

On a beaucoup agité la question : si l'humeur puriforme qui coule dans cette sorte de gonorrhée n'étoit pas la suite d'une véritable exulcération. Il se peut en effet que la matiere qui coule

soit d'une mauvaise couleur, sans qu'il y ait aucun ulcere : mais souvent aussi il existe une véritable exulcération, qui se comporte comme un *érysipele*, & qui, comme lui, n'occupe que la peau ; quoiqu'alors même on doive considérer que les parties affectées sont des glandes, qui ne forment presque jamais dans ce cas un véritable ulcere. Souvent dans une gonorrhée de cette espece, la glande *prostate* est fort tuméfiée & douloureuse, & s'affaisse ensuite de nouveau, sans que l'écoulement change en qualité ou en quantité. Au reste, il n'est question ici que d'une dispute qui est presque une *dispute de mots*.

Je n'ose décider si la mucosité puriforme, qui coule dans cette espece de gonorrhée, perd quelquefois sa qualité contagieuse.

3°. Il y a des écoulemens d'une humeur bénigne, claire & gluante, qui restent après les gonorrhées virulentes, & qui ne paroissent être que la suite d'un relâchement. Nous les appellons *nachtripper*, & les Anglois *gleet* (gonorrhée simple).

Cette espece de gonorrhée n'est pas contagieuse, & peut naître aussi d'autres causes ; c'est dans ce dernier cas qu'on l'appelle *gonorrhée bénigne*.

4°. La derniere espece de gonorrhée, & la plus ordinaire, est celle qui suit immédiatement un commerce impur, & que je puis appeller *gonorrhée idiopathique*.

Elle se manifeste pour l'ordinaire quelque temps après l'infection ; temps qu'on ne peut précisément déterminer, & qui peut se prolonger

jusqu'au huitieme jour. On sent une démangeaison & une tension dans l'urethre, suivies bientôt d'une cuisson quand on rend les urines. Les choses subsistent dans cet état pendant quelques jours, lorsqu'il survient un écoulement, d'abord fluide, âcre, & accompagné de difficulté d'uriner, mais qui devient ensuite plus épais & plus purulent. A cette époque la tension diminue, mais elle ne cesse point entiérement : la matiere, après que toute l'acrimonie en est évacuée, se change en une humeur claire & gluante, avec laquelle tous les accidens cessent.

Tant qu'il y a tension & difficulté d'uriner, c'est un état de nature inflammatoire, qui peut cesser dans l'espace de huit à quatorze jours, mais qui souvent aussi dure quelques mois.

Lorsque l'humeur qui coule, devient claire & gluante, c'est un signe que toute l'acrimonie est évacuée : mais il n'est pas facile à déterminer le temps pendant lequel peut encore durer un écoulement puriforme accompagné de tension, quand même tout le virus seroit évacué.

Au reste, la maladie a beaucoup de rapport avec un *catarrhe* : & en effet la même acrimonie produit dans la membrane pituitaire une espece de *coryza*.

Il arrive quelquefois, que dès le commencement la tension se dissipe d'elle-même, sans qu'il paroisse aucun écoulement de matiere purulente. Cela peut venir de ce que l'acrimonie a été évacuée par la Nature, ou de ce qu'elle a été absorbée.

Lorſque l'irritation eſt trop grande, il y a des érections douloureuſes, qui recourbent la verge : on appelle cet état *gonorrhée* ou *chaude-piſſe cordée* ( *chorda veneris* ).

Les teſticules & les glandes des aines peuvent ſe tuméfier & s'enflammer par ſimple ſympathie : mais ces accidens peuvent auſſi être occaſionés par l'abſorption du pus.

Ordinairement l'humeur purulente des gonorrhées qui ſuivent immédiatement l'infection, ne ſuppoſe aucun véritable ulcere : mais elle paroît être ſeulement une mucoſité de l'urethre, corrompue par le virus.

Cette gonorrhée a communément ſon ſiege dans les *glandes de Morgagni* ; & il eſt rare qu'elle s'étende dans le commencement juſqu'à la *glande proſtate*.

Mais ſi le virus n'a pas été évacué à temps, il produit immanquablement des exulcérations & des indurations ; il arrive auſſi très-facilement qu'il eſt abſorbé, & qu'il ſe mêle avec le ſang.

On n'eſt pas d'accord, ſi la matiere de la gonorrhée eſt la même que le *virus vérolique*, ou ſi elle en differe eſſentiellement.

Il eſt certain qu'une gonorrhée négligée n'eſt guere ſuivie de *vérole*, & que d'autres maux vénériens cédent beaucoup plus facilement aux remedes mercuriels que la *gonorrhée idiopathique*. Il n'eſt pas moins vrai qu'on peut guérir parfaitement une gonorrhée par le ſeul uſage des remedes atténuants & émollients : & l'on eſt enfin certain que ces eſpeces de gonorrhées que j'ai

appellées *chroniques*, ne cédent en aucune maniere aux mercuriels.

Ces raiſons ſont ſans doute ſpécieuſes ; mais on pourroit y oppoſer les réflexions ſuivantes :

1°. Si les remedes mercuriels ont ſi peu d'action ſur la gonorrhée, & que cette derniere ſe guériſſe pour l'ordinaire par les ſeuls remedes atténuants & émollients : cela peut venir, de ce que le mercure par lui-même n'agit guere ſur les voies urinaires, & que c'eſt par ces voies que la Nature guérit d'elle-même la gonorrhée. Comme dans les pays chauds on guérit la *véritable vérole* par le ſeul uſage du *gayac*, de même on peut guérir une *gonorrhée* par des remedes légérement diurétiques & émollients, ſans qu'on ſoit fondé pour cela, à révoquer en doute la nature *vérolique* de l'une ou de l'autre.

2°. Si les remedes mercuriels n'agiſſent point ſur les gonorrhées chroniques, c'eſt peut-être que ces gonorrhées ne ſont plus entretenues par le virus vérolique, mais par d'autres cauſes différentes, & par des léſions locales ſur leſquelles le mercure n'a point de priſe. Au moins il n'eſt pas prouvé que la mucoſité purulente qui coule dans les gonorrhées chroniques, contiene encore du véritable virus vérolique.

3°. Le virus de la gonorrhée peut bien différer de celui de la vérole *ſpécifiquement*, mais non point *génériquement*. Au moins la naiſſance du premier nous porte à préſumer avec beaucoup de vraiſemblance, qu'il doit tirer ſon origine du virus vérolique. Peut-être n'eſt-il pas aſſez ſubtil,

ni assez pénétrant pour se communiquer aisément aux autres glandes du corps, & par conséquent pour éprouver l'action du mercure.

4°. Supposé enfin que l'on puisse réellement produire de véritables *chancres* avec la matiere gonorrhoïque ; & que les expériences qu'on a faites à ce sujet soient exactes, il ne reste plus aucun doute que cette matiere ne soit un véritable virus vérolique.

Il y a cependant plus d'une raison qui me porte à croire que la matiere gonorrhoïque est tout-à-fait différente du virus proprement dit vérolique. J'exposerai ces raisons dans la suite, à l'article des éruptions scrofuleuses & dartreuses.

Il s'agit dans le traitement de la gonorrhée idiopathique, de changer l'état inflammatoire de l'urethre, & de favoriser l'évacuation du virus par cette partie.

Tant que la tension inflammatoire dure, on conduit la maladie par la méthode purement antiphlogistique. En général, toutes les fois qu'il y a une disposition inflammatoire, on saigne; on donne des boissons copieuses émollientes & résolutives. Le *gruau* clair, ou des émulsions faites avec la *graine de pavot*, de *chanvre* & de *persil*, & un peu de nitre, sont les plus appropriées. De plus, on fait des fomentations émollientes sur la verge.

Quelquefois par cette seule méthode le virus s'évacue, & l'inflammation se dissipe sans qu'elle soit suivie d'un écoulement purulent.

Mais le plus souvent cet écoulement a lieu ;

ou plutôt, on s'adresse très-rarement à un Médecin, à moins que cet écoulement n'ait lieu. Dans ce cas, on doit également employer la méthode que nous venons d'exposer, tant qu'il y a tension & douleur.

Si-tôt que l'état inflammatoire a considérablement diminué, mais que l'écoulement purulent persiste encore, on peut employer les diurétiques. Les remedes *balsamiques*, & entr'autres la *térébenthine*, sont ceux qui conviennent le mieux. On doit cependant être circonspect dans leur usage; parce qu'ils peuvent facilement renouveller l'inflammation, & qu'ils en occasionent quelquefois une aux testicules, ou donnent même lieu par leur forte irritation, à des gonorrhées chroniques. On pourroit par conséquent commencer par la *térébenthine cuite* mêlée avec le *nitre* & la *gomme arabique*, & donnée à petites doses, qu'on augmenteroit successivement selon le besoin.

Plusieurs Médecins se servent aussi des injections, qui cependant pourroient très-facilement nuire. Les injections irritantes peuvent augmenter l'état inflammatoire de la maladie. Les remedes astringents sont manifestement nuisibles, & occasionent des stranguries & des dysuries chroniques. La *solution de Plenk* seroit plus convenable, si l'on étoit sûr que le mercure a quelque action sur ce virus, & qu'on n'eût pas lieu de craindre que l'injection ne favorisât son absorption.

Les purgatifs qu'on donne ordinairement dans les gonorrhées, ne sont d'aucune utilité : souvent

au contraire ils pourroient nuire, non-ſeulement en occaſionant par leur irritation des inflammations aux teſticules & aux glandes des aines, mais encore en favoriſant l'abſorption du virus. Ils ne peuvent convenir que dans le cas de ſaburre des premieres voies, qui rend l'urine âcre, ou qui augmente la diſpoſition inflammatoire : on ſe ſert alors de la *manne*, des *tamarins*, ou de la *crême de tartre.*

Souvent les gonorrhées ſont extrémement opiniâtres, & ne cédent point facilement aux remedes indiqués. On doit ſans doute en chercher la cauſe dans les échauffemens & dans les mauvais traitemens. Ne pourroit-on pas dans ce cas, ſe ſervir avec avantage des remedes mercuriels ? Ma propre expérience ne m'a rien appris de précis ſur ce ſujet : & je ne crois point qu'ils puiſſent agir directement contre le mal. C'eſt peut-être la précaution dont le malade uſe pour l'ordinaire, lorſqu'il ſait qu'on lui adminiſtre des remedes mercuriels, qui a la plus grande part au ſuccès ; ſur-tout lorſqu'on lui fait prendre en même temps une décoction de *bois de gayac.* Je ne crois pas d'ailleurs que le mercure ſoit nuiſible, & je ne vois pas comment il pourroit l'être.

Que le mercure n'ait point d'action ſur la gonorrhée chronique, c'eſt ce dont l'expérience m'a malheureuſement convaincu : & je dois avouer que je ne connois encore aucun remede propre pour cette fâcheuſe maladie. La *teinture d'antimoine de Jacobi* m'a une fois réuſſi.

Les gonorrhées ſimples réſiſtent auſſi ſouvent à

tous les remedes aſtringents, & ne ſe guériſſent quelquefois qu'avec le temps : il y en a qui cédent aux diurétiques forts, comme à la *teinture de cantharides.*

La gonorrhée ſymptomatique exige l'uſage du *mercure.*

## *Fleurs Blanches Vénérienes.*

Les *fleurs blanches vénérienes* different des bénignes, en ce qu'elles viennent à la ſuite d'une infection, & qu'elles ſont au commencement accompagnées de cuiſſon dans le vagin.

Elles different de la *gonorrhée*, en ce qu'elles n'attaquent que les perſonnes du ſexe.

L'inflammation n'eſt que dans le vagin, & rarement elle s'étend juſqu'à l'urethre : auſſi n'eſt-elle point accompagnée dans le commencement, d'autant de douleurs que la gonorrhée, parce que le vagin eſt d'un tiſſu plus lâche ; & c'eſt par-là même que ſouvent on ne la connoît point dans ſon premier temps.

C'eſt encore par la même raiſon, que la guériſon de cette maladie eſt beaucoup plus difficile que celle de la gonorrhée.

Les ſeuls diurétiques ne peuvent rien ; les remedes mercuriels, ſoit externes, ſoit internes, ſont ſouvent inutilement employés ; la maladie étant pour l'ordinaire enracinée, parce qu'elle a été ou méconnue, ou tenue ſecrete. Les remedes dépuratifs & fortifiants ſont ceux qui conviennent le mieux.

En général, la nature des fleurs blanches eſt auſſi inconnue que celle de la gonorrhée. Ne ſeroit-ce pas une eſpece de *dartres* dans le vagin, qui occaſione cette affluence conſidérable de mucoſité? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les gonorrhées négligées ſont ſouvent ſuivies d'*éruptions dartreuſes*; fait dont je ſuis convaincu par des expériences certaines.

D'ailleurs, comme les dartres indiquent preſque toujours un *virus ſcrofuleux*, les fleurs blanches & la gonorrhée n'appartiendroient-elles pas à la claſſe des maladies ſcrofuleuſes?

Et puiſque dans ces dernieres les remedes mercuriels ſont quelquefois avantageux, ne le ſeroient-ils pas également dans les fleurs blanches & dans la gonorrhée?

Et comme enfin le virus ſcrofuleux peut ſouvent être affoibli par la ſeule diete & le bon régime, ne pourroit-on pas expliquer par-là, pourquoi ces mêmes moyens ſont ſouvent ſi avantageux dans la gonorrhée?

## *Bubons.*

On donne ce nom aux *tumeurs vénériennes des aines*, qui ſont le plus ſouvent inflammatoires, & qui négligées, ſe terminent ordinairement par ſuppuration.

Les bubons ſurviennent, ou immédiatement après l'infection, ou lorſque dans une gonorrhée l'inflammation eſt très-conſidérable, qu'on a été trop purgé, ou trop échauffé, ou ils

ſurviennent enfin à la ſuite des chancres trop tôt guéris.

Dans les deux premiers cas, l'inflammation n'eſt que ſympathique ; mais dans le troiſieme, la matiere gonorrhoïque eſt ordinairement abſorbée, ce qui fait que le plus ſouvent l'écoulement ſe ſupprime ; dans le dernier cas, les bubons ſont un ſymptôme de la vérole.

Dans toutes ces circonſtances, on applique d'abord ſur la partie des remedes réſolutifs, juſqu'à ce que l'écoulement s'établiſſe. Les fomentations chaudes augmentent ſouvent la tumeur : les froides ſont beaucoup plus avantageuſes.

Lorſque l'inflammation eſt paſſée, on frote la tumeur avec l'*onguent Napolitain*, & l'on y applique pour le reſte du temps, l'*emplâtre mercuriel d'Edimbourg*.

Si la tumeur ne ſe réſout point, & qu'elle ſoit cependant en partie ramollie, on tâche de la faire ſuppurer : mais on doit ménager l'inciſion, de maniere à ne pas attaquer les parties ſaines. On la traite enſuite comme un ulcere vénérien.

Si la tumeur n'eſt que ſympathique, l'écoulement ſe rétablit ordinairement par ſa réſolution.

Mais ſi l'on eſt fondé à regarder la tumeur comme une ſuite du virus contenu dans les humeurs, on doit joindre aux remedes extérieurs le traitement interne.

### *Gonflement des Teſticules.*

Les mêmes cauſes qui agiſſent ſur les glandes

des aines, occaſionent auſſi ſouvent une *tumeur des teſticules*, qui ſe termine rarement par ſuppuration, mais le plus ſouvent par induration. On ne doit point par conſéquent en venir légérement à l'ouverture. On conduit la tumeur de la même maniere que les bubons; & l'on tâche ſur-tout d'établir l'écoulement. Il faut de plus défendre au malade de marcher, & lui faire porter un *ſuſpenſoir*. Si l'inflammation n'eſt que ſympathique, on peut employer les fomentations froides. On doit tâcher de diſſiper l'induration par des frictions mercurielles, de crainte qu'elle ne s'enracine.

### *Phimoſis & Paraphimoſis.*

On appelle *Phimoſis* la tuméfaction du prépuce, ſur-tout lorſqu'elle empêche qu'on ne le renverſe pour découvrir le gland; & *Paraphimoſis*, cet état du prépuce qui ne permet point de le ramener ſur le gland.

L'un & l'autre ſont pour l'ordinaire *inflammatoires*, & ſurviennent aux gonorrhées, par les mêmes cauſes qui produiſent *le gonflement des teſticules*, & les *bubons*.

On les traite par conſéquent de la même maniere. Lorſque la tumeur eſt ſi conſidérable, que le malade ne peut point uriner, ou qu'elle préſente une mauvaiſe couleur, on y fait des inciſions; & l'on traite la tumeur comme les autres ſymptômes vénériens.

## *Inflammation de la prostate.*

Il survient quelquefois dans les gonorrhées une *inflammation de la prostate*, qui s'ulcere facilement, s'endurcit, & donne lieu à des *stranguries*, & à des *ischuries*.

Pendant le temps de l'inflammation, on agit comme dans les autres tumeurs inflammatoires. Il faut bien prendre garde sur-tout, qu'il ne reste des indurations : car je ne connois aucun moyen extérieur assez actif pour les dissiper. Une incision externe seroit peut-être le remede le plus praticable.

## *Chancres.*

On entend par *Chancres*, des ulceres vénériens, particuliérement ceux qui viennent aux parties génitales, à la poitrine & au cou. Aux deux premiers endroits, ils surviennent souvent immédiatement après l'infection : ceux du cou sont communément le symptôme principal d'une vérole générale.

Il n'y a point de maladie vénériene qui cede mieux aux remedes mercuriels, que les chancres : mais aussi dans aucun autre cas, le virus vérolique n'est-il aussi facilement absorbé que dans ceux-ci. On doit pour cette raison, outre l'usage extérieur des remedes mercuriels, recommander avec soin des remedes internes en suffisante quantité : autrement la maladie externe pourroit bien se guérir, tandis que le venin vérolique resteroit

dans

dans le corps. Il faut par conſéquent non-ſeulement introduire dans le corps une ſuffiſante quantité de mercure, mais traiter encore pendant quelque temps les ulceres par les mercuriels cauſtiques, tels que le *ſublimé* ou le *précipité rouge*, afin de les tenir quelque-temps ouverts. Lorſqu'on eſt ſûr que le virus eſt évacué, ſi les ulceres réſiſtent encore, on peut ſe ſervir des *préparations de plomb*.

## *Condylomes.*

On appelle *condylomes*, les *puſtules cryſtallines* qui ſurviennent au gland & aux levres de la vulve : ils ont la forme des grains de raiſin, & deviennent ſouvent d'une groſſeur conſidérable.

Ils exigent, outre le traitement interne, l'application des cauſtiques, la ligature ou le ſcalpel. Le *précipité rouge* ou une diſſolution de mercure dans l'*eau forte*, réuſſiſſent quelquefois parfaitement.

## *Taches & verrues vénérienes.*

Les *taches* viennent ſouvent au viſage, & les *verrues* occupent le fondement. On appelle auſſi ces dernieres *fics* ou *mariſca*. Outre le traitement interne, il faut employer extérieurement un onguent fait de *précipité rouge*.

Il y a en *Amérique* une maladie endémique qui eſt ſporadique, mais qui ſe communique comme la vérole, & qui ſe guérit de même par le mer-

cure. Elle consiste également dans des verrues qu'on appelle *yaws*, ou *framboesia* à cause de leur ressemblance avec les *framboises*. Les François leur donnent le nom de *pian*. Quelques Médecins pensent que c'est de cette maladie que la vérole tire son origine.

### *Maladies des os vénériennes.*

Lorsque le virus vérolique se jette sur les os, il y produit des gonflemens qu'on appelle *tophus* ou *gommes*, tant qu'ils sont mous.

Les os dans ce cas se carient facilement, & le virus peut les détruire d'une maniere extraordinaire. Le plus ordinairement ces maladies se manifestent au crâne & aux os des jambes.

Outre le traitement interne, on tâche d'emporter la partie attaquée, par des caustiques mercuriels, ou à l'aide d'un instrument.

Souvent la tuméfaction produit une *exostose*, qui rend ordinairement les os fort fragiles.

Il est plus rare que les os se ramollissent tout-à-fait : l'usage mal-entendu du mercure, contribue peut-être à produire cette affection. J'ai vu un pareil cas où les os étoient devenus si mous, qu'ils cédoient à l'action des muscles, & se courboient d'une maniere singuliere. La partie muqueuse des os étoit dissoute, & les parties terreuses sans aucune espece de solidité.

# DU SCORBUT.

Le *Scorbut* eſt une putréfaction chronique des humeurs. On le connoît aux gencives fongueuſes, gonflées & ſaignantes, à une haleine puante indépendamment de toute affection des premieres voies, à une ſtupeur ou peſanteur particuliere du corps, à des taches, des ulceres & des douleurs dans les membres, qu'on ne peut déduire d'aucune autre cauſe.

Le ſang dans le commencement, n'eſt pas toujours putride: mais dans le progrès de la maladie, il ſe diſſout au point d'occaſioner les hémorrhagies les plus dangereuſes.

Cependant la cauſe du ſcorbut eſt bien différente de celle qui produit une fievre putride: c'eſt ce qu'on peut au moins conclure de la marche, & de la méthode curative différentes dans l'une & dans l'autre.

Au reſte, la diviſion que pluſieurs Auteurs ont faite du ſcorbut, en *ſcorbut chaud*, & *ſcorbut froid*, d'après la différence des remedes qu'on y emploie, n'eſt pas juſte: puiſque les fruits acides, de même que les plantes antiſcorbutiques chaudes, conviennent également à toutes ſortes de ſcorbut.

La diviſion en *ſcorbut acide*, *alcalin*, *muriatique* & *rance*, eſt encore moins fondée: car la nature de ce virus nous eſt abſolument inconnue.

Quoiqu'on ne puiſſe pas dire que le ſcorbut dépende toujours d'un virus particulier, c'eſt une

chofe cependant digne de remarque, que les *fcorbuts fporadiques* n'aient été connus pour la premiere fois que dans le feizieme fiecle.

Ne pourroit-on pas préfumer que le *virus fcorbutique* tire en partie fon origine, de même que le *fcrofuleux*, du virus vérolique?

Sur les vaiffeaux qui ont refté long-temps en mer, & où l'on fe nourrit de viandes falées, & d'eaux pourries, le fcorbut attaque toute forte de tempérament ; & l'on pourroit croire facilement, que fur terre même il dépend des caufes qui relâchent le corps, rendent les humeurs âcres, & empêchent la tranfpiration. Au moins il eft certain que le fcorbut vient pour l'ordinaire à la fuite de pareilles circonftances.

Il paroît cependant y avoir toujours une différence effentielle entre le fcorbut de *mer* & le fcorbut fporadique de *terre* : différence qu'on obferve fur-tout dans le traitement ; puifque fouvent la caufe principale de l'acrimonie fcorbutique paroît être une *pléthore abdominale*. Du moins la maladie exige fouvent des remedes qui défobftruent les vifceres du bas-ventre. On doit par conféquent fonger non feulement à corriger les humeurs, mais encore à diffiper les obftructions.

Il s'agit dans le traitement, de favoir jufqu'à quel point on pourroit changer ces circonftances. Pour guérir la maladie, il fuffit fouvent de tranfporter les malades des endroits humides & froids, dans des endroits plus chauds, de leur fournir

des alimens frais du regne végétal, de les égayer, & de leur faire faire de l'exercice.

L'air fixe paroît agir ſur le ſcorbut d'une maniere avantageuſe. Pour cet effet, on fait boire au malade de l'*eau de Selten*, avec du *vin de Champagne*, ou ſi cela ne peut pas ſe faire, d'une décoction de *drêche*. Il doit auſſi faire dans ſes repas un uſage continuel de fruits acides, & de plantes antiſcorbutiques. On peut encore lui donner l'acide vitriolique étendu dans du vin. On tâche de plus, de fortifier les organes digeſtifs par les remedes amers. Voyez *Elixir antiſcorbutique*.

On frote les gencives avec une diſſolution d'*alun* dans du *miel roſat*. Pour les ulceres on ſe ſert avec avantage de l'*eau d'arquebuſade de Theden*. On pourroit même les arroſer avec de l'air fixe, qu'on aura puiſé chez quelque braſſeur, avec des bouteilles vides.

Mais on doit s'occuper ſur-tout, de corriger les humeurs, & d'augmenter la tranſpiration.

## DES ÉCROUELLES.

Les *Ecrouelles* ſont des tumeurs des glandes, qui dépendent d'un *virus* particulier & ſpécifique, dont la nature nous eſt encore inconnue, mais qui paroît cependant devoir ſon origine au *virus arthritique* & *vérolique*.

Elles different des indurations ordinaires ou *ſquirrhes*, par leur plus grande mobilité, & une moindre dureté.

Ce virus attaque pour l'ordinaire le cou, les aisselles & le mésentere; mais chez les femmes il affecte aussi les mammelles. Lorsqu'il n'y a que la *glande thyroïdienne* qui en soit affectée, on l'appelle *goître* ou *bronchocele*; qu'il faut cependant distinguer d'une autre espece de *goître*, qui est endémique dans quelques pays, & dons nous parlerons dans la suite.

Quelquefois on n'observe point de glandes endurcies, quoique le virus scrofuleux soit dans le corps. On reconnoît cet état, sur-tout chez les enfans, à la disposition qu'ils ont aux inflammations des yeux, à la tuméfaction de la levre supérieure, aux fréquentes éruptions dartreuses, & à une digestion affoiblie malgré la bonté de l'estomac.

La nature de ce virus est encore absolument inconnue. Il est certain que toutes les *éruptions galeuses* sont souvent accompagnées de signes du *virus scrofuleux*. J'ai même souvent observé que les *dartres* forment un des symptômes de ce virus, & de plus, qu'elles viennent à la suite des *gonorrhées* négligées ou répercutées. On ne peut encore déterminer de quelle maniere toutes ces maladies sont liées entre elles, ni quelle est celle qu'on doit regarder comme la souche fondamentale & primitive des autres. Cependant comme on a jusqu'ici bien peu observé la gonorrhée & les fleurs blanches sous ce point de vue, il seroit important que nous eussions un plus grand nombre de *faits* ( *data* ); c'est pour ne pas en avoir eu assez, que nous n'avons

point encore regardé la maladie, comme pouvant être de même nature. Pour moi, il me paroît fort probable que le *virus ſcrofuleux* eſt une dégénération du *virus vérolique*, & qu'il eſt en même-temps la cauſe des *dartres*, des *gonorrhées* & des *fleurs blanches*. Au moins toutes ces maladies ſont ſouvent également contagieuſes.

Les glandes attaquées ſe terminent quelquefois par une ſuppuration fongueuſe. Elles peuvent auſſi dégénérer en ulceres galeux. L'obſtruction des glandes de l'abdomen, occaſione ſouvent une fievre conſomptive. Le virus même peut encore ſe jeter ſur les poumons, & y occaſioner des exulcérations & la phthiſie.

Juſqu'à préſent nous ne connoiſſons encore aucun remede ſûr contre ce virus. La *ciguë* & les *remedes mercuriels*, ſont quelquefois employés avec avantage; quoiqu'ils ne réuſſiſſent jamais à détruire complétement le virus. Voyez *éthiops antimonial*. On pourroit ſe ſervir extérieurement des fomentations de ciguë avec une éponge, ou même de l'*emplâtre de gomme ammoniaque avec le mercure*. Une bonne diete, c'eſt-à-dire l'abſtinence de tout aliment, & de toute boiſſon âcre & échauffante, la tranquillité de l'eſprit, le ſéjour dans des pays chauds, l'uſage interne & externe de l'*eau de mer*, & l'exercice, ont été ſouvent ſalutaires.

Il faut traiter les ulceres par le *précipité rouge*; on peut même employer l'*arſenic* avec avantage, lorſqu'ils ſont d'un très-mauvais caractere.

# DU RACHITIS.

Cette maladie n'attaque guere les adultes : elle s'obſerve pour l'ordinaire chez les enfans, mais rarement avant le ſixieme mois, ou après la dixieme année de leur âge.

On la reconnoît aux ſymptômes ſuivants : les bouts & les têtes des os, particuliérement de ceux des extrémités, ſe gonflent, tandis que leur partie moyenne diminue d'épaiſſeur & dépérit; les os ſe ramolliſſent au point de céder à l'action des muſcles, & de ſe courber; la tête groſſit d'une maniere extraordinaire; le bas-ventre s'enfle; les chairs ſont lâches, & la couleur de la peau eſt pâle; la digeſtion ſe fait mal, & il y a une diſpoſition aux aigreurs, ce qui fait que les dents ſont auſſi dans un très-mauvais état.

Cette maladie eſt nouvelle, & fut connue pour la premiere fois en Angleterre, entre l'année 1612 & 1620, où on lui a donné le nom de *rachitis* ( Rickets ). Les François l'appellent *noueure*.

La cauſe prochaine eſt un virus particulier, dont nous ne connoiſſons pas encore la nature, mais qui paroît avoir quelque affinité avec le virus *ſcrofuleux*.

Elle attaque de préférence les enfans nés de parens qui ont une matiere vérolique, ſcrofuleuſe ou ſcorbutique dans le corps, & qui ſont ſujets à pluſieurs paſſions de l'ame, comme auſſi les enfans mal nouris, élevés dans des endroits

humides

humides & mal-propres, & allaités par des Nourices mal-ſaines. Il eſt fort probable, quoiqu'il ne ſoit pas certain, que le virus même eſt héréditaire.

Pluſieurs enfans ont de la vivacité, & une intelligence extraordinaire pendant cette maladie; d'autres ſont ſinguliérement ſtupides. Chez les premiers il ſurvient ſouvent des exulcérations & des conſomptions; & les derniers ſont plus ſujets aux hydropiſies. Quelquefois les os reprennent leur premiere figure: mais d'autres fois ils conſervent leur difformité; ce qui donne lieu chez les femmes à des accouchemens fort laborieux. Le foie dans cette maladie eſt particuliérement affecté, de ſorte que les déjections ſont ſouvent tout-à-fait blanches: ce qui cependant ne dépend point d'une obſtruction du foie, mais dépend plutôt du mauvais état de la bile qui s'y ſépare; comme il paroît ſur-tout par la dégénération acide de toutes les humeurs, ſouvent ſi conſidérable, que la partie muqueuſe des os ſe diſſout, & que les os mêmes deviennent par-là fort fragiles.

On ne connoît encore aucun *ſpécifique* contre ce virus. L'objet principal qu'on doit ſe propoſer dans le traitement, c'eſt donc de corriger la diete, de faire tranſporter les enfans dans un air pur & ſec, de les tenir propres, & à l'abri de l'humidité, de leur donner des alimens de facile digeſtion, & légérement nourriſſants; de tâcher de réſoudre le *mucus* par des remedes doux, tels que la *terre foliée de tartre*, & le *tartre tartariſé*, de corriger les acides par la *magnéſie mu-*

*riatique*, & d'évacuer la ſaburre des premieres voies par la *rhubarbe.* Voyez *Liqueur de terre foliée de tartre.* Il faut encore entretenir une tranſpiration légere, par une décoction de *patience de marais* (rumex aquaticus), ou de *garence*, qu'on ne doit pas cependant prendre trop chaude; on tâche enſuite de fortifier les organes de la digeſtion par des remedes amers, & particuliérement par l'*extrait de fumeterre* (Voyez *Elixirs réſolutif* & *fortifiant*); & enfin, on fortifie les membres par l'uſage des bains froids. On peut preſcrire pour boiſſon ordinaire l'*eau de Selten*, très-avantageuſe quand on la prend en quantité ſuffiſante.

## DE LA PÉDARTRHOCACE.

On entend par cette maladie une eſpece d'ulcere qui eſt ou un ſymptôme du *rachitis*, ou du moins qui ſurvient dans les mêmes circonſtances.

Les enfans ſe plaignent d'une partie où l'on ne voit rien, & qui n'occaſione aucune ſenſation de douleur par la preſſion. Quelque temps après il s'y manifeſte une tumeur accompagnée d'un peu de tenſion, mais ſans dureté. Trois ou quatre ſemaines après elle devient rougeâtre, enſuite brune elle creve & donne un pus fluide & rougeâtre. L'ulcere même ſe prolonge juſques aux os, qui communément en ſont attaqués, ſe gonflent & ſe carient.

Il ne faut point confondre cette maladie avec le *ſpina ventoſa.* Elle en differe en ce qu'elle ſe

forme lentement, & avec moins de douleur, & qu'en général elle eſt beaucoup plus dangereuſe.

Si l'on parvient à connoître cette maladie avant que la tumeur ſe manifeſte, on doit auſſitôt purger & fortifier les organes de la digeſtion, & froter la partie avec un onguent mercuriel. Dès que la tumeur eſt formée, il faut en favoriſer la maturation pour l'ouvrir le plutôt poſſible. L'ouverture une fois faite, on ne doit point la traiter comme un ulcere ordinaire. Les deſſicatifs pourroient être fort nuiſibles, & il vaut mieux abandonner le tout à la Nature, qu'on doit ſeconder ſuivant les indications. Mais ſi l'ulcere eſt fort ſale, on peut ſe ſervir avec avantage du *précipité rouge*.

## DES EXANTHÉMES CHRONIQUES.

On entend par *exanthêmes chroniques*, ceux qui ne ſont point accompagnés de fievre, & qui ſe guériſſent rarement par la Nature ſeule. Preſque toutes les affections cutanées appartiennent à cette claſſe : mais je ne parle ici que de ceux qu'on ne peut négliger ſans nuire à la ſanté, & qui forment des maladies par eux-mêmes.

Ils dépendent preſque tous d'un virus ſcrofuleux, ſcorbutique ou vérolique. Il y en a cependant qui reconnoiſſent pour cauſe un virus particulier & ſpécifique, qui n'a aucun rapport avec les autres.

### *Croûte de lait.*

On appelle cette maladie chez nous *anſprung.* Les enfans, ſur-tout ceux qui ſont encore à la mamelle, y ſont ſujets. Il leur vient au viſage de petites puſtules plates, rouges, qui cauſent une grande démangeaiſon, & qui contiennent un pus jaunâtre.

Quoique dans cette éruption les enfans paroiſſent pour l'ordinaire gais & diſpos, il paroît cependant qu'elle doit ſon origine à quelque virus interne, qui vraiſemblablement eſt de nature ſcrofuleuſe : ce qui ſemble le prouver, ce que ce ſont les enfans nés de parens ſcrofuleux, ou allaités par de telles Nourices, qui ſont particuliérement ſujets à cette affection, & qu'elle ſe complique communément avec les *écrouelles.* On connoît un enfant diſpoſé à cette éruption, à un viſage trop gros proportionnellement aux autres parties du corps, à des plaques d'un rouge foncé ſur les joues, aux urines fétides, & à une démangeaiſon qui l'oblige à ſe grater le viſage.

Cette maladie peut durer juſqu'à l'âge de ſix ou ſept ans, & ſe diſſipe communément d'elle-même à cette époque.

C'eſt ſans doute, comme nous l'avons déjà remarqué, l'éruption d'un virus interne : mais on pourroit conclure du bien être de l'enfant, & de l'inefficacité de tous les remedes internes, que l'exanthême une fois établi ne dépend plus de ce virus, mais qu'il eſt entretenu par lui-même, &

par les frotemens continuels de l'enfant, & que dès-lors on doit le considérer comme une simple maladie de la peau. Néanmoins il n'est pas prudent de la traiter par des remedes dessicatifs, parce que la rentrée de cette acrimonie cutanée entraîne nécessairement des suites fâcheuses. On doit plutôt la regarder comme une affection à laquelle la Nature s'est accoutumée, & que l'Art ne peut guérir sans lui nuire.

Tout ce qu'on pourroit faire dans ce cas, seroit de sévrer l'enfant, s'il tette encore, sur tout lorsqu'on sait que la Nourice fut sujette à cette maladie dans son enfance ; parce qu'elle n'est pas seulement héréditaire, mais qu'elle se communique encore facilement par voie de contagion.

Les remedes spécifiques contre le *virus scrofuleux* ne conviennent point ici, par la raison que la maladie n'est point nuisible par elle-même ; & que l'usage des ces remedes peut l'être, sans qu'on soit assuré de détruire le virus par leur moyen.

Il semble souvent que la lymphe soit corrompue par le simple effet de l'irritation. Chez les enfans cet exanthême remplace souvent la diarrhée ou la toux qui surviennent d'ordinaire à chaque éruption de dents, & se desseche de nouveau, après que l'irritation a cessé par l'éruption même de la dent.

### *Achores.*

Ces exanthêmes viennent à la tête ; ils sont

de même nature que la *croûte de lait*, ils exiſtent dans le même temps, ou la ſuivent immédiatement.

Ils ſont auſſi peu dangereux que la *croûte de lait* : & l'on doit par conſéquent les traiter de la même maniere.

### *Favus.*

C'eſt une autre eſpece d'exanthême de la tête, qui conſiſte dans un amas de petits ulceres qui participent plus de la nature de la gale, & qui donnent un pus reſſemblant au *miel*.

On y remédie le plus ſouvent en coupant les cheveux : & l'on peut ſe ſervir ici avec plus de ſureté du *précipité blanc*, ſur-tout lorſqu'on a entretenu un véſicatoire ouvert pendant quelque temps.

### *Teigne.*

On conduit tout autrement la *Teigne*, qui par ſa nature eſt fort différente des exanthêmes précédents. Elle ſe communique par contagion, & ne ſe diſſipe guere ſans le ſecours de l'Art.

Il ſe forme une croûte ſeche ſur la tête, quelquefois de l'épaiſſeur d'un pouce, d'une couleur jaune, verdâtre, ou blanchâtre, & qui couvre toute la tête. Il y a communément un endroit d'où coule un pus fétide, qui pourroit ſervir à inoculer la teigne.

Cet exanthême paroît être une maladie des *bulbes* des cheveux, plutôt que l'effet de quelque

cause interne. Au moins il n'est point entretenu par une telle cause ; puisque les remedes internes n'ont aucune efficacité contre lui.

Le déracinement des cheveux est un moyen plus efficace. Il faut, pour cet effet, couvrir la tête avec un emplâtre à la fois émollient & agglutinatif, l'y laisser pendant quelque temps, & l'arracher ensuite, de façon que les cheveux suivent avec leurs racines, attachés à l'emplâtre. Mais tout emplâtre émollient n'est point propre à cela ; on doit y joindre en même temps des *escharotiques* légers. Les sels alcalis sont singuliérement propres à ramollir les croûtes les plus dures & les plus indissolubles.

### *Plique Polonoise.*

La *Plique Polonoise* est une maladie des cheveux essentiellement différente de la *teigne*. Les Tartares, les Russes & les Polonois y sont particuliérement sujets ; & elle est chez eux endémique.

Une humeur gluante & particuliere qui suinte de la tête, fait que les cheveux se collent ensemble, & forment des tresses qui s'accroissent souvent à une longueur considérable.

Cette maladie, plus particuliérement que les autres de cette espece, paroît dépendre d'un virus interne qui l'entretient. L'éruption de l'humeur est précédée de douleurs violentes de la tête, du cou & des articulations : & lorsqu'elle ne peut pas avoir lieu, il lui succede des ulceres de

mauvais caractere dans d'autres endroits, & particuliérement aux ongles, la cécité, des convulsions & des délires. Tous ces symptômes cependant peuvent cesser par l'éruption de l'humeur, qu'on doit considérer alors comme critique.

La maladie est héréditaire & contagieuse. Au reste, nous ne savons rien de certain touchant l'origine & la nature de son virus. On a voulu lui assigner pour cause la mal-propreté; mais l'entortillement des cheveux que celle-ci occasione, est bien différent de la véritable *Plique Polonoise.*

L'Art ne fournit non plus aucun remede contre ce virus. Tout ce qu'il peut faire, c'est de favoriser l'éruption lorsqu'elle est difficile, par des émollients appliqués sur la tête, par les diaphorétiques & les vésicatoires; & de prévenir avec soin la rentrée de l'humeur : aussi est-il extrêmement dangereux de couper les cheveux ainsi collés; & la maladie même est par cette raison incurable.

## *Dartres.*

Les Auteurs appellent cette maladie en latin *herpes* ou *impetigo*, & les François lui ont donné le nom de *dartres.*

Elles consistent dans de très-petits ulceres de la peau qui ne donnent jamais un véritable pus, mais qui sont ordinairement secs, ou bien rendent une humeur âcre, & tombent en écailles, sans cependant se dissiper. Elles différent encore des autres exanthêmes, en ce qu'elles sont au niveau de la peau, & qu'elles s'y étendent de plus en plus, ou

changent

changent de place à la maniere d'un éryſipele.

Il y a un exanthême qui eſt bien dartreux, mais d'une nature plus chaude, & approchante des exanthêmes éryſipélateux : on l'appelle *dartre miliaire* (herpes miliaris).

Les dartres attaquent particuliérement les conſtitutions ſcrofuleuſes : mais elles dépendent auſſi quelquefois, comme l'éryſipele, d'une ſimple acrimonie bilieuſe ; ſouvent elles ſont encore la ſuite des hémorrhoïdes ſuprimées. Le virus gonorrhoïque même paroît être de nature dartreuſe, puiſque ſa ſuppreſſion eſt ſouvent ſuivie de dartres.

S'il exiſte effectivement des *dartres véroliques*, ou ſi elles dépendent toujours d'un *virus gonorrhoïque*, c'eſt ce que je ne ſaurois affirmer. Il eſt certain que dans les maladies vénérienes il ſurvient ſouvent des dartres qui ne cédent point à l'uſage du mercure : quoique les remedes mercuriels cauſtiques, ſur-tout employés extérieurement, ſoient les moyens les plus efficaces pour combattre les dartres.

Cet exanthême en général mérite l'attention de tous les Médecins. La connoiſſance de ſa nature & de ſon origine pourroit répandre beaucoup de lumieres ſur les *ulceres plats carcinomateux*, les *écrouelles*, les *fleurs blanches* & la *gonorrhée*.

Lorſque la cauſe eſt une bile âcre, on ſe contente de quelques purgatifs mercuriels, & d'un véſicatoire appliqué ſur les dartres mêmes.

Mais ſi l'on a lieu de préſumer un virus ſcrofuleux, on emploie extérieurement le *précipité*

*blanc* & le *magistere de Saturne*, dont on doit souvent continuer l'usage pendant quatre ou cinq mois sans interruption.

Les remedes internes consistent dans une bonne diete, & dans des décoctions dépuratives & sudorifiques, qui peuvent contribuer beaucoup à la guérison de la maladie.

Si l'on soupçonne d'ailleurs un virus vérolique, on donne intérieurement le *sublimé*, ou la *dissolution du mercure dans l'acide nitreux* : mais le principal est toujours d'observer une bonne diete, & de travailler à corriger en général les humeurs.

## *Gale.*

La *Gale* consiste dans des ulceres distincts, prurigineux, & qui contiennent une simple humeur ou un véritable pus.

Dans le premier cas, on l'appelle *seche* ; & dans le second, *humide*. Toute gale ne suppure point ; mais toute suppuration est communément précédée d'une telle humeur. . . . . . (19).

La gale commence d'ordinaire par se manifester aux mains ; mais il est très-rare qu'elle attaque le visage.

---

(19) Immédiatement après ces mots, l'Auteur ajoute : *La plûpart des gales seches sont (ou deviennent) donc humides ; mais toute gale humide n'est point seche.* C'est du moins le sens que nous avons cru trouver dans le texte Allemand : *die meisten trocknen kratzen Werden daher feuchte, aber nicht jede feuchte kratze Wird eine trockne.*

Elle dépend :

1°. D'une diſpoſition ſcrofuleuſe & ſcorbutique, où l'on peut la conſidérer comme une éruption de ces virus ;

2°. D'un virus vérolique ; mais dans ce cas les ulceres cauſent plus de douleur que de démangeaiſon, & attaquent même ſouvent le viſage ;

3°. Elle ſe communique par voie de contagion ;

4°. Elle ſurvient quelquefois à la ſuite des fievres aiguës, & pour-lors elle eſt ordinairement accompagnée d'un peu de fievre : ce cas cependant eſt le plus rare, & n'a lieu que dans les camps, ou bien dans certaines ſaiſons de l'année ;

5°. Quelquefois la gale eſt la criſe d'une *fievre intermittente*, ou de la *mélancholie*.

La cauſe eſt un virus particulier qui ſe communique aiſément par contagion. Quelques Médecins croient que ce ſont des vers qui cauſent la gale, en dépoſant leurs œufs dans la peau, & en y produiſant par-là des ulceres qui cauſent la démangeaiſon. On ne peut pas nier que ſouvent on n'ait trouvé des vers dans les ulceres : mais ces vers paroiſſent être plutôt l'effet que la cauſe de la gale ; du moins on ne peut abſolument concilier l'opinion contraire avec les phénomenes que préſente la gale critique, & celle qui alterne par métaſtaſe avec quelque autre accident.

On conduit le traitement ſuivant les diverſes circonſtances que nous venons d'expoſer.

Dans une diſpoſition ſcrofuleuſe & ſcorbutique, on parvient très-ſouvent à la guérir par

l'usage interne du *ſoufre*, & ſur-tout des *foies de ſoufre alcalins*, au moyen deſquels on tâche d'exciter ſouvent la ſueur. Si cela ne ſuffit point, on emploie extérieurement le *précipité blanc*, ou l'on fait prendre au malade des bains chauds, dans leſquels on a diſſous quelques drachmes de *foie de ſoufre*.

On traite la gale vérolique intérieurement par le *ſublimé*, & extérieurement par le *précipité rouge*.

La gale communiquée par voie de contagion, ſe guérit ordinairement par le ſeul uſage extérieur du *précipité blanc*.

Si elle conſiſte dans de petites puſtules, & qu'elle paroiſſe plutôt être une *gale ſeche*, c'eſt-à-dire, qu'elle ne donne qu'une humeur âcre; & ſi de plus elle eſt, pour ainſi dire, épidémique, ou du moins qu'elle attaque pluſieurs perſonnes à la fois : dans ce cas, l'*acide vitriolique*, pris intérieurement, eſt un excellent remede.

Dans une gale *critique*, on ne doit rien faire : ſi elle duroit trop long-temps, on tâche d'évacuer le virus par des ulceres artificiels, ou par des remedes internes.

## *Lepre.*

Ce que les Grecs ont appellé *Lepre*, eſt une eſpece de *gale humide*, ou plutôt de *dartres*. Elle ne differe des exanthêmes précédents, qu'en ce que non-ſeulement tout le corps, mais encore le viſage eſt couvert d'une croûte épaiſſe & furfu-

racée, ſous laquelle la peau eſt communément rouge.

Les noms de *Vitiligo*, *Morphœa*, *Alphus*, *Leuce* & *Melas* qu'on trouve dans les Auteurs, paroiſſent être des eſpeces de cette maladie.

Cette eſpece de lepre s'obſerve ſouvent chez nous, & l'exanthême paroît être de nature dartreuſe ou herpétique. Les perſonnes attaquées de cette maladie, ont ordinairement des glandes ſcrofuleuſes : & j'en ai guéri par l'uſage interne & externe du foie de ſoufre ; quelquefois cependant elle eſt ſuivie d'une conſomption mortelle.

Une bonne diete, des bains chauds, la *décoction du bois de gayac* bien concentrée & priſe chaude matin & ſoir, de maniere qu'elle procure des ſueurs abondantes, ſont des remedes également avantageux ; ſur-tout lorſqu'on en continue aſſez long temps l'uſage.

## *Eléphantiaſis.*

On donne auſſi le nom de *lepre* à cette maladie : mais elle en differe par un plus grand nombre de ſymptômes malins, & en ce que la peau devient dure, inſenſible & raboteuſe, de maniere qu'elle a quelque reſſemblance avec celle des éléphans. Les pieds ſur-tout deviennent ſi difformes dans cette maladie, qu'ils reſſemblent à ceux de cet animal, duquel elle a auſſi tiré ſon nom.

De plus, les levres s'enflent, les narines ſe dilatent, & les boutons de la peau deviennent communément des ulceres très-malins.

Dans ſon commencement cette maladie eſt fort difficile à connoître : cependant les endroits de la peau où le mal doit éclater, changent de couleur & deviennent inſenſibles ; les poils même de ces parties perdent leur couleur naturelle.

La maladie eſt endémique en Arabie : & c'eſt celle que *Moïſe* a décrite dans ſes Loix du *Lévitique.* Ceux qui veulent lui conſerver le nom de *Lepre* l'appellent *Lepre des Arabes*, pour la diſtinguer de celle dont nous avons parlé dans l'article précédent, & qu'ils appellent *Lepre des Grecs.*

La cauſe eſt un virus particulier, qui eſt bien différent du virus vérolique, & qui ne peut ſe guérir par le *mercure.*

On la traite au reſte comme la *Lepre.* Aux *Indes* on emploie extérieurement une eſpece de *cuſcuta* dont on fait une bouillie avec le ſuc de citron, & de laquelle on frote les taches & les boutons de la peau.

Un ſymptôme particulier à cette maladie eſt une *lubricité* irréſiſtible : auſſi les Anciens l'ont-ils quelquefois guéri par la *caſtration.* La ſécrétion trop abondante de la ſemence ſeroit-elle donc la cauſe de cette maladie ?

## DES ULCERES CHRONIQUES.

Quoiqu'on regarde communément ces maladies comme appartenant ſeulement à la Chirurgie : leur connoiſſance cependant eſt d'autant plus indiſpenſable pour le Médecin, que d'ordinaire

elles font fort étroitement liées avec les dispositions internes du corps ; & que souvent dans leur traitement, il n'y va pas moins que de la vie du malade.

On appelle *ulcere* un endroit du corps dont les parties solides sont séparées les unes des autres, & donnent du pus.

L'essence donc de l'ulcere consiste dans la suppuration. Le pus même est une humeur lymphatique altérée : & vraisemblablement il ne se forme point de la dissolution des parties solides ; puisqu'il y a des ulceres qui peuvent durer plusieurs années sans une déperdition notable de ces parties. Il n'est pas non plus fourni par le sang, qui ne présente quelquefois aucune apparence de pus dans les ulceres ordinaires.

On observe à la vérité dans la *fievre secondaire* de la *petite vérole*, une pareille *métastase* du pus : mais la suppuration de la petite vérole même, ne se fait originairement que dans les boutons. Ainsi, le pus n'est vraisemblablement qu'une lymphe altérée & corrompue dans l'ulcere même : c'est-à-dire, que le virus ou l'acrimonie occasione, en irritant, un spasme dans les extrémités des vaisseaux, empêche par-là la sécrétion d'une *lymphe* pure, & produit le *pus* ; d'où vient aussi que plus cette acrimonie est légere, plus le pus approche de la bénignité de la lymphe, & que réciproquement, plus elle est considérable & maligne, plus le pus est de mauvais caractere, âcre & corrompu.

La cause irritante est ou passagere ou perma-

nente : c'eſt-à-dire, que l'acrimonie a ſon ſiege uniquement dans l'ulcere, & peut alors être évacuée promptement par la ſuppuration ; ou qu'elle exiſte hors de l'ulcere, & agit ſans ceſſe ſur lui, de ſorte que dans ce cas l'ulcere ne peut ſe guérir qu'après que l'acrimonie qui l'entretient a été enlevée. Il y a encore un troiſieme cas ; c'eſt lorſque l'acrimonie exiſte à la vérité dans l'ulcere, mais de maniere qu'elle ſe communique au ſang, & établit ainſi un foyer qui à ſon tour entretient continuellement l'ulcere.

Cetre acrimonie enfin, dépend de cauſes intérieures ou extérieures : les unes & les autres peuvent être ou paſſageres ou permanentes.

Une acrimonie interne eſt *paſſagere* toutes les fois qu'elle s'eſt jetée toute entiere ſur l'ulcere, & qu'il n'y a plus de nouvelle acrimonie qui agiſſe ſur lui : tel eſt par exemple le cas d'un phlegmon ordinaire extérieur. Elle eſt *permanente*, lorſqu'il reſte encore dans le corps une acrimonie qui continue toujours d'agir ſur l'ulcere.

Les acrimonies extérieures ſont ordinairement paſſageres : mais elles peuvent également devenir permanentes en infectant le ſang, & en y établiſſant des foyers ; comme cela peut arriver dans les ulceres véroliques.

Dans le traitement il s'agit principalement :

1°. De détruire l'acrimonie, ou de hâter ſon évacuation ; &

2°. De réunir les parties ſéparées.

On remplit la premiere indication, en évacuant directement l'acrimonie irritante, ou en s'oppo-

ſant

ſant à ſon action : c'eſt ainſi qu'on cherche par des remedes émollients à diſſiper le ſpaſme des vaiſſeaux pour faciliter par ce moyen l'évacuation de l'acrimonie,

Dès que la plus grande partie de l'acrimonie eſt enlevée, ce qu'on reconnoît à la bénignité du pus, & au bon état des parties ſolides, on tâche de réunir ces mêmes parties, de les cicatriſer & de favoriſer la guériſon de la plaie. On croyoit autrefois, que le pus n'étoit que le produit de la diſſolution même des parties ſolides, & qu'un ulcere ne pouvoit être guéri ſans que la Nature n'eût auparavant rétabli les parties organiques perdues : mais les obſervations paroiſſent prouver qu'il eſt rare que les parties ſolides éprouvent une déperdition conſidérable ; & ſecondement, que la guériſon n'a lieu que par la formation d'un nouvel épiderme. Il faut donc, ſans attendre la génération de nouvelles parties, tâcher, dès que l'ulcere eſt net, de réunir les parties ſéparées, par des bandages, & par des remedes fortifiants & aſtringents, à la claſſe deſquels appartiennent ſur-tout l'*eau froide* & le *quinquina*.

### *Ulcere local bénin.*

On comprend ſous ce nom, tous les ulceres qui ſurviennent à des corps ſains à la ſuite de quelque acrimonie, qui donnent un pus très-bénin, & qui, bien conduits, ſe guériſſent facilement.

Leur traitement doit être plutôt *expectant*

qu'*agiſſant*, attendu que la Nature même en opere très-facilement la guériſon. On tâche ſeulement d'écarter tout ce qui pourroit produire un nouveau *ſtimulus*. Un ſimple bandage léger, & tout au plus des fomentations émollientes, ſont tout ce que l'Art doit faire.

*Ulcere local malin.*

On entend par ce nom, un ulcere qui dépend principalement d'une acrimonie paſſagere, mais que d'autres cauſes irritantes entretiennent & corrompent.

Ces cauſes ont lieu :

1°. Lorſque l'inflammation précédente a été trop forte, & qu'il y a une tendance à la gangrene.

On tâche alors d'arrêter cette tendance par des fomentations d'eau froide, de quinquina avec du ſel ammoniac, & de procurer par-là une bonne ſuppuration.

2°. Lorſque l'inflammation a été trop profonde, & qu'on n'a fait l'ouverture de l'ulcere, ni aſſez profonde, ni aſſez-tôt.

Dans ce cas le pus diſſout ordinairement beaucoup de parties ſolides, & ſa mixtion eſt tellement altérée, que par le contact de l'air extérieur il acquiert aiſément une qualité putride. On tâche alors d'ouvrir aſſez profondément l'ulcere, & de le nétoyer de tout ſon pus. Mais cette derniere opération doit ſe faire par les ſeuls émollients, à moins qu'il n'y ait une diſpoſition à la gangrene.

3°. Lorſque l'acrimonie contenue dans l'ulcere eſt ſi forte qu'elle continue d'occaſioner des inflammations aux parties ſolides voiſines, & qu'elle empêche par-là la ſécrétion d'un pus louable.

Des fomentations émollientes chaudes ſuffiſent ordinairement pour diſſiper la tenſion des parties ſolides, & pour favoriſer par-là l'évacuation de l'acrimonie.

4°. Lorſqu'il y a tendance à la putridité, & que l'ulcere eſt trop expoſé à l'air extérieur, qui, comme on ſait, favoriſe la putréfaction.

Comme dans tout ulcere il y a un degré plus ou moins haut de putridité, c'eſt une regle générale qu'il faut tenir les ulceres à l'abri de l'action de l'air extérieur, par des bandages convenables.

5°. Lorſqu'un ulcere eſt trop expoſé au froid.

Rien ne favoriſe plus une bonne ſuppuration que le chaud, & rien au contraire ne lui eſt plus nuiſible que le froid : on pourroit très-bien expliquer ce phénomene, parce que le froid occaſione un ſpaſme des petits vaiſſeaux, & que le chaud au contraire y produit un relâchement, tel qu'il eſt néceſſaire à la ſécrétion d'un pus louable.

6°. Lorſque les parties du corps attaquées de l'ulcere, ſont dans un trop grand mouvement.

C'eſt pourquoi les ulceres des pieds ſe guériſſent ſi difficilement, & que le repos eſt néceſſaire à la guériſon de tous les ulceres.

7°. Lorſque l'inflammation précédente a été trop foible.

De cette nature ſont les ulceres qui avant

d'être ouverts, contiennent beaucoup d'humeurs aqueuſes. On doit alors tâcher de décider un degré convenable d'inflammation, par des remedes irritants. Parmi ces derniers, les mercuriels cauſtiques ſont communément ceux qui conviennent le plus; quelquefois les ſeuls fortifiants & aſtringents ſuffiſent.

8°. Lorſque les parties ſolides de tout le corps ſont trop relâchées & trop foibles.

Une bonne ſuppuration exige toujours des forces; il faut par conſéquent, en cas de foibleſſe, les ſoutenir par des remedes fortifiants, & ſurtout par l'uſage interne du quinquina.

9°. Lorſqu'un ulcere eſt mal conduit.

Un grand nombre de Chirurgiens commettent cette erreur, en abuſant des remedes irritants, qui rendent ſouvent malins & longs, des ulceres qui, abandonnés à eux-mêmes, auroient été bientôt guéris par la Nature.

10°. Lorſque les bords de l'ulcere ſont fongueux & durs, ce qui peut dépendre de toutes les autres cauſes précédentes.

On tâche dans ce cas d'emporter les parties fongueuſes, par les cauſtiques convenables, par la ligature ou par le ſcalpel.

Avant de traiter des ulceres qui dépendent d'un acrimonie interne & permanente, il eſt à propos de parler d'une regle de pratique, qui n'a pas encore été juſqu'ici bien développée.

On a bien des expériences qui prouvent que des ulceres qui ont été ouverts pendant longtemps, ne peuvent être guéris ſans nuire à la ſanté.

De-là quelques Médecins ont abſolument défendu de guérir les vieux ulceres.

Mais on a auſſi des expériences qui atteſtent qu'on peut en guérir pluſieurs ſans conſéquence : & comme un ulcere eſt toujours un mal dont on eſt bien-aiſe de ſe voir délivré, & qui par lui-même pourroit avoir des ſuites fâcheuſes ; il ne ſeroit pas indifférent de donner des regles certaines, d'après leſquelles on pût déterminer quels ſont les ulceres qu'on doit guérir ou non.

Ce qu'on peut déduire de toutes les obſervations que nous avons, c'eſt qu'on peut guérir en ſûreté tout ulcere, quelque ancien qu'il ſoit, & quelque avantageux qu'il ait été en procurant l'écoulement continuel d'une acrimonie cachée dans le corps, pourvu qu'on établiſſe dans le voiſinage un cautere, dont on n'a pas à craindre de ſuites auſſi fâcheuſes que de la part d'un ulcere.

On peut également guérir en ſûreté, même ſans avoir pratiqué un cautere, les ulceres entretenus par quelque acrimonie contenue dans le corps, mais qu'on peut enlever par le moyen des remedes : de cette nature ſont les ulceres véroliques.

Mais on ne doit entreprendre la guériſon des ulceres qui dépendent d'une acrimonie cachée, ou qui ont déjà duré ſi long temps, que la Nature s'eſt trop accoutumée à cette évacuation, ſans les remplacer par des cauteres.

On doit d'ailleurs faire attention aux ſuites de la guériſon d'un ulcere : dès qu'on apperçoit qu'elle eſt ſuivie de quelque ſymptôme ſuſpect, il

faut l'ouvrir de nouveau, & en rétablir le cours.

### *Ulceres dépendants d'acrimonie bilieuſe.*

Un éryſipele négligé occaſione ſouvent des ulceres chroniques, contre leſquels les remedes évacuants internes ſont d'une grande efficacité.

Il y a auſſi des ulceres aux jambes qui dépendent de quelque vice du foie, & qui paroiſſent en être quelquefois des *dépôts métaſtatiques.* Il ſurvient à la jambe dans ce cas, un petit ulcere dur, profond, plus ou moins douloureux, & qui empêche le mouvement. La peau qui le couvre conſerve ſon état, & l'ulcere groſſit petit-à-petit, ſans cependant perdre ſa dureté. On obſerve enfin dans le fond une fluctuation; & pour-lors on n'eſt plus à temps de l'ouvrir, les os étant déjà pour l'ordinaire attaqués. L'unique moyen qui paroît reſter eſt l'amputation; mais elle garantit rarement de la mort, à cauſe de nouveaux dépôts qui ſe forment facilement dans d'autres parties du corps.

### *Ulceres vénériens.*

Ce ſont des puſtules communément rouges dans le commencement, qui donnent une humeur âcre, & qui finiſſent par former des *ulceres* rougeâtres & indolents. Le pus eſt verdâtre, & rend une odeur particuliere qu'on ne peut définir.

Lorſque les ulceres ſont nets, on ſe contente

d'abord du traitement intérieur, & on les panse seulement avec un onguent mercuriel émollient: mais s'ils sont mal-propres, on les traite par des remedes mercuriels caustiques. Quand ils cédent au traitement intérieur, on est assez sûr que le virus vérolique est évacué : mais si après l'usage interne & complet des mercuriels ils persistent encore, on peut communément les guérir par les *dessicatifs*; pourvu cependant qu'ils aient suffisamment suppuré, & qu'ils soient tout-à-fait nets.

*Ulceres scorbutiques.*

Les *ulceres scorbutiques* donnent un pus sanguinolent & fétide; les parties affectées sont fongueuses, & d'une couleur bleuâtre.

L'*acide vitriolique* & le *quinquina*, employés intérieurement & extérieurement, sont très-efficaces. On peut encore porter les vapeurs d'air fixe sur les parties ulcérées avec beaucoup d'avantage. Voyez *Air fixe*.

*Ulceres scrofuleux.*

Les *ulceres scrofuleux* ont constamment leur siege dans les glandes. Leur suppuration ne se fait que très-lentement; & c'est pourquoi il ne faut pas se presser de les ouvrir. Ils rendent les parties solides fongueuses, & au lieu d'un pus louable, ils donnent le plus souvent une humeur âcre & visqueuse.

On doit premierement songer à ramollir les

parties dures : ce qu'on opere ſouvent par l'uſage extérieur de la *ciguë*. Si elle ne ſuffit pas, on ſe ſert des remedes mercuriels cauſtiques. On acheve la guériſon par les bains froids, l'uſage intérieur du *quinquina*, & l'application externe des préparations de plomb.

### *Dartre rongeante.*

Il y a des ulceres qui n'occupent que la ſuperficie de la peau, mais qui rongent & conſument les chairs voiſines, & qu'on appelle pour cette raiſon *ulceres phagédéniques* ou *eſthiomenes*. Ils ſont ſouvent ſi malins & ſi opiniâtres, qu'on les prendroit pour des *ulceres carcinomateux*.

Cependant ils cédent ſouvent à l'uſage interne & externe du *ſublimé* & de l'*arſénic*. Lorſqu'ils ſont plats, ſans être fort grands, on parvient à les guérir par le *précipité blanc*. Mais ſouvent ils ſont extrêmement opiniâtres ; & l'on eſt pour-lors fondé à les regarder comme des eſpeces de *cancer*.

## DU CANCER.

On le diviſe en *cancer oculte* & en *cancer ulcéré*. Le premier a ſon ſiege dans les glandes. Les tumeurs des glandes qui ſont accompagnées d'une douleur piquante, ſe terminent communément en ulceres carcinomateux.

Le *cancer ulcéré* eſt d'une nature plus maligne, plus corroſive, extrêmement plus douloureuſe & plus fétide.

Les

Les cancers different des *ulceres phagédéniques*, parce qu'ils naissent des glandes endurcies & douloureuses, par leur plus grande fétidité & leur tuméfaction fongueuse, mais sur-tout par l'opiniâtreté avec laquelle ils résistent à tous les efforts de l'Art.

Comme le cancer occulte n'occupe que les glandes, & qu'il survient des cancers ulcérés dans les parties même musculeuses, il s'ensuit que tout cancer ulcéré ne vient point à la suite d'un occulte.

En Angleterre les *Ramoneurs* sont souvent attaqués d'ulceres malins au *scrotum*, qu'ils appellent *verrues fuligineuses* (*ruswarzen*); les Auteurs leur donnent le nom de *cancer du scrotum*.

Ces ulceres attaquent successivement les testicules; & de là la maladie se propage jusqu'au bas-ventre, où elle occasione une gangrene mortelle.

Comme cette maladie n'existe point chez nous, il est vraisemblable que la *suie* du *charbon de pierre* possede quelque âcreté particuliere qui occasione ces ulceres rongeants.

Il n'y a que l'extirpation des testicules qui puisse secourir le malade : mais elle ne peut se faire avec succès que dans le cas où les testicules ne sont pas encore ulcérés, ou ne le sont du moins que depuis peu. Dès que le mal a gagné les parties internes du bas-ventre, tout secours devient inutile.

Il n'est pas encore décidé si le cancer est une affection purement locale, ou s'il dépend

de quelque virus particulier exiſtant dans le corps.

Comme le cancer ne vient ſouvent que de cauſes internes ſans aucune cauſe extérieure, on ne conçoit pas pourquoi on le regarderoit comme une affection purement locale. Il eſt évident qu'il doit y avoir une diſpoſition particuliere interne, qui eſt enſuite augmentée par d'autres cauſes, & ſur-tout par les paſſions de l'ame, & par la ſuppreſſion des hémorrhagies habituelles.

Mais, ſi le cancer ſuppoſe un virus particulier, ſans lequel aucune tumeur des glandes ne puiſſe ſe terminer en cancer ulcéré, c'eſt une queſtion que je ne ſaurois décider. Il eſt vrai qu'on y obſerve ſouvent un virus ſcrofuleux : mais les indurations ſcrofuleuſes ne ſe terminent pas toujours en cancers ulcérés. Vraiſemblablement le virus qui rend par ſon irritation un ulcere carcinomateux, ne doit pas être toujours de même nature : & c'eſt par-là même qu'on pourroit expliquer les différentes formes de ces ulceres, & l'incertitude & la difficulté de leur guériſon. Il eſt même poſſible que le virus corroſif ſe déclare d'abord dans le cancer, & qu'il y ſoit occaſioné par une diſpoſition particuliere des parties ſolides.

Les remedes internes ont juſqu'à préſent fort peu réuſſi; la *ciguë* & l'*arſenic* employés intérieurement & extérieurement, ont été quelquefois utiles; quelquefois auſſi la ſeule diete, le repos & la tranquillité de l'eſprit, & les boiſſons dépuratives ont diſſipé des cancers occultes : & cette incertitude même dans l'action des remedes, paroît indiquer la nature différente des cancers.

L'extirpation ſera le remede le plus certain, toutes les fois qu'on eſt ſûr de pouvoir emporter toutes les parties affectées : la plus petite glande endurcie qui reſteroit, peut donner lieu à la formation d'un nouveau cancer ulcéré, & rendre dès-lors l'opération inutile.

Il eſt ſans doute difficile de prévoir le ſuccès de l'opération : cependant on a découvert à préſent la cauſe pour laquelle les cancers de la poitrine reviennent ſi ſouvent après l'opération. C'eſt qu'il y a dans la partie intérieure du *ſternum* ſous la plévre, de petites glandes que les Anatomiſtes n'avoient pas encore obſervées. Lorſque ces glandes ont déjà une diſpoſition carcinomateuſe, l'opération devient inutile, parce que l'ulcere ſe déclare de nouveau. On reconnoît cet état à une douleur piquante qu'on ſent à l'endroit où les vaiſſeaux internes ſe portent entre la ſeconde & la troiſieme côte, vers la partie extérieure de la poitrine.

En général, l'extirpation peut réuſſir dans les cancers qui dépendent principalement de cauſes extérieures. Il eſt extrêmement rare, peut-être même impoſſible, qu'elle réuſſiſſe lorſque les glandes ont une diſpoſition carcinomateuſe dans pluſieurs endroits : ce qui eſt cependant fort difficile à déterminer ; & c'eſt auſſi la raiſon pour laquelle le cancer peut encore être placé au nombre des maladies incurables.

# DE LA CARIE DES OS.

La *carie* differe de l'*exulcération* ; premierement, en ce qu'elle n'a lieu que dans les os, & en second lieu, en ce qu'elle approche plus de la nature de la *gangrene*. On n'y observe point de véritable pus, mais seulement une humeur âcre ; & c'est par *exfoliation*, & non point par *dissolution*, que la partie corrompue se sépare.

Lorsque la corruption des os procede du dehors au dedans, on l'appelle proprement *carie* : mais si au contraire elle se porte du dedans au dehors, les os communément se gonflent ; & on lui donne le nom de *spina ventosa*.

La cause est toujours une corruption des vaisseaux des os, qui sont attaqués par quelque virus, ou même entiérement détruits.

Plus l'os attaqué est mou, plutôt il se carie ; & plus il est dur, plus l'exfoliation se fait difficilement.

Dans le traitement, il est question de rétablir les vaisseaux dans leur état naturel ; ce qu'on ne peut opérer que dans le cas où ils sont attaqués par quelque acrimonie. Cette derniere peut être de nature *rhumatismale*, *scrofuleuse*, *rachitique* ou *vérolique* ; & c'est d'après cette différence, qu'on dirige le traitement interne.

Mais si la corruption est déjà trop avancée, il ne reste plus qu'à favoriser l'*exfoliation* des parties corrompues ; ce qu'on opere en irritant les parties saines au moyen de la *perforation*.

Quand c'eſt une des extrémités qui eſt attaquée, & que la partie corrompue de l'os eſt trop conſidérable, pour que les forces ſuffiſent à en opérer l'exfoliation, il faut avoir recours à l'*amputation*, ſur-tout lorſque les articulations ſont attaquées.

## DE LA GANGRENE.

Toutes les fois que la circulation des humeurs eſt interrompue dans quelque partie molle, & que les humeurs arrêtées y deviennent âcres, on appelle cette partie *gangrenée.*

On diſtingue trois eſpeces de *gangrene.*

1°. La *gangrene chaude* ou gangrene ſimplement dite; c'eſt lorſque les parties éprouvent bien une diſſolution putride, mais qu'elles n'ont pas encore perdu toute ſenſibilité;

2°. La *gangrene froide* ou *ſphacele*; c'eſt quand les parties ſont entiérement diſſoutes, mortifiées & dépouillées de toute force organique;

3°. La *gangrene ſeche* : dans celle-ci on n'obſerve aucune diſſolution putride fluide; mais les parties perdent peu-à-peu leur ſenſibilité, ſe mortifient enſuite, & ſe ſéparent ſi le ſujet vit aſſez long-temps pour cela.

De cette derniere eſpece eſt la maladie que les François appellent *ergot*, & que pluſieurs Auteurs croient la même que la *raphanie.* Elles ſont cependant différentes, au moins pour les phénomenes, quoique l'une & l'autre ſoient le produit d'une nourriture mauvaiſe & corrompue, & ſur-tout

de l'uſage de mauvais pain dans une ſaiſon humide & mal-ſaine.

A cette claſſe appartient encore la *mortification des doigts*, qui a quelquefois lieu dans des conſtitutions rhumatiſmales, ſans aucune cauſe manifeſte, externe ou interne; & qui, bien-loin d'être l'effet d'une mauvaiſe nourriture, ſe rencontre plutôt chez les perſonnes aiſées.

On commence par ſentir de la douleur au pied; une tache bleuâtre ſe manifeſte du côté interne des petits doigts, dont la peau ſe ſépare. Le pied ſe gonfle petit à petit, & les doigts tombent en mortification.

La gangrene provient, ou d'une inflammation & d'une acrimonie trop conſidérable, ou d'une trop grande foibleſſe des parties ſolides.

Il s'agit dans le traitement de procurer la ſéparation des parties gangrenées: ce qu'on opere en excitant une ſuppuration convenable dans les parties circonvoiſines; & alors, ou les parties mortifiées ſe ſéparent d'elles-mêmes; ou ſi elles ſont trop volumineuſes, on les emporte au moyen de l'amputation.

Lorſque l'acrimonie & l'inflammation ſont trop conſidérables, on emploie la méthode anti-phlogiſtique la plus compléte; & l'on tâche de ramollir directement les parties affectées. L'*opium* & le *camphre* ſont employés avec un grand avantage (*). Mais ſi le corps manque de forces, les

(*) Et ſur-tout dans la gangrene ſeche, où l'on n'a en général rien a eſpérer de l'amputation; mais où l'on peut

parties solides de *ton*, & les fluides de consistance & de bénignité, on doit employer intérieurement le *quinquina* avec l'*acide vitriolique*, ou avec les *fleurs de sel ammoniac martiales* & le *camphre*, & extérieurement le même *quinquina* mêlé avec le *sel ammoniac* ou ses *fleurs martiales*.

Dans la mortification des doigts, le *quinquina* n'est d'aucune utilité, & l'*amputation* n'arrête pas non plus le progrès de la maladie. L'*opium* (20) & les simples cataplasmes émollients, surtout ceux de *poix* peuvent arrêter la corruption.

## DES TUMEURS.

Je ne parle ici que des *Tumeurs* qui dépendent de causes internes, ou qui, indépendamment des secours méchaniques, exigent encore des remedes physiques. niques ,

Je les divise :

1°. En *Tumeurs blanches*,

2°. En *Tumeurs aqueuses*, &

3°. En *Tumeurs venteuses*.

---

bien obtenir quelque chose de la séparation spontanée des parties mortifiées. *Not. de l'Auteur.*

(20) M. Percival Pott a obtenu les plus heureux effets de l'usage libéral de l'*opium*, qu'il recommande par conséquent dans la *mortification des pieds & des orteils*. Voyez ses Oeuvres Chirurgical. tom. 2. p. 541. & suiv.

de l'uſage de mauvais pain dans une ſaiſon humide & mal-ſaine.

A cette claſſe appartient encore la *mortification des doigts*, qui a quelquefois lieu dans des conſtitutions rhumatiſmales, ſans aucune cauſe manifeſte, externe ou interne; & qui, bien-loin d'être l'effet d'une mauvaiſe nourriture, ſe rencontre plutôt chez les perſonnes aiſées.

On commence par ſentir de la douleur au pied; une tache bleuâtre ſe manifeſte du côté interne des petits doigts, dont la peau ſe ſépare. Le pied ſe gonfle petit à petit, & les doigts tombent en mortification.

La gangrene provient, ou d'une inflammation & d'une acrimonie trop conſidérable, ou d'une trop grande foibleſſe des parties ſolides.

Il s'agit dans le traitement de procurer la ſéparation des parties gangrenées: ce qu'on opere en excitant une ſuppuration convenable dans les parties circonvoiſines; & alors, ou les parties mortifiées ſe ſéparent d'elles-mêmes; ou ſi elles ſont trop volumineuſes, on les emporte au moyen de l'amputation.

Lorſque l'acrimonie & l'inflammation ſont trop conſidérables, on emploie la méthode antiphlogiſtique la plus compléte; & l'on tâche de ramollir directement les parties affectées. L'*opium* & le *camphre* ſont employés avec un grand avantage (*). Mais ſi le corps manque de forces, les

(*) Et ſur-tout dans la gangrene ſeche, où l'on n'a en général rien a eſpérer de l'amputation; mais où l'on peut

parties solides de *ton*, & les fluides de consistance & de bénignité, on doit employer intérieurement le *quinquina* avec l'*acide vitriolique*, ou avec les *fleurs de sel ammoniac martiales* & le *camphre*, & extérieurement le même *quinquina* mêlé avec le *sel ammoniac* ou ses *fleurs martiales*.

Dans la mortification des doigts, le *quinquina* n'est d'aucune utilité, & l'*amputation* n'arrête pas non plus le progrès de la maladie. L'*opium* (20) & les simples cataplasmes émollients, surtout ceux de *poix* peuvent arrêter la corruption.

## DES TUMEURS.

Je ne parle ici que des *Tumeurs* qui dépendent de causes internes, ou qui, indépendamment des secours méchaniques, exigent encore des remedes physiques. niques ,

Je les divise :

1°. En *Tumeurs blanches*,

2°. En *Tumeurs aqueuses*, &

3°. En *Tumeurs venteuses*.

---

bien obtenir quelque chose de la séparation spontanée des parties mortifiées. *Not. de l'Auteur.*

(20) M. Percival Pott a obtenu les plus heureux effets de l'usage libéral de l'*opium*, qu'il recommande par conséquent dans la *mortification des pieds & des orteils*. Voyez ses Oeuvres Chirurgical. tom. 2. p. 541. & suiv.

# DES TUMEURS BLANCHES.

J'entends par *Tumeurs blanches*, celles qui naiſſent du dépôt ou de la formation de quelque acrimonie, & qui ſe terminent pour l'ordinaire en mauvais ulceres, ſans qu'on y obſerve à l'extérieur aucune diſpoſition inflammatoire manifeſte.

## *Tumeurs Rhumatiſmales des articulations.*

On les appelle auſſi *fungus des articulations* (*Gliedschwamm*), lorſque les parties tuméfiées ſont en même temps fongueuſes. Ces tumeurs viennent communément aux articulations des genoux, à la ſuite des léſions extérieures dans une diſpoſition rhumatiſmale des humeurs.

La tumeur eſt dès le commencement conſidérable, douloureuſe dans toute ſa circonférence, & a ſon ſiege dans les parties molles.

La maladie eſt d'abord de nature inflammatoire ; mais elle dégénere enſuite en mauvais ulceres, & finit par attaquer les os.

On la traite par conſéquent au commencement par la méthode antiphlogiſtique : & l'application d'un véſicatoire aux jambes, jointe aux remedes émollients, appliqués ſur la partie affectée, eſt un remede très-efficace. On pourroit encore ſe ſervir de cataplaſmes faits de *fleurs de ſel ammoniac martiales* diſſoutes dans le vinaigre. Après avoir purgé les premieres voies, on tâche de

dépurer

dépurer les humeurs, ſur-tout par des boiſſons délayantes & diaphorétiques.

Lorſque l'inflammation a ceſſé, il faut réſoudre les humeurs encore arrêtées dans la partie, par l'*emplâtre de gomme ammoniaque avec le mercure*, & l'*emplâtre réſolutif de Schmucker*; & fortifier enfin la partie par l'uſage des *bains froids martiaux*.

On prétend encore avoir des expériences qui prouvent que la *colophône* diſſoute dans l'*eſprit de vin*, & appliquée extérieurement, a ſouvent ſervi d'excellent réſolutif dans ces ſortes de tumeurs blanches : cependant elle ne m'a point réuſſi dans certains cas.

Mais ſi la tumeur venoit à ſuppurer, il eſt preſque toujours néceſſaire d'avoir recours à l'*amputation*, par la raiſon que la ſuppuration eſt de mauvaiſe nature.

Il y a cependant des cas d'une fluctuation très-ſenſible, & où on a fait avec avantage l'ouverture de la partie. Quelquefois la Nature même décide d'une maniere utile des *métaſtaſes* aux articulations des pieds.

*Tumeurs ſcrofuleuſes des Articulations.*

Une autre eſpece de *tumeurs blanches* ſe manifeſte pour l'ordinaire d'elle-même chez des perſonnes qui ont un virus ſcrofuleux dans le corps : il arrive cependant que des léſions extérieures y donnent auſſi occaſion. Dans cette eſpece, la tumeur augmente petit-à-petit, & n'eſt douloureuſe que dans une ſeule partie.

Ce ſont les os qui ſont les premiers attaqués dans ces tumeurs ; les ligamens & les parties molles ne le ſont qu'enſuite : d'où vient que pluſieurs Auteurs regardent cette maladie comme un *ſpina - ventoſa*. Mais comme l'articulation ſouffre toujours en même temps, il eſt beaucoup plus à propos de la placer dans cette claſſe.

L'Art ne peut preſque rien opérer par les remedes internes. La *ciguë* employée intérieurement & extérieurement, & les remedes *mercuriels*, lorſqu'il y a le moindre ſoupçon de *virus vérolique*, réuſſiſſent cependant quelquefois dans le commencement de la maladie.

Il ſemble quelquefois que l'uſage interne des *cantharides* va détruire la maladie : mais je ne ſuis pas encore parvenu à opérer une guériſon compléte par leur moyen.

L'amputation même devient ſouvent inutile, parce qu'après l'opération, la maladie ſe manifeſte dans d'autres parties.

### *Carie des Vertebres.*

Cette maladie paroît être de même nature que les *tumeurs ſcrofuleuſes* des articulations.

Il ſurvient une foibleſſe des extrémités inférieures ; l'épine du dos ſe courbe peu-à-peu ; & les pieds enfin deviennent tout-à-fait *paralytiques*, quoiqu'ils ne préſentent pas au toucher cette molleſſe ni ce relâchement des membres vraiment paralytiques, mais qu'ils ſoient au contraire plus roides que dans l'état naturel.

On méconnoît très-souvent cette maladie dans le commencement, & il est dès-lors rare qu'on parvienne à la guérir. On a trouvé après la mort les vertebres, & particuliérement celles des lombes, cariées.

Quelques Medecins (21) ont vu de bons effets des ulceres artificiels pratiqués dans le commencement de la maladie.

Il faudroit de plus faire attention au virus scrofuleux, & diriger en conséquence le traitement interne.

## DES TUMEURS AQUEUSES.

On les appelle aussi *Hydropisies*. Elles dépendent ou d'une sécrétion trop abondante des humeurs séreuses & de l'empêchement de leur résorption, ou de la rupture des vaisseaux lymphatiques, qui est suivie de l'épanchement de la lymphe.

L'humeur est contenue, ou dans le tissu cellulaire, ou dans les cavités du corps, ou dans des sacs particuliers, ou dans des vésicules. Lorsque l'eau est renfermée dans un sac particulier, on appelle la maladie *hydropisie enkystée*. Les vési-

---

(21) Et sur-tout M. *Percival Pott* : Sa méthode consiste à pratiquer de chaque côté de la courbure même (où il prétend que le mal a son siege) un *cautere*, afin d'en obtenir une abondante suppuration, d'où dépend la guérison de la maladie. Voyez *ses remarques sur la paralys. des extr. infér. pag.* 35. *& suiv.*

cules portent le nom d'*hydatides* : & l'on sait par de nouvelles observations, que ces hydatides sont quelquefois de véritables *vers*, que les Naturalistes ont rangé dans la classe des *Ténia*. Mais il n'est pas encore décidé si toutes les hydatides sont de tels vers ; & si ces vers se forment dans cet amas d'humeurs extravasées, ou si ce sont ces mêmes humeurs séreuses qui sont produites par les vers.

L'humeur renfermée dans les tumeurs, est ou *séreuse* ou *lymphatique*. Il est extrêmement rare que la résorption de l'*urine* occasione une hydropisie. Je ne mets point à ce nombre les *tumeurs laiteuses*. *L'eau* qu'on trouve dans le cerveau ne contient que peu ou point de *lymphe coagulable*, & elle s'évapore presque toute entiere par la chaleur.

Les causes sont :

1°. Des obstructions des visceres du bas-ventre ; & comme ces obstructions sont très-souvent occasionées par les *fievres quartes*, l'hydropisie vient aussi très-souvent à la suite de ces fievres.

2°. Des obstructions des vaisseaux sanguins. C'est ainsi que la suppression des hémorrhagies habituelles & naturelles, peut occasioner l'hydropisie. L'oblitération des gros vaisseaux, ou les concrétions polypeuses & les anévrysmes de ces mêmes vaisseaux, peuvent encore en être la cause.

3°. Des obstructions des vaisseaux lymphatiques : elles paroissent avoir lieu chez les hydropiques qui ont fait un usage immodéré des boissons spiritueuses. Il est même probable que cette cause produit souvent des *hydatides*.

4°. La rupture de ces mêmes vaiſſeaux lymphatiques : cette cauſe paroît au moins avoir lieu quand les hydropiſies viennent à la ſuite des léſions extérieures.

5°. Un trop grand relâchement du corps & des vaiſſeaux : la mauvaiſe nourriture & un air humide & mal-ſain, cauſent ſouvent des hydropiſies.

6°. L'irritation produite par quelque acrimonie : des exanthêmes répercutés, ou une congeſtion d'humeurs âcres & bilieuſes, ſur-tout dans les *fievres intermittentes*, produiſent ſouvent une hydropiſie.

7°. Une foibleſſe générale : ainſi il vient des hydropiſies à la ſuite des évacuations exceſſives & des maladies convulſives, qui affoibliſſent le ſyſtême entier des nerfs. Quelquefois les *fievres quartes* ſont ſuivies d'hydropiſie ; & dans ce cas, on pourroit douter ſi l'hydropiſie dépend d'obſtruction ou de foibleſſe. Si la fievre reparoît, & que l'hydropiſie cependant augmente, c'eſt un ſigne qu'elle eſt plutôt l'effet de la foibleſſe.

Le prognoſtic dépend de l'état des viſceres & des forces. Lorſque les forces ſont en bon état, il y a ſouvent beaucoup à eſpérer : mais la conſomption eſt communément ſuivie de mort. C'eſt un bon ſigne lorſque les excrétions, ſur-tout celles de la ſueur & de l'urine, ſe font avec facilité, & que l'urine n'eſt ni trop rouge ni trop épaiſſe. Mais ſi la diarrhée ſurvient trop facilement, & qu'elle n'évacue point les eaux d'une maniere ſenſible, elle eſt plus nuiſible qu'utile ; parce qu'elle

affoiblit ſans aucun avantage. Les récidives des hydropiſies ſont toujours dangereuſes : mais elles le ſont davantage, quand elles ſont accompagnées de mouvemens fébriles ; car alors elles menent le plus ſouvent à la conſomption.

Pour guérir l'hydropiſie, on doit employer des remedes qui favoriſent l'évacuation des eaux, & qui s'oppoſent à leur réproduction. Souvent on obtient ces deux effets par le même moyen. Si les remedes internes ne réuſſiſſent point, il faut avoir recours aux *ſcarifications* ou à la *paracenteſe*, qui cependant réuſſit rarement, toutes les fois qu'on a employé pendant aſſez long-temps les remedes internes convenables.

Les eaux s'évacuent le plus ordinairement par les urines, enſuite par les ſelles & le vomiſſement, & quelquefois enfin par la ſueur. On doit ſe régler ſur la Nature, & ſuivre le chemin qu'elle paroît vouloir prendre, & qu'on peut conjecturer bientôt, d'après l'effet ſenſible des remedes.

Il faut commencer par purger les premieres voies. On obtient quelquefois par ce ſeul moyen tout ce qu'on déſire ; ſur-tout dans les hydropiſies qui ſont venues à la ſuite des paſſions de l'ame & des *fievres tierces* mal traitées, & où l'on obſerve ſouvent un mieux être ſenſible après chaque vomitif. La *crême de tartre* y eſt auſſi employée avec beaucoup d'avantage. Si l'hydropiſie dépend de la guériſon de quelques vieux *ulceres* ou *d'exanthêmes* répercutés, on pratique un ulcere artificiel, & l'on donne en même

temps le *ſoufre doré d'antimoine*, dont on doit augmenter ſucceſſivement la doſe.

Si les obſtructions des viſceres ne ſont point invétérées, on peut également ſe ſervir du *ſoufre doré d'antimoine*, dont il faudroit alors porter la doſe juſqu'à une drachme.

En cas de relâchement & de foibleſſe, on commence par les diurétiques légers, tels que les *cloportes*; & l'on donne enfin la *ſcille*, dont on doit augmenter ſucceſſivement la doſe, & qui, adminiſtrée à petites doſes, ſi elle n'excite point le vomiſſement, eſt ordinairement très-efficace.

Il faut en même temps ſonger à relever les forces. Pour cet effet, on donne des *extraits amers* dans une diſſolution compléte de quelque *ſel alcalin* par le *vinaigre ſcillitique* (Voyez *Elixir réſolutif*), & enfin le *quinquina*, après que les eaux ont été évacuées.

S'il y a diſpoſition à des ſueurs avantageuſes; on peut les ſoutenir par le moyen de quelque *alcali volatil* ſaturé de *vinaigre ſcillitique*.

Il y a pluſieurs hydropiſies qui exigent des purgatifs draſtiques, parmi leſquels on diſtingue ſur-tout les *Pilules hydragogues de Janin*.

En général, la guériſon des hydropiſies dépend d'une occaſion favorable. Souvent un remede qu'on a long-temps inutilement employé, produit enfin tout-à-coup d'heureux effets : mais cette occaſion tient à des circonſtances cachées qu'on ne ſauroit déterminer.

Le *polygala de Virginie*, le *raifort ſauvage*, le *raifort noir* & le *rob de ſorbes* ont auſſi ſouvent produit de bons effets.

## *Œdême des pieds.*

Les pieds s'enflent pour l'ordinaire à la ſuite d'une foibleſſe occaſionée par des évacuations exceſſives ; ils ſe guériſſent pour-lors par les remedes fortifiants.

Ils s'enflent auſſi quelquefois chez les femmes dans le temps de la groſſeſſe : mais ce gonflement n'eſt le plus ſouvent que l'effet de la compreſſion des vaiſſeaux.

Si la cauſe eſt d'une nature plus opiniâtre, l'*œdême des pieds* eſt ſuivi d'*anaſarque* & d'*aſcite* ; & ſi elle eſt tout-à-fait rebelle, on pourroit ſoupçonner une *hydropiſie de poitrine* qui ne tardera pas à ſe manifeſter.

## *Hydropiſie Anaſarque & Leucophlegmatie.*

*L'Anaſarque* eſt un gonflement de la peau produit par une humeur épanchée dans le tiſſu cellulaire ; & ſi en même temps l'*habitude* du corps eſt *cacochyme*, on appelle alors la maladie *Leucophlegmatie*.

De toutes les hydropiſies, c'eſt celle qui dépend des cauſes les plus légeres, & qui ſe guérit par conſéquent le plus facilement. Le plus ſouvent on n'a beſoin que de purger les premieres voies par l'émétique, & par l'uſage fréquent de la *crême de tartre*. Il n'eſt pas même rare de la guérir par les remedes ſudorifiques. Lorſqu'elle eſt compliquée avec d'autres hydropiſies, il faut avoir

avoir principalement égard à l'eſpece d'hydropiſie avec laquelle elle ſe trouve compliquée. Les véſicatoires ont quelquefois opéré l'évacuation de l'eau : mais il ne faut point tenter ce remede, toutes les fois que les humeurs ſont âcres, & que le malade manque de forces ; parce qu'alors ces ſortes de plaies ſe changent facilement en gangrene.

### *Hydropiſie Aſcite.*

L'*Aſcite* eſt un amas d'eau dans la cavité du ventre.

Elle differe des autres hydropiſies par les ſignes ſuivants : le bas-ventre groſſit peu-à-peu ; c'eſt ſa partie inférieure qui eſt la plus tendue lorſque le malade eſt debout ; & s'il eſt couché, c'eſt le côté ſur lequel il ſe couche. On peut même ſentir par le toucher la fluctuation de l'eau, qui eſt, de même que la tenſion, égale par-tout. De plus, on y obſerve communément les ſignes de l'obſtruction des viſceres de l'abdomen ; la reſpiration eſt pénible, la ſoif conſidérable, & les urines ſont rouges & en petite quantité. Il eſt rare que les pieds s'enflent ; les parties ſupérieures amaigriſſent ſucceſſivement.

L'*aſcite* eſt beaucoup plus opiniâtre que l'*anaſarque*, & il cede rarement aux diurétiques ; les purgatifs draſtiques ſont beaucoup plus efficaces (Voyez *Pilules hydragogues de Janin*) : & s'ils ne réuſſiſſent pas non plus, on peut ſouvent tenter la *paracenteſe* avec ſuccès. Mais il faut avoir la précaution de n'évacuer les eaux que très-lentement,

& petit-à-petit, & de ceindre le ventre dans la même proportion, & à mesure que l'évacuation se fait ; il faut aussi avoir soin que la plaie soit couverte, & à l'abri de l'impression de l'air extérieur : parce qu'une évacuation trop subite pourroit occasioner la défaillance, & même la mort au malade ; & que ce qui peut rester dans le bas-ventre se putréfie facilement par la communication de l'air extérieur.

Il y a des cas où la résorption de l'eau paroît être empêchée par quelque spasme. Si donc les remedes ordinaires ne produisent aucun effet, & qu'il se manifeste des accidens nerveux, surtout une difficulté d'uriner, on peut se servir avec avantage de l'*opium*.

### *Hydropisie de poitrine.*

Comme il ne paroît dans cette maladie aucune tumeur extérieure, elle est difficile à connoître, quoiqu'elle n'échappe guere à l'œil d'un Médecin exercé.

Les signes ordinaires sont : une respiration courte & pénible, & une espece d'*asthme* qui augmente par le mouvement ; une figure pâle & bouffie ; une anxiété particuliere dans le sommeil, & dans le moment du reveil ; l'enflure des mains ; la difficulté de se coucher ; l'absence des signes qui annoncent des ulceres & des abscès dans la poitrine. Si le malade se couche avec plus de facilité sur un côté que sur l'autre, l'eau vraisemblablement n'occupe qu'un côté ; & s'il

ne peut abſolument ſe coucher ſur aucun, elle ſe trouve dans l'un & dans l'autre. Des palpitations fréquentes donnent lieu de préſumer que l'eau eſt dans le *péricarde*. Lorſqu'elle occupe le *médiaſtin*, le malade peut ſe coucher quelquefois plus facilement ſur les côtés ; mais il lui eſt difficile de ſe coucher ſur le dos, & il ſent une conſtriction au-devant de la poitrine.

Cette hydropiſie eſt fort difficile à guérir. Les diurétiques & les réſolutifs n'ont guere d'effet ; les purgatifs pourroient être plus utiles. Le ſuccès de la paracenteſe eſt incertain ; & il ne faut la tenter qu'avec beaucoup de précaution.

### *Hydropiſie du péritoine.*

Le *péritoine* forme quelquefois un ſac qui renferme de l'eau. La maladie differe de l'aſcite, en ce que la tenſion du bas-ventre n'eſt point égale par-tout, & que la tumeur ne change point d'état dans toutes les poſitions du corps.

D'ailleurs, l'état de la ſanté, à cela près, eſt ordinairement aſſez bon ; & la tumeur peut même durer pluſieurs années, ſans avoir de mauvaiſes ſuites.

Lorſque la maladie a duré long-temps, il faut la traiter par l'opération chirurgicale ; c'eſt-à-dire, qu'on doit pratiquer la paracenteſe par une inciſion, afin que le ſac ſe vide tout-à-la-fois, & qu'il puiſſe ſe guérir par la ſuppuration.

*Hydropiſie de l'ovaire.*

On obſerve au fond & aux côtés du bas-ventre une tumeur avec fluctuation, malgré laquelle la malade ordinairement ſe trouve bien.

Les ſecours de l'Art ne ſont pas d'une grande efficacité. Souvent le ſac ſe rompt, & occaſione l'*aſcite*. Les purgatifs draſtiques ſont quelquefois bons. La tumeur même devient quelquefois ſi conſidérable, qu'on peut en faire l'ouverture.

*Hydropiſie de matrice.*

On ne ſent extérieurement aucune fluctuation dans cette hydropiſie, mais on apperçoit bien la tuméfaction de la matrice : les malades éprouvent un ſentiment de chûte de matrice.

La cauſe eſt communément une foibleſſe : & lorſque les diurétiques & les réſolutifs ne ſont rien, on emploie ſouvent avec ſuccès les remedes fortifiants, & les bains froids.

Il ſe forme auſſi ſouvent dans la matrice des *hydatides*, qui cédent quelquefois à l'action des purgatifs.

*Hydropiſie du ſcrotum.*

Cette maladie eſt le plus ſouvent un ſymptôme des autres hydropiſies ; quelquefois cependant elle exiſte auſſi par elle-même chez les enfans.

Les réſolutifs externes & l'inciſion, ſuffiſent

ordinairement pour la guériſon de cette maladie.

## *Hydrocele.*

L'*hydrocele* eſt une collection d'eau dans la tunique vaginale du teſticule.

On ne peut ſentir le teſticule qu'avec peine, à moins qu'il ne ſoit tuméfié & ſquirrheux. Le prépuce & la verge ne ſont pas non plus tuméfiés.

Les remedes internes réuſſiſſent rarement : il faut par conſéquent ouvrir le *ſcrotum*, & l'inſtrument eſt le meilleur moyen, quoique la ſuppuration entraîne quelquefois des inconvéniens, & que ſouvent elle réuſſiſſe mieux, ainſi que l'adhérence des tuniques, par le moyen d'un *ſéton* (22).

## *Hydrocéphale.*

La tuméfaction de la tête, qui dépend d'une collection d'humeurs aqueuſes, s'appelle *hydrocéphale* ou *hydropiſie de la tête.* On la diviſe en *hydrocéphale externe*, & en *hydrocéphale interne.*

---

(22) M. Percival Pott s'eſt aſſuré par un grand nombre d'expériences, que de toutes les méthodes inventées pour obtenir la cure radicale d'une *hydrocele*, celle par le *ſéton* l'emporte à beaucoup d'égards ſur les autres, & qu'elle réuſſit beaucoup plus ſouvent. Voyez la maniere de la pratiquer (que les bornes d'une *note* ne nous permettent point de rapporter) dans ſes Oeuvr. chirurgical. tom. 2, p. 285 & ſuiv.

## *Hydrocéphale externe.*

Cette maladie existe rarement par elle-même: mais elle est quelquefois la suite de l'hydrocéphale interne. On la connoît à un gonflement de la peau de la tête, qui cede à la pression du doigt. L'eau se ramasse entre la *peau*, la *calote aponevrotique* & le *péricrâne*; mais elle peut aussi exister entre ce dernier & le *crâne*. Lorsqu'elle est entre la *peau* & le *péricrâne*, la tumeur est plus considérable & plus molle: elle est au contraire moins élevée, plus dure & plus douloureuse, toutes les fois que l'eau se trouve sous le *péricrâne*.

Dans le premier cas, il y a communément un état *cachectique*. Le second peut venir à la suite des lésions externes, ou même d'un *hydrocéphale interne*.

C'est d'après cette différence qu'on dirige aussi le traitement. Dans un état cachectique on se sert des diurétiques, des résolutifs & des amers. Mais si le corps est d'ailleurs sain, on cherche à évacuer immédiatement l'eau par l'incision ou par les vésicatoires, & à en prévenir une nouvelle collection par le moyen des compresses extérieures, & par l'usage interne des remedes fortifiants.

## *Hydrocéphale interne.*

On donne ce nom à une collection d'eau entre le cerveau & le crâne, ou entre les mem-

branes de l'un & de l'autre. Il n'est pas tout-à-fait prouvé que l'eau puisse se ramasser entre le crâne & la dure-mere ; au moins ce cas doit être extrêmement rare.

Cette maladie n'a lieu que chez les enfans : les os du crâne se relâchent, & s'écartent les uns des autres ; quelquefois ils conservent leur épaisseur naturelle ; d'autrefois ils deviennent tout-à-fait transparents ; il arrive aussi que les intervalles, qu'ils laissent entre eux, se remplissent avec le temps d'une matiere osseuse. Les prunelles sont toujours à demi couvertes par la paupiere inférieure ; les enfans sont extrêmement stupides, indolents, & n'apprennent point à parler ; leurs pieds sont froids, & finissent par devenir paralytiques ; il s'y joint pour l'ordinaire un état cachectique.

Le virus scrofuleux, des compressions & des coups externes, peuvent occasioner cette maladie.

La guérison est extrêmement difficile ; l'évacuation directe des eaux est pour l'ordinaire mortelle, à moins qu'elle ne se fasse fort lentement, ou plutôt au moyen des scarifications. On tâche donc d'évacuer les eaux par des remedes diurétiques & résolutifs, en faisant en même temps des compressions graduelles sur la tête, au moyen des bandages, au cas que les os ne se soient pas encore réunis.

## *Hydropisie du cerveau.*

Cette maladie consiste dans une collection d'eau dans les ventricules du cerveau.

Elle se rencontre aussi chez les adultes, surtout chez les *maniaques* & les *mélancholiques :* mais elle est plus familiere aux enfans.

Elle ne differe point essentiellement de l'hydrocéphale interne, si ce n'est que les os de la tête ne se dilatent pas comme dans ce dernier.

Elle dépend par conséquent des mêmes causes, au moins chez les enfans : dans les adultes elle peut être la suite d'autres maladies nerveuses.

Elle est difficile à connoître, par la raison qu'elle n'est accompagnée d'aucune tuméfaction extérieure, & qu'elle ressemble beaucoup à une fievre lente vermineuse : c'est-à-dire, on y observe non-seulement le dérangement des digestions, mais encore la démangeaison du nez, & la dilatation de la prunelle ; & si ces signes sont effectivement accompagnés de *vers*, il est très-facile de la méconnoître dans son commencement. Les enfans communément ont de l'aversion pour la lumiere ; ils ne peuvent se mettre sur leur séant, parce que cette position les gêne, & leur procure la toux ; ils se plaignent d'une douleur continuelle qu'ils sentent au-dessus des yeux, & particuliérement d'une tempe à l'autre, & qui précede quelquefois les douleurs de colique, ou leur succede tour-à-tour ; il se manifeste une roideur du cou, & des convulsions. Les membres enfin deviennent

deviennent paralytiques ; l'assoupissement survient, & le pouls devient plus vîte & plus petit ; signes qui annoncent une mort prochaine.

La maladie se termine souvent en quatorze jours : mais elle peut aussi se prolonger pendant quelques mois. Au commencement le pouls est vîte ; dans la suite il devient lent, & en même-temps plus irrégulier qu'auparavant. La chaleur fébrile & les autres symptômes continuent. Six ou huit jours avant la mort, le pouls redevient vîte, & même beaucoup plus vîte qu'il n'étoit au commencement, tandis que la respiration est courte, & qu'elle se fait lentement.

On ne sauroit rien dire de précis touchant les causes & le traitement de cette maladie. Si on la connoît dès le commencement, on peut employer les remedes résolutifs, & les diurétiques ; je me sers aussi de vésicatoires : mais on n'a encore aucun exemple avéré de guérison de l'hydrocéphale. Le mercure administré au commencement de la maladie, doit avoir quelquefois produit de bons effets.

### *Spina-bifida.*

Dans l'*hydropisie du cerveau*, l'eau passe communément du quatrieme ventricule à la moële épiniere, & remplit la partie intérieure de l'épine du dos ; on peut sur-tout soupçonner un pareil cas, toutes les fois qu'il y a paralysie des extrémités inférieures.

Quelquefois, particuliérement chez les enfans, les apophyses épineuses des vertebres lombaires

ſe fendent, pouſſent en avant le perioſte de l'épine, & forment des tumeurs : c'eſt de ce ſymptôme que la maladie a pris auſſi ſon nom.

L'ouverture de ces tumeurs, & l'évacuation de l'eau, a toujours été mortelle.

### *Hydropiſie des articulations.*

Le genou eſt particuliérement ſujet à cette eſpece d'*hydropiſie*; l'eau ſe ramaſſe dans la capſule de l'articulation. On reconnoît la maladie à la difficulté qu'on a à mouvoir le genou, & à une tumeur molle qu'on y obſerve lorſqu'on étend la partie, & qui paroît moins quand on la fléchit.

Cette maladie ſe manifeſte ordinairement chez des perſonnes cacheſtiques, à la ſuite de quelque léſion extérieure.

On eſſaie d'abord l'*Emplâtre réſolutif de gomme ammoniaque avec le mercure*; l'on donne en même temps intérieurement des remedes réſolutifs & diurétiques. Si cela ne ſuffit point, on y fait une inciſion avec précaution, ou l'on applique un véſicatoire à la jambe.

Après l'évacuation de l'eau, on tâche de fortifier la partie par le moyen des *bains froids martiaux.*

Les tumeurs aqueuſes des mains & de leurs os, ſont preſque toujours le ſymptôme d'une *hydropiſie de poitrine.*

# DES TUMEURS VENTEUSES.

Les tumeurs de cette eſpece ſont des gonflemens occaſionés par l'air contenu dans la cavité de quelque partie.

## *Emphyſême.*

On donne ce nom au gonflement de la peau, occaſioné par un air renfermé entre elle & le tiſſu cellulaire.

Le plus ordinairement l'*emphyſême* a lieu par l'introduction de l'air atmoſphérique dans quelque partie. C'eſt ainſi qu'on l'obſerve après des *plaies pénétrantes* de la poitrine, où l'air paſſe à travers les poumons léſés, au tiſſu cellulaire adjacent. Mais il ſe peut auſſi que des cauſes capables de produire un mouvement de *fermentation* dans les parties fluides, en dégageant l'air fixe contenu dans tout le corps, occaſionent un gonflement de la peau. De pareils cas ont quelquefois lieu dans les fievres putrides, dans les maladies nerveuſes, & dans la gangrene. Il y a même des poiſons, & particuliérement la morſure de quelques ſerpens, qui peuvent cauſer un emphyſême. Enfin, un froid très-vif peut produire une affection pareille.

C'eſt auſſi d'après ces différences qu'il faut conduire le traitement. Si c'eſt l'air atmoſphérique qui a occaſioné l'emphyſême, on doit s'oppoſer à ſon introduction ultérieure, & donner iſſue à

celui qui est renfermé dans la peau, au moyen des incisions & des scarifications.

Mais si l'air est dégagé des parties fluides, la guérison est pour l'ordinaire difficile, à moins que la Nature ne l'opere. Les causes de cette fermentation sont trop occultes, pour qu'on puisse en déduire des regles pratiques fixes. On se conduit d'après les indications évidentes.

### *Tympanite.*

On appelle *tympanite* une intumescence chronique du bas-ventre, occasionée par des vents, parce que la peau est tellement tendue, qu'elle résone comme un *tambour*, quand on la frappe.

C'est par ce résonement, par le défaut de fluctuation, parce que le malade est plus léger qu'un hydropique, & qu'il a rarement une habitude cachectique, parce que le bas-ventre est plus gonflé pardevant que sur les côtés, c'est, dis-je, par toutes ces circonstances qu'on distingue cette maladie de l'*hydropisie*.

Elle differe de la *colique venteuse* par sa durée, & du *météorisme*, parce que celui ci est un symptôme des fievres aiguës.

La maladie est le plus souvent accompagnée d'une constipation opiniâtre, d'un violent hoquet, & de vomissemens fréquents.

L'air est renfermé, ou dans les intestins, ou dans la cavité du ventre.

Dans le dernier cas, le malade ou ne rend point de vents, lors même que la grosseur du ventre

diminue, ou s'il en rend, c'eſt ſans ſoulagement, & ſans aucune diminution du bas-ventre.

Tout ce qui opere un dégagement trop conſidérable d'air fixe, & en empêche la ſortie, peut être la cauſe de la tympanite.

Les plus ordinaires ſont des obſtructions opiniâtres dans les viſceres, des ulceres dans la cavité du ventre, & particuliérement à la véſicule du fiel, & une diſpoſition paralytique des inteſtins.

Dans le traitement, il faut d'abord examiner ſi l'air eſt dans les inteſtins ou dans la cavité du ventre.

Si le malade rend de temps en temps des vents qui le ſoulagent, s'il ſent des douleurs aux inteſtins, & ſi l'on obſerve des inégalités dans la tumeur, on peut préſumer que l'air n'eſt renfermé que dans les inteſtins.

Dans ce cas on tâche premierement de purger les premieres voies, & de chaſſer l'air par l'uſage externe & interne des antiſpaſmodiques ; il faut en même temps avoir ſoin d'entretenir la liberté du ventre. Cela fait, on cherche à combattre directement la cauſe. Si la maladie dépend d'obſtructions des viſceres, on donne le *ſoufre doré d'antimoine*, ou le *tartre émétique* à des doſes augmentées ſucceſſivement. Si elle eſt en même temps accompagnée de relâchement, on mêle les remedes indiqués avec des *extraits amers & fortifiants*.

Si le mal paroît ne dépendre que de ſpaſme, on emploie extérieurement & intérieurement l'*opium*, & l'on applique des fomentations émol-

lientes ſur le bas-ventre. Mais s'il y a une diſpoſition paralytique, on pourroit y appliquer avec avantage des fomentations de *glace*.

Dans tout ce traitement, il faut examiner de plus s'il y a quelque diſpoſition hémorrhagique, & dans ce cas favoriſer l'hémorrhagie, qui devient ſouvent le moyen le plus efficace de guériſon.

Si l'air eſt renfermé dans le bas-ventre, & qu'il dépende d'obſtructions difficiles à réſoudre ou d'ulceres incurables, le mal eſt alors ſans remede : la *paracenteſe* n'a jamais réuſſi dans ce cas.

Il arrive ſouvent que l'obſtruction eſt ſi opiniâtre, qu'on ne peut abſolument en venir à bout par aucun remede, ſur tout lorſqu'elle eſt accompagnée de vomiſſemens fréquents. Dans ce cas, après avoir employé inutilement tous les autres remedes, les lavemens d'*air fixe* m'ont produit des effets admirables : attendu que par leur moyen, je n'ai pas ſeulement lâché le ventre, mais ſouvent même décidé le *flux hémorrhoïdal* qui étoit bientôt ſuivi de la diminution du bas-ventre, & de la ceſſation de tous les ſymptômes.

## DES MALADIES DE CONSOMPTION.

Quand la nutrition ne ſe fait pas d'une maniere réguliere & proportionnelle, que le corps maigrit, & que les forces diminuent, on appelle cet état *Conſomption*.

Elle a lieu :

1°. Ou parce que la digeſtion & la *chylifica-*

*tion* ne ſe font point convenablement, & que le corps par conſéquent n'eſt pas ſuffiſamment nourri ; ou

2°. Par une fievre remittente mais continue, qui épuiſe les forces.

Dans le premier cas, il y a ſouvent auſſi des mouvemens fébriles : mais on ne doit point les regarder comme cauſe de la conſomption ; ils ne ſont qu'un ſymptôme de la maladie.

Dans le ſecond cas, c'eſt la fievre qui eſt la cauſe prochaine de la maladie, & qui peut dépendre ou des mêmes cauſes qui produiſent la premiere eſpece de conſomption, ou d'exulcérations internes.

D'après cette différence, on diviſe les conſomptions :

1°. En celles qui ne ſont pas la ſuite d'une fievre, & qu'on appelle plus à propos *tabes* ou *atrophies* ;

2°. En celles qui ſont occaſionées par une fievre qui cependant ne dépend point d'une exulcération interne ; on les appelle *fievres hectiques* ; &

3°. En celles qui ſont, de même que la fievre, l'effet d'une *exulcération* ; on les appelle *Phthiſies*.

## DES ATROPHIES.

Ces maladies ſont ſouvent accompagnées d'une *fievre lente* : mais cette fievre ne ſe manifeſte qu'après que la conſomption a déjà fait quelques

progrès ; auſſi ne guérit-on point la maladie en ſupprimant la fiévre, par la raiſon que la conſomption n'en dépend point.

## *Atrophie des Enfans.*

Les enfans attaqués de cette maladie, ou n'ont point d'appétit, ou mangent avec voracité, ſur-tout les alimens ſolides & farineux ; leur ventre eſt communément gonflé & dur ; les ſelles ſont ou rares & dures, ou fluides & fréquentes ; pendant la nuit ils ont ſoif & ſuent facilement ; le corps, & particuliérement les extrémités, maigriſſent peu-à-peu ; les opérations de l'eſprit ſouffrent notablement, & il ſe manifeſte enfin une fievre, qui eſt bientôt ſuivie de la mort.

Quelquefois les humeurs s'arrêtent dans les glandes de la peau, dont on peut facilement les exprimer ſous la forme de corps, qu'on a pris pour de véritables vers, auxquels on a donné le nom de *crinons* : mais ces productions ne ſont ni des vers, ni la cauſe de la conſomption ; elles en ſont pour l'ordinaire la ſuite.

La cauſe prochaine eſt toujours un défaut de chylification & d'aſſimilation des alimens.

Les cauſes éloignées ſont :

1°. Un lait mal-ſain des Nourices qui ſont ſujettes aux paſſions de l'ame, & ſur tout à la colere.

Il faut dans ce cas, ou changer de Nourice ou ſevrer l'enfant.

2°. Une nouriture trop copieuſe & peu convenable :

venable : l'abus des *beurrées* & des *pommes de terre*, joint au défaut d'exercice, eſt ſouvent la cauſe de la conſomption chez les enfans.

On doit faire perdre peu-à-peu l'habitude d'une pareille diete, & tâcher de lui faire faire de l'exercice.

3°. Les obſtructions des glandes du bas-ventre, qui peuvent être la ſuite d'un virus ſcrofuleux, ou même de trop de nouriture.

On tâche de diſſiper ces obſtructions par la *liqueur de terre foliée de tartre* avec la *teinture aqueuſe de rhubarbe*, & le *vin émétique*, & de fortifier enſuite les parties par des remedes amers.

4°. La mal-propreté & un air mal-ſain & corrompu qui empêchent les ſécrétions & les excrétions, & occaſionent des obſtructions dans les glandes.

Un air libre & ſec, & des bains d'abord chauds & enſuite ſucceſſivement froids, guériſſent très-ſouvent la maladie : mais il eſt de plus néceſſaire d'avoir égard en même temps aux autres cauſes indiquées ci-devant.

### *Phthiſie nerveuſe.*

Cette eſpece de conſomption differe des autres, en ce qu'elle dépend d'une foibleſſe particuliere du ſyſtême nerveux; foibleſſe dont toutes les fonctions ſont à la fois atteintes.

Elle vient à la ſuite :

1°. Des évacuations trop copieuſes, telles

que les hémorrhagies, les ſueurs, les diarrhées;

2°. Des paſſions de l'ame long-temps ſoutenues, ſur-tout du chagrin & de la triſteſſe;

3°. Des maladies nerveuſes eſſuyées pendant long-temps, comme par exemple des convulſions;

4°. De l'abus des boiſſons ſpiritueuſes.

Tout le traitement conſiſte à bien nourir, à tranquilliſer l'eſprit par la diſſipation & l'exercice, & enfin, à fortifier les nerfs par l'uſage interne du *quinquina*, & par des *bains martiaux*.

Si les malades ſe ſont trop habitués aux boiſſons ſpiritueuſes, on ne doit point les en priver bruſquement; mais il faut les accoutumer peu-à-peu à l'abſtinence de ces liqueurs, & leur faire prendre pour cet effet les remedes dans des *véhicules* ſpiritueux.

### *Phthiſie dorſale.*

Cette maladie eſt une eſpece de la *Phthiſie nerveuſe*: mais elle en differe par les cauſes & par la méthode du traitement.

Les ſymptômes particuliers ſont: un avancement des apophyſes épineuſes du dos, & une ſenſation ſemblable à celle que feroient éprouver des fourmis qui deſcendroient le long de l'épine. Le malade reſſent auſſi communément des douleurs aux articulations; & les forces de ſon eſprit s'affoibliſſent de plus en plus.

La maladie reconnoît pour cauſe une évacuation trop abondante de ſemence.

Quant au traitement, il faut être fort cir-

conspect dans l'usage des alimens, par la raison qu'ils favorisent la sécrétion de la semence. Le lait, les fruits, les légumes, l'éloignement des objets qui excitent, l'usage interne de l'eau chalybée, & les bains froids, sont tout ce que l'Art peut employer dans cette occasion.

### *Marasme des Vieillards.*

Avec l'âge les forces diminuent, & les parties du corps se roidissent & se durcissent; toutes les fonctions par conséquent en souffrent, la nutrition ne peut se faire d'une maniere convenable, & le corps ne peut pas se purger suffisamment par les excrétions.

Un air pur, l'exercice, des alimens légers & nourissants, l'usage modéré de vin vieux, & la gaieté de l'esprit, peuvent souvent retarder la mort pendant long-temps.

## DES FIEVRES HECTIQUES.

On appelle *Fievre hectique*, une fievre lente qui consume le corps, épuise les forces, mais qui n'est point l'effet d'une exulcération.

La fievre est pour l'ordinaire continue: mais elle a des exacerbations vers le soir, qui occasionent pendant la nuit de la chaleur, de la soif & des sueurs; le sommeil est inquiet, ou du moins il ne répare pas. Cette exacerbation d'ailleurs est précédée d'une autre petite, qui se fait communément sentir après le diné. Rarement la

langue eſt ſale ; mais elle eſt ordinairement rouge. Cette fievre peut durer pendant pluſieurs années, ſi la conſtitution & le régime du malade ne s'y oppoſent pas, & ſi les cauſes, qui l'ont produite, n'agiſſent pas conſtamment avec la même intenſité.

Une acrimonie qui paſſe journellement dans le ſang, eſt toujours la cauſe prochaine de cette fievre chez des perſonnes d'une diſpoſition ſenſible.

Il faut diſtinguer cette fievre par les cauſes & la nature de cette acrimonie, d'après leſquelles on doit auſſi diriger le traitement. Car on ne peut guere, ou preſque jamais, agir directement contre la fievre : quoique en général on doive dans chaque cauſe différente, & dans chaque traitement qui lui convient, s'occuper ſur-tout de ſoutenir & d'augmenter les forces du malade.

Les eſpeces ſuivantes ſont les plus ordinaires :

1°. La fievre peut être occaſionée par une ſaburre des premieres voies : ce qu'on peut préſumer toutes les fois qu'on ne trouve point d'autres cauſes, & qu'en même-temps l'appétit eſt ou abſolument détruit, ou plus conſidérable qu'il ne doit être.

On ne doit point évacuer cette ſaburre par les purgatifs, par la raiſon qu'ils affoibliſſent : il faut la rendre d'abord mobile, & tâcher enſuite de l'évacuer par l'émétique. On peut remplir tout le traitement par la *terre foliée de tartre*, & le *vin émétique*, en donnant d'abord ces deux médicamens à petites doſes, & employant enſuite le

même *vin émétique* comme vomitif. Après avoir évacué la ſaburre, il faut donner auſſi-tôt le *quinquina*, afin de prévenir les rechûtes de la fievre, qu'on conduit alors comme les *fievres intermittentes.*

2°. Les vers ſont très-ſouvent, ſur-tout chez les enfans, la cauſe d'une fievre hectique.

On doit également dans ce cas, éviter autant qu'il eſt poſſible les purgatifs, ſur-tout les *mercuriels.* On donne d'abord des *anthelminthiques amers*, des *potions ſalines* rafraîchiſſantes, matin & ſoir, & l'on adminiſtre enſuite de temps en temps un émétique. On peut à la fin ajouter aux amers le *vitriol de mars*, qui non ſeulement détruit le mucus vermineux, mais même fortifie les inteſtins.

3°. La foibleſſe des organes digeſtifs peut empêcher ou déranger la *chymification* : ce qu'on connoît par l'abſence de la ſaburre des premieres voies, & des autres cauſes, & à ce que les malades, quoiqu'ils aient bon appétit, ſont cependant bientôt raſſaſiés, & digerent avec peine.

Une bonne diete, reglée d'après la propre expérience du malade, l'abſtinence de toute boiſſon ſpiritueuſe & échauffante, l'exercice modéré, & l'uſage ſoutenu du *quinquina*, ſont les remedes les plus convenables.

4°. Une foibleſſe & une irritabilité générales des nerfs, peuvent être occaſionées par des évacuations trop copieuſes : telles ſont les évacuations qui ſont excitées par l'abus des remedes évacuants dans les fievres aiguës ou chroniques, les

ſueurs exceſſives, les diarrhées, la ſalivation; les ulceres externes, & chez les Nourices l'allaitement trop long-temps continué. Dans ce cas, il ſe fait ordinairement des congeſtions d'humeurs dépravées; le défaut d'aſſimilation, & une trop grande irritabilité, font auſſi que la moindre acrimonie, qui dans toute autre cas auroit été ſans effet, peut occaſioner une fievre.

On tâche d'abord de diminuer l'irritabilité par des moyens nouriſſants & fortifiants : & alors l'acrimonie, ou ſe diſſipe d'elle-même, ou peut être évacuée ſans préjudice. On cherche en même temps à arrêter les évacuations, ſi elles perſiſtent encore.

5°. Dans les maladies aiguës, qui ne ſont point parfaitement jugées, il reſte quelquefois une acrimonie qui occaſione une fievre lente.

On cherche d'abord à écarter tout ce qui empêche la criſe, & enſuite à favoriſer l'évacuation par laquelle la Nature ſe diſpoſoit à chaſſer la matiere.

6°. Une acrimonie bilieuſe, entretenue par des paſſions conſtantes, par la colere, le chagrin & la triſteſſe, peut occaſioner une fievre hectique.

Tout dépend dans ce cas, de tranquilliſer l'eſprit, & d'éloigner les objets qui avoient excité de pareilles paſſions. On tâche d'évacuer l'acrimonie même par des émétiques légers.

7°. Des exanthêmes répercutés cauſent ſouvent une fievre hectique.

Si les exanthêmes ſont de nature aiguë, on ſe ſert des véſicatoires, & des remedes ſudorifi-

ques & diurétiques : mais s'ils ſont chroniques, comme la *gale*, les *dartres*, & d'autres de cette eſpece, on cherche à les rappeller, ou à les détruire par l'uſage interne des remedes convenables.

8°. La ſuppreſſion des évacuations habituelles, telles que les hémorrhagies, ou les ſueurs aux extrémités, appartiennent auſſi aux cauſes des fievres hectiques.

Comme dans toute fievre hectique on doit ſoutenir les forces, il ne faut point, en cas d'hémorragie ſupprimée, ſe réſoudre légérement à la faignée : on peut tout au plus appliquer des ſangſues ſur les parties mêmes ; & l'on tâche de rétablir l'hémorrhagie, par l'exercice & par les fomentations, ou les demi bains. Ce dernier moyen ſuffit auſſi communément pour rétablir les ſueurs ſupprimées.

9°. Les obſtructions & les indurations des viſceres, en empêchant les ſécrétions & les excrétions, cauſent également une fievre hectique.

On unit dans ce cas les remedes réſolutifs aux fortifiants ; autrement un trop grand affoibliſſement pourroit occaſioner l'*hydropiſie*.

10 Des virus ſpécifiques & particuliers peuvent encore cauſer cette maladie : il y a ſur-tout des fievres hectiques qui dépendent du virus ſcrofuleux.

Le traitement dans ce cas, doit ſe régler d'après la nature du virus.

11°. Souvent la fievre hectique eſt un ſymptôme

de l'*hydropiſie* ; elle diſparoît quand l'hydropiſie eſt diſſipée.

12°. Et enfin, une foibleſſe générale & incurable peut entraîner une fievre hectique, comme il arrive ſouvent dans la *phthiſie nerveuſe* & *dorſale*, & dans le *maraſme des vieillards.*

## DES FIEVRES PHTHISIQUES.

Si l'on vouloit établir une différence entre l'*hectiſie* & la *phthiſie*, on ne devroit donner ce dernier nom qu'aux fievres qui ſont occaſionées par l'abſorption d'une matiere purulente.

On appelle donc *Phthiſie* une exulcération ou ſuppuration interne, qui occaſione une *fievre conſomptive.*

Il y a des cas d'exulcérations internes, accompagnées d'une véritable *fievre hectique* ; c'eſt-à-dire, d'une fievre qui ne dépend point de l'abſorption du pus ; comme il peut auſſi exiſter de pareilles exulcérations ſans aucune fievre : mais ces cas ne changent rien à la définition de la maladie, & n'entraînent aucun inconvénient dans la pratique.

Cette ſuppuration vient à la ſuite d'une inflammation manifeſte, où même elle peut avoir lieu ſans être précédée d'aucun état inflammatoire ſenſible ; ou enfin, elle peut être entretenue, non par une matiere qui ſoit du véritable *pus*, ou du moins la ſuite d'un *ulcere*, mais ſeulement par une *lymphe* corrompue de quelque autre maniere.

Le

Le pus peut provenir, ou d'un *ulcere* ordinaire qu'on appelle pour-lors *exulcération*; ou il eſt renfermé dans un ſac particulier, auquel on donne le nom de *vomique*; ou il eſt épanché dans la cavité de la poitrine, & fait un *empyême*; ou il ſe trouve dans la capacité du bas-ventre, ce qu'on appelle *aſcite purulente*.

En cas d'*inflammation manifeſte*, on peut s'attendre à une ſuppuration, lorſque les forces ſont trop foibles ou trop actives, pour que l'inflammation puiſſe ſe réſoudre, lorſque l'inflammation eſt trop conſidérable, lorſqu'il y a une grande acrimonie des humeurs, lorſque les malades ſont mal conduits, lorſque des catarrhes inflammatoires durent trop long-temps, lorſque les remedes réſolutifs ne produiſent aucun effet, que la douleur, par exemple, ne diminue point après la ſaignée, lorſque le temps de la réſolution s'étant écoulé la douleur ceſſe, ſans que la fonction de la partie affectée ſe rétabliſſe, & lorſqu'enfin, les criſes néceſſaires à la réſolution ſont ſuſpendues.

Au *défaut d'inflammation manifeſte*, on doit craindre la ſuppuration lorſqu'une partie eſt ſujette à des douleurs fréquentes, que les ſécrétions & les excrétions en ſont trop copieuſes, ou qu'il s'y fait une ſécrétion & une évacuation de quelque matiere inſolite, que ſes fonctions reſtent léſées, & enfin, quand on obſerve de temps en temps de petits mouvemens fébriles, & particuliérement des friſſons.

Au *défaut d'ulcere*, il peut ſe faire que dans un

corps relâché, & dont les humeurs ſont âcres; quelque humeur devienne purulente par l'effet d'une longue *ſtaſe*, & décide ainſi la phthiſie : ce qu'on peut également préſumer par les douleurs de la partie affectée, & par de petits mouvemens fébriles dont on ne peut aſſigner aucune autre cauſe.

Une ſimple *exulcération* eſt communément douloureuſe.

On peut préſumer la naiſſance d'une *vomique*, toutes les fois que dans une inflammation la douleur ſe change tout-à-coup en un ſentiment d'oppreſſion, & que les ſignes de la ſuppuration paroiſſent ſans qu'il y ait évacuation de pus. Tant qu'une pareille vomique eſt abſolument fermée, elle n'occaſione point de *phthiſie*, quoiqu'elle puiſſe produire une *fievre hectique*. Cependant elle ne reſte pas toujours dans cet état : mais ou elle s'ouvre en partie, de maniere qu'une portion du pus qui n'a pu être entiérement évacué, paſſe dans le ſang, & occaſione une fievre conſomptive ; ou elle s'ouvre en entier, & alors le pus, ou s'échappe hors du corps, ou il s'épanche dans quelqu'une de ſes cavités, & occaſione l'*empyême* ou l'*aſcite purulente*.

Les cauſes qui, indépendamment de l'inflammation, peuvent donner lieu à une ſuppuration, ſont :

1°. Des léſions extérieures qui déchirent les vaiſſeaux, ou du moins les affoibliſſent au point que le fluide renfermé s'épanche, & ſe change en pus par ſa congeſtion.

2°. Des congeſtions de quelque matiere arthri-

tique & calculeuſe, qui forment communément des *tubercules* qu'on appelle *crus*, tant qu'ils ſont durs, & *cuits* lorſqu'ils ſuppurent. Il paroît cependant que ces tubercules ſubiſſent, avant leur ſuppuration, une ſorte d'inflammation; puiſqu'alors ils occaſionent communément une douleur vive & piquante, & une fievre qui n'eſt pas cependant à proportion auſſi forte.

3°. Des exanthêmes répercutés : la *rougeole* parmi les exanthêmes aigus, & la *gale* parmi les chroniques occaſionent ſouvent des ſuppurations internes.

4°. Des ulceres externes, auxquels la nature s'étoit habituée, peuvent, quand on les guérit précipitamment, cauſer des ſuppurations internes.

5°. Des congeſtions de ſang dépendantes de la ſuppreſſion de quelque hémorrhagie habituelle.

6°. Des virus particuliers, & ſur-tout le virus rhumatiſmal, ſcrofuleux, ſcorbutique, & vérolique.

7°. Il y a des ſuppurations qui paroiſſent être contagieuſes; c'eſt ce qui arrive aſſez ſouvent dans la *phthiſie pulmonaire*.

8°. Il y a de plus une certaine diſpoſition qui donne lieu à des ſuppurations internes, ſans aucune cauſe manifeſte.

Toutes ces maladies ſont fort dangereuſes, & leur traitement exige :

1°. D'enlever les cauſes de la ſuppuration, ce qui eſt ſouvent fort difficile.

Lorſqu'on a le moindre ſoupçon d'inflamma-

tion, il faut employer la *méthode antiphlogiſtique* complete.

Les *tubercules* de matiere arthritique ou calculeuſe, ſont au commencement extrêmement difficiles à connoître, & non moins difficiles à guérir après qu'on les a connus. Comme on ne peut pas les porter à la *réſolution*, & qu'on doit tout attendre de leur entiere évacuation, il faut, dès qu'ils commencent à ſuppurer, favoriſer cette évacuation par des remedes *antiſpaſmodiques* & *émollients*.

Quant aux exanthêmes répercutés, on tâche ou de les rappeller, ou d'en évacuer la matiere par des remedes réſolutifs ſudorifiques & diurétiques, ou de les détruire par des ſpécifiques. Le *camphre* a ſouvent été employé avec beaucoup d'avantage.

On remplace les ulceres externes guéris, par des cauteres ou des ſétons.

On tâche de rétablir autant qu'il eſt poſſible, les hémorrhagies ſupprimées, ou l'on ſupplée à leur défaut, par des ſaignées & des ſangſues, ſelon l'état des forces du malade.

Contre les virus particuliers on emploie les ſpécifiques appropriés.

On évite, autant que cela peut ſe faire, les émanations des phthiſiques, mais ſur-tout l'infection de leurs crachats.

Il eſt preſque impoſſible de changer une diſpoſition naturelle à la phthiſie.

Dans tous les cas, on cherche d'éviter tout ce qui pourroit favoriſer la ſuppuration, comme

tout échauffement occasioné, soit par le mouvement, soit par les passions de l'ame, ou par l'usage des remedes internes. On cherche par conséquent à entretenir, autant qu'il est possible, le cours de toutes les sécrétions & excrétions; on tient le malade dans un air pur, mais qui ne soit pas trop concentré, parce qu'un tel air favorise la dissolution purulente; on le met à l'abri de toute passion de l'ame; & l'on est fort circonspect dans l'usage des remedes *balsamiques*, & du *quinquina*; on ne doit employer ce dernier, qu'après qu'on n'a plus aucune suppuration à craindre.

Dans le cas d'une disposition trop marquée à la suppuration, on peut pratiquer avec beaucoup d'avantage, des ulceres artificiels externes.

2°. Si la suppuration est déjà établie, on doit songer à l'évacuation du pus; ce qu'on opere, suivant la position & l'état de la partie ulcérée, par des remedes internes, ou par une ouverture externe, ou même par des sétons pratiqués dans le voisinage de la partie.

Les ulceres artificiels externes, sont sur-tout très-utiles lorsque l'ulcere interne est tellement attaché au tissu cellulaire général, que le pus peut prendre cette derniere route pour se porter à l'ulcere externe, & s'évacuer par cet endroit. Mais ils peuvent encore être utiles, en évacuant le pus qui est déjà passé dans le sang; quoique leur action dans ce cas ne soit pas aussi avantageuse, par la raison qu'ils peuvent augmenter le passage du pus dans le sang, sans tarir la source

de l'ulcere. Il eſt donc très-important de ſavoir ſi l'ulcere eſt entretenu par quelque acrimonie interne, ou s'il peut ſe guérir par l'évacuation du pus.

3°. Il faut de plus avoir toujours ſoin de ſoutenir les forces; éviter par conſéquent toute évacuation trop forte; donner des alimens pris du regne végétal, qui n'échauffent point, à cauſe de la fievre, mais qui ſoient cependant aſſez nouriſſants pour ſoutenir les forces, dont le défaut rendroit l'ulcere âcre & malin.

Quoique le *quinquina* poſſede la vertu de corriger le pus, il ne faut pas cependant l'employer lorſqu'il y a une diſpoſition générale à la ſuppuration : dans ce cas il pourroit à la vérité corriger le pus, mais il donneroit en même-temps lieu à ſa réproduction.

4°. Lorſqu'il n'y a point de véritable ulcere, c'eſt-à-dire, lorſque ce n'eſt que la *lymphe* qui eſt devenue âcre & purulente par ſa congeſtion dans quelque viſcere relâché, le *quinquina* & l'*air fixe* produiſent d'excellents effets : mais ce dernier doit être adminiſtré au moyen de quelque *ſel alcali* mêlé avec l'*acide vitriolique*, & pris au moment de l'efferveſcence, pour que l'air ſe dégage dans l'eſtomac même.

## *Phthiſie pulmonaire.*

On connoît la phthiſie pulmonaire, à une eſpece de tiraillement douloureux de la poitrine, qui paroît avoir ſon ſiege principal ſous le ſternum,

mais qui se fait aussi quelquefois sentir dans d'autres endroits, & à une toux légere & courte dans le commencement, mais cependant fréquente, & qui est facilement excitée par les efforts d'inspiration; la voix communément est un peu enrouée, aiguë & sonore, quelquefois grave, & la respiration difficile; il y a des frissons fréquents, des vertiges & des anxiétés; les crachats deviennent peu-à-peu purulents, & laissent dans la bouche un goût doux & salé; la langue est fort rouge ou brune, le pouls fébrile, & il survient enfin une véritable fievre de consomption.

Il y a quelquefois dans les poumons une disposition naturelle à la suppuration. Les personnes qui ont une pareille disposition, ont le visage allongé, un cou long, des épaules élevées, & une poitrine plate; leurs dents sont ordinairement d'un blanc de lait; elles ont la peau délicate, & les joues marquées de taches d'un rouge vif; ces personnes sont d'un naturel fort sensible & porté à la colere; elles sont souvent sujettes aux maux de gorge, & ont une disposition aux hémorrhagies, sur-tout à l'*hémoptysie* & aux *hémorrhoïdes.* Cet état peut durer pendant long-temps: mais il passe aussi insensiblement à la phthisie pulmonaire.

Les tubercules aux poumons, peuvent également dépendre d'une disposition naturelle: mais souvent aussi ils sont occasionés par une matiere arthritique, ou par des exanthêmes répercutés. La consomption dans ce cas, est précédée long-temps avant d'une toux courte & légere, qu'on néglige pour l'ordinaire.

La phthisie pulmonaire qui vient à la suite d'une véritable inflammation de poitrine, se manifeste dans son commencement d'une maniere plus marquée. Lorsque l'inflammation ne se résout pas au quatorzieme jour le plus tard, que la douleur diminue, mais qu'il reste un peu de difficulté dans la respiration, & une petite toux seche, & que le malade ne peut se coucher sur aucun des côtés, il n'est guere douteux qu'il ne se soit formé une *vomique*. Cette vomique peut rester pendant quelque temps fermée, de sorte que tout mouvement fébrile cesse, & que le malade paroît amender : mais à la moindre occasion, ou elle s'ouvre totalement & s'évacue, ou elle ne s'ouvre qu'en partie, & le pus passe dans le sang, & cause une fievre consomptive.

Les virus vérolique & scrofuleux occasionent souvent des *phthisies pulmonaires* qui se forment également petit-à-petit, & qui, par cette raison, étant ordinairement négligées, s'enracinent & deviennent incurables.

Enfin, des catharres négligés & invétérés, causent souvent une espece de *phthisie*, où il n'y a pas proprement d'ulcere, mais dans laquelle les poumons sont si relâchés, qu'ils deviennent le réservoir des humeurs corrompues & purulentes, qui rentrant en partie dans le sang, occasionent une consomption.

On appelle cette espece de consomption *phthisie pituiteuse*; & on la distingue des autres especes par le défaut d'une *habitude* vraiment *pulmonique*, parce qu'on y observe plus de

de relâchement que d'irritabilité, qu'elle commence par un catarrhe, que la douleur est plutôt oppressive que piquante, & que les crachats sont beaucoup plus transparents & plus visqueux que le véritable pus.

D'après de nouvelles expériences (23), on peut éprouver la nature des crachats, en les faisant dissoudre dans l'*acide vitriolique*, & en versant ensuite de l'eau sur cette dissolution : si la matiere se précipite d'une maniere uniforme, on doit la regarder comme du véritable pus; mais si elle n'est pas uniformement précipitée, c'est une marque qu'elle est de nature pituiteuse.

Aussi arrive-t-il souvent que dans cette espece de phthisie, les évacuations pituiteuses deviennent véritablement critiques : c'est ainsi que les *fleurs-blanches*, les *hémorrhoïdes muqueuses*, l'*écoulement des narines*, & souvent un *rhumatisme chronique*, guérissent cette phthisie.

Quoique dans toutes ces suppurations on ne puisse pas toujours remarquer un *période inflammatoire* qui précede, cependant les efforts de la suppuration, se manifestent par des tensions spas-

(23) Il est bon de consulter ce qu'objecte M. *Plenciz* (Act. & Observ. Med. p. 60.), contre ces sortes d'expériences faites dans la vue de s'assurer de la nature *purulente* ou *muqueuse* des crachats. *Hippocrate* faisoit une expérience analogue, non pour s'assurer de la nature des crachats, mais pour en tirer le prognostic de la maladie : *Quibus tabidis in mare expuentibus, pus ad fundum sidit, brevi pereunt*. Coac. prænot. Sect. 3. p. 565. edit. Van der Lind.

modiques de la poitrine, qui, jointes aux autres circonstances, doivent nous instruire de la vraie nature de la maladie.

Lorsque la vomique ne s'ouvre, & ne se vide pas bientôt par la trachée de tout le pus qu'elle contient, ce cas est ordinairement sans remede. Plus elle reste fermée, plus le pus qu'elle renferme devient âcre, & plus la fievre que ce pus excite en passant ensuite dans le sang, est forte. Quand elle s'ouvre bientôt après avoir été formée, qu'elle se vide toute entiere par la trachée, qu'elle n'est point suivie de fievre, & quand la toux cesse, & que l'appétit & le sommeil sont bons, on peut s'attendre à la guérison. Mais si après l'ouverture les accidens augmentent plutôt que de diminuer, c'est un signe ou qu'il se forme toujours du nouveau pus, ou que celui qui est déjà formé & l'ulcere sont d'une nature âcre & maligne.

Quand une *vomique* est prête à crever, il survient communément des vertiges, des anxiétés, des défaillances, des tremblemens dans les membres, & un sentiment de suffocation. Si elle creve de maniere que le pus s'épanche dans la cavité de la poitrine, & qu'il décide un *empyême*, la respiration est pendant quelque temps plus facile, mais elle devient bientôt après beaucoup plus difficile qu'elle ne l'étoit auparavant; le malade sent un poids sur le diaphragme, & ne peut se coucher facilement sur le dos, ou il se courbe en avant; & la fievre lente se manifeste si elle n'existe pas déjà, ou elle devient plus forte.

Si la fievre a duré si long-temps, que le malade

ſoit obligé de garder le lit, & que malgré une expectoration aiſée, il ſurvienne des *excrétions colliquatives*, ſi ſes mains s'enflent, & s'il ſent des épreintes fréquentes qui l'obligent d'aller ſouvent à la ſelle, ce ſont des ſignes d'une mort prochaine, qui arrive ou par épuiſement de forces, ou par ſuffocation.

Les ſecours de l'Art ne peuvent guere devenir utiles que dans le temps où la Nature commence à opérer la ſuppuration. On doit alors commencer par enlever toutes les cauſes qui peuvent occaſioner des congeſtions & des inflammations dans la poitrine, & combatre enſuite l'inflammation déjà commencée, par la méthode antiphlogiſtique la plus efficace, qui doit cependant être toujours proportionnée aux forces du malade.

Si la ſuppuration exiſte déjà, la plus grande partie de la cure dépend de la Nature & d'un régime convenable. On s'occupe principalement de l'évacuation du pus; on écarte tout ce qui peut ſupprimer l'expectoration, & l'on tâche de prévenir de nouvelles inflammations. Le *ſel ammoniac* dans une décoction adouciſſante, agit dans ce cas non ſeulement comme *réſolutif* & comme *expectorant*, mais même il diminue la violence de la fievre. Il y a cependant des cas où l'on doit proſcrire l'uſage de tout remede actif, & par conſéquent celui du *ſel ammoniac*, qui ſouvent irrite trop.

Pour faciliter la rupture de la *vomique*, pluſieurs Médecins ont cherché à donner des formules, dont les effets ſont cependant très-équivoques.

Lorſque le ſac de la *vomique* eſt formé de la *plevre* & de la *membrane du poumon*, les cauteres & les ſétons pratiqués ſur la partie affectée, ont ſouvent été utiles.

En cas d'*empyême*, on peut quelquefois décider l'évacuation du pus par la *paracenteſe*; mais ſouvent auſſi ce moyen n'a fait qu'accélérer la mort.

C'eſt dans la *phthiſie pituiteuſe* que l'Art peut agir avec beaucoup plus de certitude : l'*air fixe* & le *quinquina* opérent ſouvent des miracles. Voyez *Air fixe* & *écorce de quinquina*.

### *Phthiſie Hépatique.*

L'*ulcere du foie* s'annonce par un ſentiment de preſſion à l'hypochondre droit, par la couleur jaune de la peau, & par un dérangement dans l'appétit, la digeſtion & les ſelles. Les cauſes qui ont précédé, peuvent encore contribuer au diagnoſtic de la maladie. L'évacuation du pus par les poumons, n'eſt pas un ſymptôme conſtant de cette affection, parce que le pus peut être abſorbé & évacué par d'autres voies. Il ſe jette particuliérement ſur les jambes, & y forme des ulceres, qui ne ſoulagent guere le malade, & qui deviennent facilement malins. Il y a d'ailleurs difficulté de reſpirer, toux, & des envies de vomir.

La *vomique* peut ſe former entre le péritoine & la membrane extérieure du foie, & s'élever en tumeur; & pour-lors on en évacue le pus par une ouverture artificielle.

Mais elle peut auſſi s'ouvrir dans la cavité du bas-ventre, occaſioner une *aſcite purulente*, & par-là la mort.

*Phthiſie ſplénique.*

On obſerve ſouvent dans cette phthiſie, une tuméfaction de l'hypochondre gauche avec pulſation; le malade ſe couche difficilement ſur le côté droit; ſon pied gauche s'enfle pour l'ordinaire le premier; il eſt communément triſte ou de mauvaiſe humeur. Cette maladie eſt plus rare que les autres; & ſa guériſon tient principalement à l'ouverture externe de l'abſcès, ſi cette ouverture eſt poſſible.

*Phthiſie rénale.*

L'*exulcération des reins* peut, indépendamment des autres cauſes, être encore occaſionée par le calcul. Le malade ſent une eſpece de poids dans la région lombaire, & un engourdiſſement à la cuiſſe du côté affecté. Le pus ſe manifeſte dans les urines.

On peut favoriſer l'évacuation du pus, & guérir ſouvent la maladie par des diurétiques légers, à la claſſe deſquels appartient ſur-tout l'*air fixe*, & par des cataplaſmes émollients appliqués extérieurement; à moins qu'il n'y ait un calcul, qui occaſione toujours de nouvelles inflammations.

*Phthiſie utérine.*

Outre les cauſes ordinaires, le coït fréquent peut encore occaſioner cette eſpece de *Phthiſie.*

L'exulcération devient facilement maligne & carcinomateuse : & les secours viennent communément trop tard, lorsque la malade les demande.

On y fait des injections mondificatives & lénitives avec la racine fraîche de la *grande consoude*, la *ciguë* & le *scordium*. Si la phthisie est de nature pituiteuse, & qu'elle dépende d'un flux de mucosité trop abondant & trop long-temps soutenu, les vapeurs d'*air fixe*, portées immédiatement sur la partie affectée, seroient peut-être avantageuses.

*Phthisie mésentérique.*

Elle dépend ordinairement d'un virus scrofuleux, & est peut-être absolument incurable, parce que le pus s'épanche aisément dans la cavité du bas-ventre.

*Phthisie intestinale.*

L'*exulcération des intestins*, est une suite de l'action des poisons très-âcres, ou de la dysenterie. Les secours se bornent à faciliter la sortie du pus par les adoucissants, & à prévenir par-là de nouvelles inflammations.

*Fin du premier Volume.*

# ERRATA.

PAGE *xvi. ligne 3. de la Préface , lisez* se réduisent. *P.* 13. *à la note lis.* note 9. *P.* 24. *l.* 2. *après* maligne, *ajoutez* tantôt avec l'une & l'autre. *P.* 55. *l.* 16. *lis.* mais ce terme peut &c. *Ibid.* *l.* 22. *lis.* la fievre se ralentit. *P.* 62. *l.* 11. *lis.* commencement. *P* 63. *l.* 29. *après* paroxysmes *aj.* réguliers. *Ibid, à la note lis.* Hippocrate. *P.* 64. *l.* 6. *lis.* empyême. *P.* 72. *l.* 23. *lis.* les canaux biliaires. *P.* 121. *l.* 5. *lis.* par haut. *P.* 128. *l.* 10. *lis.* transpiration. *P.* 130. *l.* 9. *lis.* anevrysmes. *P.* 144. *l.* 17. *après* cette *aj.* derniere. *P.* 155. *l.* 6 & 7. *au lieu de* quelquefois cependant &c *lis.* cependant on les trouve aussi facilement chez les adultes dans les circonstances indiquées plus haut. *P.* 161. *l.* 1. *après* il est, *aj.* extrêmement. *Ibid.* *l.* 2. *lis.* hépatique. *P.* 178. *l.* 6. *avant & après* inflammatoire, *effacez les virgules.* *P.* 237. *l.* 18. *lis.* de la tête.

# RAPPORT

## *De MM. les Commissaires de la Société Royale des Sciences.*

LA Société Royale des Sciences nous ayant commis pour examiner la Traduction d'un Ouvrage de *M. SELLE*, écrit en langue Allemande, faite par *M. CORAY*, Docteur en Medécine, nous avons trouvé que cet Ouvrage intitulé *Manuel de Medécine Pratique*, contenoit les descriptions des maladies avec une précision satisfaisante ; que la maniere dont il exposoit les causes étoit claire & méthodique ; qu'il faisoit une attention particuliere aux causes matérielles de chaque maladie, & que c'étoit d'après cette considération, qu'il en établissoit le traitement ; si les remedes qu'il emploie sont en petit nombre, ils ont l'avantage d'un choix éclairé, & d'être appropriés non seulement à la cause de la maladie, mais encore à la constitution du malade. D'après ces considérations, nous pensons que l'Académie servira très-utilement le Public, en favorisant l'Impression de cet Ouvrage.

AMOREUX, BROUSSONET, & CUSSON,
*signés.*

# EXTRAIT

Des Regiſtres de la Société Royale des Sciences.

*Du 29 Mars 1787.*

MESSIEURS AMOREUX, BROUSSONET & CUSSON, qui avoient été nommés pour examiner un Ouvrage intitulé, *Manuel de Medécine Pratique*, écrit en Langue Allemande par *M. SELLE*, & traduit en François par *M. CORAY*, Docteur en Medécine, en ayant fait leur rapport, la Compagnie a jugé cette Traduction digne de paroître ſous ſon privilege. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent Certificat.

A Montpellier le 30 Mars 1787.

DE RATTE,

Secrétaire Perpétuel de la Société Royale des Sciences.

# PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres de Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nos bien Amés les Membres de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier, nous ont fait exposer qu'ils auroient besoin de nos Lettres de Privilege pour l'impression de leurs Ouvrages. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposants, nous leur avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'ils voudront choisir, toutes les recherches & observations journalieres, ou relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les Assemblées de ladite Académie Royale des Sciences, les Ouvrages, Mémoires, ou Traités de chacun des Particuliers qui la composent, & généralement tout ce que ladite Académie voudra faire paroître, après avoir fait examiner lesdits Ouvrages, & jugé qu'ils seront dignes de l'Impression, en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de vingt années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes, sans toutefois, qu'à l'occasion des Ouvrages ci-dessus spécifiés, il en puisse être imprimé d'autres qui ne soient pas de ladite Académie. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun Lieu de notre Obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter lesdits Ouvrages, en tout ou en partie, & d'en faire aucune Traduction ou Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission ex-

preſſe deſdits Expoſants, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiſcation deſdits Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Expoſants, ou à celui qui aura droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie; qu'avant de les expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copies à l'Impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis ès mains de notre très-cher & féal Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité deſdites Préſentes, du contenu deſquelles nous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſants & leurs ayant cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNÉ à Verſailles le trente-unieme jour d'Octobre l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-un, & de notre regne le huitieme. Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE, *ſigné*.

*Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2531. fol. 586. conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII. du Réglement de 1723. A Paris ce 12 Novembre 1781.*

LECLERC, Syndic, *ſigné.*

# MÉDECINE
## CLINIQUE
OU
# MANUEL
## DE PRATIQUE.

TOME SECOND.

# MÉDECINE CLINIQUE, OU MANUEL DE PRATIQUE,

*TRADUIT DE L'ALLEMAND,*

DE M. CHRISTIAN GOTTLIEB SELLE,
Docteur & Professeur en Médecine, & Médecin de la Maison de Charité à Berlin,

*PAR M. D. CORAY, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier.*

TOME SECOND.

A MONTPELLIER,
Chez JEAN MARTEL AINÉ, Imprimeur Ordinaire du Roi, de Nosseigneurs des Etats-Généraux, & de l'Université.

MDCCLXXXVII.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

# MÉDECINE CLINIQUE.

## DES MALADIES DES NERFS.

LES Auteurs appellent *Maladies nerveuſes*, les maladies qui attaquent principalement le *ſyſtême nerveux*, & qui ſont accompagnées de quelque léſion dans l'exercice du ſentiment ou du mouvement.

On pourroit les diviſer en deux claſſes principales. La premiere comprendroit les maladies où le ſyſtême nerveux eſt ſi ſenſible, que des cauſes très-légeres, qui n'auroient point d'effet ſur des conſtitutions ordinaires, y produiſent de grands déſordres. Ce ſont celles que j'ai conſidérées plus haut comme des maladies nerveuſes proprement dites, & que les Auteurs appellent *Maladies nerveuſes ſans matiere*. Dans la ſeconde

classe entreroient toutes les autres lésions des nerfs, qui dépendent de causes évidentes, & assez efficaces pour produire les mêmes effets chez des personnes même d'un tempérament vigoureux, & auxquelles les Auteurs donnent le nom de *Maladies nerveuses avec matiere.*

Si l'on vouloit s'en tenir à la définition que je viens de donner des *maladies nerveuses*, il n'y auroit que celles de la premiere classe qui mériteroient ce nom; on appelleroit plus à propos celles de la seconde *maladies des nerfs.*

Je ne suivrai point cette division dans la définition des especes : mais je marquerai cette différence en exposant les causes de chaque espece; d'autant plus que je ne dois traiter ici que des maladies des nerfs les plus générales, en renvoyant les maux particuliers à l'article des maladies locales.

### *Antipathie.*

Il y a une certaine disposition des nerfs, par laquelle des choses, qui ne font que peu ou point d'impression sur les autres hommes, agissent sur quelques uns d'une maniere extraordinaire : c'est ainsi que certaines personnes s'évanouissent par la seule odeur d'un *chat*; & que d'autres ont une telle aversion pour certains remedes, certains alimens, ou d'autres objets, qu'ils ne peuvent absolument les sentir.

L'*Antipathie* est une *maladie nerveuse sans matiere*; & l'on dit communément, qu'elle dépend de l'*idiosyncrasie*, c'est-à dire, d'une dis-

position particuliere & individuelle du sujet.

Les maladies de cette espece sont ou naturelles, ou le produit de l'éducation. Dans l'un & dans l'autre cas elles se guérissent difficilement : on doit néanmoins les connoître, pour se conduire en conséquence dans le traitement des autres maladies.

*Affection hypochondriaque & hystérique.*

J'entens par ce nom, des symptômes nerveux de courte durée, dépendants d'une foiblesse particuliere des nerfs, occasionés par des causes légeres, qui ne paroissent point à beaucoup près suffisantes, & sur lesquels l'*opium* agit d'une maniere spécifique. Et comme dans les *fievres* le défaut d'accord entre les symptômes caractérise la *fievre nerveuse*, de même dans les symptômes nerveux chroniques, ce même défaut fait le caractere de l'*affection hypochondriaque* & *hystérique.*

Chez les hommes ces symptômes sont très-souvent accompagnés d'obstruction des visceres du bas-ventre ; & chez les femmes, de quelque vice de la matrice : d'où vient qu'on a regardé la même maladie comme deux especes différentes, en donnant le nom d'*hypochondrie* à la premiere, & celui d'*affection hystérique* à la seconde.

Mais il arrive très-souvent, qu'on n'y observe ni obstructions considérables, ni vices de la matrice : & que chez les femmes même la maladie est accompagnée de vices du foie, de la rate, & des autres visceres.

Il faut donc abandonner un de ces noms, ou appeller la même maladie chez les hommes *hypochondrie*, & chez les femmes *affection hystérique*.

Plus les symptômes dépendent de causes ordinaires, manifestes & suffisantes, moins ils méritent le nom de la maladie dont nous parlons ici : mais moins les causes sont évidentes, importantes & capables de produire de pareils symptômes, plus la maladie s'approche de l'hypochondrie.

Il faut par conséquent la diviser en *hypochondrie avec matiere*, & en *hypochondrie sans matiere* : mais dans celle avec matiere, la cause matérielle ne doit point être de nature à produire de pareils accidents chez toutes les constitutions ordinaires ; autrement elle ne mériteroit plus le nom de *maladie nerveuse*.

L'hypochondrie sans matiere est plus fréquente chez les femmes que chez les hommes.

Plus la maladie est sans matiere, c'est-à-dire, plus elle dépend d'une foiblesse & d'une irritabilité particulieres du systême nerveux ; plus les symptômes paroissent & disparoissent d'une maniere rapide, plus ils sont violents, & plus ils cédent facilement à l'*opium*.

On connoît la disposition à cette maladie, à une sensibilité morale excessive. Les personnes sont tristes, irrésolues, méfiantes & timides, quoique dans certaines occasions elles soient vives & impétueuses ; elles font communément de mauvaises digestions, & sont singuliérement sujettes aux flatuosités. Les

autres

autres ſymptômes ſont : des orgaſmes ſubits dans les humeurs & des palpitations, ſans pléthore réelle ; difficulté de reſpirer ; un ſentiment d'embarras dans le goſier, purement ſpaſmodique, ce qu'on appelle *boule hyſtérique* ( *globus hyſtericus* ) ; des défaillances à la moindre occaſion ; des diſpoſitions à la diarrhée, ſans aucune erreur dans la diete ; des vomiſſements de bile verte ; ſoif ſans chaleur ; des vertiges, qu'on ne peut attribuer ni à la pléthore, ni à la préſence des ſucs dépravés dans l'eſtomac ; des crachemens fréquents ; des friſſons légers, &c.

Cette foibleſſe & cette irritabilité du ſyſtême nerveux, peuvent dépendre de cauſes qui affoibliſſent beaucoup ; telles ſont les évacuations exceſſives, les paſſions de l'ame long-temps éprouvées, & le travail de l'eſprit ; mais elles peuvent auſſi exiſter naturellement, ſans qu'on puiſſe les déduire d'aucune autre cauſe ſuffiſante.

Les cauſes occaſionelles qui, dans une diſpoſition pareille, peuvent donner lieu à des ſymptômes hypochondriaques & hyſtériques, les augmenter & les rendre opiniâtres, ſont principalement :

1°. Un regime peu convenable, tel que l'uſage des alimens de difficile digeſtion, & des boiſſons échauffantes, avec une vie ſédentaire ;

2°. La ſuppreſſion des évacuations auxquelles la Nature eſt accoutumée, ou par leſquelles elle cherche à ſe ſoulager, telles que les hémorrhagies & les ſueurs ;

3°. Les paſſions de l'ame, comme la colere, la frayeur & le chagrin ;

4°. Un amas de bile noire dans les viſceres du bas-ventre, qui dérange les fonctions de la digeſtion & de la chylification ;

5°. Des virus particuliers, tels que le virus ſcrofuleux, ſcorbutique ou arthritique ;

6°. Des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre.

Dans un traitement convenable, les ſymptômes en eux-mêmes ſont rarement dangereux ; mais ils peuvent donner occaſion à d'autres maladies fâcheuſes. Quelquefois la diſpoſition hypochondriaque ſe diſſipe avec l'âge.

Dans le traitement, il eſt très-important de connoître la nature de ces ſymptômes. La ſaignée & les remedes rafraîchiſſants dans les vertiges & les palpitations hyſtériques, de même que les évacuants dans l'inappétence & dans l'obſtruction du bas-ventre, ne ſont pas ſeulement inefficaces, mais ils peuvent encore entraîner les ſuites les plus fâcheuſes.

Si les ſymptômes préſentent quelque danger, ou qu'ils ſoient trop graves, on doit donner les ſimples remedes antiſpaſmodiques, & particuliérement l'*opium* & l'*aſſa-fœtide* ; à moins qu'il n'y ait une pléthore très-manifeſte.

Hors des paroxyſmes, on cherche d'abord à diſſiper les cauſes manifeſtes : on preſcrit une diete convenable ; on tâche de rétablir les évacuations habituelles, de mettre les perſonnes à

l'abri des passions, de les engager à fréquenter des sociétés qui les amusent, & à faire de l'exercice; on évacue la bile noire & les autres matieres des premieres voies, par le *tartre tartarisé*, & par des vomitifs légers, & après qu'ils ont produit leur effet, on donne toujours un peu d'*opium*; on dissipe les obstructions du bas-ventre par la *Poudre ecphractique* & l'*Elixir résolutif* (Voyez ces articles); & l'on emploie contre les virus particuliers, les remedes qui y sont appropriés.

On remédie à la foiblesse des nerfs, en éloignant toute cause affoiblissante, en prescrivant l'usage interne du *fer* (Voyez *Teintures de mars apéritive* & *astringente*), les bains froids & l'exercice.

## DES MALADIES DE L'ESPRIT.

Cette classe de maladies comprend les vices particuliers des facultés de l'ame; vices qui dépendent, non de la nature propre de l'homme, mais de causes particulieres & contre-nature. Les especes suivantes sont les principales.

### *Amnésie.*

On appelle *Amnésie* un *affoiblissement extraordinaire de la mémoire*, dans lequel le *jugement* n'est pas directement affoibli, quoiqu'il s'en ressente toujours.

La foiblesse de la *mémoire* fait qu'on est inca-

pable d'aſſocier ſes idées ; elle influe par conſéquent ſur le *jugement*, quoiqu'on puiſſe cependant juger très-ſainement des choſes dont on a le ſouvenir.

La mémoire s'affoiblit :

1°. Par les grands efforts & les occupations multipliées de l'*eſprit*, & particuliérement du *jugement* ;

2°. Par l'uſage fréquent du coït & de la maſturbation ;

3°. Par les léſions extérieures de la tête ;

4°. Par les paſſions violentes de l'ame ;

5°. Par les douleurs de tête long-temps continuées ;

6°. Par l'abus des boiſſons ſpiritueuſes.

Dans le premier cas, le malade doit ſe ſouſtraire pendant quelque temps aux occupations. Dans le ſecond, il doit s'abſtenir du coït, tâcher d'éviter tout ce qui pourroit l'y exciter, prendre des bains froids, & des remedes fortifiants internes. Le traitement qui convient aux autres cauſes, a déjà été expoſé dans plus d'un article.

### *Démence partielle.*

Il y a des malades qui ne raiſonnent mal que ſur un ſeul objet, & qui penſent & jugent ſainement ſur tout le reſte. Il y en a, par exemple, qui s'imaginent avoir une jambe de verre. La *maladie du pays* (*noſtalgia*) appartient encore à certains égards à cette eſpece. Ces ſortes de maladies dépendent le plus ſouvent de cauſes

morales, qu'on doit connoître & tâcher de combattre par des moyens également moraux. Les fâcheux ſymptômes de la *maladie du pays*, ne ſe diſſipent que par le retour à la patrie ; & c'eſt ainſi qu'on parvient à guérir les autres maladies de cette eſpece, en ſatisfaiſant aux beſoins imaginaires du malade.

## *Mélancholie & Manie.*

On appelle *Mélancholie* une triſteſſe particuliere jointe à la timidité, à l'amour de la ſolitude, & à un jugement erroné ſur certains objets particuliers.

On donne le nom de *Manie* à un *délire* général violent, mais qui eſt *chronique*.

L'une & l'autre de ces maladies ſe reſſemblent beaucoup par rapport à leurs cauſes ; & c'eſt pour cela que je les place dans le même article.

On peut regarder la mélancholie comme un degré ſupérieur de l'*hypochondrie* ; mais elle peut auſſi ſe manifeſter ſans aucune diſpoſition hypochondriaque.

La *manie* peut également être conſidérée comme un degré ſupérieur de la *mélancholie* ; mais elle n'en eſt pas toujours précédée : ſouvent elle ſurvient tout-à-coup ; & il n'eſt pas rare qu'elle ſe guériſſe ſans laiſſer le moindre veſtige de mélancholie & d'hypochondrie.

La *manie* differe de la *phrénéſie* par ſa durée, parce que les forces ne manquent point, & qu'elle n'eſt pas accompagnée de fievre : il eſt

vrai que la fievre peut s'y joindre quelquefois vers la fin, mais elle ne doit point être considérée comme cause du délire.

De plus, il y a communément dans la manie, une espece d'insensibilité contre certains *stimulus*: ainsi les maniaques sont insensibles à la chaleur, au froid, aux vésicatoires, &c. quoiqu'ils sentent les coups qu'on leur donne.

Plus les causes sont occultes ou rebelles, plus la maladie a duré long-temps, plus le pouls est lent, & moins on doit en espérer la guérison.

Les causes les plus ordinaires sont:

1°. Une disposition hypochondriaque & hystérique, ou quelque autre espece de débilité & de sensibilité du systême nerveux; de maniere que des causes légeres & imperceptibles sont capables de produire la maladie;

2°. Des passions violentes de l'ame, telles que la colere, la frayeur, la tristesse & la joie;

3°. Des travaux d'esprit continuels, de même qu'un désir violent qu'on ne peut pas satisfaire;

4°. Des évacuations excessives;

5°. Des exanthêmes répercutés, comme par exemple la gale;

6°. Des vices organiques du cerveau, quoique les dissections ne nous aient encore appris rien de précis sur ce sujet. On trouve le cerveau ou plus dur ou plus mou qu'à l'ordinaire; ce qui peut très-bien être l'effet de la maladie: on l'a même souvent trouvé dans un état tout naturel. Il y a des observations qui semblent prouver que le détachement de la *pie-mere* cause la manie: mais

j'ai vu cette membrane ſéparée par une humeur biliforme, chez un ſujet mort d'une bleſſure à la tête, qui avoit joui de toute ſa raiſon juſques à quelques heures avant ſa mort;

7°. Une ſaburre bilieuſe, & ſur-tout de la nature de celle qu'on appelle *bile noire*;

8°. Des obſtructions des viſceres du bas-ventre.

Dans le traitement, on doit s'occuper d'abord des cauſes les plus *apparentes*. S'il y a ſaburre bilieuſe, & obſtructions des viſceres, on donne le *tartre émétique* ou le *vin émétique* à des doſes augmentées ſucceſſivement; ce qui ſuffit ſouvent pour le but qu'on ſe propoſe.

Lorſqu'il y a une matiere galeuſe dans le corps, on emploie le *foie de ſoufre ſalin*; ou l'on tâche de rappeller la gale en l'inoculant.

On cherche à remédier à la foibleſſe & à l'irritabilité du ſyſtême nerveux, par les remedes fortifiants & les *bains froids*. Si l'on n'apperçoit aucune cauſe manifeſte, on peut eſſayer le *camphre* à des doſes augmentées ſucceſſivement, ce qui réuſſit ſouvent.

## DES CONVULSIONS.

On appelle *Convulſion*, une contraction contre-nature des muſcles, dont les mouvemens ſont ſoumis à la volonté.

Si le muſcle perſiſte dans ſa contraction, ou du moins s'il ne revient en ſon premier état que peu-à-peu, on lui donne pour lors le nom de *convulſion tonique*.

Mais si la contraction & la dilatation se succedent alternativement & d'une maniere rapide, la *convulsion* s'appelle *clonique*.

*Crampe.*

C'est le nom qu'on donne à une *convulsion tonique* douloureuse, qui dépend de causes *passageres*, & qu'on éprouve principalement au gras des jambes.

*Mouvemens convulsifs (Zuckungen.)*

Il survient quelquefois chez les personnes *hypochondriaques* & *hystériques*, des *convulsions cloniques*, qui sont cependant passageres, & ne constituent point une maladie particuliere.

*Grincement des dents (Trismus).*

Le *Grincement des dents* est un symptôme d'autres convulsions, ou il existe par lui-même; il a lieu sur-tout pendant la nuit, & dépend d'une irritation dans les premieres voies, occasionée par des vers ou par une saburre âcre. C'est d'après ces causes qu'il faut en conduire le traitement.

*Ris Sardonien.*

C'est un accident très-rare, & on le confond souvent avec le *spasme cynique*. Dans le *ris sardonien*, de même que dans le ris naturel, le

diaphragme

diaphragme éprouve un mouvement convulſif.

On croyoit autrefois que l'*inflammation du diaphragme* occaſionoit toujours le *ris ſardonien* ; mais cette opinion eſt contredite par les obſervations. Cette affection peut dépendre des mêmes cauſes qui produiſent les autres convulſions : mais elle eſt ſur-tout occaſionée par l'uſage intérieur de la *renoncule des marais* ( *ranunculus ſceleratus* ).

### *Spaſme Cynique.*

Le *Spaſme Cynique* ou la *convulſion des muſcles du viſage*, eſt un ſymptôme d'autres convulſions, ou il ſurvient à la ſuite de quelque bleſſure des nerfs & des tendons de la mâchoire ou des extrémités. Outre l'uſage de l'*opium*, il n'y a que la ſection complette du nerf, au cas qu'il ſoit déchiré, qui puiſſe y remédier.

### *Danſe de Saint Vite.*

Les perſonnes attaquées de cette maladie, ſont dans un mouvement continuel, & ſont agitées au point qu'elles ne peuvent tenir leurs mains ni leurs pieds dans une ſituation fixe. Le plus ſouvent elles conſervent l'uſage de leurs ſens ; mais il arrive auſſi quelquefois, qu'elles ſont privées de ſentiment.

Cette maladie arrive le plus ordinairement entre la dixieme & la quatorzieme année de la vie ; mais elle attaque auſſi quelquefois des ſujets plus avancés en âge.

Elle dépend le plus ſouvent de quelque acrimonie particuliere, ou de quelque matiere irritante qui ſe trouvent dans le corps, telles que les vers, les exanthêmes répercutés, &c.; c'eſt ce qu'on doit conſidérer dans le traitement.

On doute avec raiſon qu'en *Italie* cette maladie puiſſe effectivement être occaſionée par la piqûre de la *tarentule*.

### *Epilepſie.*

Cette maladie ſe manifeſte par des paroxyſmes chroniques, accompagnés de *convulſions cloniques* de tout le corps, & de la privation de tout ſentiment.

Les accès varient beaucoup, ſoit dans leur intenſité, ſoit dans leur durée; & ils ne ſont que très-rarement périodiques. Pendant ces accès, la reſpiration eſt ordinairement pénible; & il ſe forme le plus ſouvent de l'écume à la bouche.

Quelquefois l'accès eſt précédé d'autres ſymptômes ſpaſmodiques, tels que des vertiges, des urines claires & pâles. Quelquefois le malade ſent le ſpaſme qui commence par quelque endroit du corps, & qui s'éleve de plus en plus. Il y en a qui n'en ſont attaqués que pendant la nuit. On obſerve ſouvent, que les accès arrivent ſur-tout en *pleine-lune*.

Indépendamment de la foibleſſe générale & de l'irritabilité du ſyſtême nerveux, la diſpoſition à cette maladie eſt auſſi quelquefois héréditaire,

& souvent si occulte, qu'on ne peut absolument la découvrir.

Les causes principales de l'épilepsie sont :

1°. Une saburre âcre & bilieuse dans les premieres voies ;

2°. Des vers, & sur-tout le *ténia* chez les personnes âgées ;

3°. Une matiere exanthématique, par exemple, la gale ;

4°. Une matiere arthritique ;

5°. Des évacuations supprimées, sur-tout de vieux ulceres, auxquels la Nature étoit accoutumée depuis long-temps, & qui sont guéris trop promptement ;

6°. Les mêmes causes qui produisent une *fievre intermittente* ; (1).

7°. Une cause physique ou méchanique qui irrite le cerveau, ou quelqu'autre partie du systême nerveux, telle que la dépression d'une partie du crâne, ou quelque esquille ;

8°. Chez les enfans l'épilepsie peut être occasionée par la dentition, par un lait ou par une saburre âcre dans les premieres voies ;

9°. Des passions fortes de l'ame, sur-tout la frayeur & la colere peuvent aussi l'occasioner.

---

(1) Ce rapport que l'*épilepsie* a quelquefois avec les *fievres intermittentes* est prouvé non-seulement par le traitement antifébrile qui lui convient alors, mais encore parce qu'il y a des exemples de fievres intermittentes qui dégénerent en épilepsies, comme l'a observé M. Metzger. Voyez les Mémoir. de Leipsick, vol. 25. p. 250.

Les accès les plus légers ne ſont pas toujours les moins difficiles. L'écume de la bouche n'annonce rien d'extraordinaire : elle dépend vraiſemblablement du ſpaſme des petits vaiſſeaux. La maladie une fois prolongée, augmente tellement la diſpoſition, qu'elle revient enſuite par les cauſes les plus légeres.

En général le prognoſtic qu'on doit faire ſur cette maladie dépend de la nature de ſes cauſes, qui ſont tantôt manifeſtes & faciles à détruire, tantôt occultes & rebelles. On détruit difficilement une diſpoſition héréditaire. Celle qui n'eſt pas héréditaire, & qui ſe manifeſte avant l'âge de quatorze ans, ſe diſſipe ordinairement au bout de quelques années (2). Paſſé l'âge de vingt-cinq ans, elle devient très-opiniâtre, & céde difficilement aux remedes, à moins qu'elle ne dépende d'autres maladies curables. Celle qui s'établit ſucceſſivement & petit-à-petit, eſt plus opiniâtre que celle qui ſe déclare tout-à-coup, ſans aucune diſpoſition préliminaire. Elle ſe diſſipe quelquefois par une *fievre quarte*, d'autres fois par quelque *métaſtaſe*.

Pendant l'accès on n'a rien à faire, ſi ce n'eſt que d'empêcher que le malade ne ſe bleſſe en ſe donnant des coups ou en tombant. L'uſage de lui étendre par force le pouce, l'affoiblit beaucoup plus, que ſi on l'abandonnoit à lui-même. Les

(2) Voyez les Aphoriſm. d'Hippocrate L. 2. Aph. 45. & L. 3. Aph. 28.

eaux de ſenteur fortes peuvent nuire aux poumons : mais on peut faire ſentir aux perſonnes hyſtériques des ſubſtances puantes, telles que l'*aſſa-fœtida*, une *plume brûlée*, &c. Si l'accès eſt trop violent, & qu'il dure trop long-temps, on tâche de donner un lavement émollient & antiſpaſmodique.

Après l'accès on cherche toujours à provoquer & à entretenir une légere tranſpiration.

On conduit le traitement d'après les cauſes manifeſtes. Les ulceres artificiels produiſent ordinairement de bons effets ; ſur-tout lorſqu'ils ſont ouverts dans les endroits mêmes où les malades reſſentent quelquefois le début de leur accès. Au cas qu'on ne puiſſe découvrir aucune cauſe manifeſte ou facile à combattre, on doit tenter les *ſpécifiques*. Tels ſont l'*opium* à des doſes augmentées ſucceſſivement, le *ſel ammoniacal de Venus*, les *fleurs de creſſon des prés* (*cardamine*) le *camphre*, l'*écorce d'orange*, la *valériane*, & l'*huile animale de Dippel.*

## *Eclampſie.*

L'*Epilepſie* ſe préſente quelquefois ſous la forme d'une maladie aiguë ; & on lui donne alors le nom d'*Eclampſie*.

On l'obſerve communément chez les enfans du plus bas-âge & chez les femmes en couche : elle ſe diſſipe bientôt, ou elle devient mortelle.

Comme elle eſt toujours ſymptomatique, on dirige ſon traitement d'après celui de la maladie primitive dont elle dépend.

## *Raphanie.*

On appelle *Raphanie* des convulſions cloniques, ou des mouvemens convulſifs irréguliers & paſſagers plutôt que permanents, qui commencent toujours avec des douleurs & une démangeaiſon dans les membres, & qui ſont de nature aiguë.

Ce qu'il y a encore de particulier dans cette maladie, c'eſt qu'elle eſt contagieuſe : il n'y a que les ſeuls enfans à la mamelle qui paroiſſent être à l'abri de ſa contagion.

Les malades conſervent ordinairement l'uſage de leurs ſens : à moins que la fievre & les douleurs ne les jettent dans le délire.

Il y a différentes opinions ſur la cauſe de cette maladie : les uns la font venir de la *graine* d'une eſpece de *raifort* ( *raphanum raphaniſtrum* ), mêlée avec le pain ordinaire, & l'ont par conſéquent appellée *Raphanie* ; ſelon d'autres, c'eſt l'*ivraie* ( *lolium temulentum* ) qui en eſt la cauſe ; & il y en a qui l'attribuent au *ſeigle ergoté* ( *mutterkorn* ). Il eſt très-vraiſemblable & conforme à toutes les obſervations, que la maladie eſt occaſionée par une mauvaiſe nouriture.

La principale indication par conſéquent, eſt de purger les premieres voies : ſi après cela les ſpaſmes perſiſtent encore, on emploie avec avantage la *valériane* avec le *camphre.*

A l'article de la gangrene, j'ai déjà fait obſerver que cette maladie eſt bien différente de celle qu'on connoît en France ſous le nom d'*ergot.*

## *Tetanos.*

On entend en général par *Tetanos*, toute convulſion tonique, accompagnée le plus ſouvent, quoique pas toujours, de la privation du ſentiment. Les principales eſpeces ſont les ſuivantes :

1°. Le *Tetanos*, dans le ſens le plus rigoureux : c'eſt une convulſion tonique des muſcles du tronc & des extrémités, de maniere que le corps eſt droit & roide ſans pouvoir pencher ni d'un côté ni de l'autre ;

2°. L'*Opiſthotonos*, qui eſt une convulſion tonique des muſcles, qui porte la tête en arriere ;

3°. L'*Emproſthotonos*, qui eſt une convulſion tonique des muſcles, qui porte la tête en avant ;

4°. Le *Spaſme de la mâchoire inférieure* ; la mâchoire inférieure eſt tellement rapprochée de la ſupérieure, qu'on ne peut preſque ouvrir la bouche par aucun moyen.

Quelquefois toutes ces eſpeces ſe réuniſſent, & ne font qu'une même maladie.

La maladie eſt tantôt chronique, tantôt aiguë.

Elle eſt communément aiguë dans les pays chauds du Midi, où elle vient à la ſuite d'un refroidiſſement, & emporte ſouvent le malade dans l'eſpace de onze jours.

D'ailleurs, elle peut être occaſionée par toutes les cauſes irritantes qui produiſent les autres convulſions.

Le ſpaſme de la mâchoire inférieure vient à la ſuite de quelque bleſſure ou de quelque irrita-

tion des nerfs ou des tendons, ſoit des muſcles de la mâchoire même, ſoit de ceux des extrémités. Chez les enfans il eſt ſouvent occaſioné par un lait & une ſaburre âcres contenus dans les premieres voies. Ces enfans périſſent d'ordinaire dans l'eſpace de trois ou quatre jours, ſi l'on n'a pas pu les ſecourir à temps. Je crois avoir obſervé que la matiere de la *petite-vérole* peut très-bien cauſer le tetanos : au moins les ſpaſmes, qui précédent quelquefois ſon éruption, ont ſouvent une grande analogie avec ceux qui ont lieu dans le tetanos ; & j'ai même ſouvent obſervé le tetanos chez les enfans, dans des épidémies de petite-vérole.

Je ſuis encore fondé à croire, que l'*hydropiſie du cerveau* peut fort bien quelquefois occaſioner un pareil *ſpaſme*, par la raiſon que l'une & l'autre de ces maladies ſont ſouvent accompagnées des mêmes ſymptômes.

Pendant les accès, on ſe ſert des bains chauds & des frictions.

Dans le ſpaſme de la mâchoire inférieure, on tâche d'évacuer la ſaburre par des lavemens ; & dès qu'on apperçoit la moindre ouverture à la bouche, on donne de l'*opium*, en attendant qu'on puiſſe adminiſtrer des remedes évacuants avec plus de ſûreté.

Si les nerfs ou les tendons ſont bleſſés, on les coupe, ou l'on tâche de calmer l'irritation actuelle, par des *cataplaſmes émollients* & l'*opium*.

Si la maladie dépend de refroidiſſement, on doit

doit avoir recours aux bains chauds & à de légers ſudorifiques.

On combat les autres cauſes évidentes ſelon le beſoin.

Dans les cas où l'on n'apperçoit aucune cauſe manifeſte, les *frictions mercurielles* ont été quelquefois ſalutaires.

Dans ces derniers temps, on a beaucoup recommandé le frotement extérieur avec l'*aimant* : on peut au moins tenter ce remede dans le cas où tous les autres ont échoué, & particuliérement dans le ſpaſme de la mâchoire inférieure, occaſioné par refroidiſſement.

### *Tremblement.*

Un *tremblement* continuel des membres & de la tête, peut venir des cauſes ſuivantes :

1°. Des évacuations exceſſives, & ſur-tout de celle de la ſemence ;

2°. De l'abus des ſubſtances narcotiques : dans ce cas, le tremblement diſcontinue communément par l'uſage actuel de ces mêmes ſubſtances ſtupéfiantes ; c'eſt ce qui arrive aux *buveurs de vin* ou *d'eau-de-vie* ;

3°. Des paſſions violentes & long-temps continuées ;

4°. Des ſpaſmes : dans ce cas le tremblement eſt paſſager ;

5°. De quelque acrimonie rhumatiſmale ;

6°. De la Paralyſie ;

7°. De l'âge.

On cherche à combattre toutes ces causes de la maniere que nous avons indiquée ailleurs.

### *Contracture.*

La *Contracture*, à proprement parler, n'est point une maladie nerveuse : mais elle appartient cependant à cette classe, en tant qu'elle empêche le mouvement des muscles.

Elle consiste dans l'endurcissement des tendons & des ligamens des parties affectées.

Les causes sont :

1°. Un spasme, qui, pour avoir duré longtemps, occasione une pareille contraction des tendons & des ligamens ;

2°. Des catarrhes, dont l'acrimonie peut causer cette contraction ;

3°. La paralysie : c'est ainsi qu'après la *colique de poitou*, il reste quelquefois de pareilles contractions dans les membres ;

4°. Une acrimonie scorbutique, vérolique ou arthritique.

Le succès du traitement dépend de l'état des tendons & des ligamens. Si leurs fibres sont encore susceptibles d'être ramollies & relâchées, on tâche d'obtenir ces effets par des remedes émollients, antispasmodiques, légérement sudorifiques & fortifiants.

Nous allons maintenant reprendre les maladies spasmodiques & nerveuses qui nous restent à traiter.

## DES AUTRES MALADIES NERVEUSES.

### *Vertige.*

Dans le *Vertige*, le malade s'imagine que les objets extérieurs tournent rapidement autour de lui. S'il voit les objets tels qu'ils ſont naturellement, & avec leur couleur propre, la maladie s'appelle *vertige ſimple* : mais s'il ne les voit que confuſément, & ſous des couleurs qui leur ſont étrangeres, on lui donne le nom de *vertige ténébreux* ; & s'il perd en même temps la connoiſſance, au point de ne pouvoir pas ſe ſoutenir, on l'appelle *vertige caduc*.

Les cauſes ſont :

1°. Une foibleſſe occaſionée par des évacuations exceſſives, telles, par exemple, que les hémorrhagies ;

2°. La ſaburre des premieres voies ;

3°. L'abus des liqueurs ſpiritueuſes ;

4°. Des ſpaſmes hyſtériques ;

5°. Des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre ;

6°. Une éruption prochaine d'exanthêmes ;

7°. Des humeurs épanchées dans le cerveau ;

8°. Une trop grande pléthore.

On attribue communément le vertige à la pléthore : ce qui n'eſt vrai cependant que dans le cas, où la Nature eſt accoutumée à une évacuation de ſang dont le temps approche, ou eſt déjà paſſé. C'eſt alors que la ſaignée, ou les

moyens qui favorifent les autres hémorrhagies habituelles, font fans contredit avantageux.

Lorfqu'on a lieu de préfumer quelque extravafation dans le cerveau, il y a pour l'ordinaire encore d'autres fymptômes qui exigent l'opération du trépan.

S'il y a une éruption prochaine, on doit la favorifer par des frictions, par les remedes épifpaftiques & diaphorétiques.

On tâche de remédier aux obftructions des vifceres du bas-ventre, par les réfolutifs, un bon régime, l'exercice convenable & la tranquillité de l'efprit.

Si le vertige dépend d'une affection hyftérique, on donne quelques goutes de *laudanum*.

En cas de faburre, on tâche de purger les premieres voies; & fi ce font des boiffons fpiritueufes qui ont occafioné le vertige, on réprime leur action par les *acides*, ou on les évacue par l'*émétique*.

Si la maladie eft l'effet d'une foibleffe, des alimens nouriffants & de facile digeftion & les bains froids, font les moyens qui conviennent principalement.

## *Défaillances.*

On appelle *débilité*, le défaut de forces en général : mais fi cet effet vient à avoir lieu tout-à-coup & d'une maniere brufque, il porte le nom de *défaillance*.

On en diftingue les efpeces fuivantes :

1°. La *Lipothymie*; c'eft une défaillance fou-

daine mais paſſagere, dans laquelle le pouls ne change point, & le malade ne perd pas connoiſſance;

2°. La *Syncope*; où le pouls & la reſpiration ſont affoiblis, la chaleur naturelle diminue, & où il y a perte de connoiſſance;

3°. L'*Aſphyxie*; où toutes les forces manquent; où l'on n'obſerve ni pouls ni reſpiration: & cet état ne differe de la mort, qu'en ce qu'il n'eſt point accompagné de putréfaction, quand même il dureroit pluſieurs jours de ſuite.

Les défaillances ont lieu chez les perſonnes foibles & ſenſibles:

1°. Par des cauſes morales, telles que les longues méditations, & les paſſions de l'ame;

2°. Par une foibleſſe naturelle, qui eſt preſque toujours de nature hyſtérique, & par laquelle les moindres cauſes peuvent occaſioner des défaillances;

3°. Par l'épuiſement des forces, occaſioné par la faim, l'inſomnie, ou par des évacuations exceſſives;

4°. Par des cauſes irritantes contenues dans les premieres voies; telles ſont les vers, ou quelque ſaburre;

5°. Par les trop grands efforts qui ont lieu dans l'accouchement, dans les accès de la podagre, & dans les douleurs violentes;

6°. Les défaillances ſont ſouvent un ſymptôme du ſcorbut;

7°. Elles peuvent être encore occaſionées par un froid trop vif;

8°. Par le défaut d'air atmoſphérique ; c'eſt ainſi que dans l'eau ou dans l'air fixe on ne peut pas reſpirer ;

9°. Par des polypes du cœur & des gros vaiſſeaux, par les anevryſmes, les vomiques & par les obſtructions des viſceres.

Pendant la défaillance même, il faut mettre le ſujet dans une ſituation horizontale. Les *eaux de ſenteur* ou ſont inutiles, ou peuvent même nuire. L'expoſition à l'air libre, & l'aſperſion avec de l'*eau froide* ſont les meilleurs moyens. On peut encore faire laver le viſage & les mains avec du *vin*.

Si les forces ſont épuiſées, on tâche, ſelon le beſoin, de nourir & de fortifier ; on cherche également à enlever les cauſes irritantes : mais on doit toujours en même temps employer les remedes antiſpaſmodiques. On peut par exemple ſe ſervir de l'*aſſa-fœtide*, comme d'un remede tout-à-la-fois évacuant & vermifuge.

Dans l'accouchement, dans une éruption prochaine d'exanthêmes, & dans les paroxyſmes de la podagre, c'eſt quelquefois la pléthore qui eſt la cauſe du défaut de forces, qui à ſon tour occaſione les efforts & la défaillance. La ſaignée dans ce cas eſt un excellent remede, ſuppoſé qu'il y ait une vraie pléthore, ou plutôt une diſpoſition à quelque évacuation ſanguine.

Si la défaillance dépend de douleurs trop violentes, & que ces douleurs ſoient de nature ſpaſmodique, il faut employer l'*opium*. Ce remede peut encore convenir dans les douleurs occa-

ſionées par une inflammation, pourvu qu'on ait auparavant employé la méthode antiphlogiſtique.

Si la défaillance eſt produite par un froid trop vif, il ne faut point porter le malade dans un endroit chaud ; ſa chaleur doit être ranimée peu-à-peu, & par des moyens internes. On commence par couvrir le corps de *neige* & le froter doucement ; on tâche enſuite d'y introduire quelque boiſſon chaude, par exemple, du *thé* avec un peu de *vin*. Dès que le malade commence à ſe reconnoître, on cherche à le mettre en mouvement ; on ne doit pas le porter dans des lieux chauds, avant qu'il ſoit tout-à-fait revenu ; & même, dans ce cas, il ne faut échauffer la chambre que peu-à-peu.

Dans les accouchemens laborieux, l'enfant vient ſouvent dans un état de mort apparente : mais on le fait revenir pour l'ordinaire par un bain chaud, auquel on aura ajouté un peu de *vin*, par un lavement de *tabac*, & par l'inſufflation de l'air.

Quant à ceux qui ont été ſous l'eau, on les expoſe d'abord à l'air libre, on leur frote les membres, on leur adminiſtre des lavemens irritants, ſur-tout de *fumée de tabac*, & ſi l'on a lieu de préſumer quelque pléthore, on les ſaigne.

On cherche en même temps à leur ſouffler de l'air : ce qu'il faut cependant opérer avec précaution, & de maniere qu'on leur en introduiſe dans la bouche beaucoup à chaque fois, qu'enſuite on leur comprime la poitrine, & qu'on leur en introduiſe de nouveau ; car ſi l'on s'avi-

ſoit de leur ſouffler l'air trop vîte & ſans interruption, ils ſuffoqueroient plutôt qu'ils ne reſpireroient. Dès qu'on apperçoit le moindre ſigne de ſentiment, on leur donne un vomitif; le *vin émétique*, à la doſe de ſix drachmes juſqu'à une once, eſt ce qui convient le mieux: on continue en même temps à leur froter les extrémités.

On traite de la même maniere ceux qui ont été dans l'air fixe ou dans des vapeurs narcotiques: ſi ce n'eſt qu'on les aſperge de plus avec de l'*eau fraîche*, & qu'on leur lave les membres avec du *vin*.

### *Inſomnie.*

L'*Inſomnie* eſt ſouvent un ſymptôme de la fievre. Elle provient de plus:

1°. De douleurs violentes;

2°. De paſſions affligeantes de l'ame;

3°. De ſpaſmes hyſtériques;

4°. De la foibleſſe de l'eſtomac, & de la difficulté de digérer qui en eſt la ſuite;

5°. De l'âge.

On conduit le traitement d'après ces différentes indications.

Les douleurs ſont un ſymptôme d'inflammation, ou d'une irritation directe ſur les nerfs: dans tous les deux cas on peut ſe ſervir de l'*opium*, pourvu qu'il n'y ait point pléthore, ſaburre dans les premieres voies, ni conſtipation, & qu'on emploie conjointement, en cas d'inflammation,

flammation, les remedes résolutifs, émollients, & atténuants en suffisante quantité.

*Assoupissement.*

On distingue trois degrés dans le *sommeil contre-nature*.

1°. Le *Coma*; où il y a une propension continuelle au sommeil, dont on peut cependant réveiller le malade. S'il dort continuellement, on appelle cet état *coma somnolentum*; & s'il a des momens de veille, mais de maniere qu'il soit étonné & prêt à retomber dans le sommeil, on lui donne le nom de *coma-vigil*.

2°. La *Léthargie*; elle est accompagnée d'une grande débilité, d'une respiration pénible, & d'une foiblesse d'esprit telle que le malade oublie tout & ne se soucie de rien.

3°. Le *Carus*; c'est un assoupissement si profond, qu'on ne peut presque pas en tirer le malade. La respiration est lente & pénible.

Le *Coma-vigil* est ordinairement un symptôme de la fievre; il a encore lieu dans les maladies vermineuses. Les autres especes peuvent dépendre d'une surabondance d'humeurs; de vapeurs narcotiques & méphitiques; d'érysipele; de podagre ou de gale répercutées; d'épanchemens qui compriment le cerveau, comme cela arrive dans les blessures, dans les métastases, dans l'hydrocéphale, &c.; d'une impression vive & long-temps continuée des rayons du soleil; des passions de l'ame;

d'évacuations exceſſives ; de ſpaſmes hyſtériques ; du ſcorbut ; de la fauſſe péripneumonie ; de l'âge, & de pluſieurs autres cauſes qu'on ne peut déterminer, & qui compriment le cerveau directement ou par *ſympathie.*

La *Léthargie* eſt communément accompagnée d'une petite fievre & d'une habitude de corps cachectique, & ſe préſente quelquefois comme une maladie chronique.

Le *Carus* dépend communément de cauſes graves & difficiles à combattre, & ne dure que peu de jours.

Le *Coma ſomnolentum* peut durer des années entieres, comme il y en a des exemples.

Les *affections ſoporeuſes* doivent être conſidérées comme des maladies dangereuſes, puiſque le trop de ſommeil, même naturel, affecte les forces. Celles qui dépendent de *réplétion*, & où les forces ſont plutôt *opprimées* que *ſupprimées*, ſe guériſſent plus facilement que celles où les forces ſont effectivement épuiſées. De même il y a plus à eſpérer lorſque les cauſes agiſſent par *ſympathie*, que lorſqu'elles compriment immédiatement le cerveau.

On ne doit employer les remedes excitants, que dans le cas où la maladie dépend de vapeurs narcotiques. Dans les autres cas il faut toujours agir d'après les indications. On doit tâcher d'empêcher toute congeſtion à la tête ; pour cet effet, on fait mettre le malade ſur ſon ſéant.

La ſeule pléthore occaſione rarement l'aſſoupiſſement : cependant s'il y a une ſurabondance

d'humeurs à évacuer, accompagnée de pléthore, on peut faire une petite ſaignée au pied, avant l'évacuation; ſur-tout lorſque celle-ci doit ſe faire par l'émétique, à cauſe d'un orgaſme ſupérieur.

Si l'aſſoupiſſement eſt occaſioné par la métaſtaſe de quelque matiere, on tâche de rappeller cette matiere à la peau au moyen des véſicatoires & des épiſpaſtiques, par des frictions & des remedes diaphorétiques.

En cas de léſions à la tête, on doit employer l'opération du *trépan*, afin d'évacuer la matiere épanchée qui comprime le cerveau.

Il faut en général mêler les remedes néceſſaires avec les antiſpaſmodiques, ſur-tout lorſqu'il y a une diſpoſition hyſtérique ou hypochondriaque.

Quand les forces manquent, & que l'aſſoupiſſement dépend d'*inanition*, les ſecours de l'Art ſont ordinairement ſans effet.

On évacue les ſubſtances narcotiques par l'*émétique*, ou on empêche leur action par l'uſage des *acides*.

## *Paralyſie.*

On dit d'une partie, qu'elle eſt *paralytique*, lorſque ſes muſcles ont perdu leur faculté motrice.

Quelquefois cette partie perd en même temps tout ſentiment; il eſt plus rare qu'il lui reſte une ſenſation douloureuſe. La privation de mouvement a auſſi ſes degrés; les membres paralytiques peuvent avoir quelquefois des mouvemen convulſifs.

Le pouls de la partie affectée est ordinairement plus foible & plus petit ; quelquefois il manque absolument.

Lorsque la maladie affecte les extrémités, on l'appelle proprement *Paralysie* ; si c'est la moitié du corps, excepté la tête, qui est paralytique, on lui donne le nom d'*Hémiplégie* ; & si c'est tout le corps, excepté la tête, elle porte le nom de *Paraplégie*.

La maladie survient quelquefois subitement ; d'autres fois elle est précédée par une *stupeur* & un sentiment de froid dans les membres.

Les causes sont :

1°. La pléthore dans un tempérament fort sensible ;

2°. Des vapeurs de *plomb* & d'*arsénic* ;

3°. Une acrimonie rhumatismale, scrofuleuse, scorbutique, arthritique, vérolique ou galeuse ;

4°. Des passions violentes de l'ame & souvent répétées, sur-tout la colere & la frayeur ;

5°. Des évacuations copieuses & affoiblissantes ; c'est ainsi qu'il survient quelquefois des paralysies à la suite d'une *dysenterie* ou d'une *hémorrhagie* ;

6°. La paralysie se présente encore comme une maladie *périodique* ;

7°. Les affections hystériques, ou autres débilités nerveuses, peuvent occasioner la paralysie ;

8°. Les douleurs vives ; c'est ainsi que des coliques violentes sont communément suivies de paralysie. Il est cependant difficile à décider si dans ce cas la paralysie est effectivement la suite

de la douleur, ou si elle dépend plutôt d'une métastase de la matiere morbifique ;

9°. Une *vomique* peut comprimer le *ganglion thorachique*, d'où partent les nerfs du bras, & causer par-là une paralysie de la main ;

10°. Dans l'*Hydrocéphale interne*, & dans le *spina-bifida*, il survient souvent des paralysies des extrémités inférieures ;

11°. Les blessures des nerfs occasionent immédiatement une paralysie ; &

12°. Enfin la plûpart des *apoplexies* entraînent après elles des paralysies.

Plus la paralysie a duré long-temps, plus elle est difficile à guérir. Elle devient d'autant plus opiniâtre, qu'elle a été précédée long-temps auparavant de quelques symptômes. Elle est également grave, toutes les fois qu'elle vient à la suite d'autres maladies. On peut en espérer la guérison, lorsqu'elle est accompagnée de mouvemens fébriles ; mais si les membres sont tout-à-fait relâchés, froids & privés de sentiment, elle est pour l'ordinaire incurable.

Dans le traitement on doit d'abord songer à détruire les causes matérielles.

On combat les différents virus par les remedes qui conviennent à chacun en particulier.

Si la maladie dépend de seule pléthore, on cherche à rétablir les saignées ou les hémorrhagies habituelles.

Dans le cas de *vapeurs de plomb*, les *acides végétaux*, & les moyens adoucissants ont souvent réussi.

Contre les *vapeurs arſénicales*, on emploie les *bains ſulfureux*, qui ſont également très-avantageux en cas de virus ſcrofuleux ou galeux.

Si c'eſt une affection rhumatiſmale, on doit principalement tâcher d'augmenter la tranſpiration; ce qu'on obtient par la *teinture volatile de Gayac*.

Dans les paſſions de l'ame, il faut évacuer la bile par l'uſage ſoutenu du *vin émétique* & de l'*ipecacuanha*; & tâcher de fortifier les nerfs par les *bains froids*, qui conviennent également lorſque la maladie dépend d'affoibliſſement.

Si la paralyſie eſt *périodique*, elle exige l'uſage du *quinquina*; & ſi elle dépend d'une affection hyſtérique, on emploie d'abord les préparations d'*opium*, & enſuite les *remedes fortifiants martiaux*.

Lorſqu'on ne peut découvrir aucune cauſe manifeſte, l'*air fixe*, employé intérieurement, produit quelquefois d'excellents effets.

On peut encore faire uſage de frictions irritantes extérieures, & ſur-tout avec des *cantharides*.

S'il n'y a que ſimple foibleſſe, on peut laver les membres avec du *vin*, ou même faire uſage de *bains de fourmis*.

Dans un rhumatiſme invétéré, l'*électricité* eſt ſouvent éminemment avantageuſe.

### *Apoplexie.*

On appelle *Apoplexie* une attaque ſubite, dans laquelle le malade eſt privé de l'exercice de

ſes ſens, devient paralytique, & tombe dans un aſſoupiſſement accompagné de difficulté de reſpirer.

Ainſi la maladie conſiſte dans un aſſoupiſſement, accompagné de ronflement & de paralyſie.

On l'appelle *Apoplexie complete* (exquiſita), lorſqu'elle prive le malade de tout ſentiment & de tout mouvement, & *Parapoplexie*, quand le malade conſerve quelque ſentiment & quelque mouvement.

L'Apoplexie vient à la ſuite d'autres maladies, ou elle s'établit par elle-même. Dans le dernier cas, elle eſt ordinairement précédée quelques ans auparavant de ſignes précurſeurs, tels, par exemple, que des vertiges, dont on ne peut aſſigner aucune cauſe ſuffiſante; de l'engourdiſſement des membres; de la propenſion à un ſommeil, qui ne repare point; de la perte de la mémoire, du grincement des dents pendant la nuit; de l'émiſſion involontaire de l'urine; & enfin d'une difficulté de la langue, qui eſt l'avant-coureur d'une apoplexie prochaine.

L'accès de la maladie ſe termine par la mort, le ſecond, tout au plus tard le troiſieme jour; ou il ſurvient une fievre avec des paroxyſmes remittents, dont on a cependant toujours à craindre de nouvelles attaques d'apoplexie.

Cette fievre, bien traitée, peut par ſa ſolution rétablir entiérement le malade : mais elle eſt le plus ſouvent ſuivie de *paralyſie*.

L'apoplexie ſurvient par *ſympathie*, ou par

la dilatation & le déchirement direct des vaisseaux du cerveau. Ce qui prouve qu'il y a des apoplexies sympathiques, c'est que souvent chez les apoplectiques, on n'a trouvé ni dilatation, ni déchirement des vaisseaux, & qu'au contraire on a souvent rencontré des épanchemens considérables, qui n'étoient point suivis d'apoplexie.

La cause prochaine paroît être un spasme, dont l'action se fait sentir sur tout le systême nerveux, & semble consister principalement dans des congestions qui compriment la moëlle des nerfs.

Rarement cette maladie attaque les jeunes-gens : c'est pour l'ordinaire au commencement de la vieillesse qu'on y devient sujet. Les personnes très-sensibles, & disposées aux spasmes, qui font usage d'alimens fort nourissants & échauffants, qui menent une vie sédentaire, qui ont le cou gros & court, & la tête enfoncée entre les épaules, sont les plus sujetes à l'apoplexie.

Les causes, qui peuvent décider ces congestions, sont :

1°. La pléthore, & une tendance de la Nature à se débarrasser du sang surabondant ;

2°. La surabondance d'humeurs pituiteuses & séreuses ;

3°. Des passions subites de l'ame ;

4°. Un amas de saburre âcre & bilieuse, ou des vers dans les premieres voies ;

5°. La suppression de la transpiration & des sueurs ;

6°.

6°. Les obſtructions des viſceres abdominaux ;

7°. L'Apoplexie arrive auſſi comme une maladie *périodique* ;

8°. Elle peut dépendre d'une trop grande replétion de l'eſtomac ;

9°. D'un échauffement occaſioné par l'uſage des boiſſons enivrantes ;

10°. De vapeurs narcotiques ;

11°. D'un échauffement cauſé par l'expoſition au ſoleil ;

12°. D'un refroidiſſement ſubit ;

13°. D'une goute remontée ;

14°. D'exanthêmes répercutés ;

15°. De polypes du cœur & d'anevryſmes ;

16°. D'un affoibliſſement général occaſioné par des évacuations exceſſives.

Les épanchemens qui compriment le cerveau, peuvent être occaſionés par toutes ces cauſes : mais ils peuvent auſſi dépendre de léſions extérieures, & d'abſcès formés inſenſiblement dans le cerveau.

On voit par les différentes cauſes que nous venons d'expoſer, l'inſuffiſance de la diviſion de l'apoplexie, en *ſanguine* & en *ſéreuſe* ; quoique cette diſtinction exiſte, ſans contredit, & qu'on ne doive point la négliger.

Le plus ou moins de danger de la maladie dépend en partie de la nature des cauſes, & en partie de la violence de ſes accès.

Plus l'apoplexie eſt complete, plus auſſi elle eſt dangereuſe. Elle ne l'eſt pas moins lorſque le malade ne peut point avaler, quoique ſouvent

on vienne à bout de lui introduire quelque chose par force. Il y a encore du danger, lorsque la fievre ne s'allume pas bientôt. C'est un mauvais signe quand les remedes n'agissent point, que les parties internes paroissent être paralytiques, & que les excrémens s'échappent involontairement. Plus il y a de signes qui l'ont précédé long-temps avant, plus elle est dangereuse. Elle l'est moins dans le premier accès que dans les suivants. L'apoplexie *idiopathique* est moins dangereuse que celle qui vient à la suite de quelque autre maladie.

Il s'agit principalement dans le traitement, d'enlever les causes des congestions, & particuliérement de celles de la tête. Pour cet effet, on met le malade sur son séant. Si le visage est fort rouge, le pouls grand & plein, sur-tout dans l'artère carotide, & qu'il y ait enfin une habitude de corps pléthorique, on doit ouvrir aussitôt la veine. On choisit la jugulaire si l'accès est violent; mais si l'on a en même temps à rétablir des hémorrhagies supprimées, on saigne plutôt du pied. La quantité & les répétitions de la saignée se réglent sur l'état du pouls, & d'après la constitution du malade.

Immédiatement après la saignée, on donne un lavement qui ne doit être qu'*émollient*, en cas de simple sensibilité & de pléthore; mais qu'il faut rendre *purgatif* s'il y a une saburre bilieuse dans les premieres voies, ou *stimulant*, si la saburre est de nature pituiteuse.

On tâche en même temps, lorsqu'il n'y a

qu'un ſimple ſpaſme, & que pléthore, de faire prendre au malade intérieurement des remedes tempérants & antiſpaſmodiques : & comme il y a communément *tenſion* au bas ventre, on peut, outre les lavemens, lui faire des frictions ſur cette région avec des ſubſtances émollientes.

C'eſt vraiſemblablement dans un pareil cas, qu'on peut encore appliquer des fomentations froides ſur la tête, après avoir pratiqué la ſaignée, & procuré la liberté du ventre.

Lorſqu'il n'y a point de pléthore, ou quand on a ſaigné ſuffiſamment, & procuré la liberté du ventre, on applique des *épiſpaſtiques* à la plante des pieds, & des *véſicatoires* au gras des jambes.

S'il y a ſurcharge d'humeurs bilieuſes & pituiteuſes, on donne un aſſez fort *laxatif*, ou un *émétique*, ſi l'on eſt ſûr que la ſaburre réſide principalement dans l'eſtomac.

En général toute apoplexie ne demande point la ſaignée ; elle peut nuire au contraire, lorſque les forces manquent, que le viſage eſt pâle & le pouls petit, & qu'il y a une ſurabondance d'humeurs ſéreuſes & pituiteuſes.

Si c'eſt une tranſpiration & une ſueur habituelles qui ſont ſupprimées, on fomente les parties avec des *vapeurs émollientes* & des *bains*. On agit de même lorſqu'il y a des *exanthêmes* répercutés ou une *podagre* anomale ; quoique dans ces derniers cas les *épiſpaſtiques* & les *véſicatoires* doivent faire la principale partie du traitement.

Une apoplexie qui dépend de vapeurs narcotiques, exige l'uſage interne & externe des *acides.*

Dans un affoibliſſement général, & dans les ſpaſmes hyſtériques, la ſaignée n'eſt pas, ou n'eſt preſque jamais indiquée. Les *bains chauds*, auxquels on ajoute du *vin*, le *muſc*, la *valériane* & autres remedes *antiſpaſmodiques*, joints aux *épiſpaſtiques*, ſont ceux qui conviennent le mieux.

Dans l'apoplexie, on ne doit point chercher à diminuer la fievre par des remedes *tempérants.* Il faut au contraire employer les forts *réſolutifs*, ſur-tout lorſqu'on a lieu de préſumer des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre.

Lorſque l'apoplexie eſt *périodique*, on doit tâcher d'en prévenir à temps les accès, par l'uſage libéral du *quinquina.*

### *Extaſe.*

Dans l'*Extaſe*, le mouvement ne ceſſe point à la vérité, mais l'attention du malade eſt tellement fixée ſur quelque objet, qu'il perd le ſentiment de tout le reſte.

Elle dépend preſque toujours de cauſes morales, & n'eſt point ſans danger. La diſſipation, l'exercice, la bonne diete, les bains froids, & les remedes fortifiants & antiſpaſmodiques, ſont les moyens qu'on peut employer avec beaucoup d'avantage.

*Catalepſie.*

La *Catalepſie* a des paroxyſmes, pendant leſquels le malade eſt privé de tout mouvement & de tout ſentiment ; & cela de maniere qu'il reſte dans la même ſituation où la maladie l'a ſurpris, quoique les membres conſervent leur flexibilité. Rarement les accès durent plus d'une demi-heure.

La maladie differe de l'*épilepſie*, par le défaut de convulſions ; du *tetanos*, par la flexibilité des membres ; & de la *défaillance*, en ce que le pouls, la reſpiration, la ſituation, la poſture ou le mouvement que le malade avoit au moment de l'attaque, n'éprouvent aucun changement.

Elle dépend des mêmes cauſes que les autres maladies nerveuſes : il faut cependant qu'indépendamment de ces cauſes, il y ait quelque vice particulier des nerfs ; puiſqu'il eſt très-difficile de la guérir.

Rarement les accès en ſont mortels ; & la maladie n'eſt dangereuſe que par les ſuites qu'elle entraîne, & qui ſont l'*apoplexie*, la *paralyſie*, l'*hydropiſie* & la *conſomption*.

*Catoché.*

Les Auteurs donnent un ſens différent à ce nom : mais il ſeroit plus à propos d'appeller *Catoché* cet état maladif, qui reſſemble à la *catalepſie*, à la roideur des membres près. Il

differe du *tetanos* par la refpiration libre, & parce qu'en général on n'y obferve pas autant de fpafmes internes.

Le traitement eft le même que celui de la catalepfie.

*Somnambulifme.*

On a remarqué différentes efpeces de *Somnambulifme*, qui ne font cependant, à proprement parler, que des degrés différents de la même affection.

Dans le premier degré de cette affection, le malade parle & s'agite pendant le fommeil, mais il refte cependant dans fon lit.

Dans le fecond, il fe leve pendant le fommeil, & entreprend différentes chofes; mais on peut très-facilement le réveiller & le faire revenir.

Dans le troifieme degré, le malade en eft attaqué non feulement pendant le fommeil, mais encore en plein jour & au milieu de fes occupations, de maniere qu'il perd tout-à-coup le fentiment, quoiqu'il continue d'exécuter une ou plufieurs actions; il n'eft pas fi aifé à le faire revenir de cet état.

Indépendamment des caufes ordinaires de toutes les autres maladies nerveufes, on a encore obfervé que cette maladie eft héréditaire, & qu'elle attaque quelquefois les perfonnes qui abufent des fubftances narcotiques & enivrantes.

Il n'eft point prudent d'éveiller le malade pendant l'accès; il fuffit feulement d'empêcher qu'il ne fe faffe du mal. On a cependant mitigé quelque-

fois la maladie en châtiant le *Somnambule* pendant les accès. On prétend même avoir obtenu de très-bons effets de l'*électricité*. Au reste, il faut rechercher & tâcher d'enlever ce qui pourroit pécher dans le corps : on y réussit souvent, à moins que la maladie ne soit héréditaire.

## *Hydrophobie.*

L'*Hydrophobie* est une aversion & une horreur pour toute boisson aqueuse, au point que souvent le malade tombe dans les plus violentes convulsions, au seul aspect de l'eau.

Il faut distinguer trois états différents de cette maladie.

Le premier est l'*hydrophobie spontanée*. Elle est un symptôme ordinairement passager d'autres maladies. Elle peut avoir lieu dans les inflammations & dans les fievres nerveuses, comme aussi par l'abus des boissons spiritueuses & des plantes narcotiques : & rarement elle exige un traitement particulier.

Le second état est l'*hydrophobie par la morsure d'un chien enragé*.

Et si cet état d'hydrophobie est accompagné de *délire*, on a la troisieme espece appellée *rage canine*.

Je ne parlerai que de cette maladie, qui vient à la suite de la morsure d'un animal enragé. Quoique très-souvent elle ne soit point accompagnée de *délire*, & que quelquefois au contraire il n'y ait que ce dernier symptôme sans aucune *aver-*

*ſion pour l'eau*, elle eſt cependant toujours eſſentiellement la même maladie : ainſi, je joindrai ces deux derniers états enſemble, quoiqu'il n'y ait aucun nom particulier qui leur convienne en commun.

On y obſerve en général une *affection ſpaſmodique.* Le malade a communément quelque choſe de farouche dans le regard ; l'eſtomac & la peau ſont également très-affectés, le premier par des douleurs & des vomiſſemens, & la peau par une ſenſibilité exceſſive. Quelquefois le malade eſt dans ſon bon ſens, & ne refuſe point de boire, quoiqu'il ne ſoit point en état de le faire. Quelquefois il eſt dans le délire, il veut mordre les aſſiſtants, & leur crache au viſage ; d'autres fois il boit très-facilement, mais il a tous les autres ſignes de la *rage.*

La cauſe de cette maladie eſt la ſalive introduite dans la plaie, & qui agit d'une maniere ſpécifique ſur les nerfs.

Il eſt difficile de déterminer juſqu'à quel point peut s'étendre la contagion de cette maladie. Il y a des obſervations qui prouvent que la morſure d'animaux, qui ne ſont point du tout enragés, même celle d'hommes en pleine ſanté, a auſſi occaſioné l'hydrophobie : comme d'un autre côté, on prétend avoir des obſervations qui préſentent des hydrophobies occaſionées par le ſouffle ſeul d'un animal enragé, ou par le ſang d'un hydrophobe.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la morſure

d'un

d'un chien enragé entraîne presque toujours cette maladie.

Les signes auxquels on connoît un chien enragé, sont les suivants : quelque temps auparavant l'animal est triste ; il regarde les alimens & la boisson d'un œil indifférent ; il a la même indifférence pour son maître, quoique dans le commencement il obéisse encore à sa voix ; il marche les oreilles & la queue baissées ; au lieu d'aboyer il gronde ; bientôt il ne connoît plus son maître ; il commence à mordre tout ce qui l'entoure ; il court enfin de tous côtés, mais toujours en ligne courbe ; sa langue est plombée & lui pend hors de la gueule ; il mord tout ce qu'il rencontre sur ses pas ; il tombe tout-à-coup par terre, se releve ensuite, s'efforce de mordre, & meurt enfin ordinairement dans vingt-quatre, ou au plus tard dans quarante-huit heures.

Sa morsure dans ce dernier période est presque toujours contagieuse.

Il est difficile de déterminer la cause qui décide cette maladie chez les *chiens*. La constitution chaude de l'air, une nourriture échauffante, & le défaut de boisson paroissent y contribuer le plus. On sait que cette maladie attaque les *loups*, les *chats* & autres animaux. Le prétendu *ver* (*tollwurm*) que les chiens ont sous la langue, est un corps glanduleux, qui vraisemblablement n'a rien de commun avec cette maladie, si ce n'est qu'il contribue peut-être à la sécrétion de la salive vénimeuse.

La plaie faite par cette morſure, ne ſuppure pas facilement, mais ordinairement elle ſe ferme bientôt. L'action du venin ſe manifeſte après un temps plus ou moins long. Une diſpoſition particuliere, des échauffemens, & les paſſions de l'ame peuvent accélérer ce temps. On a des obſervations d'*averſion pour l'eau* ou de *délire*, qui n'ont éclaté qu'après quatre ou ſix ſemaines, & quelquefois même après un pareil nombre de mois.

Les premiers ſymptômes qui ſe manifeſtent, ſont : des douleurs dans la plaie ou dans la cicatrice ; une couleur foncée & une tuméfaction de la partie ; l'ouverture de la cicatrice annonce l'approche de la maladie ; il ſurvient des anxiétés, une triſteſſe, des inſomnies, des palpitations, des friſſons, un défaut d'appétit & de ſoif ; la douleur de la plaie s'étend enfin ſur tout le membre ; & alors ſe déclare tout-à-coup l'hydrophobie à l'aſpect de l'eau, ou lorſque le malade veut boire. Il y en a qui peuvent avaler les remedes liquides ; d'autres boivent effectivement, mais ils vomiſſent bientôt après ce qu'ils ont bu ; quelques-uns n'ont aucune averſion pour l'eau, mais ils ſont atteints d'autres accidens nerveux ; tantôt ils ſont dans le délire, tantôt ils ſont abſolument dans leur bon ſens ; quelques-uns ſont tourmentés de douleurs violentes dans le creux de l'eſtomac & dans les inteſtins ; d'autres mordent, ou ne peuvent, lors même qu'ils ſont dans leur bon ſens, réſiſter à l'envie de mordre ; il y en a, dit on, qui aboient, ce qui n'eſt vraiſemblable-

ment qu'une eſpece de lamentation, ou l'expreſſion dela douleur. Cet état peut durer depuis trois jours juſqu'à ſept ; & alors il ſurvient des défaillances & des aſſoupiſſemens ſuivis de la mort.

La cauſe prochaine de cette maladie n'eſt point un vice particulier du goſier, puiſqu'après la mort on n'y a ſouvent obſervé aucune altération ſenſible, & que la déglutition des alimens ſolides ſe fait toujours ſans peine.

Il eſt vrai qu'on a trouvé après la mort, le ventricule & les inteſtins enflammés, & une bile noire & putride ; mais ce ſont plutôt les effets que la cauſe de la maladie.

La cauſe prochaine paroît être plutôt un ſpaſme particulier des nerfs : ſpaſme qui n'a rien de commun avec les autres affections nerveuſes ; puiſqu'il y a des exemples de perſonnes mordues, qui ont eſſuyé, ſans aucun inconvénient, entre le temps de la morſure & celui de la maladie déclarée, la *petite-vérole* & des *fievres quartes.*

Ce qui prouve que le ſyſtême nerveux eſt attaqué d'une maniere particuliere, ce ne ſont pas ſeulement les ſymptômes, mais c'eſt que l'*opium* dans cette maladie, comme dans pluſieurs autres affections nerveuſes, adminiſtré ſouvent à la plus haute doſe, n'exerce point ſa vertu narcotique.

La morſure d'un chien enragé, eſt toujours plus dangereuſe que celle d'un chien qui ne l'eſt pas : mais elle l'eſt encore davantage lorſque l'animal eſt dans le dernier période de ſa rage ;

parce que dans ce cas la maladie ſe déclare beaucoup plus promptement.

Abandonnée à elle-même, la maladie eſt toujours mortelle. Les ſecours même de l'Art réuſſiſſent rarement, quoiqu'il y ait des exemples de quelques heureux traitemens. Il y a plus à eſpérer lorſque la maladie eſt précédée long-temps auparavant des ſignes qui l'annoncent, que lorſqu'elle ſe déclare tout-à coup. Elle eſt incurable quand elle eſt déjà parvenue à ſon plus haut degré, & que les forces du malade ſont abattues.

Le pouvoir donc de l'Art ſe borne principalement aux ſecours *prophylactiques*. Ils conſiſtent ſur-tout à extirper, autant que cela peut ſe faire, la partie mordue, & à entretenir la ſuppuration de la plaie auſſi long-temps qu'il eſt poſſible. La meilleure maniere d'obtenir cet effet, c'eſt de ſaupoudrer la partie avec des *cantharides*, qui méritent d'autant plus la confiance du Médecin, qu'on a même obtenu de bons effets de leur uſage interne. Ce procédé cependant ne peut avoir lieu que dans la plaie récente; quand elle eſt déjà fermée, il ne reſte qu'un ſeul moyen; c'eſt celui de l'ouvrir de nouveau.

La ſeconde partie du traitement ſeroit d'avoir quelque *ſpécifique* contre le venin déjà abſorbé. On prétend que le *lichen terreſtris* (3), la *bella-*

(3) C'eſt le *lichen caninus* de *Linné*, ou le *lichen cinereus terreſtris* de *Vogel* de cognoſc. & cur. morb. vol. 1. §. 109.

*dona* (4), les remedes *mercuriels*, les *cantharides*, & les *proscarabées* (*meloë majalis*) ont souvent produit de bons effets ; les antispasmodiques même, & sur-tout le *musc*, ont quelquefois été employés avec quelque apparence de succès : quoiqu'on ne puisse guere les regarder comme spécifiques, mais qu'ils ne soulagent vraisemblablement, qu'en calmant les spasmes. Cependant les expériences qu'on a jusqu'à présent de ces remedes, sont trop vagues pour pouvoir les apprécier au juste. J'aimerois toujours mieux employer d'abord les *diurétiques* à une dose augmentée successivement ; la moindre perte de temps étant d'autant plus dangereuse, qu'on n'en a pas assez pour tenter d'autres moyens. Je tâche en même temps d'entretenir & de favoriser la transpiration. On peut pour cet effet se servir avec avantage des *cantharides*, des *proscarabées* & du *polygala de Virginie*. Je préférerois ce dernier, quoique ce soit l'expérience qui doive décider d'un pareil choix. J'ai une fois, outre l'extirpation de la partie mordue, & une suppuration convenable, employé les *frictions mercurielles* avec un tel succès, qu'il ne survint point d'*hydrophobie*.

L'hydrophobie une fois déclarée, il n'y a guere

(4) Il faut ajouter à ces remedes le *mouron* (*anagallis arvensis* L.) qui, suivant les expériences rapportées dans le Recueil de la Société Economique de Berne, & celles de Vogel (L. c. §. 112.), doit être un excellent antihydrophobique.

de remedes. On ne doit point chercher à vaincre par des moyens violents l'averſion que les malades ont pour l'eau. De larges *véſicatoires* appliqués ſur la cicatrice, le *muſc*, l'*opium* & la *thériaque* diſſoute dans l'*eſprit volatil de ſel ammoniac*, ſont les remedes les plus convenables qu'on pourroit employer dans cette occaſion ; d'autant plus que les ſels volatils des *cantharides* & des *proſcarabées* & l'*eau de luce* doivent avoir produit de bons effets.

## DES MALADIES LOCALES.

Je range dans cette claſſe, premiérement, les maladies qui attaquent une partie déterminée du corps, qui ont leur cauſe dans cette même partie, & qu'on appelle *maladies idiopathiques* ou *locales* (*topici*) : & en ſecond lieu, celles qui, quoique *ſympathiques* & dépendantes d'une diſpoſition contre-nature de tout le corps, n'affectent cependant que la fonction d'une ſeule partie déterminée.

## DES MALADIES DE LA PEAU.

J'ai déjà parlé des maladies les plus eſſentielles *de la peau*, à l'article des *exanthêmes chroniques*. Je ne parlerai ici que de celles qui, preſque toujours, ou du moins le plus ſouvent, dépendent comme elles de cauſes internes ; mais qu'on doit néanmoins regarder plutôt comme des *affections* purement *locales*, par la raiſon qu'elles

n'attaquent qu'une partie déterminée de la peau, & que rarement elles sont accompagnées d'autres incommodités.

### *Lentilles & Ephélides.*

On appelle *Lentilles* les taches de rousseur; parce qu'elles ressemblent par leur couleur & par leur figure aux *lentilles.*

Elles viennent à ceux qui s'exposent trop long-temps à l'ardeur du soleil; & c'est pourquoi on leur donne aussi le nom d'*Ephélides.*

De pareilles taches peuvent encore avoir lieu, sans que la peau soit exposée à l'action du soleil: on les appelle pour-lors *taches hépatiques* (*leber-flecke*).

Dans l'un & l'autre cas elles paroissent cependant dépendre d'une acrimonie interne, parce qu'elles attaquent principalement les personnes qui ont une acrimonie rhumatismale, ou des obstructions dans les visceres abdominaux.

Un bon régime, des remedes dépuratifs, & l'exercice, avec l'usage externe du *magistere de Saturne*, sont les moyens qu'on doit employer dans le traitement.

On observe quelquefois chez les femmes enceintes de pareilles taches, mais qui différent des premieres par leur plus grande étendue, & que l'accouchement fait disparoître.

### *Goute-rose.*

On donne ce nom à la rougeur du nez & du visage; nous l'appellons *Couperose* (*Kupfer*),

& elle eſt ordinairement la ſuite de l'abus des boiſſons ſpiritueuſes. Quelquefois cependant elle paroît être de nature *éryſipélateuſe* : & dans ce cas les *réſolutifs*, ſur-tout les *émétiques* à petites doſes, l'*acide vitriolique*, les *laxatifs antiphlogiſtiques*, & ſpécialement la *crême de tartre*, ſont employés avec ſuccès.

## *Erythême.*

On appelle *Erythême*, une rougeur du viſage paſſagere & de nature inflammatoire.

Elle provient du frotement, de l'application extérieure de ſubſtances irritantes, telles que le *rhus toxicodendron*, de la morſure des inſectes, du feu & du froid.

Lorſque ce ſont des ſubſtances irritantes qui ont produit l'érythême, on applique extérieurement les *émollients*, & l'on donne intérieurement les *acides* & les *laxatifs antiphlogiſtiques* ; ſi la peau eſt brûlée, on peut employer l'*extrait de Saturne* affoibli ; & ſi les membres ſont gelés, on ſe ſert du *petrôle* & de l'*huile de cire*.

## *Lichen.*

On appelle *Lichenes* ( *Schwindflecken* ) des exanthêmes benins de nature *dartreuſe*, qui ne cauſent guere de démangeaiſon, ne durciſſent point la peau, mais qui font tomber l'épiderme en écailles.

Indépendamment des remedes dépuratifs internes,

ternes, on applique extérieurement la plante récente de *bon Henri*, & le *magiſtere de Saturne.*

### *Envie.*

Les *Envies* ou les marques qu'on apporte en naiſſant, ſont de diverſes eſpeces; quelquefois elles paroiſſent ſous la forme de ſimples taches; d'autres fois ſous celle d'excroiſſances. Les premieres ſont ordinairement incurables: on peut emporter quelquefois les dernieres au moyen de la *ligature.*

### *Terminthes.*

Ce ſont des puſtules douloureuſes, dont les bords ſont d'un rouge de pourpre & la pointe noire, & qui ont la forme & la groſſeur d'un *pois* [ou du fruit de *térébinthe*], d'où elles tirent auſſi leur nom. Elles ſe terminent quelquefois par la gangrene: mais le plus ſouvent la croûte qu'elles forment, tombe le troiſieme ou le quatrieme jour; ce qui leur a fait donner par quelques-uns le nom de *puſtules écailleuſes* (Schælblaſen).

La cauſe eſt une acrimonie putride, qu'on doit tâcher de détruire par les *acides* & par les *laxatifs antiphlogiſtiques.*

### *Epinyctides.*

Ce ſont des puſtules ſéparées, accompagnées de douleurs qui augmentent pendant la nuit.

Elles ſont remplies d'un pus muqueux, & dépendent d'une acrimonie interne.

Leur traitement exige des remedes *dépuratifs* & des *bains.*

### *Bourgeon* (*Varus*).

Les *Bourgeons* ſont communément l'effet d'une nouriture âcre & échauffante : on peut par conſéquent les prévenir par le ſeul régime, & les guérir par l'uſage des *laxatifs antiphlogiſtiques.*

### *Mal-mort.*

Ce ſont des puſtules couvertes de croûtes raboteuſes dures & noirâtres, qui tombent quelquefois, mais qui reviennent de nouveau, & ſous leſquelles la peau eſt rouge & ſeche. On leur a donné le nom de *Mal-mort*, parce qu'on n'y obſerve précifément aucune acrimonie, que les puſtules ne ſont pas contagieuſes, & qu'elles ne s'étendent point.

L'uſage externe des *mercuriels* légérement cauſtiques, un régime convenable, & quelques laxatifs ſuffiſent ordinairement pour la guériſon de ce mal.

### *Excoriation* (*intertrigo*).

On donne ce nom aux *écorchures des enfans.* Elles dépendent de l'âcreté de l'urine ; mais ſouvent auſſi elles ſont l'effet d'un lait âcre. Dans ce

dernier cas, on ne peut les guérir par le seul usage externe des *déterſifs* & des *deſſicatifs*, c'eſt-à-dire, en lavant les parties avec de l'eau froide, & en les ſaupoudrant avec la *poudre de lycopodium* (*erdschwefel*); il faut de plus changer de nourice, ou ſevrer l'enfant.

*Crinons.*

On tire quelquefois de la peau des enfans une matiere graſſe & viſqueuſe, qui a la forme d'un *ver*.

Cet accident a communément lieu dans les obſtructions des glandes, lorſque la nutrition ne ſe fait point d'une maniere convenable : & comme dans ce cas les enfans maigriſſent facilement, on a appellé ces prétendus vers *Comedones*.

On emploie extérieurement des bains avec du *ſon* pour ouvrir les pores de la peau, & favoriſer par là la tranſpiration : & l'on donne intérieurement des remedes propres à diſſiper les obſtructions. Voyez *Liqueur de terre foliée de tartre*.

*Phthiriaſis.*

On diſtingue quatre eſpeces de *maladie pédiculaire* :

1°. Il y a des poux de la tête, qui ſont familiers aux enfans ;

2°. Des poux qui s'attachent aux parties naturelles & aux paupieres, & que les François appellent *Morpions* ;

3°. Les poux ordinaires qui s'attachent aux habits ;

4°. On a des exemples de maladies pédiculaires internes, où les poux ſortent des yeux, du nez, des oreilles & de toutes les autres parties du corps, & où les malades maigriſſent conſidérablement, & meurent pour l'ordinaire.

La cauſe de ces quatre eſpeces de *phthiriaſis* eſt la mal-propreté, la communication avec des perſonnes qui en ſont infectées, & une acrimonie particuliere de la matiere tranſpirable.

On doit preſcrire l'uſage interne des *dépuratifs* : extérieurement on emploie avec beaucoup d'avantage l'infuſion de la *ſemence de ſévadille.*

## DES MALADIES DE LA TÊTE.

### *Céphalalgie.*

On appelle *Céphalalgie* la douleur qui occupe toute la tête, ou qui n'en occupe qu'une partie indéterminée. Si elle eſt violente & continuelle, on lui donne le nom de *Céphalée.*

Si elle n'occupe que la moitié de la tête, elle porte le nom d'*Hemicranie* ou *Migraine.*

Et ſi elle eſt fixée dans un petit endroit de la tête, on l'appelle *Clou.*

Il y a des douleurs chroniques du viſage, qui attaquent quelquefois les joues, & d'autres fois les tempes, qui ne ceſſent preſque jamais, mais dont la violence diminue ſouvent, & qui d'ail-

leurs ſe font ſentir pendant le jour auſſi-bien que pendant la nuit. Le moindre mouvement que le malade ſe donne peut exciter ces douleurs, quoique la plus forte preſſion des parties affectées ne ſoit point douloureuſe.

Les cauſes des douleurs de tête, ſont :

1°. Des congeſtions de ſang, occaſionées par des hémorrhagies ſupprimées, ou des ſaignées habituelles négligées ;

2°. Une ſaburre bilieuſe dans les premieres voies ;

3°. Des vers dans les inteſtins ;

4°. Des boiſſons narcotiques ;

5°. Des obſtructions dans les viſceres abdominaux ;

6°. Une acrimonie catarrhale ou rhumatiſmale ;

7°. Le virus vérolique ;

8°. Le virus ſcrofuleux : c'eſt principalement de cette cauſe, que les *douleurs du viſage* paroiſſent dépendre ;

9°. Des vapeurs de plomb & d'arſénic ;

10°. Une foibleſſe hyſtérique : le *Clou* dépend ordinairement de cette cauſe :

11°. Souvent les douleurs de la tête ſont périodiques : & pour-lors on les appelle quelquefois *colique de tête* (*Kopfkolik*) ;

12°. Elles ſont très-ſouvent un ſymptôme des *maladies des yeux* ;

13°. Une dent cariée peut occaſioner les douleurs de tête les plus violentes ;

14°. Elles dépendent auſſi des vices de la tête,

comme des fungus, des ulceres, des eaux, & des vers dans les *sinus frontaux.*

Si les douleurs dépendent d'une congestion de sang, on doit rétablir les hémorrhagies supprimées, ou pratiquer des saignées; on a en même temps recours aux remedes *tempérants* & *anti-spasmodiques.*

On tâche d'évacuer les boissons narcotiques, la saburre bilieuse & les vers, & de résoudre les obstructions des visceres.

Dans une acrimonie catarrhale ou rhumatismale, les émollients, les vésicatoires, les sétons, & quelquefois l'usage interne de la *valériane* produisent d'excellents effets.

Si l'on soupçonne un virus vérolique, on doit employer quelque *mercuriel caustique.*

Dans les douleurs dépendantes d'un virus scrofuleux, & sur-tout dans les douleurs du visage, la *ciguë* a souvent produit de très-bons effets.

On cherche à corriger les vapeurs de *plomb* & d'*arsénic* par le moyen des *huileux* & des *acides*, & d'en favoriser l'évacuation par les bains, & par l'usage des diaphorétiques.

On emploie les résolutifs & le *quinquina*, lorsque la maladie est périodique.

Si c'est une dent cariée qui en est la cause, on la fait arracher.

Dans une foiblesse hystérique, on prescrit l'usage interne & externe de l'*opium*, qui convient aussi quelquefois, lorsqu'on a lieu de présumer quelque vice dans la tête.

## *Inflammation des méninges.*

Cette maladie eſt toujours accompagnée de mouvemens fébriles, & devoit par conſéquent être rangée parmi les autres maladies inflammatoires : mais comme la fievre eſt ſouvent imperceptible, & que les ſignes de cette inflammation ſont extrêmement équivoques, à moins qu'on ne les déduiſe des cauſes qui l'ont précédé, je me borne à ce ſeul cas, où la maladie vient à la ſuite des léſions violentes de la tête, occaſionées par quelque cauſe externe, & je la mets à cet égard au nombre des maladies locales.

On ne trouve point ordinairement cette maladie dans les livres de Médecine ; parce qu'on la regarde comme étant du reſſort de la Chirurgie, & on la renvoie par conſéquent à l'article des plaies de la tête. Mais ſi une *hémoptyſie* dépendante d'une léſion externe, ne mérite pas pour cela le nom de maladie chirurgicale, on n'eſt pas fondé non plus à retrancher du nombre des maladies internes l'*inflammation des méninges* qui dépend de cauſes externes ; & d'autant moins, que conſidérée en elle-même, cette maladie n'exige peut-être aucun ſecours chirurgical.

Toutes les fois qu'à la ſuite d'un coup, d'une percuſſion, ou d'une violente commotion de la tête, il ſurvient un vomiſſement accompagné de mouvemens fébriles, & que ces ſymptômes perſéverent, on eſt fondé à préſumer une *inflammation des méninges* actuelle ou imminente.

Si l'on obſerve en même temps une plaie externe d'une mauvaiſe couleur, & ſi le *périoſte* ſe détache, on peut conclure que la *dure-mere* eſt dans un pareil état d'altération, parce que ces deux membranes communiquent entre elles.

L'inflammation peut avoir lieu immédiatement après la léſion, par la ſeule commotion & par la ſtaſe des humeurs dans les vaiſſeaux, ou venir à la ſuite du détachement de la *dure-mere*, ou d'un épanchement.

On croyoit autrefois que l'*inflammation des méninges* entraînoit toujours des *délires*, & on la regardoit par conſéquent comme ſynonyme de la *phrénéſie*. Il eſt étonnant comment cette opinion erronée a ſi long-temps prévalu, malgré les obſervations multipliées qui prouvent le contraire : tant il eſt vrai que l'amour des hypotheſes offuſque la raiſon.

L'obſervation au contraire nous apprend que dans cette maladie les facultés de l'eſprit ne ſont aucunement troublées, & qu'elles ne s'affoibliſſent que deux ou trois jours avant la mort; temps auquel il ſurvient une *ſtupeur* & un *délire tranquille* & *comateux*.

Dès le commencement de la maladie, le pouls eſt ordinairement ſpaſmodique, inégal, & en même temps plein ou petit, ſuivant les différentes conſtitutions des malades. Le vomiſſement n'a lieu que dans les premiers jours (vraiſemblablement pendant le période de l'inflammation) : & il paroît ſuivre les exacerbations de la fievre, qui d'ailleurs n'obſervent aucun type fixe. Quel-

quefois

quefois le malade ne vomit que la boiſſon ſeule qu'il a priſe ; mais ſouvent il vomit auſſi de la bile verte. Il ſe plaint rarement d'une douleur fixe à la tête quand il n'y a point de plaie : mais il porte ſouvent pendant le ſommeil la main à l'endroit qui eſt principalement affecté. Souvent il a la tête peſante, au point de ne pouvoir la tenir droite ; quelquefois il ſe plaint auſſi de tranchées, ou il urine avec difficulté. Le cinquieme ou le ſixieme jour, il ſurvient communément des *ſoubreſauts* ; enſuite des *paralyſies*, un *coma-vigil*, & enfin la mort le neuvieme, le onzieme, ou même le dix-neuvieme jour.

A l'ouverture du cadavre, on trouve plus ou moins de veſtiges d'inflammation, ſuivant que la ſuppuration a été plus ou moins complete. Il y a quelquefois entre la *dure-mere* & le *cerveau*, un pus *jaunâtre* ; d'autres fois on obſerve entre la *pie-mere* & l'*arachnoïde* une humeur biliforme.

Il n'eſt point rare de trouver la tunique du foie enflammée, & particuliérement celle de la face inférieure : mais il y a auſſi des cas, où ni le foie, ni l'eſtomac n'ont éprouvé aucune altération, quoiqu'il y ait eu des vomiſſemens.

Les Médecins ne ſont pas encore d'accord, ſi le vomiſſement eſt produit par une ſympathie des nerfs, ou par des déſordres dans la circulation. La premiere opinion paroît la plus vraiſemblable : parce que la bile verte, qu'on vomit ſouvent, dénote une affection du ſyſtême nerveux, & que ſouvent, comme nous venons de le dire,

on n'a rien trouvé de contre-nature ni dans l'eſtomac, ni dans le foie.

La maladie eſt extrêmement dangereuſe. Il eſt difficile de garantir le ſuccès de la guériſon, en cas de ſuppuration : quoiqu'on ne voie pas clairement comment l'inflammation ou la ſuppuration pourroient occaſioner la mort ; puiſqu'il y a des obſervations qui prouvent qu'il peut ſurvenir des ſuppurations conſidérables dans le cerveau, ſans aucun danger imminent pour la vie.

Quoique dans les autres inflammations internes on doive avoir égard à la nature de la fievre concomitante, & que la méthode antiphlogiſtique ne ſoit pas une méthode générale applicable à toute ſorte d'inflammation, il eſt cependant difficile & preſque impoſſible d'obſerver ici une pareille diſtinction. L'inflammation exige les ſecours de l'Art les plus prompts : & ſa nature particuliere change tous les phénomenes ordinaires, à tel point, qu'il eſt extrêmement difficile d'apprécier d'après eux la nature réelle de la fievre ; il faut prendre par conſéquent le parti le plus sûr, qui eſt d'employer promptement la méthode antiphlogiſtique la plus complete.

Les ſaignées copieuſes ſont donc la premiere choſe qu'on doive faire, malgré la petiteſſe, l'inégalité & l'état ſpaſmodique du pouls. La fievre peut bien être de nature putride & maligne, en ſorte que les ſaignées favoriſent la gangrene : mais certainement ces cas feront toujours les

plus rares ; & généralement parlant , on risquera moins en employant la méthode antiphlogistique, qu'en se réglant sur des signes qui contre-indiquent la saignée d'une maniere si équivoque.

Cependant, si la foiblesse est trop considérable, on se contentera d'appliquer des sangsues au cou.

On donne intérieurement des tempérants : mais souvent on ne peut pas employer le *nitre*, à cause de l'envie de vomir ; & l'on prescrit alors la *mixture rafraîchissante*. Comme la bile s'affecte & s'altere facilement, on tâche d'entretenir la liberté du ventre, par la *pulpe des tamarins*, la *manne*, & les lavemens émollients.

D'après le conseil d'un Chirurgien célebre, les *fomentations d'eau froide*, appliquées sur la tête, feroient un moyen à tenter. Il s'agit principalement dans ce cas de saisir le moment favorable. Si l'inflammation n'est pas encore formée, on peut sans doute la prévenir par les fomentations froides : mais il est aussi très-vraisemblable qu'elles doivent nuire lorsque l'inflammation existe déjà, qu'elle est dans sa *vigueur*, & qu'on doit plutôt en favoriser la résolution pour éviter une suppuration imminente. Si, au contraire, il n'y a qu'une simple commotion du cerveau, on doit les employer d'autant plus promptement, qu'elles produisent les meilleurs effets, suivant les expériences de M. le premier Chirurgien *Schmucker*. Pour augmenter le froid de l'eau, on la mêle avec du *sel ammoniac* :

mais il faut que ce ſel ne ſoit diſſous qu'au moment où l'on doit l'employer ; parce que le froid n'eſt produit que pendant ſa diſſolution même, & qu'il ceſſe après qu'elle eſt faite. On fait mieux par conſequent de ſaupoudrer le linge avec du *ſel ammoniac*, de l'appliquer ainſi ſur la tête, & de l'arroſer enſuite avec de l'eau froide.

L'*opium*, qu'on conſeille ſouvent pour appaiſer le vomiſſement & les autres accidens nerveux, ne me paroît point convenir. Comme dans cette maladie tout dépend de l'inflammation, la Médecine ſymptomatique n'y trouve aucune place. Il eſt vrai qu'on le conſeille auſſi dans la vue d'opérer en même temps la réſolution de l'inflammation : néanmoins je ſuis d'avis que l'*opium* ne peut être utile que dans les *inflammations ſympathiques*, & dépendantes de congeſtions ſpaſmodiques : il convient rarement, ou plutôt il ne convient jamais dans un *phlegmon*, & conſéquemment dans la maladie dont il eſt ici queſtion. Il me paroît même contre-indiqué, par la raiſon qu'il occaſione des congeſtions à la tête, qu'on doit prévenir avec le plus de ſoin poſſible.

On fait donc bien de ſe borner aux ſaignées, aux moyens rafraîchiſſants, & d'entretenir en même temps la liberté du ventre par des remedes légerement laxatifs. Il eſt même à propos d'employer le *camphre*, ſi l'eſtomac peut le ſupporter.

D'après l'opinion de pluſieurs Chirurgiens, on devroit auſſi avoir recours à l'opération du *tré-*

*pan* : cependant les circonſtances de la maladie ſont telles, que cette opération n'eſt que rarement, ou n'eſt peut-être jamais utile, mais que le plus ſouvent elle peut être nuiſible.

Pendant le période de l'inflammation, cette opération ne peut abſolument être d'aucune utilité : elle pourroit au contraire devenir extrêmement nuiſible, en augmentant l'irritation.

Si la ſuppuration eſt ſur le point de ſe faire, ou ſi elle eſt déjà faite, l'accès libre de l'air extérieur pourroit la rendre plus maligne. Si le pus eſt en petite quantité, il peut fort bien être abſorbé ; & même ſans que ſon abſorption ſoit nuiſible, puiſqu'il eſt vraiſemblablement très-bénin, étant à l'abri de l'air extérieur.

Dans tous les cas, il eſt extrêmement douteux que l'on puiſſe précisément rencontrer l'endroit où l'épanchement du ſang ou du pus a eu lieu.

Si la quantité de pus eſt conſidérable, & que les méninges ſoient entamées en grande partie, on ne conçoit pas comment on pourroit l'évacuer par l'ouverture qu'on pratique.

On ne voit pas non plus, comment l'opération du trépan pourroit réparer une ſéparation quelconque de la *dure-mere*.

Ainſi, puiſqu'il n'y a rien de ſi incertain que le ſuccès de cette opération, & qu'elle doit néceſſairement augmenter la tendance à l'inflammation, & rendre moins bénigne la ſuppuration, il vaut mieux manquer, en ne la faiſant pas dans le cas où elle pourroit réuſſir, que de la tenter dans ceux où elle pourroit devenir ſi nuiſible.

Mais s'il ſe préſente des phénomenes qui annoncent une compreſſion du cerveau plutôt qu'une inflammation, comme la *paralyſie*, l'envie de dormir, la léſion des os près des ſutures, où la méninge a le plus de vaiſſeaux, qui, par la ſéparation de cette membrane, doivent aiſément fournir de fortes hémorrhagies, & former un épanchement conſidérable; ou ſi par l'état de la *fiſſure*, & par la préſence des convulſions, on a lieu de préſumer quelque *eſquille d'os*; ou enfin, ſi l'on eſt fondé à croire que l'inflammation provient de l'épanchement d'une humeur corrompue & irritante; dans tous ces cas, on doit ſans contredit en venir à l'opération du *trépan* : mais auſſi pour-lors la maladie eſt bien différente de celle dont je parle ici.

## DES MALADIES DES YEUX.

### *Ophthalmie.*

On appelle *Ophthalmie* l'inflammation des yeux; & on en diſtingue les eſpeces ſuivantes :

1°. *Taraxis* : on donne ce nom à une inflammation légere de la *conjonctive*, inflammation qui s'étend quelquefois juſques ſur les *paupieres*, mais qui n'eſt point accompagnée de fievre;

2°. *Chemoſis* : c'eſt la même inflammation, mais portée à un tel degré, que ſouvent la *conjonctive* déborde & couvre toute la *cornée*; elle eſt en même temps accompagnée d'une fievre violente;

3°. *Phlegmon de l'œil* : on donne ce nom à l'inflammation des parties internes de l'œil ; on la reconnoît à la fievre violente qui l'accompagne, à une extrême ſenſibilité de l'œil à l'impreſſion de la lumiere, & à une douleur pulſative qu'on ſent dans l'intérieur de l'œil ;

4°. *Exophthalmie* : c'eſt une inflammation accompagnée d'une tumeur conſidérable de l'œil, de ſorte que les paupieres ne peuvent point le couvrir ;

5°. *Blépharophthalmie* : c'eſt une inflammation des paupieres ;

6°. *Orgeolet* : c'eſt un *tubercule enflammé*, qui vient aux tarſes des paupieres.

Le *Chemoſis* & le *Phlegmon* peuvent facilement entraîner la ſuppuration de l'œil. Quand le pus ſe ramaſſe derriere la *cornée* ou entre les lames de cette tunique, on donne à cette affection le nom d'*Hypopyon* ; quand il y a un abſcès ordinaire dans la cornée, on l'appelle *Onyx* ; & ſi cet abſcès ſe change en ulcere, il prend le nom d'*Helcoma*. On appelle *Grêle* (*chalazion*), un tubercule des tarſes qui ſe termine par induration.

Les cauſes des inflammations des yeux, ſont :

1°. Des léſions externes ;

2°. La trop grande fatigue des yeux ;

3°. Des corps étrangers qui irritent d'une maniere phyſique ou méchanique, tels que des vapeurs âcres, la pouſſiere, &c. ;

4°. Une diatheſe inflammatoire ;

5°. Une ſaburre bilieuſe des premieres voies ;

6°. Des vers dans les inteſtins ;

7°. L'irritation occaſionée par les dents, peut produire chez les enfans une inflammation des yeux ;

8°. Un virus rhumatiſmal, ſcrofuleux ou vérolique ; l'*orgeolet*, par exemple, eſt un des ſignes de l'acrimonie ſcrofuleuſe ;

9°. La métaſtaſe d'une matiere exanthématique, comme de la petite-vérole & de la rougeole ;

10°. Un relâchement des parties mêmes de l'œil, qui ſouvent occaſione une *ophthalmie* habituelle & coulante qu'on appelle auſſi *lippitude* ou *chaſſie* ;

11°. Il y a auſſi des *ophthalmies périodiques* ; &

12°. Enfin, les *ophthalmies* peuvent être des *ſymptômes* d'autres maladies des yeux.

On conduit le traitement interne d'après les indications. Dans le *Chemoſis* & dans le *Phlegmon*, on doit s'empreſſer d'employer les remedes convenables, ſi l'on veut prévenir la ſuppuration. L'application des véſicatoires à la nuque, eſt en général un remede dont on peut ſe ſervir le plus ſouvent avec avantage, ſur-tout lorſqu'on a ſoin de les entretenir aſſez long-temps par l'*emplâtre véſicatoire perpétuel*. Dans les inflammations aiguës, & qui ſont accompagnées de fievre, il ne faut employer extérieurement, & ſur l'œil même, que des fomentations émollientes, telles que la décoction de *mauve*. Si l'ophthalmie eſt entretenue par des congeſtions, il

il faut appliquer des sangsues à l'endroit le plus proche de l'œil. En cas de dentition chez les enfans, l'usage interne & externe de l'*opium* calme souvent l'inflammation. Si la cause est un virus vérolique, on peut se servir extérieurement d'une légere *dissolution mercurielle*. Les *laxatifs mercuriels* conviennent en général dans tous les virus. Dans une *Ophthalmie habituelle*, il faut employer l'eau froide, dans laquelle on peut dissoudre un peu de *vitriol blanc*. On peut même dans plusieurs inflammations des yeux y faire tomber par goutes le *vin émétique* affoibli, sur-tout lorsque l'ophthalmie est chronique & entretenue par un virus scrofuleux. Voyez *Eau ophthalmique*.

Les enfans nouveau-nés sont très-souvent exposés à de fortes inflammations des yeux, qui se terminent fort aisément par la suppuration de l'œil, & qui exigent par conséquent le plus prompt usage des *laxatifs mercuriels*, des *vésicatoires*, & des *fomentations émollientes* (5).

(5) Le traitement qui convient aux ophthalmies dépendantes de la cinquieme, sixieme, neuvieme, onzieme & douzieme cause, consiste à purger les premieres voies en cas de saburre ; à donner des anthelminthiques dans une ophthalmie vermineuse. On remédie aux métastases, en tâchant de détruire la matiere transportée, ou de la rappeller à la peau : c'est ainsi qu'on a guéri des ophthalmies occasionées par une métastase psorique, en inoculant la gale (Voyez *Mémoir. de Léipsick*, *vol.* 25. *p.* 69.) Les ophthalmies périodiques exigent un traitement antifébrile. V. l'exemple d'un *hypopyon* guéri par l'usage du quinquina, dans *Janin*

### *Taies* ou *Taches de la cornée.*

Une *Tache de la cornée*, quand elle eſt à demi tranſparente, s'appelle *Nephelium* ; ſi elle eſt parfaitement opaque, on lui donne le nom de *Leucoma* ou *Albugo* (*tache blanche*) ; & s'il n'y a que le bord extérieur qui ſoit obſcurci, elle eſt connue ſous le nom de *Gerontoxon.*

Ces taches ſont les ſuites d'une inflammation, ou dépendent de la métaſtaſe de quelque virus.

On peut employer dans le dernier cas des *ſétons* ; & dans l'un & dans l'autre, des topiques réſolutifs, parmi leſquels le *ſucre* & le *vin émétique* affoibli ſont les plus convenables. Voyez *Eau ophthalmique réſolutive.*

Quelquefois les ſimples émollients ſuffiſent, comme, par exemple, l'*huile de noix.*

Lorſque les taches ſont du côté interne de la cornée, elles exigent des ſecours chirurgicaux.

### *Pterygion.*

Les mêmes cauſes peuvent encore occaſioner l'expanſion & la tuméfaction de la *caroncule lacrymale*, & un engorgement variqueux des vaiſ-

---

(*Malad. des yeux*, p. 414.). Enfin les ophthalmies ſymptomatiques cédent au traitement qui convient aux maladies dont elles dépendent, &c.

ſeaux de la *conjonctive.* Cette affection s'appelle en général *Ptérygion* : mais on lui donne ſpécialement le nom d'*onglet* ( *ungula* ), lorſqu'elle préſente la forme d'une membrane mince & tranſparente ; ou *drapeau* ( *pannus* ), lorſque l'expanſion eſt ferme, épaiſſe & rouge.

Si les réſolutifs & les eſcharotiques légers ne ſuffiſent point, & que l'on craigne une dégénération carcinomateuſe, il faut en venir à l'extirpation.

### *Staphylôme.*

On donne ce nom à l'avancement contre-nature ou chûte de la cornée.

Cet accident eſt la ſuite d'un épaiſſiſſement contre - nature, ou d'une bleſſure de la cornée, de maniere que l'*iris*, ou la *tunique de l'humeur aqueuſe*, ſont pouſſées dans l'ouverture, & il en réſulte une tumeur.

Les cauſes ſont, des léſions externes, des inflammations, l'irritation ou la métaſtaſe de quelque virus, & l'ulcération. Outre les ſecours chirurgicaux & les remedes internes appropriés, on peut en cas d'épaiſſiſſement ou de coalition contre-nature, employer avec ſuccès le *beurre d'antimoine* comme remede cauſtique.

### *Ophthalmoptoſis.*

On appelle *chûte de l'œil* ( *Ophthalmoptoſis* ) la ſortie du globe de l'œil hors de ſa cavité, lorſque cette ſortie eſt occaſionée, non par la tumeur

du globe même, mais par d'autres causes.

Les causes les plus ordinaires sont, des lésions externes, ou des tumeurs qui ont leur siege dans le fond de cette cavité.

Dans le premier cas, on doit faire rentrer l'œil dans sa cavité, & combattre les autres accidens.

Dans le dernier cas, il faut examiner la nature du virus qui occasione la chûte de l'œil. Souvent c'est un *tophus vérolique* qui en est la cause : & alors il faut avoir recours à l'usage interne de quelque mercuriel caustique.

### *Hydrophthalmie.*

L'*Hydropisie de l'œil* (*Hydrophthalmia*) a lieu lorsque les humeurs de cet organe se ramassent en trop grande quantité.

C'est de quelque obstruction que cette maladie dépend communément.

On la traite par conséquent comme les autres hydropisies ; si ce n'est qu'on tâche en même temps de résoudre les glandes obstruées, par des remedes externes ; & si cela ne peut se faire, il faut évacuer l'eau par une incision.

On ne doit pas différer trop long-temps l'incision ; autrement l'œil pourroit bien être détruit.

### *Trichiasis* & *Distichiasis.*

Lorsque les tarses des paupieres sont tournés trop en-dedans, de maniere que les cils touchent l'intérieur de l'œil & l'irritent, on appelle cette maladie *Trichiasis.*

Mais s'il y a effectivement deux rangs de cils, dont l'un ſoit tourné en-dehors, & l'autre en-dedans, on lui donne alors le nom de *Diſtichiaſis*.

Cette derniere maladie eſt extrêmement rare; & on ne peut la guérir qu'en arrachant les cils.

Le *Trichiaſis* peut être l'effet non ſeulement des virus internes, mais encore du relâchement de la membrane extérieure des paupieres. Dans ce dernier cas on doit fortifier la paupiere, ou la racourcir en coupant une partie de la peau, & en procurant enſuite par la ſuture, la réunion des levres de la plaie; ſi cela ne ſuffit point, il faut arracher les cils.

## *Ectropion* & *Entropion.*

On appelle *Eraillement des paupieres* (*Ectropion*), une affection de l'œil, dans laquelle la membrane interne des paupieres ſe tourne en-dehors; ſi elle ſe porte en-dedans, on lui donne le nom d'*Introverſion des tarſes* (Entropion).

La derniere de ces deux maladies eſt la même que le *trichiaſis*, quoiqu'elle puiſſe exiſter ſans lui, par exemple, lorſque les cils ſont déjà arrachés ou tombés par quelque accident. L'*Ectropion* a quelquefois lieu chez les enfans nouveau-nés, & ſe guérit rarement par un autre moyen que par la ſection d'une partie de la membrane renverſée.

*Blépharoptofis.*

On appelle *Blépharoptofis*, ou fimplement *ptofis*, cette maladie de l'œil dans laquelle on ne peut relever la paupiere fupérieure, ni par conféquent ouvrir l'œil à volonté.

Les caufes font :

1°. Une foibleffe générale.

2°. La paralyfie des mufcles de la partie affectée ;

3°. Le fpafme du *mufcle orbiculaire* ;

4°. Quelque tumeur qui rend la paupiere trop pefante pour la force du mufcle ; la tuméfaction aqueufe des paupieres eft ordinairement un fymptôme de l'*hydrocéphale* ;

5°. Quelque tumeur inflammatoire.

En cas de foibleffe ou de paralyfie, les *bains martiaux* & l'*électricité* peuvent être avantageux. Si la paupiere eft tirée en bas par le fpafme du mufcle orbiculaire, on peut fe fervir de fomentations émollientes, telles que la *décoction de mauve*. Les tumeurs froides exigent communément des fecours chirurgicaux.

*Œil de lievre* (*Lagophthalmus*).

C'eft le nom d'une maladie dans laquelle on ne peut fermer entiérement les paupieres.

Les caufes font :

1°. Un fpafme, dépendant foit de caufes hyftériques, ou de quelque acrimonie bilieufe dans les premieres voies ;

2°. La paralyfie

3°. Le racourcissement de la peau par quelque cicatrice.

Dans ce dernier cas, si les remedes émollients ne produisent aucun effet, on doit tâcher d'allonger la peau par une nouvelle séparation.

*Epiphore & Lippitude.*

On appelle *Epiphore* un larmoyement contre-nature : l'humeur qui découle des yeux, après que sa partie la plus subtile a été absorbée, paroît dans un état puriforme ; & on lui donne alors le nom de *Chassie* ou de *Lippitude.*

La cause prochaine est une sécretion d'humeurs trop abondante, ou un obstacle à l'absorption des humeurs ordinaires. Dans le premier cas, c'est une cause irritante ; & le second dépend d'une obstruction : mais l'un & l'autre peuvent être de même nature ; c'est-à-dire, que la même cause qui irrite dans un temps les organes sécrétoires, peut dans un autre obstruer les vaisseaux absorbants. Ces vaisseaux sont ordinairement plus affectés dans l'*épiphore* que dans la *lippitude* ; & l'on doit par conséquent faire plus attention aux obstructions dans l'une que dans l'autre.

Les causes sont :

1°. Les passions de l'ame. Elles irritent au point d'exciter le larmoyement : mais elles peuvent aussi produire quelque vice dans les vaisseaux absorbants ;

2°. Des virus ſcrofuleux, vérolique, rhumatiſmal, ou exanthématique ;

3°. Quelque relâchement des voies lacrymales ;

4°. L'engorgement ou l'oblitération du canal lacrymal & naſal.

En cas de virus, indépendamment du traitement interne approprié à la nature de chaque virus, on emploie encore les *cauteres*, les *ſétons*, & des remedes réſolutifs & fortifiants appliqués extérieurement. Voyez *Eaux ophthalmiques, réſolutive & fortifiante.*

Dans un relâchement, l'uſage externe & ſoutenu de l'eau froide eſt très-avantageux.

L'engorgement ou l'oblitération des routes de la liqueur lacrymale, exige des ſecours chirurgicaux.

On agit de même, toutes les fois que les humeurs ſe ramaſſent dans l'intérieur de l'œil & dans le ſac lacrymal, & qu'elles y forment une hydropiſie locale, ou une fiſtule lacrymale apparente.

### *Cataracte.*

La *Cataracte*, qu'on a auſſi appellé *ſuffuſion*, eſt un obſcurciſſement du cryſtallin, ou de ſa capſule, ou de tous les deux enſemble.

On connoît le commencement de la maladie à l'affoibliſſement de la vue, à une obſcurité dans l'intérieur de l'œil, où cependant la prunelle conſerve encore ſa contractilité. Il y a des cas, à la vérité, où l'on n'obſerve pas non plus

cette

cette contractilité ; mais la maladie eſt alors compliquée. Il eſt d'ailleurs extrêmement rare qu'une cataracte ſe forme tout de ſuite : le plus ſouvent elle s'établit inſenſiblement & par degrés ; la partie perd de plus en plus ſa tranſparence & devient enfin laiteuſe.

Les cauſes de la cataracte ſont :

1°. La métaſtaſe de quelque virus, ſcrofuleux, rhumatiſmal, vérolique, ou ſcorbutique ;

2°. Les inflammations des yeux ;

3°. L'abus des boiſſons ſpiritueuſes ;

4°. Des léſions externes, comme des coups, des brûlures, &c. ;

5°. Des vapeurs âcres.

Lorſque la maladie eſt un peu avancée, il ne reſte ordinairement que les ſecours chirurgicaux à employer. Quand elle eſt dans ſon commencement, on peut au moins quelquefois en empêcher les progrès, par un traitement interne approprié aux cauſes qui l'ont produite, par le moyen des *cauteres* & des *ſétons*, & par l'uſage externe des *émollients*.

## *Glaucôme.*

On appelle *Glaucôme* l'altération & l'opacité de l'humeur vitrée.

On diſtingue cette maladie de la *cataracte*, en ce que l'opacité qu'on y obſerve n'eſt que derriere le cryſtallin.

Elle dépend, au reſte, des mêmes cauſes ; mais elle eſt preſque toujours incurable, par la raiſon qu'elle n'admet aucune opération.

### *Mydriase.*

On appelle *Mydriase* une dilatation contre-nature qu'éprouve la prunelle pour avoir perdu sa contractilité.

Elle survient quelquefois sans aucune cause manifeste, & sans qu'elle soit nuisible à la vue. Les spasmes hystériques, & l'irritation produite par la présence des vers dans les premieres voies, peuvent encore occasioner la *mydriase*. Dans tous ces cas elle n'est que passagere : mais souvent aussi elle peut arriver dans l'*hydrocéphale interne* & dans la *goute-séreine*, & en dépendre absolument comme symptôme.

### *Amaurôse.*

On appelle *Amaurôse* ou *goute-séreine* la cécité qui dépend de quelque vice de la rétine & du nerf optique. La prunelle dans ce cas perd ordinairement sa contractilité, mais on n'y observe aucun obscurcissement de l'œil.

Les causes de cette maladie sont toutes celles qui occasionent les autres maladies nerveuses ; & on doit les considérer dans le traitement.

Indépendamment de ces causes, elle peut encore venir à la suite de quelque lésion externe, ou des commotions de la tête ; & dans ces cas, elle est le plus souvent incurable.

C'est à cette classe qu'appartiennent encore :

1°. L'*Amblyopie*, c'est-à-dire, l'affoiblisse-

ment de la vue, qui eſt ordinairement le commencement d'une *cataracte* ;

2°. L'*Héméralopie* & la *Nyctalopie* : dans la premiere, les malades voient les objets pendant le jour, & point du tout pendant la nuit; dans la derniere, au contraire, ils voient mieux la nuit que le jour ;

3°. La *Diplopie*, où l'on voit les objets doubles.

# DES MALADIES DES OREILLES.

## *Otalgie.*

On appelle *Otalgie* ou *Otite*, l'inflammation de l'oreille.

Ce ſont les ſeules parties externes de l'oreille, ou les parties internes qui ſont enflammées. On reconnoît l'inflammation interne, à une douleur violente, cuiſante & pulſative qu'on reſſent dans l'intérieur de l'oreille, à la fievre forte qui l'accompagne & qui entraîne facilement des convulſions & des délires, & ſouvent même la mort dans l'eſpace de quelques jours.

La fievre eſt rarement pure inflammatoire. Il y a pour l'ordinaire un engorgement catarrhal & rhumatiſmal ; & la fievre eſt ſouvent de nature bilieuſe.

Dans l'inflammation interne de l'oreille, on doit ſe preſſer d'employer les ſecours de l'Art : autrement elle pourroit facilement ſe terminer par une ſuppuration, qui non-ſeulement détrui-

roit le ſens de l'ouïe, mais qui pourroit encore, ſi le pus s'épanchoit en-dedans, occaſioner des apoplexies, & autres maladies nerveuſes.

Mais ſi la ſuppuration eſt faite, on doit alors non-ſeulement favoriſer l'écoulement du pus, par une poſition convenable du corps, & par des injections émollientes chaudes : mais auſſi continuer les moyens antiphlogiſtiques, afin de prévenir de nouvelles inflammations.

Il arrive quelquefois, ſur-tout chez les enfans, un écoulement de matiere ſemblable au pus, ſans qu'il ſoit précédé d'aucune inflammation manifeſte, & que bien-loin d'arrêter, il faut au contraire favoriſer. On doit cependant faire attention en même temps aux différents virus qui auroient pu s'y tranſporter, & aux cauſes qui pourroient occaſioner des congeſtions, comme ſont les obſtructions des glandes du bas-ventre, les vers, &c.

Si, dans ces circonſtances, on obſerve quelque orgaſme des humeurs, on doit preſcrire l'*acide vitriolique*, qui produit ſouvent de très-bons effets.

### *Tintement d'oreille.*

Le *Tintement d'oreille* eſt ſouvent un ſymptôme de fievre, & annonce, dans des circonſtances favorables, l'hémorrhagie du nez ; ou il précede le délire, toutes les fois qu'il y a d'autres accidens nerveux & graves, ſans aucune cauſe ſuffiſante.

Il peut de plus dépendre d'une congeſtion de

ſang vers les parties ſupérieures, occaſionée par la ſuppreſſion de quelque hémorrhagie naturelle ou artificielle.

Souvent il eſt l'effet de quelque engorgement catarrhal.

Les ſpaſmes hyſtériques occaſionent également un tintement d'oreille.

Et enfin, cet accident vient ſouvent à la ſuite des grands affoibliſſemens.

C'eſt d'après ces différentes indications qu'il faut auſſi conduire le traitement, déjà expoſé dans d'autres occaſions.

*Surdité.*

Quelques Auteurs donnent à la *Surdité* le nom de *Cophôſe*; mais ce mot n'eſt employé par d'autres que pour exprimer la *ſurdité* qui dépend de quelque vice des parties internes de l'oreille.

Les cauſes ſont :

1°. La deſtruction des parties organiques, comme la *carie* ou l'*ankylôſe* des oſſelets, ou la *paralyſie* des nerfs;

2°. Des dépôts formés par métaſtaſe dans les fievres;

3°. Des engorgemens faits par quelque virus ſcrofuleux, vérolique ou rhumatiſmal;

4°. Des commotions occaſionées par de forts coups, & qui vraiſemblablement produiſent une eſpece de paralyſie dans les nerfs acouſtiques;

5°. L'endurciſſement du *cérumen*, & un engorgement des parties externes.

On tâche de reconnoître le premier cas par les causes qui l'ont précédé. On le connoît aussi bientôt par l'inefficacité des remedes qu'on emploie.

Les métastases fébriles sont rarement dangereuses. La surdité qui survient aux approches de la crise est souvent un bon signe, & ne dure pas long-temps.

En cas de virus particuliers, on emploie les remedes appropriés.

On tâche de nétoyer l'oreille de la cire & des mucosités endurcies, par des injections huileuses & émollientes; & si elles ne suffisent point, on emploie les injections résolutives, faites avec du *savon*, du *fiel de bœuf*, ou du *vin émétique.*

Dans les obstructions opiniâtres, l'*électricité* produit quelquefois d'excellents effets. J'ai guéri par ce moyen un malade qui étoit sourd d'une oreille depuis dix-huit ans à l'occasion d'un coup de canon, & qui avoit l'autre très-dure depuis quelques années, vraisemblablement par quelque stase rhumatismale; en l'électrisant huit fois dans l'espace de douze jours, je lui ai presque entiérement rétabli le sens de l'ouïe.

## DES MALADIES DES DENTS.

### *Dentition.*

La dentition chez les enfans commence rarement avant le sixieme ou le neuvieme mois de leur âge.

L'éruption des premieres dents, qui ſont les dents inciſives du milieu, eſt rarement ſuivie d'accidens; tandis qu'au contraire celle des dents canines & molaires, occaſione ſouvent des diarrhées, des fievres, des convulſions, la toux & le râlement.

Une expectoration convenable & la liberté du ventre, facilitent ordinairement la dentition.

Mais ſi la diarrhée eſt trop forte, on examine s'il y a ſaburre ou des engorgemens pituiteux dans les premieres voies, & l'on donne dans ce cas la *teinture aqueuſe de rhubarbe* avec la *liqueur de terre foliée de tartre* & un émétique, ſelon l'exigence des cas. Quand les premieres voies ſont nettes, on preſcrit l'uſage de l'*opium*.

En cas de toux & de râlement, on donne d'abord un émétique, & enſuite on adminiſtre également l'*opium*.

S'il y a des mouvemens fébriles, on a ſoin de faire boire abondamment, & d'entretenir la liberté du ventre.

Lorſqu'il y a des convulſions, on s'occupe également de purger d'abord les premieres voies, & l'on preſcrit enſuite des *bains tiedes*, le *muſc* & l'*opium*.

Pendant l'éruption, il eſt bon de donner aux enfans un morceau de cuir, pour les engager à le porter ſouvent à la bouche. La ſection de la gencive eſt rarement avantageuſe: mais ſi l'on eſt obligé par l'inefficacité de tous les autres moyens à la faire, il faut du moins avoir le ſoin de ne pas la pratiquer trop tôt; car ſi la plaie ſe fer-

moit & ſe cicatriſoit avant que les dents perçaſſent, elle en rendroit l'éruption beaucoup plus difficile.

*Odontalgie.*

On appelle en général *Odontalgie*, toute douleur de dents, ſoit qu'elle ſoit inflammatoire ou non.

La cauſe prochaine eſt toujours une irritation des nerfs qui ſe répandent dans la dent même.

Les cauſes éloignées ſont :

1°. Une diatheſe phlogiſtique. Il y a des cas où la douleur dépend de pure inflammation, & où l'on doit employer la méthode antiphlogiſtique ;

2°. Mais la ſtaſe eſt plus communément de nature catarrhale ou rhumatiſmale ; ce qui cependant ne varie point le traitement, puiſqu'il faut employer la même méthode dans toute ſon étendue ;

3°. Souvent la douleur eſt occaſionée par des vers, ou par une ſaburre bilieuſe dans les premieres voies, ce qu'il faut conſidérer dans le traitement ;

4°. Il arrive auſſi ſouvent que des congeſtions de ſang, occaſionées par la ſuppreſſion des hémorrhagies habituelles, cauſent des douleurs de dents ;

5°. Les virus ſcrofuleux, ſcorbutique ou vérolique ſont également des cauſes fréquentes de ces douleurs ;

6°. La matiere arthritique ſe jette quelquefois ſur les dents, & y occaſione des douleurs ;

7°. Les ſpaſmes hyſtériques peuvent encore occaſioner des douleurs de dents, qu'on calme alors au moyen de l'*opium* ;

8°. Les douleurs de dents ſont quelquefois périodiques, & doivent être traitées comme des *fievres intermittentes* ;

9°. Quand enfin la douleur ne dépend que de carie, il ne reſte d'autre moyen de guériſon, que celui d'arracher la dent cariée.

## DES MALADIES DU COU.

### *Bronchocele.*

Le *Goître* eſt une maladie endémique dans quelques Pays, & particuliérement dans les endroits montagneux, comme dans le *Tyrol*, en *Suiſſe*, & dans les Provinces du *Dauphiné* & du *Gévaudan* en *France*.

La maladie conſiſte dans la tuméfaction de la *glande thyroïde*.

Cette tuméfaction peut auſſi dépendre d'un virus ſcrofuleux : mais alors ce n'eſt plus la maladie endémique dont nous venons de parler ; puiſqu'on obſerve cette derniere dans des Pays, & chez des perſonnes où il n'y a aucun ſoupçon de virus ſcrofuleux, & où on doit plutôt la regarder comme une affection purement locale.

Elle ne doit pas non plus être confondue avec cette tuméfaction du goſier, qui dépend de la

relaxation de la tunique interne de la trachée ; & qui eſt preſque toujours incurable.

Il arrive quelquefois que dans les accouchemens ou d'autres efforts violents, les humeurs s'épanchent dans le tiſſu cellulaire des parties qui environnent la partie ſupérieure de la trachée.

La cauſe du goître endémique eſt inconnue.

Si l'engorgement de la glande eſt fort conſidérable, & que les parties ſoient très-adhérentes entre elles, la maladie eſt preſque incurable.

L'opération eſt extrêmement dangereuſe, à cauſe des vaiſſeaux ſanguins très-conſidérables qui vont à cette glande.

Quelquefois la tumeur ſe fond par la ſuppuration, qu'on doit alors favoriſer par des cauteres ; mais ce moyen n'eſt pas moins hazardeux.

La réſolution eſt très-difficile : cependant on a toujours beaucoup vanté l'*éponge calcinée*.

## *Enrouement.*

L'*Enrouement* eſt preſque toujours un ſymptôme d'autres maladies, comme du *rhume*, de la *phthiſie*, des *fievres aiguës*, & des *ſpaſmes hyſtériques*.

Il eſt de plus l'effet d'une longue fatigue de l'organe de la voix, ou d'un engorgement des glandes de la trachée, laquelle perdant alors ſon élaſticité convenable, ne peut exécuter les mouvemens oſcillatoires, néceſſaires à la formation de la voix.

Dans la phthiſie, & dans les fievres aiguës,

l'enrouement, à moins qu'il ne dépende de refroidissement, ou de quelque ſtaſe catarrhale, eſt toujours un ſymptôme plus dangereux, & qui annonce la mort.

Dans un enrouement chronique, dépendant du ſimple engorgement des glandes de la trachée, on doit également ſe preſſer d'employer les ſecours néceſſaires, à cauſe de la *phthiſie trachéale* qu'il peut facilement entraîner. On conduit le traitement ſelon la nature de l'acrimonie; on pratique des ulceres artificiels, & l'on tâche en même temps de favoriſer la réſolution des ſtaſes, par des remedes antiſpaſmodiques.

## DES MALADIES DE LA POITRINE.

### *Toux.*

La cauſe de la *Toux* a ſon ſiege dans la poitrine même, ou dans quelque autre partie, d'où elle agit par ſympathie.

La toux eſt auſſi ſouvent un ſymptôme d'autres maladies, comme de la *phthiſie pulmonaire.*

On la diviſe en *toux ſeche* & en *toux humide.* A la premiere eſpece appartiennent le plus ſouvent toutes les toux qui ſont excitées par quelque irritation ſympathique, quoiqu'elles puiſſent auſſi dépendre de *vomiques fermées*, ou de *tubercules cruds.* La toux humide peut bien être également l'effet d'une ſympathie; mais alors elle n'eſt guere ſoulagée par l'expectoration. A proprement parler, on ne devroit appeller toux humi-

de, que celle qui dépend d'une humeur âcre ; contenue dans les poumons, & qui peut cesser par l'évacuation de cette même humeur.

Les causes sont :

1°. Les congestions de sang dans les poumons ;

2°. Les vers ou la saburre dans les premieres voies ;

3° L'obstruction des visceres abdominaux ;

4°. Une acrimonie qui obstrue les glandes de la trachée ;

5°. Une foiblesse hystérique ;

6°. Un amas d'humeurs âcres dans les poumons ;

7°. Des indurations dans les poumons ;

8°. Et enfin, il y a une *toux convulsive*, qui dépend d'une cause toute particuliere.

On ne doit point appeller toux convulsives, toutes les toux violentes : ce nom, à proprement parler, ne convient qu'à la toux, qui dans certains temps regne épidémiquement, qui attaque les enfans plutôt que les adultes, & qui ne se communique qu'à ceux qui ne l'ont pas encore eue.

Cette maladie est d'ailleurs nouvelle, & n'étoit point connue avant le quinzieme siecle. On l'observa pour la premiere fois en France en 1414, & on lui a donné le nom de *coqueluche.*

On est autorisé par ces considérations à soupçonner un miasme particulier, qui ne paroît cependant agir que sur des sujets qu'il n'a pas encore affectés, & qui y ont une disposition particuliere.

Cette diſpoſition a preſque toujours ſon ſiege dans les premieres voies. Au moins ce ſont les enfans, trop ou mal nouris, qui en ſont le plus facilement attaqués : quoique le refroidiſſement puiſſe auſſi produire cette toux chez ceux qui ont déjà quelque acrimonie ; & c'eſt par-là même qu'il n'eſt pas encore décidé ſi elle dépend effectivement d'un miaſme particulier, ou non.

Les accès de cette toux ſont courts. On ſent d'abord une eſpece de titillation dans la trachée, qui augmente ſucceſſivement & occaſione la toux. Celle-ci commence par une profonde inſpiration, qui eſt ſuivie de cinq ou ſix expirations courtes, & qui ſe ſuccédent rapidement : le viſage devient rouge, ſe tuméfie ; & le malade paroît être en danger de ſuffoquer, ce qui cependant n'arrive point.

Les accès obſervent quelquefois un type.

Hors de ces accès, la reſpiration eſt libre ; & il n'y a aucune apparence de maladie. La toux dans le commencement n'eſt point ſuivie d'expectoration ; enſuite il ſurvient peu-à-peu des crachats pituiteux de mauvaiſe couleur, mais qui ne ſont pas pourtant du pus.

La maladie peut durer quelques mois, & occaſione quelquefois des convulſions, des inflammations des poumons, & la conſomption.

Dans le traitement, il faut d'abord ſonger à purger les premieres voies ; ce qu'on doit cependant faire par les émétiques & non point par les purgatifs. Les émétiques conviennent dans les cas même où les matieres rejetées ne paroiſſent

point dépravées. On donne enſuite les antiſpaſmodiques, & principalement l'*opium*, auquel on doit joindre le *quinquina*, ſur-tout lorſque la maladie obſerve un type. Les véſicatoires appliqués ſur l'eſtomac, ſont auſſi ſouvent très-efficaces : mais ce qui contribue le plus à la guériſon, c'eſt ſouvent un régime convenable, de ſe tenir chaudement, & d'entretenir une douce tranſpiration.

Les autres eſpeces de toux doivent être traitées ſelon leurs cauſes reſpectives. Les remedes expectorants ordinaires ne ſont que des palliatifs ; & ne ſervent ſouvent qu'à rendre la toux plus rebelle, ſi l'on néglige ſur-tout de combattre les véritables cauſes. Lorſqu'il y a cependant une congeſtion de pituite qui embarraſſe la reſpiration par ſon ſéjour dans les poumons, il faut de toute néceſſité favoriſer l'expectoration. Voyez *Eſpeces pectorales* & *Syrop pectoral*.

## *Aſthme.*

On donne le nom d'*Aſthme* à une difficulté de reſpirer chronique. Dans les fievres ce ſymptôme s'appelle *dyſpnée*. S'il eſt accompagné de ſifflement, il porte le nom d'*aſthma ſibilans* ; ſi le malade ne peut reſpirer que ſur ſon ſéant, on l'appelle *orthopnée* ; & s'il court riſque de ſuffoquer, on le nomme *catarrhe ſuffocant*.

L'aſthme continue ſans interruption, ou il ne revient que par accès.

La cauſe a ſon ſiege dans les poumons mêmes, ou elle agit par ſympathie.

Dans le premier cas, ſi c'eſt une congeſtion d'humeurs qui affecte les poumons, on l'appelle *aſthme humide.*

Mais ſi l'on n'obſerve point de toux, ou du moins point d'expectoration, on lui donne le nom d'*aſthme ſec.*

L'aſthme ſec peut dépendre de quelque vice des poumons, auſſi-bien qu'il peut être ſympathique.

Si la cauſe de l'aſthme eſt un ſpaſme, ſi la poitrine s'agite d'une maniere contre-nature, s'il n'y a point de râlement, & qu'il ait précédé d'autres ſymptômes ſpaſmodiques, on l'appelle *aſthme ſpaſmodique* ou *convulſif.* Et ſi cette eſpece d'aſthme ne vient que par accès, elle s'appelle, ſuivant *VAN-HELMONT*, *mal caduc* ou *épilepſie des poumons.*

Les cauſes ſont :

1°. La congeſtion du ſang dans les poumons, laquelle peut occaſioner non-ſeulement un *aſthme ſec*, mais encore un *catarrhe ſuffocant*, lorſque le ſang s'épanche dans le tiſſu cellulaire des poumons. Cet aſthme doit être regardé comme plus qu'une maladie aiguë.

2°. La congeſtion d'humeurs ſéreuſes & pituiteuſes. Si ces humeurs ſe ramaſſent lentement, elles produiſent le plus ſouvent un *aſthme humide* : mais ſi elles s'établiſſent d'une maniere prompte comme dans la *péripneumonie fauſſe*, elles occaſionent communément un *catarrhe ſuffocant.*

3°. Les ſpaſmes hyſtériques & hypochondria-

ques, lesquels peuvent souvent occasioner un *asthme sec convulsif*.

4°. Des vers dans les premieres voies. Comme dans ce cas il y a communément une surabondance de pituite, l'*asthme*, quoique dépendant en partie d'une irritation sympathique, peut être accompagné d'une expectoration qui soulage.

5°. Les calculs de la vésicule du fiel, les anevrysmes, ou les polypes dans les gros vaisseaux.

6°. L'asthme peut être un symptôme de l'*hydropisie de poitrine*.

7°. Les virus scrofuleux, rhumatismal, arthritique, psorique ou scorbutique, peuvent encore occasioner un asthme, soit idiopathique, soit sympathique.

8°. Le *mal caduc des poumons* proprement dit, qui vient par accès, & où l'on a la respiration absolument libre hors de ces accès, dépend pour l'ordinaire de causes tout-à-fait occultes.

9°. Les vapeurs de *plomb* & d'*arsénic* produisent un *asthme de nature convulsive*, appellé par ceux qui travaillent aux mines, *asthme* ou *phthisie de montagne* (*huettenkatze*) (6).

---

(6) Cette maladie particuliere à ceux qui travaillent aux mines, se divise en deux especes ; savoir, en *asthme* & en *phthisie pulmonaire de montagne*, dont chacune fait une maladie à part ; en sorte cependant que la *phthisie* succede souvent à l'*asthme*. Voyez la Traduction Allemande de l'Ouvrage de *Ramazzini sur les maladies des Artisans*, traduction supérieure à l'original même, par les additions & les corrections intéressantes que le Traducteur Monsieur Ackermann y a ajoutées.

10°. Un amas de poussiere dans les poumons occasione également un asthme, comme cela arrive aux Meûniers, aux Maçons, & à ceux qui exercent des professions analogues.

11°. Les tubercules des poumons causent un *asthme sec*.

12°. L'abus des boissons spiritueuses produit communément un *asthme*, le plus souvent *sec*, mais dans lequel cependant il peut y avoir une congestion pituiteuse dans les poumons.

13°. De mauvaises digestions & des flatuosités peuvent souvent occasioner une très-grande difficulté de respirer.

14°. Tout ce qui comprime les vaisseaux, comme l'expansion de la matrice, la surabondance de la graisse, la dilatation des visceres abdominaux, sont également des causes de l'asthme.

Si l'asthme dépend d'une congestion sanguine, on conduit le traitement de la maniere que nous avons indiquée dans l'article de l'*hémoptysie*.

En cas de congestion d'humeurs séreuses, on traite la maladie comme une *péripneumonie fausse*. Quand le malade court risque de suffoquer, on peut lui donner l'émétique, sous les conditions suivantes : 1°. S'il n'y a absolument aucun signe d'inflammation ; 2°. Si la matiere est détachée dans la poitrine, & qu'on entende un râlement libre : 3°. Si la respiration n'est point trop gênée ; & 4°. Si les forces du malade sont encore en bon état.

L'émétique donné avec ces précautions, peut

ſouvent ſauver la vie du malade : mais il peut auſſi précipiter ſa mort, ſi la matiere eſt fortement adhérente, & que le malade n'ait ni aſſez de force, ni aſſez de reſpiration pour vomir. Il faut donc dans de pareils cas, où l'on doit d'ailleurs agir avec la plus grande circonſpection, donner l'émétique à une doſe aſſez forte, pour que le malade ne s'épuiſe pas par des efforts inutiles.

On traite les autres eſpeces d'aſthme, comme des maladies nerveuvſes. Lorſqu'il y a matiere, on lui oppoſe les remedes convenables : mais s'il n'y a que de ſimples ſpaſmes, on peut, outre les *cauteres* & les *ſétons*, employer l'*opium* & les vapeurs émollientes. En cas de conſtipation, très-opiniâtre pour l'ordinaire dans l'aſthme, qui dépend de vapeurs métalliques, on donne l'*huile de Ricin*. Dans tout aſthme en général, on doit faire attention à l'état du bas-ventre, & tâcher d'en diſſiper les tenſions & les ſpaſmes.

## *Eternuement.*

L'*Eternuement* eſt une violente & ſubite expiration.

Il eſt pour l'ordinaire un ſymptôme du catarrhe, & ſouvent c'eſt un bon ſigne dans les fievres aiguës. Il peut auſſi être occaſioné par des ſubſtances âcres introduites dans le nez. S'il eſt trop violent & trop fréquent, il peut ſans contredit devenir nuiſible ; & c'eſt dans ce cas qu'on tâche de calmer l'irritation de la membrane pitui-

taire par des vapeurs & des injections émollientes.

### *Hoquet.*

Le *Hoquet* eſt une inſpiration courte, ſonore & convulſive, excitée par le ſpaſme du diaphragme & de l'œſophage. Il eſt occaſioné :

1°. Quelquefois par le refroidiſſement, par une déglutition précipitée des alimens & de la boiſſon, ou par une ſurcharge de l'eſtomac ;

2°. Par les flatuoſités & les ſpaſmes des inteſtins ; c'eſt ainſi qu'il a ſouvent lieu dans les *hernies étranglées* ;

3°. Par des alimens ou des remedes âcres contenus dans l'eſtomac ;

4°. Par les bleſſures & les excoriations de l'œſophage, de l'eſtomac, ou du diaphragme ; c'eſt par-là que le hoquet eſt un ſymptôme des *aphthes* ;

5°. Par certaines acrimonies & par les vers, qui agiſſent par ſympathie ;

6° Par une certaine ſenſibilité des nerfs, excitée par les moindres cauſes ;

7°. Par l'inflammation & la gangrene de l'eſtomac, du diaphragme, & des autres viſceres du bas-ventre ;

8°. Par l'épuiſement des forces.

On conduit le traitement d'après ces cauſes. Quand même il n'y auroit aucune cauſe irritante manifeſte, les *véſicatoires* & les *linimens aromatiques*, appliqués ſur l'eſtomac, le *muſc* & l'*opium* ſont cependant avantageux. En cas d'in-

flammation, de gangrene, ou d'épuisement de forces, le hoquet est communément l'avant-coureur d'une mort prochaine.

*Incube.*

L'*Incube* ou l'*éphialte*, que les François appellent *cochemar*, n'arrive que pendant le sommeil. Le malade respire difficilement, & s'imagine sentir quelque chose qui monte sur lui & qui lui comprime la poitrine. Les personnes qui ont l'habitude de se coucher sur le dos, qui sont en même temps pléthoriques, ou qui digérent mal, sont sujetes à cette maladie.

Ceux qui s'y sentent disposés, doivent par conséquent se coucher sur le côté, diminuer la pléthore, observer un régime convenable, & ne se coucher que lorsque la digestion est faite, ou que du moins les alimens ne sont plus dans l'estomac.

*Palpitation.*

On appelle *Palpitation* un mouvement convulsif & contre-nature du cœur. Ce viscere a bien aussi un mouvement convulsif, toutes les fois que la circulation est augmentée contre-nature : mais on ne donne à ce mouvement le nom de *palpitation*, que lorsqu'il n'est point continuel, c'est-à-dire, lorsqu'il ne vient que par intervalles.

Les accès varient beaucoup, soit dans leur intensité, soit dans leur durée. Quelquefois le pouls est grand & dur ; d'autres fois il est petit & foible :

dans ce dernier cas, la palpitation eſt communément accompagnée de beaucoup d'anxiétés. On obſerve quelquefois dans les défaillances une eſpece de tremblement du cœur : mais le plus ſouvent un tel mouvement eſt l'avant-coureur de la mort.

Les cauſes de la palpitation agiſſent ou en empêchant la circulation, de maniere que le ſang s'amaſſe dans le cœur, ou en irritant ce viſcere, & en y produiſant un ſpaſme. Il ſemble cependant que dans toute palpitation il y a ſpaſme : puiſque lors même que les cauſes du dérangement de la circulation agiſſent ſans interruption, la palpitation n'eſt point continuelle.

Les cauſes, qui empêchent la circulation, ſont les polypes & les anevryſmes du cœur & des gros vaiſſeaux, les ſquirrhes & les vomiques des poumons, l'empyême & l'hydropiſie de poitrine.

Les cauſes qui agiſſent plutôt par ſpaſme, ſont les congeſtions de ſang, les vers, la ſaburre des premieres voies, les calculs des reins, ou de la véſicule du fiel, les paſſions de l'ame, une diſpoſition hyſtérique, & l'affoibliſſement. La palpitation eſt auſſi quelquefois *périodique*, & appartient pour lors aux *fievres intermittentes*.

La palpitation qui dépend des cauſes de la premiere eſpece, ſe guérit difficilement. On peut ſouvent en mitiger l'accès, en mettant le malade dans une ſituation horizontale.

Quant aux autres cauſes, on tâche d'abord de les enlever, ou d'empêcher l'irritation qu'elles produiſent : dans les calculs, par exemple, on

emploie les émollients & les adoucissants; & en cas de besoin, l'*opium*. L'usage de ce dernier remede est plus sûr, lorsqu'il ne paroît y avoir qu'une excessive sensibilité des nerfs.

Si la maladie est *périodique*, & que les urines présentent en même temps un sédiment briqueté, on emploie avec succès le *soufre doré d'antimoine* & le *quinquina*.

## DES MALADIES DES PREMIÈRES VOIES.

### *Difficulté d'avaler.*

Les causes de la *difficulté d'avaler* sont :

1°. Quelque tumeur dans le pharynx;

2°. Le spasme du pharynx;

3°. Une dilatation contre-nature de quelque partie de l'œsophage. Un *noyau de cérise*, par exemple, peut causer une pareille dilatation;

4°. L'obstruction des glandes de l'œsophage. On peut soupçonner cette cause, toutes les fois que le mal s'est formé peu-à-peu sans aucune cause manifeste, qu'il résiste absolument aux remedes ordinaires, & qu'il y a en même temps d'autres glandes du corps tuméfiées.

Quand il y a tumeur, on doit chercher à la résoudre, ou à la faire abscéder.

On traite le spasme, comme les autres maladies nerveuses, d'après ses causes.

Rarement on peut opérer quelque chose dans la dilatation de l'œsophage : il faut seulement

ne manger que peu à la fois ; & le mal ſe guérit quelquefois avec le temps.

On conduit le traitement de l'obſtruction des glandes tuméfiées, d'après la nature du virus qui les engorge. Les remedes les plus efficaces ſont le plus ſouvent les *mercuriels*. Le *camphre* a auſſi produit dans un pareil cas de bons effets.

## *Anorexie.*

On appelle *Anorexie* le défaut d'appétit. Elle dépend des cauſes ſuivantes :

1°. D'une ſaburre dans les premieres voies ;

2°. Des obſtructions des viſceres abdominaux, par leſquelles la bile & le ſuc gaſtrique perdent leur qualité convenable ;

3°. De l'abus des liqueurs fermentées ;

4°. Ou de celui des boiſſons chaudes & relâchantes ;

5°. D'une foibleſſe générale ;

6°. On perd encore facilement l'appétit, quand on prend les alimens avec dégoût & averſion.

Dans les obſtructions des viſceres abdominaux, on donne le *ſoufre doré d'antimoine* avec la *rhubarbe* & le *quaſſia*.

On doit remplacer les boiſſons chaudes ou fermentées, par l'eau froide, qui ſouvent ſuffit ſeule pour rétablir l'appétit.

Il faut procurer auſſitôt l'évacuation des alimens pris avec dégoût ; parce qu'ils peuvent ſéjourner des ſemaines entieres dans l'eſtomac & le gâter.

Il eſt rare que l'*Anorexie* dépende de la ſeule foibleſſe de l'eſtomac ; ou ſi cela eſt, on n'a beſoin que d'un régime convenable pour le rétablir. L'exercice & la tranſpiration maintiennent communément l'appétit, à moins que ſon dérangement ne dépende d'obſtructions opiniâtres. Souvent une irritation hyſtérique dérange l'appétit, qu'on peut alors rétablir par l'uſage du *vin* & de l'*opium*.

## *Appétit dépravé.*

Un appétit qui fait déſirer & manger des choſes abſurdes, s'appelle *Pica.* Une faim extraordinaire, dans laquelle, quoiqu'on digere, on n'eſt point nouri en raiſon des alimens qu'on prend, porte le nom de *Boulimie* ( *fames bovina* ) : & ſi l'on vomit les alimens à meſure qu'on les prend, on lui donne le nom de *faim canine.*

L'appétit dépravé dépend preſque toujours de vices dans les viſceres abdominaux, qui font que la bile & le ſuc gaſtrique acquierent une acrimonie particuliere. Il n'y a que le *Pica* qui dépend quelquefois d'une diſpoſition particuliere & inexplicable des nerfs, mais qui eſt pour l'ordinaire paſſager, & qu'on ne trouve communément que dans les fievres & dans la groſſeſſe.

Dans le *Pica* on fait bien d'accorder au malade les choſes qu'il déſire, pourvu qu'elles ne ſoient pas manifeſtement nuiſibles.

Dans la *faim canine* l'eſtomac eſt ordinairement affecté d'aigreurs. Les remedes réſolutifs qu'on donne, doivent par conſéquent être mêlés

avec

avec les abſorbants. On tâche de plus de favoriſer la tranſpiration par des boiſſons délayantes & par l'exercice, au moyen deſquels on emporte en partie l'acrimonie.

### *Ardeur d'eſtomac.*

L'*Ardeur d'eſtomac*, ou le *Soda* dépend preſque toujours de l'uſage des alimens gras dans un eſtomac foible. Le meilleur moyen pour affoiblir l'action de cette acrimonie rance, c'eſt de donner un mêlange de *crême de tartre* & de quelque *abſorbant* : parce que l'*air fixe* qui ſe dégage de ce mêlange dans l'eſtomac, adoucit l'acrimonie ; & le *ſel neutre* qui en réſulte, l'évacue. On tâche enſuite de fortifier l'eſtomac ſelon l'exigence des cas.

### *Cardialgie.*

On appelle *Cardialgie* une douleur violente qu'on reſſent au creux de l'eſtomac, accompagnée d'anxietés & de difficulté de reſpirer.

Ce mal a des paroxyſmes qui durent rarement plus d'une heure. Lorſqu'il eſt très-violent, les douleurs, les convulſions & les défaillances ſe ſuccédent tour-à-tour.

La cauſe prochaine eſt un ſpaſme de l'orifice gauche de l'eſtomac, & du diaphragme. Quelquefois auſſi les muſcles du bas-ventre entrent dans une contraction ſpaſmodique. Il n'eſt pas rare non plus de ſentir la dou-

leur au dos, à l'endroit où s'attache le petit muscle du diaphragme.

La cardialgie se termine quelquefois par le vomissement ou par la diarrhée, & souvent sans aucune évacuation sensible.

Les causes sont :

1°. Une disposition hystérique, qui fait que de petites causes, produisent des spasmes considérables ;

2°. L'irritation & le refroidissement de l'estomac, occasionés par l'usage des boissons froides lorsque le corps est échauffé, par l'air extérieur, par l'usage du pain chaud, ou par de trop fortes doses de *nitre*, qu'on n'a pas pris la précaution de dissoudre auparavant ;

3°. Des alimens ou des remedes âcres ;

4°. Des vers, ou une saburre bilieuse dans les premieres voies ;

5°. Des congestions de sang dans les vaisseaux de l'estomac, occasionées par la suppression de quelque hémorrhagie habituelle ;

6°. La suppression d'autres évacuations, auxquelles la Nature s'étoit habituée, comme, par exemple, de la sueur des extrémités ;

7°. Des dépôts formés par métastase de certains virus, tels que le virus arthritique & rhumatismal ;

8°. Des vices considérables du foie & de l'estomac, tels que les indurations ou les ulceres.

Pendant les paroxysmes, on se contente de calmer le spasme par des remedes rechauffants & émollients. Un *onguent* émollient mêlé avec

le *laudanum*, dont on frote le creux de l'estomac, produit d'excellents effets. Si cela ne réussit point, on applique un *vésicatoire camphré* sur l'estomac. On tâche de plus de rechauffer les extrémités au moyen des frictions, & de favoriser en général la transpiration. Après avoir calmé le spasme, on cherche à combattre les causes par les remedes convenables que nous avons souvent rapportés.

## *Colique.*

On appelle *Colique* la douleur des intestins. On ne donnoit autrefois ce nom qu'aux douleurs des gros intestins, & on appelloit celles des intestins grêles, *douleurs iliaques* : mais à présent on entend par *passion iliaque*, une colique accompagnée de constipation opiniâtre, & d'un vomissement continuel. On a observé dans le *Poitou* une violente colique, occasionée par l'abus des vins aigres, à laquelle on a donné le nom de *colique de Poitou* : aujourd'hui on appelle *colique de Poitou*, toute colique violente & opiniâtre, qui se termine facilement par la paralysie des membres.

Si la douleur dépend d'une inflammation des intestins, ce n'est pas, à proprement parler, une *colique*.

Il s'agit dans toute colique de prévenir l'inflammation : ce qu'on opere en général par l'application externe des remedes émollients ; par la saignée, s'il y a pléthore ; par des lavemens émollients, s'il y a constipation ; & par l'appli-

cation d'un véficatoire camphré fur le bas-ventre, en cas de fpafme obftiné. Dans une conftipation opiniâtre, fi l'inflammation eft déjà formée, on doit être circonfpect dans l'ufage des lavemens irritants. La *fumée de tabac* peut favorifer & augmenter l'inflammation. Dans des cas douteux on peut employer, du moins avec plus de fûreté, le *tartre émétique*, qui agit en même temps comme réfolutif.

D'après les différentes caufes, on diftingue les efpeces fuivantes de colique :

1°. *Colique venteufe* : les perfonnes qui ont les inteftins très-foibles, mais irritables, font fouvent fujetes à des coliques, qui peuvent quelquefois devenir dangereufes à caufe de la conftipation opiniâtre. Quand on fait qu'il ne peut pas y avoir de caufes confidérables, quand d'ailleurs le malade eft fort tourmenté de vents, & que fon ventre eft météorifé, fans qu'il devienne cependant douloureux par la preffion, on peut préfumer que le mal dépend d'un amas de vents renfermés dans les inteftins.

On frote à différentes reprifes, le bas-ventre avec quelque onguent émollient. On tâche auffi de lâcher le ventre par des lavemens fimplement émollients, ou qui du moins ne foient pas fort irritants. Si cela ne fuffit point, on emploie les fomentations & les lavemens d'eau froide, qui fouvent produifent de bons effets, en donnant aux inteftins affez de contractilité pour fe débarraffer des vents. On cherche enfuite à prévenir la reproduction & la collection de ces mê-

mes vents, au moyen d'un régime convenable, & des remedes fortifiants.

2°. *Colique pituiteuse.* On observe des coliques accompagnées souvent d'évacuations d'une mucosité visqueuse & luisante, appellée *pituite vitrée*, qui tantôt procurent du soulagement au malade, tantôt ne lui en procurent aucun.

Quand on a calmé la violence des spasmes, & que l'évacuation de la pituite soulage le malade, on donne la *rhubarbe* pendant quelque temps : mais si l'évacuation ne soulage plus, il faut employer les fortifiants décidés & les astringents. L'*alun* & le *cachou* produisent dans ce cas d'excellents effets.

3°. *Colique vermineuse.* Les enfants & les jeunes-gens sont souvent tourmentés d'une colique qui dépend de vers, & qui se dissipe par leur expulsion. On a aussi observé souvent en *Lapponie*, une colique qu'on attribue à une espece de vers ( *Gordius* ) qu'on trouve dans les eaux.

4°. *Colique bilieuse* Il arrive souvent des coliques qui dépendent d'une saburre bilieuse ; il y a même des *coliques bilieuses* épidémiques.

On conduit le traitement de cette colique, comme celui d'une *fievre bilieuse* : si ce n'est qu'on tâche également de prévenir l'inflammation. Ainsi, s'il y a pléthore, on saigne ; & dès que le spasme est un peu calmé, on évacue la saburre par la voie que la Nature paroît affecter. Si la saburre n'est pas encore mobile, on la porte souvent à cet état de turgescence par la

ſaignée & par l'application d'un véſicatoire ſur le bas-ventre. La *rhubarbe* eſt rarement utile dans cette colique ; la *crême de tartre* & la *pulpe des tamarins* adoucie par la *manne* y convient mieux. Si cependant l'effet de ces remedes eſt trop lent, on emploie de préférence le *ſel de Glauber*. Dès que la ſaburre eſt un peu mobile, on tâche de l'évacuer par un émétique.

5°. *Colique hémorrhoïdale.* Les engorgemens & les congeſtions du ſyſtême de la veine-porte, occaſionent ſouvent de violentes coliques, dans leſquelles il faut d'abord ſonger à rétablir le *flux hémorrhoïdal*. Lorſqu'il y a du danger, on ſaigne auſſitôt du pied : mais s'il n'y a rien qui preſſe, on emploie des topiques émollients & antiſpaſmodiques ; on donne intérieurement des ſels réſolutifs ; & l'on applique des ſangſues à l'anus. On doit de plus rechercher s'il n'y a point de cauſes qui, par leur irritation, occaſionent des congeſtions de ſang dans les vaiſſeaux des inteſtins.

A cette eſpece appartient encore la *colique* qu'on obſerve chez les femmes, & qui dépend de la *ſuppreſſion des regles*.

6°. *Colique hyſtérique.* Indépendamment des émollients & de l'*opium*, qu'on emploie dans l'accès même de cette colique, on tâche enſuite de détruire les cauſes irritantes manifeſtes, par les remedes antihyſtériques. Si, par exemple, la colique étoit précédée de paſſions de l'ame, & qu'on eût lieu de préſumer quelque congeſtion

bilieuſe, on pourroit ſe ſervir de l'*aſſa-fétida* mêlé avec quelque laxatif.

7°. *Colique par des ſubſtances âcres avalées.* Si ce ſont des alimens qui l'ont produite, on tâche de les évacuer ; & ſi ce ſont des remedes âcres, on donne des adouciſſants & des huileux. Si l'on a avalé de l'*arſénic* ou du *ſublimé*, outre une boiſſon abondante de *lait*, on ſe ſert avec avantage du *foie de ſoufre ſalin*, qui en partie décompoſe, & en partie émouſſe ces poiſons.

8°. *Colique des Peintres ou des Plombiers* (*Colica Saturnina*). Les vapeurs de *plomb* qu'on reſpire, ou les préparations de ce métal priſes intérieurement, de gré, ou par ignorance, occaſionent des coliques, qui, par leur violence, reſſemblent à la *colique de Poitou*, & qui entraînent facilement la paralyſie des membres, ſpécialement celle des extrémités ſupérieures, des convulſions, & d'autres affections nerveuſes.

On a trouvé que les *huileux* étoient éminemment efficaces dans cette maladie. D'autres ont conſeillé l'uſage abondant du *vinaigre*, afin de diſſoudre par ſon moyen les parties ſaturnines, & les rendre propres à être évacuées : ce qui cependant n'eſt pas encore ſuffiſamment confirmé par l'expérience. Si la conſtipation eſt opiniâtre, on peut ſe ſervir avec avantage de *l'huile de Ricin*. Rarement on opere une guériſon complette de cette maladie.

9°. *Colique rhumatiſmale.* J'appelle ainſi une eſpece de *colique de Poitou*, accompagnée de conſtipation opiniâtre & de douleurs très-vives,

qui, chez les femmes, ont beaucoup de rapport avec les douleurs de l'enfantement, qui entraînent facilement la paralyſie des extrémités, attaquent les perſonnes ſujetes aux affections rhumatiſmales, & ne ſe terminent que par des ſueurs copieuſes, & un ſédiment dans les urines. Les remedes les plus efficaces, & qui conviennent le mieux dans cette maladie, ſont les bains chauds, les fomentations & les lavemens émollients, & les remedes réſolutifs, qui favoriſent en même temps la tranſpiration, tels que le *ſoufre doré d'antimoine*, & la *teinture volatile de gayac*. Si dans ces circonſtances la Nature excite quelque *fievre intermittente* (ce qui arrive quelquefois), il faut être circonſpect dans l'uſage du *quinquina*, & ſe borner plutôt au *ſoufre doré d'antimoine* : autrement la paralyſie qui reſteroit après la maladie pourroit devenir incurable.

Une *colique* fréquente au *Japon*, & qu'on y guérit par le *moxa* & l'*acupuncture*, paroît auſſi appartenir à cette eſpece.

10°. *Colique de Poitou* & de *Devonshire*. On obſerve en *France* une colique violente occaſionée par l'uſage des *vins aigres*, comme elle arrive en *Angleterre* par celui du *cidre*. L'une & l'autre reſſemblent à la *colique rhumatiſmale*, ſoit par rapport à leur violence, ſoit par rapport à la maniere de les traiter : ſi ce n'eſt qu'on doit s'occuper davantage d'atténuer les humeurs, & combiner les autres remedes avec les *abſorbants*, afin de chaſſer les acides.

11°. *Colique arthritique*. La matiere de la

*podagre*

*podagre* peut remonter, ou peut, avant même de ſe rendre aux extrémités, ſe jeter ſur l'eſtomac & les inteſtins, & y occaſioner des coliques violentes & dangereuſes. On doit tâcher d'attirer cette matiere aux extrémités, par les *épiſpaſtiques* & les *diaphorétiques*.

12°. *Colique catarrhale*. C'eſt le nom qui convient le mieux à la colique qui a lieu dans les conſtitutions rhumatiſmales, à la ſuite d'un refroidiſſement ſubit. Elle differe de la *colique rhumatiſmale*, en ce qu'elle s'établit, non d'une maniere lente comme cette derniere, mais tout-à-coup, & immédiatement après le refroidiſſement. Avec les remedes émollients, on doit en même temps employer une méthode entiérement antiphlogiſtique.

13°. *Colique par les aigreurs des premieres voies*. Il y a des perſonnes qui ont une diſpoſition particuliere à des aigreurs ſouvent ſi âcres, qu'elles cauſent les coliques les plus violentes. Ces aigreurs ſont communément la ſuite des obſtructions du bas-ventre. Pendant les accès, on donne les antiſpaſmodiques avec les abſorbants; & l'on tâche enſuite de diſſiper les obſtructions par les remedes réſolutifs appropriés.

14°. *Colique par métaſtaſe fébrile*. La matiere des *fievres intermittentes* ſe dépoſe quelquefois ſur les inteſtins, & produit une colique. On la traite comme les autres métaſtaſes, ſi ce n'eſt qu'on donne en même temps des réſolutifs efficaces.

15°. *Colique par obſtruction du canal inteſ-*

*tinal.* C'eſt ainſi que les excrémens endurcis ; ou des noyaux de fruits peuvent fermer quelque partie des inteſtins. A cette eſpece appartient encore la *colique* qui a lieu dans les *hernies étranglées.* Dans le premier cas, on ne doit employer que des remedes émollients & évacuants. Dans le dernier, on tâche de réduire la hernie par quelque moyen méchanique, ou par des fomentations faites avec des ſubſtances émollientes ou de l'eau froide, ou par l'opération. La neige & l'eau froide produiſent les meilleurs effets dans les cas où il n'y a pas encore d'inflammation. Les fomentations émollientes ſur le bas-ventre, doivent être employées lorſque l'étranglement eſt l'effet d'un reſſerrement ſpaſmodique de l'anneau du bas-ventre : mais ſi l'expanſion des inteſtins dépend d'une inflammation, on doit auſſitôt avoir recours à l'opération.

Cependant il faut auparavant examiner avec ſoin, ſi la colique dépend effectivement d'une hernie étranglée. On a raiſon de le croire toutes les fois que la douleur ſurvient tout-à-coup, commence par l'anneau du bas-ventre, s'y fait ſentir le plus vivement, & que la hernie, juſqu'alors ſuſceptible de réduction, ceſſe de l'être dès que la colique s'eſt manifeſtée.

Il y a des cas où les inteſtins entrent les uns dans les autres, & cauſent par-là une conſtipation opiniâtre, accompagnée ſouvent de vomiſſement de matieres fécales. On appelle cette maladie *volvulus.*

Quelques Médecins ont propoſé dans ce cas

la *gaſtrotomie*, afin de pouvoir dégager les inteſtins : mais les ſignes du *volvulus* ſont trop équivoques pour nous déterminer à une opération ſi dangereuſe. On doit par conſéquent ſe contenter de remedes émollients & antiſpaſmodiques ; ou même de fomentations froides, s'il n'y a pas encore inflammation. Il y a des cas où la partie de l'inteſtin engagée ſe ſépare, & ſort par l'anus. Cependant j'ai eu occaſion une fois de trouver dans les inteſtins gréles dix *volvulus* de la longueur de quelques pouces chacun, & éloignés de quatre à cinq pouces les uns des autres : dans un pareil cas, la ſuppuration doit naturellement être mortelle ; & il n'y a guere à eſpérer que des inteſtins ainſi diſpoſés, ſe dégagent ſpontanément.

Le cas que je viens de rapporter, étoit occaſioné par des *lombrics* ; & il n'étoit accompagné ni de conſtipation, ni de vomiſſement : bien plus, le *vin émétique* ordonné & pris à la doſe de ſix onces dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ne produiſit pas le moindre effet, quoique les lavemens lâchaſſent le ventre. La maladie même étoit de nature à faire ſoupçonner plutôt des *vers* qu'un *volvulus* ſi compliqué : car c'étoit une eſpece de *danſe de St. Vite*, qui dura pendant huit jours ſans interruption, & finit par une *ſtupeur* ſuivie de la mort.

Le *volvulus* peut donc exiſter ſans *paſſion iliaque* ; & il n'eſt pas toujours accompagné de tranchées.

16°. *Colique ſympathique.* Quelquefois la

cause de la colique n'a point son siege dans les intestins même, mais elle agit par sympathie. C'est ainsi que des calculs des reins ou de la vésicule du fiel, peuvent occasioner des coliques très-violentes, qu'on doit traiter également par les remedes émollients, antiphlogistiques & anti-spasmodiques.

### *Nausée & Vomissement.*

Ces deux accidens ne different entre eux que du plus au moins ; & dépendent toujours d'un mouvement contre-nature de l'estomac & des intestins.

Il y a une maladie qu'on appelle *Rumination*, & qui n'est pourtant qu'une espece de *Vomissement.* J'ai connu un sujet, à qui les alimens revenoient à la bouche bientôt après qu'il les avoit avalés, de façon qu'il pouvoit à son gré les rejeter, ou les avaler une seconde fois : cependant il étoit obligé de les ravaler pour sa nouriture. Cet état dépendoit des lombrics ; & il en fut guéri.

Les causes de ce mouvement antipéristaltique sont :

1°. L'inflammation du ventricule & des parties adjacentes : dans ce cas cependant le vomissement ne doit être considéré que comme un symptôme ;

2°. Des erreurs dans le régime ;

3°. Une collection d'humeurs dans l'estomac, occasionée par quelque refroidissement ;

4°. Des congeſtions de ſang vers l'eſtomac ;

5°. Une foibleſſe hyſtérique ;

6°. L'obſtruction des viſceres abdominaux ; qui d'abord cauſe le matin des efforts pour vomir, & enfin des vomiſſemens après l'uſage des alimens ;

7°. Des vers ;

8°. Quelque *métaſtaſe :* c'eſt ainſi que la goute, ou le rhumatiſme peuvent cauſer le vomiſſement ;

9°. Le vomiſſement peut encore dépendre par ſympathie des léſions de la tête ;

10°. Il a encore lieu pendant le ſecond mois de la groſſeſſe.

Tant qu'on vomit des humeurs dépravées, le vomiſſement n'eſt guere nuiſible, à moins que ces humeurs ne ſoient le produit de quelque irritation ; & dans ce cas on doit abſolument le calmer en levant l'irritation. Mais ſi les matieres rejetées ne ſont point altérées, on doit communément arrêter le vomiſſement, de peur qu'il n'épuiſe trop les forces, ou qu'il n'occaſione des ſtaſes inflammatoires.

Dans un pareil cas, on cherche d'abord à lâcher le ventre par des lavemens émollients ; & l'on fait froter la foſſete du cœur avec des onguens émollients & antiſpaſmodiques. Comme dans un vomiſſement violent les membres ſont communément froids, on les frote auſſi avec du vin chaud, & l'on tâche en général de provoquer la tranſpiration.

Si le malade eſt pléthorique, & qu'on ait à craindre quelque inflammation de l'eſtomac, on

ſaigne, ou l'on tâche de rétablir les hémorrhagies ſupprimées ; & l'on applique un véſicatoire camphré ſur l'eſtomac.

On peut encore, pour arrêter le vomiſſement, employer avec avantage l'*air fixe*, ou, ce qui eſt la même choſe, l'*antiémétique de Riviere*.

Lorſqu'on n'a aucune inflammation à craindre, & que le vomiſſement perſiſte, on peut auſſi preſcrire l'uſage interne des *aromatiques* & des *narcotiques*.

Quand le vomiſſement a ceſſé, on tâche avec précaution d'enlever les cauſes irritantes.

Le vomiſſement des femmes enceintes eſt le plus ſouvent très-avantageux ; au lieu que le vomiſſement ſymptomatique, qu'entraînent les léſions de la tête, eſt extrêmement dangereux.

### *Diarrhée.*

On appelle *Diarrhée* une évacuation fréquente & copieuſe par les ſelles, accompagnée preſque toujours de quelques tranchées ou épreintes, & dans laquelle les excrémens, quoiqu'altérés, ne ſont pas cependant tout-à-fait éloignés de l'état naturel ; de plus, elle eſt entiérement exempte de fievre, ou du moins on n'y obſerve qu'une fievre accidentelle.

La diarrhée peut dépendre des mêmes cauſes que le *vomiſſement*. A ces cauſes, il faut ajouter les paſſions de l'ame : c'eſt ainſi que la peur ou la frayeur produiſent facilement une diarrhée, qui n'eſt cependant que paſſagere ; la triſteſſe

peut occaſioner des diarrhées opiniâtres. Il y en a d'épidémiques, qui dépendent communément de l'altération de la bile. Une diarrhée peut devenir habituelle par le trop grand relâchement des inteſtins. Elle peut enfin dépendre de quelque ſuppuration, ou de la diſſolution putride des inteſtins. Quant à celle qui a lieu chez les enfans pendant le temps de la dentition, nous en avons parlé à l'article de la dentition.

Le vomiſſement & la diarrhée ſe reſſemblent beaucoup par leurs cauſes : auſſi ces deux maladies exigent-elles preſque le même traitement ; qu'il faut conduire avec d'autant plus de ſoin, que la diarrhée peut facilement, en empêchant la nutrition, entraîner la cachexie & la conſomption.

Le traitement conſiſte à chaſſer premierement la cauſe irritante ; & en ſecond lieu, à remédier à la foibleſſe & à l'irritabilité exceſſives des inteſtins. On doit, autant qu'il eſt poſſible, unir ces deux objets.

Si la diarrhée dépend de ſaburre bilieuſe, il faut employer les *laxatifs antiphlogiſtiques*, & entre autres, la *pulpe des tamarins*.

Après que la plus grande partie de cette ſaburre eſt évacuée, ou lorſqu'il y a plutôt une congeſtion pituiteuſe, on donne la *rhubarbe* ; qu'on peut mêler avec des *abſorbants*, quand on obſerve des aigreurs, ou avec un peu d'*opium*, ſi en même temps il y a des tenſions ſpaſmodiques, ou avec la *gomme arabique*, en cas d'une trop grande irritation des inteſtins.

Si l'on peut porter la ſaburre à la turgeſcence, l'émétique dans ce cas produit d'excellents effets; par la raiſon qu'il change en même temps la direction du *mouvement périſtaltique.*

Quand la diarrhée dépend de quelque congeſtion ſanguine, comme il arrive ſouvent à la ſuite des hémorrhagies ſupprimées, on ſe comporte de la maniere que nous avons indiquée dans l'article de la rétention ou de la ſuppreſſion des regles.

Mais ſi elle dépend de triſteſſe, dans ce cas la circulation du ſang & les ſécrétions étant communément gênées, le principal de la cure conſiſte à égayer l'eſprit, & à faire faire de l'exercice. Il faut ſur-tout chercher à favoriſer la tranſpiration; ce qu'on opere très-bien, lorſqu'il n'y a plus de cauſes d'irritation conſidérables, par l'uſage de la *thériaque d'Andromaque.*

En général on ne doit point arrêter la diarrhée tant que les déjections ſont dans un état contre-nature, à moins qu'elle n'ait déjà duré trop long-temps. Cependant il faut dans ce cas même, ſe régler ſur l'état des forces & ſur l'éréthiſme des inteſtins. Si celui-ci eſt conſidérable, & que les forces ſoient languiſſantes, on peut faire auſſitôt uſage d'un peu de *caſcarille*, & quelquefois même de *ſimarouba.*

Pour ce qui eſt des virus particuliers qu'on ne peut point chaſſer en purgeant les premieres voies, on doit tâcher de les diſſiper par les véſicatoires, les remedes réſolutifs, & les boiſſons délayantes & ſudorifiques. De petites doſes d'*ipecacuanha*,

*cacuanha*, mêlé avec l'*opium*, rempliſſent ſouvent avec avantage cette indication. Si la foibleſſe & l'irritabilité ſont trop grandes, on a recours à des aſtringents plus forts, tels que le *bois de campêche*, le *cachou* & l'*alun*.

S'il y a du pus dans les déjections, on peut ſouvent réuſſir en entretenant l'évacuation par des adouciſſants : mais ſi l'ulcere ne ſe vide pas tout-à-la-fois, il ſurvient une conſomption ; qui ne tarde pas non plus à paroître, lorſque les inteſtins ſont altérés.

Quant aux autres cauſes, on conduit le traitement de la maniere que nous venons d'indiquer à l'article du *vomiſſement*.

## *Flux cœliaque.*

On appelle *Flux cœliaque*, un flux de ventre ; dans lequel au lieu de matieres fécales proprement dites, ce ſont les alimens mêmes qui s'évacuent dans un état de diſſolution, il eſt vrai, mais ſans avoir été colorés par la bile.

On croyoit autrefois, que dans le flux cœliaque c'étoit le *chyle* même qui s'évacuoit : mais ce phénomene eſt extrêmement rare, & peut-être il n'exiſte jamais.

Cette évacuation du *chyle* dépend communément du défaut ou de la mauvaiſe qualité de la bile, par conſéquent des obſtructions du foie : elle peut encore dépendre des obſtructions des glandes du méſentere & des vaiſſeaux lactés, & enfin, d'une trop grande irritabilité des inteſtins.

Si elle ne céde point à l'uſage des *rhubarbarins* & des *aſtringents aromatiques*, elle eſt ordinairement incurable.

### *Lienterie.*

La *Lienterie* eſt un flux de ventre, dans lequel on rend les alimens tout cruds.

Les cauſes ordinaires ſont également, ou les obſtructions du foie & la mauvaiſe qualité de la bile, ou une trop grande irritabilité des inteſtins.

Dans le premier cas, on doit employer les *rhubarbarins*; & dans le ſecond, les remedes nouriſſants & fortifiants. Si la quantité de la bile eſt ſuffiſante, mais que les inteſtins manquent de *mucus*, on preſcrit ſeulement une nouriture adouciſſante : mais ſi la bile péche par défaut, on donne des remedes amers, & entre autres le *quaſſia* & le *bois de campêche*.

### *Flux hépatique.*

On appelle de ce nom un cours de ventre de couleur rougeâtre.

On le diſtingue d'une diarrhée ordinaire, en ce qu'il n'eſt preſque jamais accompagné de coliques ni d'épreintes, & qu'il n'eſt point fréquent, le malade n'allant au plus que trois ou quatre fois par jour à la garderobe : il differe de la *dyſenterie* par ſa marche chronique, & parce qu'il n'eſt point accompagné de fievre ; & du *flux hémorrhoïdal*, parce que les ſelles ſont

uniformément colorées d'une teinte foiblement rougeâtre.

L'habitude du corps devient avec le temps jaune & cacheĉtique, & les malades alors meurent de conſomption.

Ce flux ne vient pas toujours du foie ; ce ſont le plus ſouvent les vaiſſeaux du méſentere qui en ſont la ſource.

Les cauſes ſont des éroſions & des diſſolutions, ou bien un relâchement des extrémités des vaiſſeaux hépatiques & inteſtinaux : & le ſang dans ces circonſtances, paſſe à travers avec d'autant plus de facilité, que la circulation eſt gênée par des congeſtions.

La maladie eſt extrêmement difficile à guérir ; ſur-tout lorſqu'elle eſt un peu invétérée. Les laxatifs affoibliſſent ſans être utiles ; les ſaignées ſont très-rarement indiquées à cauſe de la cachexie ; les remedes tempérants ne conviennent pas non plus, puiſque les malades ſont plutôt froids que chauds, & qu'ils ont le pouls petit ; ſi l'on arrête le cours de ventre, il ſurvient communément des anxiétés & d'autres accidens encore plus graves. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt d'empêcher les congeſtions de ſang : ce qu'on doit tâcher d'opérer par les émollients & les antiſpaſmodiques, par l'application des ſangſues & par les ſcarifications.

### *Maladie noire.*

On l'appelle auſſi *Flux ſplénique* ; parce qu'on croyoit que les humeurs noires & fétides qu'on rendoit, venoient de la rate : mais elles ne ſont à proprement parler, que des matieres bilieuſes, où la bile a , par une certaine impreſſion des nerfs, acquis une couleur noire.

On rejette auſſi communément de pareilles matieres par le vomiſſement ; & l'on pourroit dès-lors regarder la maladie comme une eſpece de *cholera-morbus* : elle en differe cependant en ce qu'elle n'eſt ni auſſi *épidémique*, ni n'attaque les perſonnes d'un tempérament bilieux, comme le *cholera-morbus* ; elle n'eſt que *ſporadique*, & ne ſe manifeſte que chez des ſujets mélancholiques, & qui ont été long-temps en proie aux paſſions de l'ame. On ne doit guere tâcher d'arrêter le flux : mais comme les forces dans cette maladie manquent communément, il faut froter les membres avec du *vin*, faire prendre du *petit lait vineux*, d'une infuſion vineuſe de *rhubarbe*, & donner ſucceſſivement des remedes fortifiants amers. Au reſte, cette maladie eſt rare.

## DES MALADIES DES VOIES URINAIRES.

### *Maladies calculeuſes.*

Dans tous les viſceres du corps, il peut ſe former un amas de gravier & des concrétions cal-

culeuſes : mais elles ont particuliérement lieu dans la véſicule du fiel, dans les reins & dans la veſſie. Nous ne parlerons ici que du calcul des voies urinaires.

On en diſtingue trois eſpeces principales :

1°. Le *gravier*. On obſerve ſouvent chez les vieillards, & chez les perſonnes d'une conſtitution rhumatiſmale ou arthritique, que les urines charient un ſable d'un blanc tirant ſur le rouge, qui non ſeulement occaſione ſouvent la difficulté d'uriner ou la ſuppreſſion de cette évacuation ; mais qui peut encore par ſon irritation, produire des coliques, des vomiſſemens, & d'autres accidens ſpaſmodiques. On prétend avoir des obſervations qui prouvent qu'on ne rencontre jamais de gravier chez les ſujets qui ont un *véritable calcul* ; & réciproquement, qu'on ne doit point craindre cette derniere maladie, toutes les fois qu'on trouve du gravier. On croit auſſi, que ce gravier n'eſt point dans les reins ; mais qu'il ſe forme ſeulement dans les uréteres & dans la veſſie.

2°. Le *calcul des reins*. On connoît la préſence du calcul dans les reins, par une preſſion douloureuſe reſſentie à la *région lombaire*, qui occaſione facilement des inflammations aux reins, & qui excite des mouvemens ſpaſmodiques par ſympathie. On ſent de plus un engourdiſſement à l'extrémité inférieure du côté affecté, & une retraction du teſticule du même côté. Il eſt vrai que ces ſignes ſont en eux-mêmes un peu équivoques : mais on ſera plus aſſuré de l'exiſtence du

calcul, ſi en même temps on ne peut découvrir aucune autre cauſe de ces accidens.

Si le *calcul des reins* n'eſt point trop volumineux, il paſſe ſouvent dans les uréteres, & de-là dans la veſſie. Ce paſſage occaſione des douleurs plus ou moins vives, des ſpaſmes, des friſſons, des vomiſſemens & des convulſions.

3°. Le *calcul de la veſſie*. Cette maladie eſt également accompagnée de ſpaſmes & de difficulté d'uriner ; quelquefois l'écoulement des urines s'interrompt tout-à coup, & on peut ſouvent le faciliter en ſe tenant courbé en avant & les jambes écartées. On y obſerve communément un ſédiment muqueux, qu'on diſtingue du pus, parce qu'il ne teint pas l'eau en blanc. Les hommes ſentent une irritation & une démangeaiſon au gland, comme les femmes à l'urethre, & une peſanteur au périnée. On ne peut cependant s'aſſurer de l'exiſtence du calcul dans la veſſie, que par le moyen du *cathétèr*.

On ne peut guere déterminer avec certitude les cauſes du calcul & du gravier ; il faut toujours une diſpoſition du corps particuliere, ſans laquelle les autres cauſes ne formeront jamais un calcul. Mais il eſt certain, que cette diſpoſition ſuppoſée, les *vins aigres* & le fréquent uſage du *fromage*, avec un genre de vie ſédentaire, favoriſent la génération du calcul, qui, par cette raiſon même, eſt plus fréquent en *Suiſſe* & en *France* que chez nous. Le calcul ſe forme encore facilement des corps étrangers introduits par accident dans la veſſie, & groſſis enſuite par l'ap-

plication ſucceſſive de la matiere terreuſe contenue dans l'urine.

On a deux indications à remplir dans le traitement : la premiere eſt de calmer l'irritation produite par le gravier ou le calcul ; & la ſeconde d'extraire le calcul.

Quoique le gravier & le calcul ſoient les cauſes immédiates de l'irritation , les malades cependant jouiſſent ſouvent de repos , & les accidens ne ſont excités que par d'autres cauſes, telles que les vers, la ſaburre des premieres voies, les paſſions de l'ame , & particuliérement la colere , & les congeſtions de ſang occaſionées par la ſuppreſſion des hémorrhagies habituelles.

Comme l'irritation peut occaſioner des inflammations , on doit d'abord examiner s'il y a pléthore , ou ſuppreſſion de quelque hémorrhagie ; & l'on emploie en conſéquence la ſaignée , ou des évacuations locales, au moyen des ſangſues & des ventouſes ſcarifiées.

Lorſqu'il n'y a point de pléthore, ou qu'elle a été diminuée par les moyens propoſés , on applique auſſitôt des fomentations émollientes, & l'on donne intérieurement les remedes antiſpaſmodiques avec les adouciſſants. On obſerve en même temps , s'il y a quelque autre irritation , telle qu'une ſaburre bilieuſe , & l'on tâche de la chaſſer par des évacuations légeres.

Si les douleurs perſiſtent , & qu'il n'y ait point de pléthore, on peut obtenir de grands effets de l'uſage interne de l'*air fixe* , qui ſouvent calme les douleurs d'une maniere prompte , ſur-tout

lorſque l'irritation eſt occaſionée en partie par une congeſtion de matiere muqueuſe. Voyez *Air fixe*.

La ſeconde indication concerne l'extraction du calcul ou du gravier.

Lorſqu'il n'y a que du gravier, on a beaucoup à eſpérer des légers diurétiques, d'un bon régime, d'un exercice ſuffiſant, & d'une tranſpiration ſoutenue : il faut en même temps avoir égard à la matiere rhumatiſmale ou arthritique qui pourroit exiſter dans le corps ; & employer pour cet effet la *gomme de gayac*, le *ſoufre doré d'antimoine*, les ſucs récents des plantes *ameres* & *antiſcorbutiques*, & les remedes *mercuriels*. Les diurétiques qu'on emploie, ſont la *buſſerole* & les *baies* ou le *bois de genievre* : mais comme dans cette circonſtance il ne s'agit principalement que de favoriſer l'excrétion du gravier par de légers diurétiques, il s'enſuit que tout diurétique y eſt propre, & qu'on peut choiſir celui qui irrite le moins, & qui provoque cependant les urines. Le gravier peut encore ſe former de la matiere qui occaſione une *fievre intermittente* ; & alors le *quinquina* & l'*air fixe* produiſent d'excellents effets.

La poſſibilité de diſſoudre le calcul même de la veſſie, eſt encore un problême en Médecine. On prétend avoir obtenu de bons effets du *ſavon*, de l'*eau de chaux*, des *coquilles d'œufs calcinées*, des *eaux minérales de Carlsbad*, de la *buſſerole*, & d'autres remedes : mais ces guériſons ont été opérées chez des ſujets qui avoient

non

non point une véritable pierre, mais ſeulement du gravier ; ou ces remedes ne les ont ſoulagés que pendant quelque temps ; ou même ils ont été nuiſibles, par le fréquent uſage qu'on en a fait. Ainſi il ne reſte que l'opération ; qui n'a cependant lieu que dans la pierre de la veſſie, quoiqu'on ait des obſervations de *calcul des reins*, extrait par l'ouverture de la tumeur qui s'étoit formée à l'extérieur de la partie affectée.

### *Difficulté d'uriner.*

On diſtingue trois eſpeces de *difficulté d'uriner*, qui ne ſont ordinairement que trois degrés différents de la même maladie :

1°. La *Dyſurie* : on donne ce nom à la maladie, lorſque l'écoulement de l'urine ne ſe fait pas convenablement, ſans qu'il en réſulte cependant de grands inconvéniens ;

2°. La *Strangurie* : c'eſt lorſque l'urine ne coule que goute à goute & avec douleur ;

3°. L'*Iſchurie* : c'eſt une ſuppreſſion totale d'urine, accompagnée des plus douloureux efforts pour uriner, de l'expanſion de la veſſie, d'un ſentiment de peſanteur dans le bas-ventre, & ſouvent d'une tumeur ſur les *os pubis*.

Les cauſes ont leur ſiege dans les voies urinaires mêmes, ou elles y agiſſent par ſympathie. Les principales ſont :

1°. L'inflammation des reins, des uréteres, de la veſſie, ou de l'urethre ;

2°. Les congeſtions de ſang occaſionées par

la ſuppreſſion de quelque hémorrhagie habituelle;

3°. Les calculs des reins & de la veſſie ;

4°. Un amas de pituite, occaſioné par l'irritation du calcul, ou même formé, ainſi que dans la *colique pituiteuſe*, par une diſpoſition particuliere ;

5°. Les ſpaſmes, qui dépendent ou de cauſes légeres, comme cela arrive chez les ſujets atteints d'une foibleſſe hyſtérique, ou bien de vers, de ſaburre âcre dans les premieres voies, de gravier & de calcul, & qui empêchent d'autant plus facilement l'écoulement de l'urine, qu'il y aura quelque vice local dans les reins ;

6°. Les ulceres, les indurations & les carnoſités dans les voies urinaires & dans la *proſtate* ;

7°. L'uſage inconſidéré des diurétiques trop actifs, tels que les *cantharides* ;

8°. Les liqueurs qui n'ont pas bien fermenté, ou qui ſont encore dans l'acte même de la fermentation ;

9°. Le relâchement & la foibleſſe de la veſſie ;

10°. La preſſion de la veſſie par la matrice dans le temps de la groſſeſſe.

En cas d'inflammation, on emploie un traitement entiérement antiphlogiſtique. On tâche de diſſiper les congeſtions de ſang par la ſaignée (7), par le rétabliſſement des hémorrhagies habituelles, & par les remedes émollients & antiſpaſmodiques.

---

(7) V. les Aphor. d'Hippocr. L. 6. Aphor. 36.

Lorſqu'il y a un amas pituiteux, on examine ſi cette pituite eſt occaſionée par la pierre, ou formée par quelque diſpoſition particuliere : dans le premier cas, on emploie l'*air fixe*; & dans le ſecond, les remedes fortifiants & aſtringents (8).

En cas de ſpaſmes, on a égard aux cauſes de l'irritation, & l'on ſe ſert en même temps de remedes émollients & antiſpaſmodiques.

Les ulceres, les indurations & les carnoſités ne cédent qu'aux moyens méchaniques, tels qu'aux *bougies* Les remedes mercuriels n'y produiſent aucun effet, quand même le mal dépendroit d'une cauſe vérolique.

Si la maladie dépend de l'uſage des *cantharides*, le *camphre*, donné dans des émulſions, agit d'une maniere ſpécifique. De plus, on a en même temps recours, comme dans le cas où elle eſt occaſionée par des liqueurs fermentées, aux topiques émollients & à l'uſage interne des remedes adouciſſants.

Quand la veſſie eſt affoiblie, il faut examiner ſi cette foibleſſe dépend d'un vice général du ſyſtême nerveux, ou ſi ce n'eſt qu'une foibleſſe locale, & occaſionée peut-être par la circonſtance d'avoir trop long-temps retenu ſes urines. On peut ſouvent remédier au premier cas par les remedes fortifiants & diurétiques : mais le ſecond eſt incurable, ſi la Nature ne le guérit pas.

---

(8) Dans ce cas Hippocrate recommande le *vin* L. 7. Aphor. 48.

Dans la grossesse, c'est souvent l'*obliquité* de la matrice, qui cause la difficulté d'uriner : on tâche d'y remédier suivant les regles de l'Art.

Dans une ischurie, ou suppression totale de l'urine, lorsqu'on ne peut pas indroduire le *cathétèr*, & qu'il y a du danger pour la vie du malade, on a recours à la *ponction* de la vessie.

## *Pissement de sang.*

On appelle *Pissement de sang*, une maladie dans laquelle l'urine est mêlée avec du sang. Un simple écoulement de sang par l'urethre, qui se fait goute à goute, peut dépendre d'une congestion hémorrhoïdale : mais on lui donne pour-lors le nom d'*hémorrhoïdes de l'urethre.* Cet écoulement sanguin peut encore venir à la suite d'une *gonorrhée virulente*, ou d'une évacuation excessive de semence : & ne mérite pas non plus le nom de *pissement de sang.*

Au reste, cette maladie est le plus souvent accompagnée de *difficulté d'uriner*, dépend des mêmes causes que cette derniere, & exige la même méthode de traitement.

## *Incontinence d'urine.*

On appelle *Incontinence d'urine*, un écoulement d'urine involontaire.

La cause de cette maladie a son siege dans la vessie même, ou dans son sphincter.

La vessie peut acquérir une trop grande irrita-

bilité, lorſqu'elle eſt enflammée, ou qu'on a fait uſage d'alimens & de remedes diurétiques trop âcres. Elle peut encore, comme cela arrive dans la groſſeſſe, être tellement comprimée, que le ſphincter ne puiſſe réſiſter.

Le ſphincter même peut être affoibli, & devenir paralytique par des cauſes générales, par un long ſéjour des calculs dans la veſſie, par une cicatrice trop dure à la ſuite de l'opération de la taille, ou pour avoir trop long-temps retenu l'urine.

Si la veſſie eſt trop irritée, on emploie les émollients & les adouciſſants. En cas d'affoibliſſement, on peut tenter les remedes fortifiants, aſtringents & diurétiques, qui produiſent bientôt leur effet, ou n'en produiſent aucun.

### *Diabétès.*

Une évacuation d'urine trop copieuſe, ſuivie de conſomption, porte le nom de *Diabétès*; maladie qui eſt extrêmement rare.

L'urine eſt communément ſans odeur ni ſaveur; & la maladie dépend le plus ſouvent d'obſtructions opiniâtres, d'ulceres fermés, en un mot, de toutes les cauſes qui occaſionent les maladies de conſomption.

On conduit par conſéquent le traitement d'après les différentes indications, ainſi que nous l'avons expoſé à l'article des *Maladies de conſomption.*

# DES MALADIES

## DES PARTIES GÉNITALES.

### *Gonorrhée bénigne & Fleurs-blanches.*

On appelle *Gonorrhée bénigne*, un écoulement de ſemence ou de mucoſité par le canal de l'urethre, qui ſe fait goute à goute, & qui eſt indépendant de cauſe vérolique. Si la matiere ſeminale coule à plein canal, on lui donne le nom de *pollution.*

Chez les femmes la maladie prend le nom de *Leucorrhée* ou *Fleurs blanches.*

Lorſque l'humeur coule goute à goute, on peut la regarder comme une mucoſité claire plutôt que comme de la ſemence : ainſi que cela arrive chez les femmes, chez leſquelles la mucoſité ne vient communément que des glandes du vagin ; quoiqu'il y ait auſſi des cas où elle coule de l'uterus, qui pour-lors eſt ordinairement ſquirrheux.

Un pareil écoulement eſt la ſuite de fortes congeſtions vers les parties de la génération, ou d'une foibleſſe particuliere.

Dans le premier cas, on doit employer les *tempérants* pris dans le ſens phyſique & moral ; & dans le ſecond, on preſcrit les bains froids, & les fortifiants aſtringents, avec une diete exacte & peu nouriſſante. Si les congeſtions dépendent d'obſtructions des glandes, on donne

les résolutifs décidés, tels, par exemple, que le *soufre doré d'antimoine*, la *gomme ammoniaque*, celle de *gayac*, *&c.*

Chez les hommes *l'écoulement de la semence* peut dépendre des mêmes causes qui empêchent celui de l'urine ; & on doit alors la traiter de la même maniere.

## *Satyriasis & Priapisme.*

On donne le nom de *Satyriasis* à une érection contre-nature de la verge, accompagnée d'un sentiment de volupté : mais si ce sentiment n'y est pas, ou si au contraire l'érection est douloureuse, on l'appelle alors *Priapisme.*

Il y a un priapisme aigu très-dangereux, qui tue communément le malade dans l'espace de sept jours, mais qui est extrêmement rare chez nous.

Les causes les plus ordinaires du satyriasis & du priapisme que nous connoissons, sont :

1°. Une urine âcre qui se ramasse pendant la nuit, ou par quelque autre cause ;

2°. Les calculs des reins & de la vessie, qui agissent en irritant ;

3°. Une sensibilité particuliere du systême nerveux ; ainsi on observe souvent cette affection chez les *mélancholiques* ; & on la regarde comme un symptôme de l'*hydrophobie* ;

4°. Une acrimonie particuliere des humeurs. Il n'est pas rare de rencontrer ce symptôme dans le *scorbut* & dans la *grosse gale* ;

5°. L'inflammation de l'urethre ; comme cela arrive ſouvent dans la *gonorrhée virulente.*

On tâche de détruire ces cauſes ſuivant les regles que nous avons déjà indiquées plus d'une fois.

### *Nymphomanie.*

On appelle *Nymphomanie* ou *Métromanie*, une lubricité particuliere au Sexe ; qui, n'étant point ſatisfaite, entraîne des délires & des convulſions.

Les cauſes ſont toujours, une forte congeſtion de ſang vers les parties génitales, ou une acrimonie particuliere des humeurs, ou une ſenſibilité particuliere des nerfs : on doit les combatre ſelon le beſoin, & de la maniere que nous avons déjà indiquée.

## DES MALADIES DES FEMMES ENCEINTES.

### *Accidens nerveux.*

Souvent dans les premiers mois de la groſſeſſe, le ſyſtême nerveux eſt affecté d'une maniere particuliere. Il ſurvient des nauſées & des vomiſſemens, ſans aucune erreur dans le régime, & ſans aucune cauſe manifeſte. Quelquefois il s'y joint des tranchées, des douleurs de tête & de dents ; & ſouvent enfin il ſe manifeſte un appétit dépravé, qui fait déſirer des choſes abſurdes.

On

On ne doit rien faire contre ces accidens ; parce qu'ils ſe diſſipent facilement d'eux-mêmes ſans ſuite fâcheuſe, & que l'Art ne peut guere en venir à bout. Le vomiſſement eſt ſouvent très-ſalutaire ; il purge le canal inteſtinal, & prépare à une couche aiſée. Les douleurs ne ſont que paſſageres ; & l'*opium* ſeroit ici très-nuiſible. On tâche, autant que cela peut ſe faire, de ſatisfaire l'appétit de la perſonne ; mais quand cela même ne réuſſiroit point, on n'a pas de mauvaiſes ſuites à craindre.

### *Pléthore.*

Dès qu'une femme eſt enceinte le flux menſtruel ceſſe : & comme le ſang qui s'évacuoit juſqu'alors, ne peut être encore tout employé à la nutrition de l'enfant, il ſe manifeſte ordinairement vers le ſecond ou le troiſieme mois de la groſſeſſe une pléthore, dont la Nature ſe ſoulage quelquefois par des hémorrhagies du nez, mais qui quelquefois auſſi occaſione des congeſtions en d'autres endroits. Lorſqu'on apperçoit une pareille pléthore, on doit recourir à la ſaignée, ſans avoir égard à la regle, *qu'il ne faut ſaigner que vers le milieu de la groſſeſſe* : mais il eſt bon d'éviter la ſaignée du pied, & de préférer celle du bras. Si cependant les congeſtions ne ſont point conſidérables, & que ce ſoit une premiere groſſeſſe, ou que celles qui ont précédé aient été heureuſes, il faut tâcher d'aider la Nature par les tempérants & les antiſpaſmodi-

ques, plutôt que de l'affoiblir ſans néceſſité. Si l'on pouvoit évacuer le ſang impunément, la Nature n'auroit point ſupprimé le flux menſtruel.

Mais ſi la groſſeſſe a été précédée de fauſſes-couches, ſi la malade eſt fort accoutumée aux ſaignées, ſi l'on a à craindre quelque congeſtion à la poitrine, à raiſon de la foibleſſe de cette partie, ou ſi d'ailleurs on a affaire à un ſujet robuſte, on ne doit pas abſolument négliger la ſaignée, lorſqu'elle eſt indiquée par la pléthore.

### *Conſtipation & difficulté d'uriner.*

L'un & l'autre de ces accidens ſont occaſionés par la preſſion que la matrice dilatée exerce ſur les inteſtins & ſur la veſſie.

La conſtipation peut donner lieu à un amas de ſaburre qui pourroit avoir de mauvaiſes ſuites après l'accouchement : il faut par conſéquent tâcher d'entretenir toujours la liberté du ventre par l'exercice & par le moyen des lavemens & & des laxatifs légers ; d'autant plus que la conſtipation peut, pendant même le temps de la groſſeſſe, occaſioner des ſpaſmes, qui donneroient lieu ou contribueroient du moins à l'*avortement*, lorſqu'on en a la diſpoſition.

La difficulté d'uriner dépend ſouvent de l'obliquité de la matrice : dans ce cas, l'orifice de ce viſcere s'avance communément du côté de l'*os pubis* ; & l'Accoucheur n'a qu'à le pouſſer en arriere, pour le ramener à ſa ſituation naturelle.

*Œdême des pieds & Anasarque.*

Il peut se former pendant la grossesse un amas d'humeurs dans le tissu cellulaire, soit par une pression méchanique exercée sur les vaisseaux, soit par l'affoiblissement qui a lieu chez toutes les femmes enceintes, & dont dépendent les accidens, ordinaires au commencement de la grossesse, & que nous venons de rapporter.

Dans tous les deux cas, cet amas d'humeurs n'a guere de suites, & se dissipe par l'accouchement; en sorte qu'on n'a rien à faire à cet égard.

Mais si pendant la grossesse il survient une *hydropisie* déterminée par les causes ordinaires & propres de cette maladie, le cas est alors plus dangereux. L'enfant peut mourir dans le sein de la mere, ou venir au monde avant terme : & si tout ne se passe pas bien, la mere même peut être tellement affoiblie, qu'elle risque de périr.

*Ecoulement des eaux.*

Les femmes enceintes éprouvent quelquefois un *écoulement d'eaux*, qui pourroit en imposer pour la rupture des membranes, & une fausse-couche prochaine : cependant cela n'est point ordinaire; & l'on peut dès-lors présumer que cet écoulement dépend d'*hydatides*, qui ont été crevées par l'accroissement du fœtus. Ainsi, dans un pareil cas, si l'on n'a point d'autres signes d'un *avortement* prochain, on ne doit rien tenter, mais on doit attendre tranquillement.

## *Hémorrhagie.*

Il y a des femmes enceintes chez lesquelles le flux menstruel continue sans interruption, presque jusqu'à la fin de la grossesse ; chez d'autres, il ne continue que jusqu'à la moitié de ce temps ; & il y en a qui ne l'ont que pendant les premiers mois. Il peut aussi arriver que les regles, après avoir cessé, reviennent encore une fois pendant le temps de la grossesse.

Dans ce dernier cas, s'il n'y a point d'autres causes morbifiques, soit externes, soit internes, auxquelles on puisse attribuer l'écoulement, si la femme est très-pléthorique, si elle est enceinte pour la premiere fois, ou du moins si elle n'a jamais essuyé de fausses-couches, on ne doit rien appréhender.

Mais si l'écoulement de sang arrive dans une époque qui n'est pas celle du flux menstruel ; & qu'il soit occasioné par quelque cause manifeste & sensible ; ou chez une personne valétudinaire, & sujete aux spasmes & aux fausses-couches : ce cas mérite nécessairement toute l'attention possible.

On cherche alors par quel moyen la congestion de sang vers la matrice a pu être occasionée, ou si elle n'est pas l'effet de quelque lésion externe. Dans tous les cas, s'il y a vraie pléthore, on saigne, on donne des remedes tempérants, on fait appliquer des fomentations émollientes sur le bas-ventre, & l'on conseille le repos.

Si le ſpaſme dépend de ſaburre des premieres voies & de flatuoſités ; on lâche doucement le ventre par *la pulpe des tamarins* & par la *manne*, & l'on favoriſe l'action de ces remedes par l'uſage des lavemens. Si la cauſe eſt une acrimonie & une diſſolution des humeurs, on fait prendre de l'*acide vitriolique* affoibli ; & s'il n'y a que des ſpaſmes purement hyſtériques, on donne avec les remedes émollients & adouciſſants, un peu d'*opium*.

Dès que les cauſes irritantes ont été enlevées, on fait prendre un peu de *quinquina*, dans la vue de fortifier & de prévenir les rechûtes ultérieures : mais ſi ce remede conſtipe, on doit employer de préférence la *caſcarille*.

## *Avortement.*

Quand l'hémorrhagie eſt trop longue & trop copieuſe, & qu'elle ne céde point aux remedes indiqués, on a à craindre le détachement du *placenta* ; & dans ce cas, il ſurvient un *avortement* ſpontané, ou bien l'on tâche de faire l'extraction du fœtus.

On a également à craindre l'avortement, ſi l'hémorrhagie perſiſte juſqu'à l'époque où le flux menſtruel avoit lieu.

Les ſeules congeſtions fortes de ſang vers la matrice, ainſi que les léſions externes, peuvent encore occaſioner un *avortement*, ſans qu'il ſoit long-temps avant précédé d'hémorrhagie.

La matrice même, ſoit par des léſions anté-

rieures, ſoit par des fauſſes-couches fréquentes, peut être diſpoſée de façon, que ſon expanſion portée juſqu'à un certain point, ſoit toujours ſuivie d'avortement, ſans aucune autre cauſe précédente.

L'avortement peut enfin dépendre d'autres maladies, comme de fievres, de coliques violentes, de convulſions, & en général de toutes celles qui irritent & qui affoibliſſent.

Dans tous ces cas, le Médecin doit toujours agir d'après ces deux regles : la premiere eſt, que toutes les fois qu'on n'eſt point aſſuré du détâchement du placenta, qu'il y a des cauſes manifeſtes qui paroiſſent ſurmontables, qu'il n'y a point eu de fauſſes-couches antérieures, on doit chercher à diſſiper les congeſtions de la matrice, & à conſerver l'enfant au moyen de la ſaignée, des tempérants antiſpaſmodiques, des légers évacuants & des topiques émollients.

Mais ſi l'hémorrhagie eſt trop forte, & qu'on ne puiſſe pas l'arrêter ; ſi l'enfant, qui juſqu'alors s'étoit remué, ne donne plus aucun ſigne de mouvement ; ſi avec cela la malade ſent des douleurs vives au dos, une peſanteur au baſſin, & une chûte bruſque de l'enfant ; ſi elle a le viſage pâle, le ſein flétri, & qu'il lui ſurvienne des friſſons répétés : il ne faut point alors l'affoiblir davantage par les ſaignées & par les remedes, encore moins laiſſer ſubſiſter trop long-temps l'hémorrhagie ; mais il faut ordonner l'accouchement artificiel, ſur-tout lorſque les eaux ont déjà percé.

Mais tant qu'il n'y a point d'hémorrhagie, & que les eaux n'ont pas encore percé, on fait mieux, dans le cas même où l'on est fondé à présumer la mort de l'enfant, d'attendre que la Nature en fasse d'elle-même l'expulsion; par la raison que tout se fait avec plus de facilité, & qu'on n'a pas tant à craindre l'hémorrhagie, lorsque l'uterus se met de lui-même en contraction.

Après l'avortement, on conduit le traitement de la maniere que nous indiquerons en parlant des maladies des femmes en couche.

### *Complication de la grossesse avec d'autres maladies.*

On ne peut guere donner des préceptes généraux sur cette matiere. La regle est toujours d'avoir égard à la vie de la mere plus qu'à celle de l'enfant; il peut cependant y avoir des circonstances qui nous obligent à faire plus de cas de la conservation du fœtus, que de celle de la mere.

Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'on a l'attention de ne point employer des remedes trop irritants & trop affoiblissants, rarement il en résulte de mauvais effets pour l'enfant. L'émétique même peut être prescrit en sûreté, pourvu qu'on l'administre d'après des indications convenables, & avec les précautions nécessaires. Il y a des femmes enceintes qui ont essuyé la *salivation*, & qui néanmoins ont mis au monde des enfans vigoureux. C'est ici le cas où le Médecin

peut donner des preuves de sa sagacité pratique ; sagacité qui peut s'étendre & se perfectionner, mais qui ne peut point être enseignée.

## DES MALADIES

### DES FEMMES EN TRAVAIL, DES ACCOUCHÉES & de celles qui nourissent.

#### *Fausses douleurs.*

Toute espece d'irritation provenant, soit de causes suffisantes, soit d'une foiblesse & d'une sensibilité particulieres, peut occasioner des *fausses douleurs d'enfantement* : douleurs qui affoiblissent trop, ou qui précipitent l'accouchement.

Les causes irritantes sont :

1°. La pléthore, & les congestions qu'elle occasione ;

2°. L'acrimonie d'une saburre bilieuse, ou les vers dans les premieres voies ;

3°. Une foiblesse particuliere de nature hystérique, ou qui est venue à la suite de quelque cause affoiblissante.

Ces fausses douleurs différent des véritables, en ce qu'elles sont plutôt des spasmes des intestins, & que, quoiqu'elles agissent sur l'uterus, elles resserrent plutôt qu'elles ne dilatent son orifice.

Toutes les fois que les forces sont dans un bon état, & qu'il y a une vraie pléthore, on peut par la saignée, non seulement calmer la violence

de

de ces douleurs, mais encore faciliter beaucoup l'accouchement, & prévenir un grand nombre de ſuites fâcheuſes. Mais on doit être ſûr de ſon fait; parce qu'autrement on affoibliroit ſans néceſſité, & l'on donneroit ainſi occaſion à un accouchement laborieux ou à des ſuites fâcheuſes.

Si c'eſt une ſaburre des premieres voies qui occaſione des coliques, on fait uſage des laxatifs, tels que la *manne* : mais lorſqu'il y a des vers, ou une ſaburre trop copieuſe, il ne faut pas chercher à les détruire complétement par l'uſage des évacuants, crainte de trop affoiblir; par conſéquent on tâchera en même temps de diminuer l'éréthiſme, par des cataplaſmes & des lavemens émollients.

Les ſpaſmes hyſtériques, qui ne dépendent point de cauſes manifeſtes, cédent ordinairement à l'uſage de l'*opium*.

En cas d'affoibliſſement, on preſcrit des alimens nouriſſants, & une décoction de *quinquina*.

### *Accouchement laborieux.*

L'accouchement eſt retardé ou par les cauſes qui occaſionent un ſpaſme dans la matrice, c'eſt-à-dire, par celles que je viens d'indiquer, comme cauſes des fauſſes douleurs; ou par un défaut de forces néceſſaires pour cette fonction.

C'eſt un fait démontré par l'expérience, que dans une conſtitution vraiment pléthorique, la ſaignée peut ſouvent favoriſer l'accouchement & le rendre beaucoup plus facile; ſur-tout lorſqu'on

la fait au pied : mais ce ne doit être que dans le cas où les forces ſont opprimées par la pléthore ; car ſi elles manquent réellement, la ſaignée ne peut être qu'extrêmement nuiſible.

Ce qui prouve qu'une ſaburre bilieuſe peut auſſi devenir la cauſe d'un accouchement laborieux, c'eſt qu'un vomiſſement ſpontané, ou un lavement aux approches de la couche, produiſent toujours de très-bons effets.

Ainſi, lorſqu'on a lieu de préſumer une telle ſaburre, on fait bien de donner un *laxatif*; dont on peut ſoutenir l'effet par un lavement, afin de prévenir ou de calmer les ſpaſmes, ſur-tout aux approches de l'accouchement, & au cas que le laxatif n'ait pas encore aſſez agi.

Mais ſi la bouche eſt manifeſtement mauvaiſe, & la langue ſale, il ne faut point balancer de donner l'émétique : puiſque c'eſt la Nature même qui nous indique dans ce cas ce que nous devons faire.

En cas de foibleſſe, le *laudanum liquide de Sydenham*, mêlé avec quelque *eau aromatique*, produit d'excellents effets : il calme le ſpaſme, il fortifie, & il agit d'une maniere ſpécifique ſur l'*uterus*.

Il eſt extrêmement rare qu'on ait beſoin d'employer de vrais *excitants* : on riſqueroit de décider par leur moyen des hémorrhagies affoibliſſantes. D'ailleurs, le *laudanum* ſuffit le plus ſouvent, quand on l'adminiſtre à propos.

Il y a des cas où les parties manquent d'*irritabilité*; & où par conſéquent l'*uterus* ne ſe con-

tracte pas assez : dans ces cas les fomentations d'eau froide produisent quelquefois d'excellents effets.

*Douleurs après l'accouchement.*

Chez les femmes qui accouchent pour la premiere fois, & qui jouissent d'une bonne santé, il survient rarement des *douleurs* après l'accouchement. Ces douleurs servent aussi quelquefois à favoriser l'écoulement des *lochies* : mais si elles sont trop violentes, & qu'elles retiennent les lochies, on doit alors y remédier.

Immédiatement après l'accouchement, on fait ceindre le ventre de l'accouchée ; mais avec la précaution cependant de ne pas trop serrer à la fois ; il vaut mieux y revenir en le resserrant de plus en plus toutes les quatre ou six heures.

Si les douleurs sont si violentes qu'on ait de mauvaises suites à craindre, on examine s'il n'y a pas quelque cause d'irritation.

Si le flux des lochies ne se fait point convenablement, & si l'on a lieu de présumer une saburre, on emploie la *teinture aqueuse de rhubarbe* mêlée avec le *laudanum*, des fomentations émollientes & des lavemens.

Mais si le flux est trop copieux ; si la malade est d'un tempérament robuste, & qu'elle ait déjà du lait dans le sein : la saignée devient fort nécessaire afin de prévenir l'inflammation.

On fait prendre en même temps quelque boisson tempérante ; telle qu'une décoction de *gruau*, à laquelle on aura ajouté du *nitre*.

Si la cauſe n'eſt qu'une ſimple irritabilité contre-nature, le *laudanum*, ou le ſimple *opium* ſuffiſent : le premier, lorſque le flux des lochies n'eſt point exceſſif ; & l'*opium*, lorſqu'elles coulent en quantité ſuffiſante, ou avec excès.

### *Flux des Lochies.*

Le *Flux des Lochies* eſt quelquefois ſuſpendu par la fievre de lait : mais cet état n'eſt d'aucune conſéquence quand il n'eſt point long, c'eſt-à-dire, quand il ne dure qu'environ douze ou vingt-quatre heures ; les lochies reviennent après que la ſécrétion du lait s'eſt établie, & que la fievre a ceſſé.

Il convient même en général que chez les femmes qui doivent nourir, les lochies ne coulent pas avec excès ; autrement elles les affoibliroient trop.

Mais ſi elles venoient à ceſſer tout-à-coup, & ſi l'on obſervoit des congeſtions dans d'autres endroits, il eſt de la derniere importance de ſonger à leur rétabliſſement.

On recherche par conſéquent les cauſes. Si l'on a à craindre une tendance à l'inflammation des inteſtins ou de l'uterus : on doit auſſitôt ſaigner du pied ; &, s'il eſt poſſible, faire appliquer des ſangſues aux parties génitales. On preſcrit de plus les bains tiedes de pieds & ceux de vapeurs, & l'on fait prendre du nitre dans une décoction de gruau, ou ſimplement dans l'eau chaude. On applique en même temps des fo-

mentations ſur le bas-ventre, ou on le frote avec quelque onguent émollient.

Si la maladie dépend de ſimples ſpaſmes, on recherche de nouveau ſi ces ſpaſmes ſont de nature hyſtérique, ou s'ils ſont l'effet de quelque autre cauſe. Dans le premier cas, on emploie l'*opium*; & dans le ſecond, ſi c'eſt une ſaburre des premieres voies, une décoction de *rhubarbe* mêlée avec le *laudanum* produit les meilleurs effets.

Lorſqu'il y a plus de foibleſſe que de tendance à l'inflammation, & qu'on n'a pas non plus à craindre des congeſtions à la poitrine, on peut employer avec avantage l'*air fixe*; & cela, de maniere que la diſſolution du *ſel alcali* ſoit mêlée avec les *pilules balſamiques*, afin de décider l'action de l'*air fixe* vers les parties inférieures.

Mais le flux des lochies peut être auſſi trop copieux, & non-ſeulement empêcher la ſécrétion du lait, mais encore occaſioner une *foibleſſe hyſtérique*, l'*hydropiſie* & la *phthiſie utérine*.

Les cauſes d'un flux de lochies immodéré, ſont :

1°. Un accouchement précipité, & avant que l'uterus eût ſon degré de contractilité réquiſe, ou l'état de ce viſcere qui ne lui permet point de ſe contracter convenablement après l'accouchement ;

2°. Des ſquirrhes dans la matrice, qui empêchent ſa contraction ;

3°. Le détachement précoce du placenta,

qui produit une congeſtion de ſang vers l'utérus ;

4°. La diſſolution ſcorbutique du ſang ;

5°. Une ſaburre bilieuſe paſſée dans le ſang pendant la groſſeſſe ;

6°. Les ſpaſmes hyſtériques, qui occaſionent des congeſtions dans l'uterus ;

7°. La pléthore ; &

8°. Enfin la trop grande foibleſſe & le relâchement des parties.

Si c'eſt un défaut de contractilité, on emploie des fomentations & des injections d'eau froide. Si en même temps il y a pléthore, & que l'accouchée ne veuille point nourir, on ſaigne du bras.

Si cela ne ſuffit point, & que le flux ſoit exceſſif, on peut preſcrire l'uſage interne des aſtringents : parmi leſquels l'*acide vitriolique* affoibli & mêlé avec un peu d'*eſprit de vin*, ou même l'*alun*, ſont les plus convenables ; de même que lorſque le ſang eſt trop diſſous & trop âcre. En cas de foibleſſe & de relâchement, on donne intérieurement une décoction de *quinquina*, on applique extérieurement des fomentations froides, & l'on frote les extrémités avec du *vin* ou avec des *eaux aromatiques*.

Lorſqu'il y a une ſaburre bilieuſe, on donne d'abord les digeſtifs : & dès que la turgeſcence a lieu, & que l'utérus eſt tellement remis, qu'on n'en ait plus aucun *prolapſus* à craindre, on adminiſtre l'émétique ; qui ſouvent ſeul modere le flux des lochies. Pour ce qui eſt des laxatifs, la *rhubarbe* dans ce cas ne convient point ; il faut

employer la *crême de tartre* & les *tamarins.*

En général, dans tous les cas où la maladie ne dépend point d'atonie ou d'affoibliſſement, on doit recommander un régime rafraîchiſſant, & une diete légere.

### *Sécrétion du lait.*

Le troiſieme jour après l'accouchement, il ſurvient ordinairement une petite fievre qui dure pendant dix-huit ou vingt-quatre heures, & quelquefois même pendant quelques jours, & qui interrompt communément le flux des lochies.

Si cette fievre détermine la ſécrétion du lait aux mamelles, qu'elle ceſſe à meſure que cette ſécrétion ſe fait, & que les lochies ſe rétabliſſent dans la même proportion, il faut regarder l'apparition du lait comme la criſe de la fievre, qu'on appelle pour cela *fievre de lait*, & il ne faut rien faire abſolument.

Mais ſi la fievre n'amene point la ſécrétion du lait, ſi elle perſiſte, & que les lochies ne reparoiſſent point, on doit s'attendre à une *fievre puerpérale*, dont je parlerai dans la ſuite.

Quelquefois la ſécrétion du lait s'établit ſans aucune fievre; ou elle eſt déjà faite avant l'accouchement.

D'autres fois il n'y a ni fievre ni ſécrétion de lait, ni aucun autre accident. Si cela ne dépend point d'un manque de nouriture, qu'on puiſſe réparer par l'uſage fréquent du *lait* coupé avec une décoction de *ſureau*, & par d'autres alimens

nourissants : on n'a autre chose à faire qu'à se pourvoir d'une nourice.

Quelquefois le défaut de cette sécrétion dépend d'un flux excessif de lochies : & dans ce cas on agit de la maniere que nous avons indiquée plus haut.

Il se peut que la sécrétion du lait soit trop abondante, de sorte qu'elle produise des grumeaux & des indurations aux mamelles. Ces grumeaux peuvent aussi être occasionés, parce que le *colostrum* n'a pas été évacué à temps. On remédie souvent à ces accidens par une diete légere, la boisson abondante d'*eau nitrée*, & par des cataplasmes résolutifs. Si cela ne suffit point, on applique le *camphre* & l'*emplâtre ammoniacal avec le mercure*; & l'on donne intérieurement des laxatifs antiphlogistiques.

On agit de la même maniere lorsqu'il y a du lait aux mamelles, & que l'accouchée ne veut point nourir.

En général, il n'est pas prudent de nourir quand on a une disposition hystérique, scrofuleuse, scorbutique, ou quand on est d'un tempérament porté à la colere, encore moins lorsqu'on a le moindre soupçon de virus vérolique. Il ne faut pas non plus que le lait soit d'une consistance trop épaisse ni trop claire; il ne doit point avoir une teinte bleuâtre, mais il doit être blanc, & les goutes séparées doivent être transparentes.

Si la mere ou la nourice ne sont pas bien saines, ou si elles ne sont point d'un bon tempérament, il vaudra toujours mieux nourir l'enfant

avec

avec du *gruau d'avoine* clair mêlé avec un peu de lait, & donné à la température naturelle de ce dernier ; pourvu néanmoins qu'on ait la précaution de n'en pas donner une trop grande quantité.

*Métaſtaſes laiteuſes.*

Il ſe fait ſouvent des *Métaſtaſes de lait* aux extrémités, particuliérement aux mains & aux articulations des genoux.

Ces métaſtaſes dépendent d'abord d'une ſurabondance, ſoit de lait dans les mamelles, ou même d'humeurs lymphatiques dans tout le ſyſtême des vaiſſeaux lymphatiques ; & en ſecond lieu, de ſpaſmes & d'irritations, qui occaſionent des congeſtions laiteuſes & lymphatiques.

Quelquefois ces congeſtions ſe diſſipent par des boiſſons délayantes & ſudorifiques, & par l'évacuation des cauſes irritantes. Mais ſouvent elles ſe terminent auſſi par une eſpece de ſuppuration, & plus ſouvent encore elles laiſſent des tumeurs froides après elles, qui empêchent le mouvement de la partie affectée ; & cette différence dépend de la qualité du lait dépoſé. Un refroidiſſement, lorſque d'ailleurs l'humeur eſt ſaine & bénigne, n'occaſione communément qu'une tumeur froide indolente : tandis qu'au contraire cette même humeur bénigne peut ſe corrompre à l'inſtant par l'acrimonie des autres humeurs, & par les paſſions de l'ame, au point de devenir âcre & fétide ; & dans ce cas, il eſt

très-naturel que des dépôts d'un lait ſi corrompu produiſent auſſi des exulcérations malignes.

Ainſi, toutes les fois qu'on obſerve une ſurabondance de lait & une diſpoſition aux ſpaſmes, on doit employer les laxatifs légers, les boiſſons délayantes, & une diete peu nouriſſante. On agit de la même maniere, lorſqu'il y a déjà un dépôt formé.

Mais ſi l'on obſerve une fluctuation dans la tumeur, & ſi les remedes réſolutifs ne produiſent aucun effet, on doit ouvrir la tumeur pour évacuer l'humeur dépoſée.

Si enfin la tumeur eſt plutôt dure & froide, & qu'elle n'occupe que la main ou l'articulation du genou, il faut employer des réſolutifs actifs. L'*emplâtre réſolutif de Schmucker* & l'*emplâtre ammoniacal avec le mercure*, produiſent ſouvent de bons effets : quoique de pareilles tumeurs ſoient quelquefois extrêmement opiniâtres.

On a des exemples de pareils *dépôts laiteux*, qui ſe ſont formés même avant l'accouchement.

J'ai encore obſervé une ſuppuration dans le cerveau d'une femme qui, un an avant ſa mort, avoit perdu ſon lait dans les couches, & qui étoit devenue maniaque : cette ſuppuration me parut, avec beaucoup de vraiſemblance, avoir été la ſuite d'un ancien dépôt laiteux.

## *Fievre puerpérale.*

Les accouchées ſont ſujetes à différentes fievres : mais il y en a une qu'on appelle & qu'on

doit appeller ſpécialement *Fievre puerpérale*, afin d'éviter tout équivoque.

Cette fievre puerpérale, dont je parle ici, doit être accompagnée de douleurs diſtendantes & continuelles du bas-ventre.

Elle attaque les accouchées le ſecond, le troiſieme, le quatrieme, & même le huitieme ou le neuvieme jour. Quelquefois la douleur ſe manifeſte après quelques heures du premier accès de la fievre; mais quelquefois auſſi les mouvemens fébriles peuvent continuer pendant quelques jours, ſans aucune douleur du bas-ventre: & comme les accouchées ſont ſujetes (comme nous l'avons dit) à éprouver, ſoit une *fievre de lait* un peu continue, ſoit encore des fievres d'une autre eſpece; on n'eſt pas en droit d'appeller une fievre, *Puerpérale*, avant qu'il ſe manifeſte des ſymptômes au bas-ventre.

La marche de cette fievre varie beaucoup: quelquefois le lait, qui s'étoit déjà manifeſté dans le ſein, ſe détourne; quelquefois les douleurs du bas-ventre ſurviennent pendant la *fievre de lait*, en ſorte que la criſe propre à cette derniere fievre, ſavoir la ſécrétion du lait dans les mamelles, n'a point lieu; quelquefois les lochies ceſſent, mais il arrive auſſi ſouvent qu'elles coulent encore pendant quelque temps; il y a même des cas, quoique rares, où elles ne diſcontinuent point du tout.

Rarement les douleurs ſe font ſentir au fond du *baſſin*; le plus ſouvent elles ſe manifeſtent du côté des inteſtins; & preſque toujours le bas-

ventre ſe météoriſe en même temps, & ne peut ſupporter l'attouchement ſans douleur.

Dans le commencement, le ventre eſt ordinairement conſtipé : mais dans la ſuite il ſurvient communément une diarrhée qui ne ſoulage que rarement.

Le pouls eſt rarement plein & dur; le plus ſouvent il eſt convulſif, & par-là même irrégulier.

Les autres phénomenes ſe modifient d'après la nature de la fievre, qui peut varier beaucoup. Les diſtinctions ſuivantes peuvent ſervir de diviſions de cette maladie.

1°. La *fievre-de-lait* peut, par une diſpoſition particuliere, être ſi violente, ou de telle nature, que ſa criſe n'ait point lieu, ou du moins qu'elle ſe faſſe dans un endroit peu convenable : & alors, du moment qu'il ſurvient des douleurs au bas-ventre, elle ceſſe d'être *fievre de lait*, & devient *fievre puerpérale*.

2°. Il ſe peut que la *fievre de lait* n'ait pas du tout lieu, ou qu'elle ait déjà ceſſé, & qu'une nouvelle fievre lui ſuccede, occaſionée par quelque refroidiſſement : ſi à cette nouvelle fievre il ſurvient des douleurs au bas-ventre, c'eſt encore une fievre puerpérale.

3°. Il ſe peut auſſi, qu'après l'accouchement, de violentes paſſions de l'ame, qui l'ont précédé ou ſuivi, donnent lieu à une fievre qui eſt bientôt ſuivie de douleurs au bas-ventre.

4°. Les ſpaſmes, la ſuppreſſion ſoudaine des lochies, les inflammations de la matrice, & d'au-

tres parties, peuvent également occaſioner cette fievre ; &

5°. Enfin (& c'eſt le cas le plus ordinaire) une ſaburre bilieuſe qui s'étoit ramaſſée dans les premieres voies, peut après l'accouchement, & à la faveur de quelque conſtitution épidémique regnante, occaſioner une fievre ; qui ſe change alors le plus ſouvent en *fievre puerpérale.*

On voit par-là, que la nature de cette fievre varie beaucoup, & qu'on ne peut la définir que par les cauſes qui l'ont précédée, & par les autres circonſtances qui l'accompagnent.

C'eſt tout le contraire du ſymptôme eſſentiel de la fievre puerpérale ; ſavoir, les douleurs du bas-ventre : elles doivent abſolument avoir des cauſes particulieres & déterminées, ſur leſquelles les Auteurs ne ſont pas encore d'accord.

Des expériences que j'ai eu ſouvent occaſion de faire ſur cette maladie, il réſulte :

1°. Qu'on trouve après la mort dans la cavité du bas-ventre une humeur puriforme d'un jaune verdâtre ;

2°. Qu'on trouve preſque toujours une ſemblable humeur dans les *trompes de Fallope*, dont on peut l'exprimer ;

3°. Qu'il eſt extrêmement rare que la partie interne de l'uterus s'enflamme ; & on n'obſerve quelquefois qu'une éroſion à la tunique extérieure des inteſtins : il n'y a que les *ovaires* & les *trompes de Fallope*, que j'ai toujours trouvées enflammées & ſphacelées ; quelquefois la face externe de la matrice l'étoit auſſi.

Quelquefois l'*épiploon* eſt également affecté : mais j'ai vu des cas où l'*épiploon* étoit dans le meilleur état, nonobſtant la quantité de matiere puriforme qui ſe trouvoit dans le corps.

4°. Que très-ſouvent les mamelles contiennent la même matiere puriforme qu'on trouve dans la cavité du bas-ventre.

De toutes ces conſidérations, & de celles que j'ai expoſées ci-devant, je crois pouvoir conclure avec raiſon, que les douleurs du bas-ventre dépendent d'un *dépôt laiteux*.

La plûpart du temps, ce ſont les parties qui ont une ſympathie particuliere avec les mamelles, qui ſont attaquées, comme les *ovaires* & les *trompes de Fallope*.

Mais je ne puis aſſurer avec la même certitude, ſi cette humeur ſe jete auſſi ſur les inteſtins & ſur l'épiploon, & ſi elle s'épanche de là dans la cavité du bas-ventre; quoique la choſe ſoit extrêmement vraiſemblable, ſoit par les douleurs des inteſtins, & la diſpoſition à la diarrhée qu'on y obſerve, ſoit par cette humeur puriforme qu'on trouve ſouvent répandue ſur l'épiploon & ſur la face externe des inteſtins.

De plus, il n'eſt pas moins certain que ce dépôt laiteux occaſione une eſpece d'inflammation : mais les engorgemens des parties internes, de même que les tumeurs des articulations, dépendantes d'un dépôt laiteux, ſont d'une nature très-froide; c'eſt ce qui eſt prouvé par la marche ſouvent lente de la maladie, & par les inflammations des parties, qu'on obſerve après la mort;

inflammations qui ne ſont point du tout proportionnées à la matiere puriforme. Cependant tout cela tient à la nature des cauſes qui ont précédé, & à la qualité des humeurs. Le lait, comme je l'ai déjà dit, peut, par les paſſions de l'ame, ſe changer en une humeur âcre & fétide : & dans ce cas on a auſſi plus à craindre une corruption gangréneuſe des parties attaquées.

On doit tirer le prognoſtic, non ſeulement de la métaſtaſe, mais encore de la qualité du lait ; ce qui dépend de la nature des cauſes qui ont précédé, de l'état des humeurs, & de la conſtitution épidémique.

On doit par conſéquent, dans le diagnoſtic & dans le traitement de cette maladie, faire attention à ces deux choſes :

1°. A la métaſtaſe & à la congeſtion du lait dans les viſceres du bas-ventre ; &

2°. Aux cauſes de cette métaſtaſe & de cette congeſtion.

Pour ce qui eſt de la premiere, il faut d'abord prendre garde que rien ne s'oppoſe à la ſécrétion du lait dans les mamelles. Pour cet effet, ont doit ménager, autant qu'il eſt poſſible, les forces de l'accouchée, en tâchant néanmoins d'écarter toutes les cauſes qui pourroient occaſioner quelque irritation particuliere. Ainſi, l'on doit preſcrire une diete nouriſſante, ſans qu'elle ſoit cependant échauffante ; & tout le régime doit être plutôt froid que chaud. S'il y a ſaburre & des crudités, il faut purger les premieres voies par de légers évacuants, & par des délayants :

& s'il y a des ſpaſmes ſans aucune cauſe manifeſte, on tâchera de les calmer par des lavemens émollients, & par des remedes antiſpaſmodiques. La *fievre de lait* même, dès qu'elle paroît trop violente, doit être modérée par l'uſage des tempérants & des légers diaphorétiques.

Lorſque la ſécrétion eſt déjà faite, mais qu'il y a une ſurabondance de lait, on doit favoriſer ſon écoulement par l'uſage ſoutenu de la *ſucion*; & tâcher d'en modérer la ſécrétion trop copieuſe par la ſaignée, par de légers laxatifs, par une abondante boiſſon d'eau, dans laquelle on aura diſſous un peu de *nitre*, & par une diete légere.

Auſſitôt qu'on apperçoit des irritations & des tenſions, on doit avoir recours aux remedes émollients & antiſpaſmodiques, afin de prévenir la congeſtion ou la métaſtaſe du lait & des humeurs lymphatiques.

Enfin, ſi les douleurs du bas-ventre annoncent un dépôt laiteux, ou un engorgement d'humeurs lymphatiques, & que la malade ait été précédemment expoſée au froid, on cherche d'abord à remédier aux tenſions, en appliquant ſur le bas-ventre des cataplaſmes & des linimens émollients & antiſpaſmodiques, & en faiſant prendre des lavemens émollients; & immédiatement après, on tâche d'opérer la réſolution & la diſſipation de l'humeur dépoſée, par le *camphre* & par l'uſage abondant des boiſſons tiedes, où l'on aura diſſout un peu de *nitre*.

Si l'on préſume que la maladie dépend de frayeur,

frayeur, ou de colere, on se sert d'un léger laxatif mêlé avec un peu d'*opium*.

En cas de saburre bilieuse, on tâche le plutôt possible de la rendre mobile par le moyen des digestifs, & de l'évacuer par l'émétique.

Si ce sont d'autres maladies qui, par une irritation sympathique, ont causé la congestion & la métastase du lait, on cherche à combatre ces maladies selon le besoin.

La métastase du lait paroît bien occasioner une espece d'inflammation : mais la marche, souvent lente, de la maladie, & les raisons que nous avons déjà rapportées, semblent prouver que cette inflammation est le plus souvent foible, & qu'elle n'a lieu que vers la fin de la maladie. Ainsi les douleurs du bas-ventre, n'indiquent point par elles-mêmes la saignée; parce qu'elles sont plutôt spasmodiques, que de nature inflammatoire. La saignée est encore moins indiquée, toutes les fois qu'en général la malade n'est point pléthorique, qu'elle a déjà perdu beaucoup de sang pendant l'accouchement, & que le flux des lochies se fait encore convenablement. Mais si elle est absolument pléthorique; si son pouls est plein; s'il y a surabondance de lait; si la douleur est plutôt fixe que distendante; & si les lochies ont cessé, ou si elles n'ont pas suffisamment coulé : on est alors fondé à pratiquer la saignée; & d'autant plus, qu'on peut, en diminuant la masse du sang, empêcher en même-temps la sécrétion du lait, &

favoriſer la réſorption des humeurs déjà épanchées.

Si l'on veut en même temps favoriſer le flux des lochies, on peut pratiquer la ſaignée au pied, ou bien appliquer en même temps des *ſangſues* aux parties génitales.

Ce qui regarde la ſaignée, peut être auſſi applicable aux *véſicatoires*. On ne doit pas abſolument les négliger, toutes les fois qu'on a lieu de préſumer une véritable inflammation : mais s'il y a plus d'éréthiſme que d'inflammation, ils peuvent nuire par leur irritation, & occaſioner de nouvelles congeſtions.

Quand la maladie a déjà duré quelque temps, il eſt à craindre que l'humeur ne ſoit épanchée dans le bas-ventre : & dans ce cas, tout dépend de l'évacuation de cette humeur par les ſelles ou par la matrice. On donne par conſéquent de légers *déterſifs* ; on cherche à prévenir les ſpaſmes ; on modere la fievre entretenue par l'humeur abſorbée, par l'uſage du *ſel ammoniac* ; & l'on donne à petites doſes la *manne*, ou les *pilules balſamiques*, dans l'uſage deſquelles cependant il faut être extrêmement circonſpect. Si l'on obſerve que l'humeur tend à s'évacuer par la peau (ce qui arrive pourtant très-rarement, lorſque la maladie eſt fort avancée), on a recours aux *diaphorétiques*.

### *Inflammation de la matrice.*

Quand les *lochies* se suppriment tout-à-coup ; ou quand l'*uterus* a été fort irrité ou lésé pendant l'accouchement, il survient une maladie que les Auteurs apellent *Métrite*. On ne doit point la confondre avec la *fievre puerpérale* ; quoiqu'elle puisse très-facilement occasioner des congestions & des dépôts laiteux dans le bas-ventre, & par-là même la *fievre puerpérale* ; & qu'il soit par conséquent très-rare qu'elle se présente seule.

Dans le traitement, on tâche d'abord de régler le *flux des lochies*, d'après les circonstances & l'hémorrhagie qui a précédé, en sorte qu'il ne soit ni excessif ni trop foible. On cherche à écarter tout ce qui pourroit occasioner des congestions vers la matrice : on diminue par conséquent la pléthore, on purge les premieres voies ; on calme l'orgasme des humeurs ; si la matrice ne se contracte pas convenablement, on tâche d'y remédier par des fomentations & des injections d'eau froide ; s'il est resté quelque chose de l'*arriere-faix*, dont la présence irrite la matrice & l'enflamme, on cherche à favoriser le flux des lochies par les bains de pieds, ceux de vapeurs, & par l'application des sangsues ; s'il a précédé un refroidissement, & qu'on ait lieu de présumer quelque engorgement d'acrimonie rhumatismale, on applique des vésicatoires sur la région du pubis, & l'on donne intérieurement des remedes tempérants, résolutifs & camphrés.

### *Inflammation des poumons.*

Soit par les grands efforts de l'accouchement, ſoit par l'expoſition au froid après un échauffement, il arrive ſouvent aux femmes en couche une eſpece de *Péripneumonie*, ou plutôt une *Eſquinancie de poitrine.*

Le commencement de cette maladie s'annonce par une toux violente, opiniâtre & ſuffocante, par la fievre, par des congeſtions à la tête, & par un ſentiment de preſſion & d'anxiété dans la poitrine.

La maladie, ſi on ne la prévient point dès ſa premiere invaſion, eſt ſuivie de mort, ou de conſomption. Ainſi, l'on doit avoir une attention particuliere à la toux des accouchées; & employer auſſi-tôt la méthode antiphlogiſtique, pourvu qu'on évite d'occaſioner de l'irritation, & par là même une métaſtaſe de lait dans les parties internes. Cela eſt d'autant plus difficile, qu'il eſt preſque indiſpenſable de ſevrer l'enfant, & de procurer l'évacuation du lait. Heureuſement ces deux objets ne contre-indiquent point la méthode antiphlogiſtique, qu'il faut dès-lors employer dans toute ſon étendue. Mais on doit en même temps avoir égard aux autres cauſes de congeſtions ſur la poitrine, qui pourroient s'y rencontrer, & qu'on doit combatre : ce qu'il faut opérer avec d'autant plus de promptitude, que la malade ſera d'un naturel vif, qu'elle comptera trop ſur ſes forces, & qu'elle en abu-

ſera ſecrétement. Il faut pour cela faire attention à tout ce qui ſe paſſe dans les couches.

### *Fievre éryſipélateuſe.*

Il ſe manifeſte ſouvent des inflammations éryſipélateuſes ſur le ſein & ſur les mains des femmes en couche.

Comme dans ce cas il eſt toujours queſtion d'écarter toutes les cauſes irritantes ; & que l'inflammation du ſein doit interrompre la ſucion, il faut s'empreſſer à fournir les ſecours néceſſaires, dès qu'on s'apperçoit d'une pareille inflammation, qui eſt rarement, ou qui n'eſt peut-être jamais l'effet d'une congeſtion laiteuſe, mais qui dépend toujours d'une acrimonie bilieuſe. Ces ſecours conſiſtent principalement dans l'uſage des délayants & des évacuants.

Quant aux remedes externes, il ſuffit d'appliquer un linge camphré ; & de faire tirer le lait, autant qu'il eſt poſſible, mais il ne faut pas le faire tirer par l'enfant.

Si la tumeur enflammée ne ſe réſout pas bientôt après l'uſage des remedes évacuants, il faut y appliquer des cataplaſmes ; & il ne faut point différer trop long-temps l'ouverture, ſi l'on veut prévenir une longue exulcération.

### *Eclampſie.*

Les femmes en couche ſont d'autant plus ſujetes à des mouvemens épileptiques, que ce ſont les parties les plus irritables & les plus ſenſibles de leur corps qui ſe trouvent affectées.

Les paſſions de l'ame ſont communément les cauſes occaſionelles de cette affection.

Le lait en eſt également altéré ; mais il paroît que cette altération n'eſt qu'une ſuite de la maladie. J'ai obſervé un cas, où le lait s'étoit détourné du ſein à la ſuite d'une frayeur, & où ce qui reſtoit, rendoit une odeur fétide & déſagréable, & avoit une couleur jaunâtre. Il conſerva cette qualité long-temps après que les ſpaſmes eurent ceſſé.

Cette maladie prouve évidemment, combien il eſt néceſſaire de borner l'idée de la *fievre puerpérale* proprement dite, à la fievre accompagnée de douleurs conſtantes dans les inteſtins.

J'ai ſouvent obſervé dans l'*Eclampſie*, une forte fievre, & j'ai quelquefois été obligé de ſaigner juſqu'à cinq fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures : mais la marche de cette maladie eſt toute différente de celle de la *fievre puerpérale* dont nous avons parlé ci-devant.

Dans le traitement des mouvemens épileptiques, il s'agit principalement de diminuer l'éréthiſme par des remedes délayants & émollients ; & de favoriſer la ſueur.

Sous ce point de vue les ſaignées peuvent, ſuivant les circonſtances, être fort utiles. On combine les remedes tempérants avec les narcotiques ; & afin de prévenir les métaſtaſes, on tâche d'évacuer le peu de lait corrompu qui reſte dans le ſein, par le moyen des émollients & par la ſucion. On cherche en général à détruire toutes les cauſes irritantes. Les vers ſont la cauſe la plus ordinaire des convulſions.

# CHOIX
# ET
# APPLICATION PRÉCISE
# DES REMEDES.

ON me feroit tort, si l'on croyoit que je regarde comme inutiles ou comme inefficaces tous les remedes dont je ne fais point mention dans le Formulaire suivant. Je n'y rapporte que ceux que je connois par ma propre expérience, ou de la vertu desquels je suis convaincu par celle des autres. Peut-être s'en trouvera-t-il dont on pourroit se passer, ou qu'on pourroit remplacer par d'autres avec plus d'avantage. Des expériences ultérieures corrigeront ce qui est maintenant défectueux.

## *Acide vitriolique.*

Cet acide s'oppose à la dissolution putride du sang, & est un des plus forts *antiseptiques*. On le donne par conséquent dans toutes les fievres

où il y a danger de putridité. Comme il est très-caustique, étant concentré, il faut l'étendre dans une quantité suffisante d'eau. Une drachme d'acide vitriolique suffit pour aciduler deux pintes d'eau. Pour rendre cette boisson plus agréable, on y ajoute quelque syrop, qui soit du goût du malade. Voyez *Mixture acide.* Dans un haut degré de putridité, on peut donner l'acide vitriolique aux adultes, de la maniere que nous venons d'exposer, à la dose d'une drachme par jour. Quant aux enfans, comme il est souvent difficile de leur en faire prendre, on pourra le remplacer par l'*alun*. L'acide vitriolique a très-souvent produit de bons effets dans la gale : sa dose dans ce cas ne doit pas être aussi forte ; une demi-drachme par jour suffit.

*AIR FIXE*. J'entens par *Air fixe*, ce que quelques Auteurs modernes appellent aussi *Acide aérien*, & qui se dégage de la fermentation, ou bien de la combinaison des alcalis ou des terres avec les acides. Cet air agit d'abord comme antiseptique, soit par son acidité, soit parce qu'il empêche le mouvement interne des parties fluides & susceptibles de fermentation. On peut par conséquent l'employer avec avantage dans les ulceres malins externes. Pour cet effet, on en fait remplir des bouteilles chez un Brasseur, en les tenant quelque temps sur la chaudiere, pendant que le liquide y fermente, & en les bouchant ensuite ; ou bien en mettant dans un vase, de l'*acide vitriolique* étendu & de la *craie*, & en présentant la partie affectée à la vapeur, qui

monte

monte pendant l'efferve ſcence. Intérieurement on ne l'emploie que de deux manieres. On le donne mêlé avec de l'eau : & cette eau, ainſi imprégnée d'air fixe, ne differe de l'*eau de Selter*, qu'en ce que cette derniere contient de plus quelques parties ſalines. Une telle eau produit certainement de très-bons effets dans les ſuppurations internes. La ſeconde maniere de s'en ſervir conſiſte à faire prendre au malade quelque ſel alcali, ou quelque terre avec un acide, de maniere que l'air fixe ſe dégage de la combinaiſon de ces ſubſtances dans l'eſtomac même, & qu'il y ſoit abſorbé. En voici le procédé :

℞. Sel de tartre purifié *deux drachmes*; faites diſſoudre dans *douze onces* d'eau diſtillée; ſignez N°. 1. Calculez enſuite la quantité d'acide vitriolique qui eſt néceſſaire pour ſaturer ces deux drachmes de ſel alcali. Cette quantité trouvée, mêlez-la également avec douze onces d'eau, & ſignez N°. 2. On fait prendre enſuite une demi-taſſe du N°. 1. & immédiatement après une égale quantité du N°. 2. : & l'on répete cette doſe chaque heure ou de deux en deux heures.

Pris de cette maniere, l'air fixe qui ſe dégage de ces ſubſtances, produit les effets ſuivants :

1°. Dans la *phthiſie pituiteuſe*, il eſt d'une ſi grande efficacité, que ſouvent ſeul il en opere la guériſon : vraiſemblablement, parce qu'il corrige les humeurs, & qu'il redonne en même temps aux poumons le *ton* qu'ils avoient perdu.

2°. Dans les douleurs du *calcul*, il agit comme anodyn, vraiſemblablement en s'oppoſant à la

formation de la pituite, qui eſt ſouvent la cauſe occaſionelle de cette maladie. Je n'ai point vu, d'après mes expériences, qu'il poſſede la vertu lithotriptique. S'il a quelquefois favoriſé l'excrétion du calcul & du gravier, on doit plutôt regarder cet effet comme une ſuite de la vertu qu'il a d'augmenter le ton des parties.

3°. Il poſſede la vertu de provoquer des *hémorrhagies* : c'eſt pour cela qu'on doit être circonſpect dans ſon uſage chez les phthiſiques, & l'abandonner dès qu'il excite des reſſerremens dans la poitrine ; autrement on riſqueroit d'occaſioner une *hémoptyſie*. Mais on peut au contraire l'employer avec ſuccès, toutes les fois qu'on veut favoriſer des hémorrhagies, telles que les *regles* & les *hémorrhoïdes*, & qu'on y obſerve d'ailleurs des efforts de la part de la Nature. Son efficacité paroît ſur-tout, lorſqu'on veut décider un flux hémorrhoïdal, en l'introduiſant dans les inteſtins en forme de lavement. Mais ſi c'eſt le flux menſtruel qu'on ſe propoſe de décider, & qu'on doive ſur-tout prévenir le flux hémorrhoïdal : il ne faut point alors l'introduire dans les inteſtins, mais le faire paſſer plutôt dans l'eſtomac de la maniere que nous avons déjà indiquée, en faiſant diſſoudre, conjointement avec le ſel alcali, un peu de la maſſe des *pilules balſamiques*. Je dois cependant avouer qu'en général il ne m'a pas beaucoup réuſſi pour le rétabliſſement du flux menſtruel.

4°. Il corrige les humeurs âcres & rances de l'eſtomac. On s'en ſert par conſéquent avec avan-

tage dans l'*ardeur d'estomac* ou *soda*, en le donnant de la maniere suivante :

℞. Crême de tartre *deux scrupules* ; magnésie de sel commun *un scrupule* ; mêlez, faites une poudre, & divisez en quatre paquets. On en prendra un de deux en deux heures.

C'est aussi sur quoi paroît être fondée la vertu de l'*antiémétique* connu de *Riviere* (9). Comme on y mêle du sel d'absinthe avec du suc de citron, & qu'on le fait prendre pendant l'effervescence de ces deux substances, il est vraisemblable qu'il n'agit qu'en adoucissant les humeurs âcres & irritantes, & en les évacuant.

5°. Enfin, l'air fixe est employé quelquefois avec succès dans la *paralysie*. J'ai guéri, il n'y a pas long-temps, une paralytique qui ne pouvoit se tenir débout, ni marcher, en lui administrant uniquement l'air fixe de la maniere que je viens d'indiquer.

*ALOÉS*. C'est un *purgatif* drastique, & à cause de son amertume un bon *anthelminthique*. Comme il est très-irritant & résolutif en même

---

(9) Cet antiémétique, selon *Riviere* (Prax. med. L. IX. c. VII. p. 284.) se fait d'un scrupule de sel d'absinthe délayé dans une cuillere de suc de citron. Quelques-uns y ajoutent l'eau de menthe : & l'on sait qu'*Hippocrate* attribuoit à la menthe une vertu antiémétique (L. 2. de diæt. S. XXVI.) Pour ce qui est du sel d'absinthe, si la vertu de ce remede ne dépend que de l'air fixe, comme le pense M. *Selle* : on peut conclure que tout sel lixiviel est propre à cet usage, pourvu qu'on le prenne dans l'acte même de son effervescence avec un acide.

temps, on l'emploie avec avantage dans les obſtructions des viſceres du bas-ventre. Il provoque de plus les hémorrhagies : mais il échauffe auſſi facilement ; & l'on ne doit par conſéquent l'employer que chez les perſonnes d'une conſtitution pituiteuſe, & dans les *maladies cachectiques.* C'eſt par la même raiſon qu'il faut être circonſpect dans la doſe, & n'en donner guere que *dix grains* à la fois. On doit s'abſtenir de ſon uſage, toutes les fois qu'on a à craindre des congeſtions de ſang dans la matrice, ou dans les vaiſſeaux hémorrhoïdaux. Voyez *Pilules balſamiques.* A raiſon de ſa vertu réſolutive, l'aloès entre encore dans la compoſition des *collyres* réſolutifs. Voyez *Eau ophthalmique* réſolutive.

*ALUN.* C'eſt un remede aſtringent & antiſeptique. On l'emploie dans les *coliques* continuelles qui dépendent du relâchement des inteſtins ; comme auſſi dans l'*incontinence d'urine*, dans les *fievres putrides*, & particuliérement dans la *petite-vérole putride* des enfans, à cauſe de la facilité qu'on a de le leur faire prendre. On en diſſout quelques grains dans un liquide, qu'on donne à l'enfant par petites cuillerées. On peut ſucceſſivement en augmenter la doſe juſqu'à dix ou douze grains, & même juſqu'à un ſcrupule par jour. Dans les coliques & dans l'incontinence d'urine, on peut la porter ſucceſſivement juſqu'à une drachme par jour, ſans en craindre aucun inconvénient.

*ARSENIC.* Ce remede a été long-temps banni de la matiere médicale, malgré les expériences

qu'on avoit de ſes bons effets : mais depuis qu'on ſe ſert ſans crainte des ſels mercuriels cauſtiques, l'arſenic ne devoit pas être rejeté par la ſeule raiſon qu'il eſt corroſif. J'en ai vu de bons effets manifeſtes dans une affection carcinomateuſe : & dans une maladie ſi opiniâtre, on peut auſſi avoir recours à des remedes extraordinaires. La formule de *Le Febure*, que j'ai ſuivie, eſt celle-ci.

℞. Arſenic blanc *deux grains*, ſucre blanc *une drachme*; mêlez exactement & diſſolvez dans *deux livres* d'eau diſtillée.

On en fait prendre d'abord une pleine cuillere tous les matins à jeun avec du lait pendant huit jours : on peut enſuite répéter la même doſe deux ou trois fois par jour. Extérieurement on emploie cette diſſolution, telle qu'elle eſt. Les Anciens ſe ſervoient ſouvent dans les maladies dépendantes d'une lymphe corrompue, de la *ſandaraque minérale*, qui n'eſt autre choſe que l'arſenic combiné avec le ſoufre.

*BAIES DE GENIEVRE.* Les baies de genievre ont une vertu fort approchante de celle de la *térébenthine.* On peut par conſéquent les donner en infuſion, comme diurétiques, dans les *hydropiſies avec relâchement.* Voyez *Eſpeces dépuratives.*

*BEURE D'ANTIMOINE.* C'eſt la diſſolution du *régule d'Antimoine* dans l'*acide marin*. Il eſt extrêmement cauſtique : mais il poſſede en même temps une vertu réſolutive & atténuante très-forte. Ainſi on peut l'employer avec avantage dans les *taches de la cornée* & dans les *ſtaphy-*

*lômes*, après avoir tenté les autres remedes inutilement. On doit l'appliquer avec précaution : on y trempe l'extrémité de la barbe d'une plume ; avec laquelle on touche légerement l'endroit affecté. Les larmes excitées par cette irritation, servent à délayer suffisamment le remede & à en prévenir les inconvéniens.

*BOIS DE CAMPÊCHE.* D'après de nouvelles expériences, ce bois possede une vertu astringente & adoucissante : & differe des autres remedes qui lui sont analogues, en ce qu'il n'est ni irritant ni échauffant.

*BOIS DE GAYAC.* On l'appelle aussi *bois-saint* (lignum sanctum). Ce sont à la vérité deux bois différents dans l'Histoire Naturelle : mais cette distinction devient inutile pour le Médecin, qui est obligé de s'en rapporter à l'Apothicaire. Le véritable bois de gayac, est plus pesant & plus résineux que le bois-saint. C'est un très-bon résolutif, dont les Indiens se servent pour la guérison de la *vérole.* Chez nous on l'emploie en décoction avec avantage, lorsque le virus vérolique est déjà fort enraciné, & sur-tout dans les douleurs vénérienes des membres. Comme l'usage fréquent des tisanes affoiblit l'estomac, la meilleure maniere de l'administrer seroit d'en faire bouillir quatre onces dans deux pintes d'eau, jusques à la réduction de moitié, & d'en faire prendre à chaud quelques onces matin & soir. De cette maniere on favorise en même temps la transpiration : car il paroît que ce remede ne produit les bons effets qu'on lui attribue dans les

Pays chauds, que parce qu'il détermine la chaleur du côté de la peau. De plus, il eſt certain qu'il agit facilement par les ſelles, toutes les fois que la tranſpiration n'a pas lieu : & cet effet ne doit pas être auſſi ſalutaire que celui de la tranſpiration. Au reſte, on doit, à raiſon de ſa vertu très-irritante, être circonſpect dans ſon uſage, chez les perſonnes d'un tempérament ſec & irritable.

*BOIS DE GENIEVRE.* C'eſt un remede dépuratif & diurétique. Voyez *Eſpeces dépuratives.*

*BOIS DE QUASSIA.* Ce bois agit comme antiſeptique, réſolutif & fortifiant. On l'a par conſéquent employé avec ſuccès dans les *fievres putrides*, & dans les *maladies arthritiques* : parce qu'il réſout les humeurs en même temps qu'il fortifie le ſyſtême nerveux & qu'il n'empêche aucune excrétion. La meilleure maniere de s'en ſervir eſt de le donner en infuſion. On en fait bouillir quelques drachmes dans une livre d'eau ; & l'on en donne une cuillere & même une demi-taſſe toutes les heures.

*BON-HENRI.* La plante récente eſt employée avec beaucoup d'avantage extérieurement dans les exanthêmes, & leur procure une bonne ſuppuration.

*BOULES DE MARS.* On diſſout le *fer* dans l'*acide tartareux* ; on concentre cette diſſolution & on en forme enſuite des boules du poids d'une demi juſqu'à une once, dont on ſe ſert pour imprégner les bains froids de parties de fer. Pour cet effet, on diſſout quelques drachmes de ces

boules dans l'eau chaude, & l'on jete cette dissolution dans le bain.

*BUSSEROLE* ou *RAISIN D'OURS*. Cette plante, prise à la dose d'une demi-drachme par jour, a produit de bons effets dans le *calcul*.

*CAMPHRE*. Le *camphre* s'oppose à la putridité, possede une vertu résolutive, & agit beaucoup sur l'organe de la peau. Il est par conséquent très-avantageux dans toutes les *fievres*, où l'on a à craindre la *putridité*, & dans lesquelles cependant on a en même temps à résoudre des stases inflammatoires, & à favoriser la transpiration. La meilleure maniere de l'administrer dans ce cas, est de le donner trituré avec du sucre, à la dose d'un jusqu'à quatre grains de deux en deux heures. Cependant il a cela de particulier, que certains estomacs ne peuvent le supporter ; ce qu'on doit observer dans son usage. On ne doit pas non plus l'employer toutes les fois qu'on se propose de favoriser la sécrétion des urines, par la raison qu'il diminue cette sécrétion. C'est par cette même raison, qu'il est encore employé très-avantageusement dans les cas où l'on a pris des diurétiques un peu trop actifs, ou que l'usage des *cantharides* a occasioné quelque *difficulté d'uriner*. On le donne alors dans des émulsions. Souvent il rend inhabiles à la génération ceux qui en font un usage immodéré : ce qui vient peut-être de la vertu même qu'il a d'empêcher si fortement les congestions des humeurs vers les parties génitales. Chez les *mélancholiques*, il agit souvent comme spécifique, si on l'administre

naître à des doses augmentées successivement jusqu'à une demi-once par jour : cependant il n'est pas facile de décider si dans ce cas il agit immédiatement sur les nerfs, ou si son action dépend de ce qu'il dissipe des obstructions opiniâtres.

CANTHARIDES. Les cantharides, appliquées extérieurement, ont une vertu résolutive & dérivative. Voyez *Emplâtre vésicatoire*. Prises intérieurement, c'est un diurétique violent, qu'on n'emploie que dans les *gonorrhées simples* opiniâtres, & dans l'*incontinence d'urine* dépendante de relâchement. Voyez *Teinture de cantharides*. Leur action sur les voies urinaires est telle, qu'à la dose d'un grain, elles peuvent occasioner les *stranguries* les plus fortes & le *pissement de sang*. Le *camphre* dans ce cas est leur véritable antidote : non seulement il détruit leur action, mais encore il la prévient. On peut encore se servir des cantharides à titre de remede résolutif. Je les ai quelquefois employées avec succès dans les *tumeurs blanches des articulations*.

CASTOREUM. C'est un remede antihystérique ; & il agit souvent par sa seule odeur. On s'en sert à la dose de dix à vingt grains toutes les fois qu'on n'a point d'indication pour d'autres remedes, tels, par exemple, que l'*opium* & l'*assafétida* ; ou qu'on a lieu de craindre que l'*opium* ne produise des obstructions.

CENTAURÉE (PETITE) C'est une plante amere, qui possede une vertu résolutive & fortifiante. On se sert de son extrait, tiré de ses

sommités fleuries. Voyez *Extrait de petite centaurée.*

*CIGUE.* On entend par ce mot, non la ciguë proprement dite *cicuta virosa*, mais le *conium maculatum* de Linné : c'est à quoi on doit faire attention. On a beaucoup vanté la ciguë pour le *cancer*, pour les *indurations scrofuleuses* & pour les *obstructions* : & il n'est pas douteux qu'on n'en ait quelquefois éprouvé de bons effets, quoiqu'on l'ait employée le plus souvent sans succès. Ce seroit un avantage pour la Médecine, si l'on pouvoit déterminer les cas où la ciguë peut être efficace. La maniere de l'administrer la plus convenable, est de la donner en pilules, composées de la plante récente pulvérisée, & de son extrait par parties égales. On peut commencer par un jusqu'à deux grains, & en augmenter successivement la dose. Je l'ai employée de cette maniere jusqu'à la dose de cent grains par jour, sans aucun inconvénient; & j'en ai vu quelquefois de bons effets. Elle paroît cependant affecter le systême nerveux; & occasione souvent des vertiges opiniâtres, qu'on doit tâcher de dissiper par l'usage soutenu des acides végétaux. Elle produit aussi quelquefois au visage & sur la tumeur des parties affectées, des pustules érysipélateuses : mais je ne puis assurer si l'on doit regarder ces pustules comme une éruption dépendante de l'acrimonie scrofuleuse & maligne, qui existe déjà dans le corps, & occasionée par l'usage de la ciguë, ou si elles sont le produit de la ciguë même; du moins je n'ai pas encore

assez d'expériences sur cette matiere.

*Cloportes.* Ils sont légerement diurétiques ; & on les emploie à la dose de *dix grains* toutes les fois qu'on se propose de provoquer les urines sans beaucoup irriter.

*Cochlearia.* Il tient le premier rang parmi les plantes *antiscorbutiques*. Celui de *Groenland* est préférable au cochlearia ordinaire : mais on doit se servir de la plante récente. Voyez *Conserve antiscorbutique*.

*Conserve antiscorbutique.* ℞. Cochlearia de Groenland récent, cresson de fontaine, trefle d'eau, de chaque *parties égales*, sucre blanc *q. S.* ; mêlez, faites une conserve.

On peut se servir avec avantage de cette conserve pendant l'hiver, dans une disposition *scorbutique* des humeurs.

*Créme de tartre.* C'est un très bon laxatif dans le cas de saburre putride-bilieuse. La meilleure maniere de s'en servir, est de la donner dans la boisson ordinaire.

On en fait bouillir dans un pot de terre *deux onces* avec *une pinte & demie* d'eau, on la décante, & l'on y ajoute du miel ou du sucre.

La crême de tartre dépouillée par des préparations chymiques de tout son alcali, & mêlée ensuite avec du miel, ou mieux encore avec la manne, fournit un syrop qu'on peut conserver, & qui est un excellent laxatif antiphlogistique.

*Dissolution de Myrrhe.* Voyez *Myrrhe*.

*Eau d'arquebusade de Theden.* ℞. Eau d'oseille, esprit de vin rectifié, de chaque *trois*

*livres*, ſucre blanc *une livre*, eſprit de vitriol *dix onces*; mêlez & gardez pour l'uſage.

C'eſt un remede non ſeulement antiphlogiſtique, mais encore antiſeptique, dont on peut ſe ſervir avec ſuccès dans les *ulceres ſcorbutiques* & dans les *inflammations putrides.*

*EAU DE CANELLE avec ou ſans vin.* Comme la *canelle* échauffe facilement, on ne doit employer ſon *eau* qu'extérieurement & dans le cas d'affoibliſſemens chroniques conſidérables. On s'en ſert encore pour diſſoudre les *extraits amers*, qu'on donne dans les foibleſſes particulieres de l'eſtomac & des inteſtins.

*EAU DE FÉNOUIL.* Cette eau eſt un bon véhicule des remedes antiſpaſmodiques, à raiſon de la vertu qu'elle poſſede de chaſſer en même temps les vents.

*EAU DE FLEURS DE CAMOMILLE avec ou ſans vin. L'eau de fleurs de camomille ſans vin*, eſt le meilleur véhicule de toutes les mixtures rafraîchiſſantes & antiſpaſmodiques. Celle *avec le vin*, donnée par cuillerée toutes les heures, eſt quelquefois employée avec avantage dans les *ſpaſmes* qui dépendent de *foibleſſe.* On pourroit encore s'en ſervir pour diſſoudre le *nitre* & le donner ſous cette forme, dans les cas où il y a à la fois foibleſſe, orgaſme des humeurs & ſpaſme.

*EAU DE FLEURS DE SUREAU.* C'eſt le meilleur véhicule pour la compoſition des mixtures ſudorifiques.

*EAU DE MENTHE avec ou ſans vin.* Cette

eau possede à-peu-près la même vertu que l'*eau de Camomille* : mais comme il y a des malades qui ont de l'aversion pour l'une ou pour l'autre, j'ai cru devoir les rapporter toutes deux. L'*eau de menthe* est beaucoup plus active lorsqu'elle est préparée avec la *menthe poivrée*.

*EAU OPHTHALMIQUE FORTIFIANTE.* ℞. Eau de camomille sans vin *huit onces*, extrait de Saturne, esprit de vin camphré, de chaque *deux drachmes*, vitriol blanc *une drachme* ; mêlez & gardez pour l'usage.

On emploie cette eau avec beaucoup d'avantage dans l'*épiphore* & dans la *lippitude*.

*EAU OPHTHALMIQUE RÉSOLUTIVE.* ℞. Eau de camomille sans vin, *six onces*, vin émétique *deux onces*, essence d'aloès, dissolution de myrrhe, de chaque *deux drachmes* ; mêlez & gardez pour l'usage.

Cette eau est très-utile dans les *taches de la cornée* & dans les *staphylômes*. On en laisse tomber quelques gouttes dans l'œil, ce qu'on répete plusieurs fois par jour : & si elle irrite trop dans le commencement, on peut l'étendre dans une plus grande quantité d'eau.

*EAU PHAGÉDÉNIQUE.* Suivant la formule ordinaire, on prépare cette *eau* avec le *sublimé* & l'*eau de chaux* : mais comme cette derniere eau varie beaucoup dans son degré d'activité, & que souvent elle est vieille & sans force, on fait mieux d'étendre la *dissolution de mercure dans l'acide nitreux* ( dont nous parlerons dans la suite ) avec quantité suffisante d'eau dis-

tillée, & de l'employer pour mondifier des *ulceres malins.*

*ÉCAILLES D'HUITRES PRÉPARÉES.* Elles ſont abſorbantes. On peut les employer au défaut d'*yeux d'écreviſſes* ; ou lorſqu'on a quelque raiſon de s'abſtenir de la *magnéſie du ſel commun*, qui eſt d'ailleurs préférable. On ne les emploie guere ſeules ; mais on les mêle avec d'autres remedes, tels que la *rhubarbe*, & on les donne avec avantage dans les aigres des premieres voies. Elles fourniſſent encore un bon remede tempérant, quand on les ſature de quelque acide végétal. Voyez *Mixture rafraîchiſſante.*

*ECORCE DE CANELLE.* On emploie l'eau diſtillée de cette écorce. Voyez *Eau de Canelle.* L'*huile de canelle* eſt trop échauffante : ainſi, on doit ſe contenter de l'*eau*, d'autant plus qu'elle contient toujours une partie de cette huile.

*ECORCE DE CASCARILLE.* La *Caſcarille* differe du *Quinquina* en ce qu'elle eſt moins aſtringente & un peu plus échauffante. Ainſi je la préfere au quinquina dans les *fievres continues malignes* & dans les *dyſenteries*, par la raiſon qu'elle s'oppoſe moins aux évacuations, en même temps qu'elle pouſſe par la ſueur. Auſſi, doit-on, à cauſe de ſa vertu échauffante, la donner à moindre doſe que le quinquina.

*ECORCE DE QUINQUINA.* Les principales vertus du *Quinquina* ſont de s'oppoſer à la putridité, & de fortifier le ſyſtême nerveux. On l'emploie par conſéquent dans les *fievres putrides, malignes*, & dans les *fievres intermittentes*,

dans la *phthisie pituiteuse*, & dans tous les cas d'*affoiblissement*.

Dans les fievres putrides, on ne doit l'administrer que dans le temps de la rémission, & il ne faut donner que son infusion aqueuse, qu'on fait prendre à cuillerée toutes les heures : autrement il pourroit empêcher les évacuations critiques, & occasioner dès lors des métastases fâcheuses. Dans les fievres nerveuses, il faut le mêler avec les sudorifiques : on peut pour cet effet mêler son infusion avec la *mixture diaphorétique* par parties égales. En général, dans les fievres continues, on ne le donne que lorsqu'on a lieu de présumer que le systême nerveux est intéressé. Dans les intermittentes, on le donne en substance pendant les intervalles libres, après avoir purgé convénablement. Dans les fievres quartes, où l'on a de plus à craindre des obstructions, on doit d'abord l'administrer mêlé avec le *sel ammoniac*. On peut faire prendre au malade de deux en deux heures *un scrupule* de *quinquina* avec *dix grains* de *sel ammoniac*. S'il n'occasione ni constipation ni diarrhée, on peut abandonner ce sel & augmenter la dose du quinquina. Dans les intermittentes malignes, il faut le donner dès le premier intervalle libre, à la dose d'*une drachme* toutes les heures. On sait que dans les fievres intermittentes il y a souvent des rechutes occasionées par des causes légeres ; & que ces rechutes dans les *fievres tierces*, tant *simples* que *doubles*, arrivent sur tout après le *septieme jour*, comme dans les quotidiennes ou

quartes après le *quatorzieme*. On peut, d'après des obſervations pratiques, prévenir ces rechutes de cette maniere : ſavoir, en adminiſtrant de nouveau le quinquina le ſeptieme jour après la ceſſation d'une fievre tierce, & le quatorzieme après celle d'une quarte ou d'une quotidienne ; & en le continuant encore pendant huit jours dans l'un & l'autre cas.

Le quinquina eſt également très-avantageux dans la *phthiſie pituiteuſe*, pourvu qu'on le donne, comme dans toutes les autres fievres, dans le temps de la rémiſſion, & en commençant par ſon infuſion.

On l'emploie de même avec ſuccès dans toutes les débilités chroniques du ſyſtême nerveux ; quoiqu'on doive toujours y employer en même temps d'autres remedes.

Dans les *ulceres externes*, qui ne ſuppurent pas convenablement faute de forces, comme auſſi dans la *gangrene*, le quinquina, donné en ſubſtance à la doſe de quelques onces par jour, produit de très-bons effets. On peut même l'employer extérieurement avec avantage ; & en cas de *gangrene*, le mêler avec le *ſel ammoniac*, en faire une bouillie claire avec du *vinaigre*, & l'appliquer ſur les parties gangrenées.

*ECORCE DE SIMAROUBA.* Cette écorce a beaucoup de rapport avec la *caſcarille*. On s'en ſert avec avantage dans les *diarrhées* affoibliſſantes & dans les *dyſenteries*. Elle arrête le cours de ventre, & provoque la tranſpiration. Comme elle n'eſt pas auſſi échauffante que la caſcarille,

on

on peut l'employer dans les cas où cette derniere échaufferoit trop. La meilleure maniere de l'administrer est de la donner en décoction ou en infusion. On en met une demi-once pour huit onces de colature, dont on donne une cuillerée toutes les heures.

*Elixir antiscorbutique.* ℞. Extraits aqueux de trefle d'eau, de petite centaurée, de fumeterre, de chiendent, de chaque *demi once*; dissolvez-les dans *quatre livres* d'eau de fleurs de camomille; ajoutez-y esprit de cochlearia *deux onces*, huile de vitriol concentrée *deux drachmes.*

C'est un fort bon remede dans la foiblesse & dans les obstructions des visceres du bas-ventre, & dans une disposition scorbutique des humeurs. On peut en faire prendre avant & après midi une pleine cuillere.

*Elixir fortifiant.* ℞. Extraits aqueux de quinquina, de cascarille, de grande gentiane, de camomille, de chaque *demi-once*, faites dissoudre dans *quatre livres* d'eau de menthe poivrée sans vin; ajoutez y teinture de mars astringente *quatre onces.*

On se sert de ce remede dans la foiblesse de l'estomac & des intestins, qui vient à la suite des fievres aigues, ou d'autres causes énervantes; la dose est de quelques cuillerées par jour.

*Elixir résolutif.* ℞. Sel de tartre purifié *une once*; saturez le avec du vinaigre scillitique; ajoutez-y extraits aqueux de fumeterre, de petite centaurée, de trefle d'eau, de grande gen-

tiane de chaque *demi-once*, eau de camomille ſans vin *quatre livres*, teinture d'antimoine de Jacobi, teinture de mars apéritive de chaque *une once*; mêlez.

On emploie avec avantage cette mixtion dans les *maladies cacheɛtiques*, & particuliérement dans les *hydropiſies* accompagnées d'un grand relâchement & d'obſtructions des viſceres du bas-ventre : la doſe eſt une demi-cuillere de deux en deux heures.

EMPLATRE AMMONIACAL *avec le mercure.* ℞. Mercure *trois onces*, baume de ſoufre ſimple *une drachme*; mêlez exactement, & ajoutez peu-à-peu gomme ammoniaque liquéfiée *une livre.*

Cet emplâtre eſt un excellent réſolutif, ſur-tout lorſqu'il s'agit de réſoudre des ſtaſes de nature *vérolique.*

EMPLATRE *de ciguë.* ℞. Suc récent de ciguë *ſeize onces*, poudre de ciguë récente, gomme ammoniaque, vinaigre ſcillitique, de chaque *huit onces*, cire jaune, huile d'olives, de chaque *quatre onces*; mêlez.

Cet emplâtre poſſede également une vertu réſolutive, qu'il manifeſte ſur-tout dans les tumeurs ſcrofuleuſes; & c'eſt pour cela qu'on l'emploie avec ſuccès dans les *tumeurs des articulations.*

EMPLATRE *réſolutif de Schmucker.* ℞. Gomme ammoniaque *trois livres*, gomme d'aſſa-fétida *une livre*, ſavon de Veniſe *demi-livre*; faites diſſoudre dans une quantité ſuffiſante de

vinaigre, & réduisez le tout par le moyen d'un feu doux à la consistance d'emplâtre.

On peut se servir de cet emplâtre avec beaucoup d'avantage, quand il est question de stases & de tumeurs qui dépendent de spasmes. Il m'a réussi encore dans les *tumeurs des articulations* occasionées par des causes externes.

*Emplatre vésicatoire.* ℞. Cire jaune *dix onces*, térébenthine de Venise, huile d'olives, de chaque *trois onces*, poudre de cantharides *huit onces*; mêlez.

Dans le cas d'un grand éréthisme, on fait bien de malaxer cet emplâtre avec un peu de camphre avant de l'appliquer. Par-là on prévient la strangurie, qu'il pourroit très-bien occasioner.

*Emplatre vésicatoire perpétuel.* ℞. Poudre de cantharides *une once & demie*, poudre de gomme d'euphorbe *une once*, poudre de gomme de mastic, térébenthine de Venise, de chaque *quatre onces*; mêlez.

On peut employer cet emplâtre comme *rubéfiant*. Il est excellent pour les *fluxions*, & particuliérement pour les *maladies des yeux*; surtout si avant de s'en servir on le malaxe avec du camphre. Il est également très-propre à entretenir la suppuration des parties où l'on a appliqué des vésicatoires.

*Eponge marine.* On prétend que l'*éponge calcinée*, donnée à la dose de *dix* jusqu'à *vingt grains*, est très-efficace dans les *goîtres*.

*Especes pour cataplasme.* ℞. Mauve, guimauve, de chaque *trois onces*, fleurs de ca-

momille commune, fleurs de mélilot, fleurs de ſureau, de chaque *deux onces*, racine de guimauve *quatre onces*, ſemence de fenu-grec *dix onces*, ſemence de lin *une livre*; mêlez, faites une poudre.

Cette poudre cuite dans du lait à la conſiſtance d'une bouillie, fournit le cataplaſme le plus efficace tant pour réſoudre les *inflammations commençantes*, que pour amener les *abſcès* à maturité.

*ESPECES DÉPURATIVES*. ℞. Bois de genievre, racines de chiendent, de piſſenlit, de chicorée, de chaque *quatre onces*, racine de polygala de Virginie, ſemences de fenouil & de perſil, baies de genievre, de chaque *demi-once*; mêlez, faites des eſpeces pour tiſane.

Une once de ce mélange ſuffit pour chaque pinte d'eau. On ſe ſert ſur-tout de ce remede dépuratif dans les cas où le *bois de gayac* ſeroit trop irritant, & la *ſalſepareille* trop chere.

*ESPECES PECTORALES ADOUCISSANTES*. ℞. Mauve, tuſſilage, racine de guimauve, racine de regliſſe, de chaque *quatre onces*, ſemence d'anis étoilé *demi-once*; mêlez, faites des eſpeces qu'on prendra en guiſe de thé.

Elles conviennent aux *phthiſiques*, qui ne peuvent ſouffrir aucune irritation, & qui ſont cependant bien-aiſes de prendre le matin leur thé. Mais ſi l'on a en même temps des obſtructions à combattre, ſur-tout chez les perſonnes d'un tempérament pituiteux, il faut ſe ſervir du *thé* ſuivant.

*ESPECES PECTORALES RÉSOLUTIVES*.

℞. Fleurs de camomille commune *quatre onces*, fleurs d'arnica, millefeuille, racine de regliſſe, de chaque *deux onces*, ſemences d'anis étoilé *une drachme*; mêlez, faites des eſpeces qu'on prendra en guiſe de thé.

*ESPRIT DE CORNE DE CERF*. C'eſt un très-bon ſudorifique; la doſe eſt de *dix* juſqu'à *vingt goutes* quand on l'adminiſtre ſeul. Voyez *Mixture diaphorétique*.

*ESPRIT DE MINDERERUS*. C'eſt l'*alcali volatil* combiné juſqu'à ſaturation avec le *vinaigre*. On doit avoir ſoin que la ſaturation s'en faſſe convenablement, & que la préparation ne ſoit pas ancienne; autrement l'alcali volatil s'évapore ordinairement. L'eſprit de mindererus eſt un très-bon diaphorétique : il eſt difficile d'en déterminer la doſe; parce que cela tient au plus ou moins de force de l'alcali & du vinaigre. On le mêle communément avec d'autres remedes. Voyez *Mixture diaphorétique*.

*ESPRIT DE SEL AMMONIAC*. C'eſt l'*alcali volatil* dégagé du *ſel ammoniac* & diſſout dans l'eau, qu'on appelle très improprement *eſprit*.

Comme on ne l'emploie intérieurement que ſaturé de quelque acide (10), on doit le préparer par quelque *alcali*, & jamais par l'addition de

(10) Cependant ſi on l'étend autant qu'il convient dans quelque liqueur, on peut le donner intérieurement avec ſécurité, ſans même l'avoir combiné avec quelque acide.

la *chaux* : autrement il ne feroit aucune effervefcence avec les acides ; en forte qu'il feroit plus difficile de rencontrer le point de faturation ; il feroit même trop cauftique, préparé par la chaux.

*ESPRIT DE SOUFRE.* L'*acide vitriolique*, dégagé du foufre par la combuftion, retient une partie du principe inflammable, & devient par-là extrêmement volatil. On peut par conféquent employer cet *acide* préférablement à l'*acide vitriolique* ordinaire, dans la *gale* & dans les *fievres putrides*, toutes les fois que les forces & la tranfpiration font fupprimées, mais que la poitrine n'eft point affectée. Voyez *Acide vitriolique.*

*ESPRIT DE VIN CAMPHRÉ.* ℞. Efprit de vin très-rectifié *huit onces* ; dans lequel faites diffoudre *une once* de camphre.

On le mêle avec les remedes fudorifiques internes. Voyez *Mixture diaphorétique* & *Potion alexipharmaque feconde.*

*ESPRIT DE VITRIOL.* C'eft l'*huile de vitriol* affoiblie d'eau. Voyez *Acide vitriolique.*

*ESSENCE D'ALOÉS.* On peut mêler la *diffolution d'aloès par l'efprit de vin*, avec les remedes *mondificatifs* des plaies, avec les *eaux ophthalmiques*, & avec les *élixirs réfolutifs* & *fortifiants*, toutes les fois que le ventre n'eft point fuffifamment libre. Voyez *Aloès.*

*ESSENCE D'ANGÉLIQUE.* Elle appartient à la claffe des *alexipharmaques.*

*ESSENCE D'ASSA-FÉTIDA.* ℞. Gomme

d'assa-fétida *deux onces*, esprit de vin rectifié *une livre*; faites digérer & passez.

On peut donner cette *essence* jusqu'à la dose d'*une drachme* dans les accès hystériques. Voyez *Mixture antihystérique* & *gomme d'assa-fétida*.

*Essence de Castoreum*. Elle appartient également à la classe des remedes *antihystériques*; & on peut la donner jusqu'à la dose d'*une drachme*. Voyez *Castoreum*.

*Essence d'écorces d'Oranges*. On l'emploie comme *carminative*.

*Essence de Pinprenelle blanche*. La racine de *Pinprenelle* possede une vertu légérement irritante & résolutive : ainsi son essence, mêlée avec les *gargarismes*, est propre à résoudre les *congestions catarrhales* du gosier.

*Essence de Valériane*. Dans les *fievres putrides* & *malignes*, on peut ajouter cette essence aux *mixtures sudorifiques*, à la dose d'une demi-once par jour. Voyez *Racine de Valériane*.

*Ethiops antimonial*. ℞. Mercure purifié *une partie*, antimoine crud réduit en poudre très-fine *deux parties*; mêlez exactement.

Cette préparation mercurielle convient éminemment dans le cas où l'on a besoin d'un remede plus que résolutif, comme dans les *obstructions scrofuleuses* des glandes abdominales. On s'en sert encore avec avantage dans les *gales véroliques* & dans les *gonorrhées*. Dans ce dernier cas, on fait bien de la mêler avec des *cloportes*, afin de décider son action du côté des voies urinaires. La dose pour les adultes est de *dix*

jusqu'à *quinze grains*. Chez les enfans on peut commencer par quelques grains, & en augmenter successivement la dose selon qu'on le trouve à propos.

*EXTRAIT AQUEUX D'ABSINTHE*. On emploie cet extrait dans les *maladies vermineuses* & dans les *congestions pituiteuses* des premieres voies. On peut le donner à la dose de *demi-drachme* jusqu'à *une drachme*, dissous dans l'*eau de camomille*.

*EXTRAIT AQUEUX DE BOIS DE CAMPÊCHE*. C'est un remede à la fois astringent & un peu lénitif. Ainsi l'on peut s'en servir avec avantage dans les *cours de ventre* de longue durée, qu'on n'ose arrêter tout-à coup : la dose est de *dix* jusqu'à *quarante grains* par jour.

*EXTRAIT AQUEUX DE CASCARILLE*. Voyez *Ecorce de Cascarille*. On donne cet extrait mêlé avec quelque poudre tempérante, ou dissous dans quelque liquide, toutes les fois qu'on se propose de fortifier, sans resserrer. On peut commencer par *quelques grains* donnés de deux en deux heures, & augmenter successivement la dose, selon le besoin, jusqu'à *une demi-drachme* par jour donnée à différentes reprises. Voyez *Elixir fortifiant*.

*EXTRAIT AQUEUX DE CHIENDENT*. C'est un remede dépuratif. Voyez *Elixir antiscorbutique*.

*EXTRAIT AQUEUX DE FLEURS DE CAMOMILLE*. Comme la *Camomille* a une action spécifique sur le systême nerveux, on donne avec

avantage

avantage son extrait dans les cas où l'on ne peut employer le *quinquina*, ou on l'ajoute à d'autres remedes. Voyez *Elixir fortifiant.*

*Extrait aqueux de Fumeterre.* Ce remede est un bon résolutif, & il agit aussi à raison de ses parties salines sur les voies urinaires. Voyez *Elixirs antiscorbutique* & *résolutif.*

*Extrait aqueux de grande Gentiane.* C'est un amer fortifiant. Voyez *Elixirs résolutif* & *fortifiant.*

*Extrait aqueux d'Hellébore noir.* Cet extrait est un très-bon excitant : mais ce sont les racines tendres de la plante, & non point les feuilles qu'il faut employer ; & la préparation doit se faire lentement & à un feu très-doux.

*Extrait aqueux de petite Centaurée.* Il est à la fois résolutif & légérement fortifiant. Voyez *Elixirs résolutif & antiscorbutique.*

*Extrait aqueux de Quassia.* On peut employer cet extrait, lorsqu'il y a défaut d'irritabilité, qu'on ne veut ni arrêter, ni provoquer les excrétions, & qu'en même temps le systême nerveux est atteint d'une foiblesse particuliere. Ses effets salutaires doivent sur-tout avoir lieu dans la disposition aux *douleurs de colique.* On peut le donner dans quelque dissolution, à la dose d'*un scrupule* par jour.

*Extrait aqueux de Quinquina.* Il est essentiel que cet extrait soit préparé, non par une ébullition précipitée, mais par une longue

infuſion, & que ſa concentration ſoit également opérée d'une maniere lente.

On s'en ſert avec avantage, lorſqu'on n'a pas le temps de donner une quantité ſuffiſante de *quinquina* en ſubſtance, ou que le malade refuſe de le prendre ſous cette derniere forme, comme cela arrive chez les enfans. Comme *une once* de quinquina fournit à peine *une drachme* d'extrait, on peut donner ce dernier juſqu'à *une drachme* & plus par jour, partagée en différentes doſes.

*EXTRAIT de Ciguë.* On doit préparer cet extrait avec la *grande ciguë* (*conium maculatum*), & de maniere que ſes parties les plus actives ne ſe diſſipent point par une ébullition trop forte. Voyez *Ciguë.*

*EXTRAIT de Saturne.* On donne ce nom à la diſſolution d'une *chaux de plomb* par le *vinaigre*, qui ne differe du *vinaigre de litharge* ordinaire, que parce qu'elle eſt plus concentrée.

On délaie cet extrait avec une quantité d'eau plus ou moins grande ſelon le beſoin. On le regarde comme un remede à la fois antiphlogiſtique, réſolutif & fortifiant, & on l'emploie [ extérieurement ] avec beaucoup d'avantage dans les *tumeurs* un peu enflammées, & dans les *maladies des yeux.*

*EXTRAIT de Trefle d'eau.* C'eſt un amer réſolutif. Voyez *Elixirs antiſcorbutique* & *réſolutif.*

*FIEL épaiſſi de bœuf.* C'eſt un bon réſolutif qu'on peut employer dans l'*ictere*, & en général dans tous les cas où le cours de la bile eſt ſupprimé; la doſe eſt d'*une drachme* par jour.

*Fleurs d'Arnica.* Elles ont un goût âcre & amer; prises en guise de thé, elles sont très-résolutives, en sorte qu'on peut les employer avec avantage dans les engorgemens pituiteux & les *obstructions des poumons.* On les vante aussi pour l'*hémoptisie*, & l'on prétend qu'elles résolvent le sang extravasé. Elles doivent encore produire de très-bons effets dans les *maladies nerveuses* & dans les *fievres intermittentes* longues. Mais comme elles sont fort âcres, & qu'à plus forte dose, elles peuvent exciter le vomissement, il faut commencer par une infusion légere, par exemple, d'*une drachme* dans *une pinte* d'eau, & en augmenter ensuite la dose selon le besoin. Voyez *Especes pectorales résolutives.*

*Fleurs de Camomille commune.* La *Camomille* possede une vertu antispasmodique & carminative, & fournit par-là la meilleure décoction qu'on puisse administrer en forme de thé ou en lavement, dans les *spasmes* & dans les *flatuosités.* Donnée en poudre à la dose d'*un* jusqu'à *deux scrupules*, elle a encore produit de très-bons effets dans les *fievres intermittentes.* On peut aussi l'employer avec avantage dans les *affections hypochondriaques.* Voyez *Poudre ecphractique.*

*Fleurs de sel ammoniac martiales.* Ces *Fleurs* ne sont que le *sel ammoniac* imprégné de parties de *fer.* Elles produisent par-là de très-bons effets dans les obstructions, où l'on veut en même temps fortifier; comme, par exemple, dans les *fievres quartes* & dans la *chlorôse.* On

commence par *quelques grains*, & l'on peut en augmenter ſucceſſivement la doſe juſqu'à *un ſcrupule*, & même juſqu'à *une drachme*. Voyez *Poudre fébrifuge*. Employées intérieurement & extérieurement, & pouſſées par degrés juſqu'à la doſe de *quelques drachmes* par jour, ces fleurs ont été très-efficaces dans les *ulceres carcinomateux*; ce que je ſuis très-porté à croire, quoique je n'en ſois pas aſſuré par ma propre expérience.

*FLEURS de ſoufre.* On donne ce nom au *ſoufre purifié*. Son uſage principal eſt dans la gale, contre laquelle il paroît agir toujours comme ſpécifique. Voyez *foie de ſoufre*. Mêlé avec la *crême de tartre*, on le recommande dans les *affections hémorrhoïdales*. La doſe eſt de *dix* juſqu'à *trente grains* différentes fois par jour.

*FLEURS de Sureau.* Elles ſont émollientes & réſolutives, & de plus, elles provoquent la ſueur, à raiſon des parties balſamiques qu'elles contiennent. Voyez *Eau de fleurs de ſureau*.

*FOIE de ſoufre.* C'eſt la combinaiſon du *ſoufre* avec un *alcali fixe*, faite par la voie ſeche. Le ſoufre acquiert par cette combinaiſon plus de volatilité & de pénétrabilité, & il agit ſous cette forme d'une maniere extrêmement efficace dans les *gales* enracinées. On en diſſout *une drachme* dans l'eau, & on donne de cette diſſolution une pleine cuillere toutes les heures. On peut en augmenter ſucceſſivement la doſe juſqu'à *une demi-once* par jour, pourvu qu'il n'excite point de vomiſſement. On peut encore en faire un *bain*

*ſulfureux* artificiel, en ajoutant *une once* de foie de ſoufre dans un bain ordinaire. Mais on doit faire en ſorte que la préparat ion de ce remede ſoit toujours récente ; parce que le ſoufre, à raiſon de ſa grande volatilité, ſe diſſipe aiſément, & qu'il ne reſte alors que l'*alcali* à nud, qui dans une acrimonie galeuſe du ſang, ſeroit plutôt nuiſible qu'utile. Le foie de ſoufre eſt encore un très-bon remede, quand on a eu l'imprudence d'avaler des *poiſons corroſifs*, tels que l'*arſenic* & le *ſublimé* ; parce qu'il dénature ces ſubſtances en ſe combinant avec elles. L'arſenic, comme on ſait, perd en s'uniſſant au ſoufre, ſa qualité corroſive, & le ſublimé ſe décompoſe par l'alcali.

GARGARISME *aſtringent*. ℞. Eau de fontaine *dix onces*, eſſence de pimprenelle blanche *demi-once*, alun crud *deux drachmes* ; mêlez.

C'eſt le meilleur gargariſme qu'on puiſſe employer quand la *luette* eſt tombée à cauſe de ſon relâchement.

GARGARISME *réſolutif*. ℞. Oxymel ſimple *deux onces*, nitre purifié *demi-once*, eſſence de pimprenelle blanche *deux drachmes*, eau de fleurs de ſureau *dix onces* ; mêlez.

GOMME *ammoniaque*. C'eſt un très-bon réſolutif, & il favoriſe l'expectoration dans les *affections des poumons*. Voyez *Syrop pectoral réſolutif*. On peut donner cette gomme ſeule à la doſe de *deux drachmes* par jour ; mais on fait toujours bien de ne la donner que diſſoute. Lorſqu'on peut employer des ſels, le *ſel am-*

*moniac* eſt très-propre à favoriſer ſa diſſolution dans des menſtrues aqueux. On peut encore la diſſoudre par l'*oxymel*.

GOMME *arabique*. C'eſt une eſpece de mucilage épaiſſi doux, dont on ſe ſert par conſéquent dans une trop grande irritation des inteſtins, comme dans les *diarrhées* longues, en la faiſant prendre ſoit en potion, ſoit en lavement. Elle ſert encore de *diſſolvant au mercure*. Voyez *Mercure gommeux*.

GOMME *d'Aſſa-fœtida*. C'eſt à la fois un excellent réſolutif & un antiſpaſmodique. On l'emploie avec ſuccès dans les *affections hypochondriaques* & *hyſtériques*, qui ſont accompagnées d'obſtuction des viſceres abdominaux. Voyez *Pilules antihyſtériques*. Cette gomme d'ailleurs ſe diſſout complétement dans l'eau. On peut la donner juſqu'à la doſe de *deux drachmes* par jour. Employée extérieurement, elle eſt également très-efficace pour réſoudre les *tumeurs*. Voyez *Emplâtre réſolutif de Schmucker*.

GOMME *d'Euphorbe*. C'eſt un remede âcre & irritant, qu'on ne doit employer qu'extérieurement comme *épiſpaſtique*. Voyez *Emplâtre véſicatoire perpétuel*.

GOMME *de Galbanum*. Elle reſſemble beaucoup par ſa vertu à la *gomme ammoniaque*, ſi ce n'eſt qu'elle eſt en même temps un peu antiſpaſmodique, & qu'elle eſt par-là préférable dans les *affections hypochondriaques* & *hyſtériques*. Voyez *Pilules antihyſtériques*.

GOMME *de Gayac native*. Elle eſt compoſée

de parties résineuses & gommeuses, a une certaine âcreté, & est un très-bon résolutif dans les *affections rhumatismales.* Elle provoque en même temps les excrétions, & à une dose un peu plus forte elle agit par les selles. On peut la donner selon le besoin jusqu'à la dose d'*une drachme* par jour. On la dissout facilement dans l'eau à l'aide du *sel ammoniac.* On peut d'ailleurs l'administrer en pilules. Voyez *Pilules résolutives.* Chez les personnes d'un tempérament sec & irritable, on fait mieux d'employer l'*extrait aqueux.* Voyez *Bois de Gayac.*

*Gomme-gutte.* C'est un violent drastique qu'on n'emploie que dans les *hydropisies* & dans les *ténia.* Dans le premier cas, on la donne communément mêlée avec d'autres remedes. Voyez *Pilules antihydropiques* (11). Dans celui de *ténia*, on peut en donner jusqu'à *trente grains* par jour partagés en trois doses. Voyez l'*article du ténia.*

*Gomme de Myrrhe.* On s'en sert fréquemment dans les *suppurations internes*; mais l'usage d'un tel remede balsamique, demande la plus grande circonspection. Il peut occasioner une inflammation quand on y a la moindre disposition. Dans la *phthisie pituiteuse* on se contente communément d'autres remedes, quoiqu'on puisse employer cette gomme à la dose de *dix* à *vingt grains* par jour, mêlés avec le *quinquina.*

(11) Ce sont les *pilules hydragogues de Janin.*

Employée extérieurement, elle est déterſive & antiſeptique. Voyez *Diſſolution de myrrhe.*

*HUILE animale de Dippel.* Si l'on ſoumet l'*huile* fétide de *corne de cerf* à une douce diſtillation, on obtient d'abord un peu d'*eſprit de corne de cerf*, & enſuite une huile blanche, extrêmement volatile & pénétrante, qui produit ſouvent de bons effets dans les maladies nerveuſes. On commence par quelques goutes, & l'on en augmente ſucceſſivement la doſe juſqu'à *trente* ou *quarante.*

*HUILE de baies de genievre.* Employée à l'extérieur, cette huile eſt un remede *antiparalytique.* Voyez *Onguent nervin.*

*HUILE de baies de laurier diſtillée.* On connoît depuis long-temps l'efficacité des *baies de laurier* contre la gale On peut par conſéquent ajouter leur huile aux onguens qu'on emploie pour cette maladie. Voyez *onguent pour la gale.*

*HUILE de Camomille diſtillée.* L'*éléoſaccharum de camomille* eſt un bon antiſpaſmodique & carminatif. On l'obtient en faiſant tomber quelques goutes de cette *huile* ſur du *ſucre* broyé, qu'on mêle enſuite pour l'ordinaire avec d'autres remedes.

*HUILE de Fenouil.* Mêlée avec du *ſucre* broyé, cette huile eſt un bon carminatif. Voyez *Poudre ecphractique.*

*HUILE de Giroſles.* Elle ſoulage quelquefois les douleurs de dents. On en imbibe un morceau de coton, qu'on introduit dans la cavité de la dent.

*HUILE*

*HUILE de Lin.* Cette huile lorſqu'elle eſt récente, eſt le meilleur émollient : on peut l'employer dans les lavemens, préférablement à toutes les autres huiles pharmaceutiques.

*HUILE de Menthe diſtillée.* Employée extérieurement, cette huile eſt un bon remede fortifiant. Voyez *Onguent nervin.*

*HUILE de Ricin.* En Angleterre on l'appelle auſſi *Huile de Caſtor* ; on la connoît encore ſous le nom d'*Huile de palma Chriſti.* C'eſt des graines de *Ricin* ordinaire qu'on l'exprime. Donnée à la doſe de quelques drachmes juſqu'à une once, elle eſt très-efficace dans la *colique des Plombiers*, & dans l'*aſthme* occaſioné par les émanations du *plomb* ; par la raiſon qu'elle lâche le ventre, ſans occaſioner de nouveaux ſpaſmes en irritant. Mais il faut toujours être aſſuré qu'elle n'eſt point exprimée d'autres graines âcres, telles que les *graines de tilli* (*grana tigliæ*) ; dont quelques goutes ſeulement ſuffiſent pour purger aſſez fortement, & une plus grande doſe peut entraîner des ſuites fâcheuſes.

*HUILE de Térébenthine.* C'eſt un fort diurétique. Il eſt rare qu'on l'emploie intérieurement ; cependant dans les cas où l'on doit provoquer les urines, comme dans la *gonorrhée*, ſi l'on manque d'autres remedes diurétiques, on peut très-bien les remplacer par quelques goutes de cette huile, étendues dans une quantité ſuffiſante de liquide. Voyez *Térébenthine de Veniſe.*

*LAUDANUM liquide de Sydenham* ℞. Opium Thébaïque *deux onces*, ſafran oriental *une once*,

cannelle & girofles en poudre de chaque *une drachme*, vin d'Eſpagne *une livre; faites digérer & paſſez.*

Quoiqu'en employant l'*opium* en ſubſtance, on puiſſe toujours en déterminer la doſe avec plus de préciſion & de ſûreté, cette préparation cependant eſt devenue ſi commune, qu'il eſt néceſſaire de la connoître. D'après la formule que nous donnons ici, ſix goutes de cette préparation doivent contenir un *grain d'opium* environ; & c'eſt en conſéquence qu'on doit ſe régler pour la doſe. On s'en ſert particuliérement dans les cas où il y a foibleſſe en même temps.

*LICHEN CANINUS.* Mead l'a beaucoup vanté contre la morſure du chien enragé. Les Anglois le mêlent avec deux parties de *poivre*, & lui donnent pour-lors le nom de *poudre contre la rage* (*pulvis antilyſſus*). On ne peut découvrir aucune vertu dans cette *mouſſe* ſi l'on vouloit raiſonner *à priori* : mais dans une maladie auſſi terrible que l'*hydrophobie*, il ne faut point chercher à décider la queſtion *à priori.*

*LIMAILLE DE FER.* C'eſt le meilleur fortifiant qu'on puiſſe employer dans la foibleſſe des parties ſolides, & dans la diſpoſition aux aigreurs des premieres voies. La doſe eſt depuis *dix grains* juſqu'à *une drachme* par jour.

*LINIMENT ANTISPASMODIQUE.* ℞. Onguent d'althéa *deux onces*, camphre, laudanum liquide de Sydenham de chaque *une drachme*; mêlez.

Ce liniment eſt très-efficace dans tous les mou-

vemens ſpaſmodiques des inteſtins, dont on peut ſouvent prévenir les inflammations par ſon uſage. On en frote le bas-ventre de quelques drachmes par jour à différentes repriſes, & on le couvre enſuite d'une flanelle chaude.

*Liqueur anodyne.* Si l'on mêle de l'*eſprit de vin* très-rectifié avec de l'*huile de vitriol* concentrée, on obtient un remede qu'Haller a beaucoup vanté pour les accidens nerveux, & qu'on a appellé pour cela *Acide d'Haller.* On le donne différentes fois par jour à la doſe de *dix* juſqu'à *vingt goutes* étendues dans un verre d'eau. Il y a cependant bien des perſonnes qui ne peuvent le ſupporter, & qui en éprouvent des vomiſſemens & des maux d'eſtomac.

Si l'on diſtille ce mélange, on obtient une *huile étherée* qu'on appelle *naphthe de vitriol* ou *huile de vin*, & qu'on donne à la doſe de quelques goutes ſur un morceau de *ſucre.*

Si l'on affoiblit de nouveau cette *naphthe* avec une partie d'*eſprit de vin*, on obtient une *liqueur anodyne* qu'on peut employer comme antiſpaſmodique à la doſe de *dix* juſqu'à *quinze goutes.*

Et ſi enfin on impregne cette *liqueur anodyne* de parties de *fer*, on obtient une *liqueur anodyne martiale*, qui approche pour la vertu des fameuſes *goutes de Beſtuchef* (12), & qu'on donne avec avantage depuis *huit* juſqu'à *dix*

(12) Autrement dites *goutes d'or du Général de la Motte.*

*goutes* dans les ſpaſmes qui dépendent de foibleſſe d'eſtomac.

LIQUEUR *de corne de cerf ſuccinée.* C'eſt un ſel neutre, qui réſulte de l'*alcali volatil de la corne de cerf* mêlé juſqu'à ſaturation avec le *ſel acide de ſuccin.* On s'en ſert dans les ſpaſmes provenant de cauſes arthritiques, à la doſe de *huit* juſqu'à *dix goutes*; & comme il favoriſe beaucoup la ſueur, on peut encore s'en ſervir dans les *fievres malignes.*

LIQUEUR *de terre foliée de tartre.* On l'obtient de l'*alcali fixe végétal* combiné avec le *vinaigre.* Lorſqu'on épaiſſit ce mélange, il y reſte beaucoup de parties empyreumatiques, qui le rendent échauffant; & ſi l'on veut le dépouiller de ces parties huileuſes, il ſe diſſipe une bonne partie d'acide, de ſorte que l'alcali reſte dans une ſaturation imparfaite. Par conſéquent on fait mieux de ſaturer chaque fois la quantité d'alcali qu'on veut avec du vinaigre, & de le mêler ainſi avec d'autres remedes ſelon le beſoin. On eſt par-là ſûr d'obtenir un ſel neutre plus parfait & moins cher.

C'eſt un très-bon réſolutif qu'on peut employer avec beaucoup d'avantage, ſpécialement chez les enfans, dans les *obſtructions des glandes du méſentere.* La formule ſuivante m'a toujours produit de très-bons effets.

℞. Sel de tartre purifié *une drachme*, ſaturez-le avec du vinaigre, & ajoutez-y teinture aqueuſe de rhubarbe *une once*, vin émétique *une drachme*; mêlez.

Chez les enfans de quelques années, on commence par *dix goutes* trois fois par jour, & on augmente ſucceſſivement la doſe. Chez les adultes même, lorſque les autres remedes irritent ou échauffent trop, ce mélange, adminiſtré à une doſe convenable & aſſez long temps, produit de très bons effets.

*MAGISTERE de Saturne.* C'eſt un précipité de l'*extrait de Saturne* obtenu par l'intermede de l'eau & bien lavé. On croiroit que l'extrait de ſaturne pourroit ſervir aux mêmes uſages; mais l'expérience ne vient point à l'appui de cette opinion. C'eſt vraiſemblablement l'acide qui empêche la vertu du *plomb*. La chaux de ce métal édulcorée, eſt un très bon topique pour les *dartres* & les autres affections de la peau : on l'emploie affoiblie d'eau ou mêlée avec l'*huile d'œufs*.

*MAGNÉSIE du ſel de Sedlitz.* Pour ne point confondre cette ſubſtance avec l'ancienne *magnéſie du nitre*, qui n'eſt plus en uſage, on devroit l'appeller *terre muriatique*, ou même *magnéſie muriatique*, d'autant plus qu'on la trouve ſouvent combinée avec l'*acide marin*, & qu'on l'obtient même en grande partie dans le travail du *ſel commun*. La magnéſie eſt une terre abſorbante, qui a cependant l'avantage d'être très-ſoluble, & de produire par ſa combinaiſon avec les acides, des ſels neutres ſolubles, ce que ne font point les autres terres abſorbantes. On peut la donner ſeule depuis *dix* juſqu'à *vingt grains*; mais on la mêle communément avec d'autres

remedes. Voyez *Mixture rafraîchissante* & *Poudre ecphractique.*

*MANNE.* C'est un doux laxatif antiphlogistique, dont on se sert particuliérement chez des sujets secs & fort irritables, & en général chez les enfans. La dose pour ces derniers est de *demi* jusqu'à *une once*; chez les adultes elle doit être plus forte.

*MAUVE.* Cette plante est très-émolliente; & on peut l'employer avec avantage en guise de *thé pectoral*, ou extérieurement en fomentation dans les congestions inflammatoires chroniques.

*MÉLILOT.* Il est également émollient & résolutif. Voyez *Especes pour cataplasme.*

*MELOE MAJALIS.* Voyez *Proscarabées.*

*MENIANTHE.* Voyez *Trefle d'eau.*

*MENTHE.* C'est un très-bon antispasmodique & carminatif. Dans la foiblesse de l'estomac la *menthe poivrée* ( *mentha piperitis* ) est préférable à la *menthe* ordinaire. Voyez *Eau de menthe.*

*MERCURE COULANT.* Pour rendre le mercure propre aux usages médicinaux, il faut auparavant le diviser ou le dissoudre. On donnoit autrefois le mercure crud dans les constipations opiniâtres; mais le succès de cette maniere de l'administrer est équivoque, & souvent elle peut entraîner des suites fâcheuses. Généralement parlant, le mercure est un spécifique contre les *maladies vénérienes*, parce qu'il évacue directement, sur tout par la salivation, le virus vérolique. Ses dissolutions salines sont à la fois très-résolutives & anthelminthiques.

*Mercure doux*. C'eſt le *mercure ſublimé* ſaturé de *mercure coulant*. Lorſque cette ſaturation eſt pouſſée auſſi loin qu'il eſt poſſible par des additions ultérieures, & que la combinaiſon devient très-intime par des ſublimations répétées, on lui donne le nom de *calomélas* ou *panacée mercurielle*. Ainſi le calomélas ne differe du mercure doux que parce que celui-ci eſt un peu plus âcre & plus pénétrant, à raiſon des parties âcres du ſublimé qui ne ſont pas complétement ſaturées ni chatrées; au lieu que le calomélas devient d'autant plus doux qu'il aura été plus ſouvent ſublimé, en ſorte qu'il perd enfin preſque toute ſa cauſticité, & acquiert plutôt les propriétés d'un remede diaphorétique. Le mercure doux par conſéquent eſt beaucoup plus efficace que le calomélas: il eſt employé dans les maladies vénérienes toutes les fois qu'on ſe propoſe de réſoudre, mais qu'on ne peut employer des préparations mercurielles plus cauſtiques à raiſon de la foibleſſe de la poitrine, ou de l'âcreté des humeurs. Dans les maladies vénérienes, en faiſant uſage de ce remede, on doit toujours prendre garde qu'il ne lâche le ventre; à moins qu'on ne l'adminiſtre dans la vue de purger. Voyez *Pilules purgatives*. V. l'errata B. p. 245.

On a depuis peu propoſé une méthode pour exciter la ſalivation en frotant de mercure doux les parois internes des joues. Cette méthode pourroit quelquefois être utile, lorſque l'uſage des remedes mercuriels n'eſt point ſuivi de ſalivation: mais ce ſeroit beaucoup haſarder que de

conduire ainsi le traitement entier; parce que le mercure n'ayant pas assez de temps pour s'unir au virus vérolique, sortiroit du corps, sans l'emporter.

Dans les *douleurs rhumatismales* & dans les *obstructions des glandes*, le mercure doux est également très efficace. On le donne alors mêlé avec d'autres remedes. Voyez *Pilules résolutives.*

Comme le mercure possede une vertu résolutive très-forte, on s'est fait une regle de ne point l'administrer dans les *maladies putrides*; & il est même certain, que dans une *dissolution scorbutique* des humeurs, il est absolument nuisible. Il paroît cependant qu'il faut en excepter le cas d'une *dissolution fébrile* des humeurs: on a du moins dans l'*esquinancie putride* employé le *calomélas* avec un tel succès, qu'il a réussi presque toutes les fois qu'il a promptement décidé la salivation. Je ne connois point cette méthode par ma propre expérience: mais elle me paroît mériter beaucoup d'attention. Je crois même que c'est ici le cas où les frictions dans la bouche conviennent, par la raison qu'on doit provoquer la salivation le plutôt possible. Dans les *fievres quartes* opiniâtres, le mercure produit souvent les meilleurs effets; c'est ce dont je me suis assuré par des expériences répetées.

*MERCURE GOMMEUX.* On l'appelle encore du nom de son Inventeur, *solution de Plenck.* Dans cette préparation le mercure n'étant résous qu'en ses parties intégrantes, ses propriétés ne sont point du tout changées. On s'en sert avec

avantage

avantage dans les cas où l'uſage des *ſels* eſt contrindiqué par la trop grande irritation ; & on l'emploie extérieurement dans les *ophthalmies vénérienes*. On le prépare avec *une partie* de *mercure* & *trois parties* de *gomme arabique* ; on triture ces deux ſubſtances enſemble, en y ajoutant peu-à-peu du *ſyrop de chicorée composé avec la rhubarbe*, juſqu'à ce que tout le mercure ſoit réduit en un mucilage. On l'adminiſtre dans cet état ou ſeul, ou étendu dans l'eau, ou réduit en pilules avec la *mie de pain*, en ſorte qu'on puiſſe prendre matin & ſoir *dix grains* de ce mélange. On peut augmenter cette doſe ſelon le beſoin, lorſqu'on veut provoquer la ſalivation. Si l'on veut baſſiner les yeux avec ce remede, ou l'employer en gargariſmes, on le mêle avec du *lait* chaud.

*Mercure nitreux*. La *diſſolution de mercure dans l'acide nitreux*, eſt un remede très-cauſtique, mais en même temps réſolutif, qu'on peut employer intérieurement avec ſuccès dans les *maladies vénérienes* invétérées, & ſpécialement dans celles des *os*, & extérieurement dans les *ulceres vénériens* ſordides. L'eſprit de nitre doit être complétement ſaturé de mercure ; & comme il n'a pas toujours le même degré de force, il eſt néceſſaire de ſavoir combien de mercure contient une quantité donnée de diſſolution. Supposé, par exemple, qu'une once d'eſprit de nitre contienne deux drachmes & deux ſcrupules de mercure, la proportion eſt comme d'un à trois ; & trois grains de diſſo-

lution contiendront par conséquent un grain de mercure.

On peut dans ce cas commencer par faire prendre au malade deux goutes matin & soir, affoiblies d'une quantité suffisante d'eau. S'il arrive que cette dose excite le vomissement, ou qu'elle lâche le ventre, on la réduit à une goute. On peut après cela l'augmenter successivement jusqu'à quatre ou cinq goutes. Mais si à chaque dose, le remede ne fait que lâcher le ventre, sans agir sur les voies urinaires, on n'en a pas beaucoup à espérer, & l'on doit avoir recours à quelque autre préparation plus douce.

Cette dissolution, affoiblie d'une quantité suffisante d'eau, fournit en même temps la meilleure *Eau phagédénique.*

*MERCURE précipité blanc.* Si l'on verse de l'*acide marin* sur une *dissolution nitreuse de mercure*, cet acide se combine & se précipite avec le mercure sous forme de chaux. L'acide marin ne tient ici que légérement au mercure ; ce qui fait qu'il n'a pas non plus un si haut degré de causticité. On ne s'en sert qu'extérieurement. C'est un remede pour tous les *exanthêmes* & les *ulceres dartreux*, & pour les *gales* qui dépendent d'un virus scrofuleux. Voyez *Onguent pour la gale.*

*MERCURE précipité rouge.* Si d'une *dissolution nitreuse de mercure* on sépare de nouveau l'*acide nitreux*, il reste une chaux rouge, qu'on appelle très-improprement *précipité.* On l'emploie également comme topique pour mondifier

les *ulceres ſcrofuleux* & *véroliques*. Voyez *Onguent mercuriel rouge*.

*Mercure ſublimé*. Le *ſublimé* eſt une combinaiſon de *mercure* & d'*acide marin*. L'*eſprit de Van-Swieten*, ainſi appellé du nom de ſon Inventeur, eſt une diſſolution de ſublimé dans de l'eſprit de vin foible. Le ſublimé n'eſt pas plus actif, ſouvent même il l'eſt moins que le *mercure nitreux* : auſſi emploie-je de préférence ce dernier.

*Mercure tartariſé*. Cette préparation produit ſouvent de bons effets dans les maladies vénérienes, où les humeurs ſont un peu âcres & ſcorbutiques. Elle eſt compoſée d'une partie de *mercure*, & de deux parties de *crême de tartre* exactement triturées & mêlées enſemble. La doſe eſt depuis *cinq* juſqu'à *dix grains*.

*Miel*. Le *miel* poſſede une vertu réſolutive : mais il eſt en même temps échauffant à cauſe des parties huileuſes qu'il contient ; c'eſt par conſéquent chez les perſonnes d'une conſtitution pituiteuſe qu'on peut l'employer avec le plus de ſûreté. Il favoriſe l'expectoration & la liberté du ventre. Dans les fievres on le mêle communément avec le *vinaigre*. Voyez *Oxymel*.

*Mille-feuille*. Cette plante, priſe en guiſe de thé, a ſouvent produit des effets ſalutaires dans les *affections hémorrhoïdales*. Elle paroît d'ailleurs poſſéder une vertu antiſpaſmodique.

*Mixture acide*. ℞. Huile de vitriol concen-

trée *une drachme*, eau diſtillée *vingt onces*, oxymel ſimple *quatre onces*; mêlez.

Dans les *fievres putrides*, on fait prendre toutes les heures une taſſe pleine de cette mixture. Dans la *gale* il faut commencer par une moindre doſe, en ne donnant qu'une demi-taſſe de deux en deux heures.

*MIXTURE diaphorétique.* ℞. Nitre antimonié préparé par concentration *deux drachmes*, eſprit de Mindererus *quatre onces*, eau de fleurs de ſureau *huit onces*; mêlez.

Cette mixture eſt employée avec beaucoup d'avantage dans toutes les *fievres aiguës*, où l'on doit provoquer la tranſpiration & rafraîchir en même temps. On en donne toutes les heures une demi-taſſe. Si elles ſont accompagnées de ſtaſes inflammatoires, on donne de plus le *camphre* ſéparément, ou diſſous dans l'*eſprit de vin* & mêlé avec la mixture.

*MIXTURE rafraîchiſſante.* ℞. Ecailles d'huitres préparées, ou yeux d'écreviſſes, ou magnéſie muriatique *une drachme*; ſaturez-les de ſuc de citron, & ajoutez-y eau de menthe ſans vin *ſix onces*, ſyrop de ſuc de citron *une once*; mêlez.

On donne toutes les heures une demi-taſſe de cette mixture après l'avoir ſecouée, lorſqu'on veut calmer l'*orgaſme des humeurs* ſans irriter, chez les perſonnes d'une conſtitution ſenſible, & qui ont de la diſpoſition aux ſpaſmes.

*MIXTURE réſolutive.* ℞. Sel ammoniac purifié, vin émétique de chaque *une drachme*,

oxymel ſimple *deux onces*, eau de fleurs de camomille dix onces ; mêlez.

On donne de cette mixture une demi-taſſe toutes les heures, dans les fievres où l'on a des ſtaſes opiniâtres à combattre.

*Mixture ſolutive.* ℞. Sel de Glauber *une once*, nitre purifié *une drachme*, eau de fleurs de camomille ſans vin *ſix onces*, oxymel ſimple *une once*, vin émétique *une drachme* ; mêlez.

Cette mixture, donnée à la doſe d'une cuillere ou d'une demi-taſſe toutes les heures, ſert à rendre la ſaburre des premieres voies mobile & propre à être évacuée.

*Mixture tempérante.* ℞. Nitre purifié *deux drachmes*, oxymel ſimple *deux onces*, eau de fleurs de camomille ſans vin *ſix onces* ; mêlez.

Cette mixture ſuffit dans les *fievres inflammatoires ſimples* ; la doſe eſt d'une demi-taſſe toutes les heures.

*Musc.* C'eſt un très-bon antiſpaſmodique & tonique. On s'en ſert dans les maladies qui dépendent d'une trop grande foibleſſe & irritabilité des nerfs. On commence par quelques grains, & l'on peut en augmenter ſucceſſivement la doſe juſqu'à *dix grains*.

*Myrrhe* ( *diſſolution de* ) ℞. Gomme de myrrhe *une drachme*, jaune d'œuf q. ſ. ; diſſolvez-les dans *ſix onces* d'eau de fleurs de ſureau.

Suivant une ancienne formule, on doit mettre la *myrrhe* dans un *blanc d'œuf cuit*, & la ſuſpendre dans une cave. Cette formule ridicule fait

qu'on ne ſait jamais ce qu'on prend ſous ce nom chez les Apothicaires. Dans les *ulceres* avec relâchement des parties ſolides, & dans les *maladies des yeux*, la *diſſolution de myrrhe* produit ſouvent de bons effets.

*NITRE antimonié.* Les Apothicaires préparent communément ce ſel par l'évaporation & la cryſtalliſation de la leſſive qui reſte après l'édulcoration de l'*antimoine diaphorétique*. De cette maniere le *nitre* & le *tartre vitriolé*, contenus dans la leſſive, ſe cryſtalliſent, & l'un & l'autre ne contiennent aucune partie antimoniale, puiſque celles-ci reſtent dans la leſſive incryſtalliſable.

Mais ſi l'on concentre la leſſive toute entiere, il y reſte alors ce qu'on appelle *matiere perlée*, d'autant plus efficace dans cette occaſion, qu'on l'obtient de la diſſolution d'un *ſel alcali*.

Ainſi, en preſcrivant le *nitre antimonié*, je n'entends que ce qu'on prépare par la concentration de la leſſive toute entiere.

Ce *nitre antimonié par concentration*, peut être employé dans les fievres inflammatoires avec d'autant plus d'avantage, qu'il poſſede une vertu réſolutive beaucoup plus décidée que le *nitre* ordinaire, & qu'il favoriſe en même temps la tranſpiration. Voyez *Mixture diaphorétique.*

A raiſon des parties antimoniales qu'il contient, il peut, dans les eſtomacs ſenſibles, exciter le vomiſſement : auſſi doit-on commencer par une petite doſe, qu'on n'augmentera que ſucceſſivement.

*NITRE mercuriel.* Voyez *Mercure nitreux.*

*NITRE purifié.* Comme le *ſalpêtre* crud contient preſque toujours du *ſel commun*, il faut l'en dépouiller avant de l'employer en Médecine. Cette ſéparation ſe fait par la ſimple diſſolution & la cryſtalliſation. Les premiers cryſtaux qui ſe forment dans cette opération, ſont toujours les plus purs, parce que le ſel commun reſte dans la leſſive, & ne ſe cryſtalliſe qu'à la fin.

Ainſi, quand on veut avoir du nitre bien pur, on ne doit ſe ſervir que des premiers cryſtaux : puiſqu'il s'y mêle facilement des cryſtaux de ſel commun à ceux qu'on obtient en faiſant bouillir & cryſtalliſer de nouveau la leſſive, dépouillée déjà de la plus grande partie de ſon nitre.

Le nitre purifié produit du froid pendant ſa diſſolution dans l'eau. Il doit occaſioner la même ſenſation dans l'eſtomac, ſi on le prend ſans le diſſoudre ; & mérite par-là ſans reſtriction le nom de remede rafraîchiſſant : cependant comme de pareilles refrigérations partielles occaſionent facilement des engorgemens dans les petits vaiſſeaux, & excitent même chez les perſonnes qui ont l'eſtomac ſenſible, des nauſées & le vomiſſement, il n'eſt pas prudent de l'employer de cette maniere ; mais il faut toujours le diſſoudre avant de l'adminiſtrer. Voyez *Mixture tempérante.*

Outre cette propriété, le nitre poſſede encore une vertu pénétrante & très-réſolutive, ſur-tout lorſqu'il eſt étendu dans une très-grande quantité de liquide : ainſi on fait bien de le donner dans la boiſſon ordinaire. Enfin, comme la chaleur dans

les fievres inflammatoires est presque toujours la suite de l'irritation & des obstructions qui résultent de cette irritation, le nitre peut diminuer cette chaleur, en dissipant les obstructions, & en favorisant particuliérement l'évacuation de la matiere irritante par la sueur & par les urines ; & sons ce point de vue, il mérite aussi le nom de remede tempérant.

C'est par la même raison, qu'employé de cette maniere, il est éminemment avantageux dans les rhumatismes aigus.

Dans l'orgasme des humeurs avec affoiblissement, par exemple, dans les *hémorrhagies* longues & affoiblissantes, le *nitre* dissous dans l'*esprit de vin* ou dans quelque *eau aromatique*, produit de très-bons effets.

Aux personnes qui ont l'estomac sensible, on en fait prendre *une drachme* dans l'espace de douze heures ; on peut cependant porter cette dose même jusqu'à *une demi once*, selon le besoin, sur-tout dans le cas de grande inflammation.

*ONGUENT D'ALTHÉA.* ℞. Racines récentes d'Althéa *une livre*, semences de fenu-grec & de lin, de chaque *six onces*, racines de souchet des Indes *demi-once*, beure frais non-salé *dix livres* ; faites bouillir à un feu doux jusqu'à la consommation de l'eau, & passez. C'est un excellent émollient. Voyez *Liniment antispasmodique.*

*ONGUENT pour la gale.* ℞. Mercure précipité blanc, soufre doré d'antimoine de la premiere précipitation de chaque *demi-once*, sain-doux

*huit*

*huit onces*, huile diſtillée de baies de laurier *deux drachmes*; mêlez, faites un onguent.

On peut employer cet onguent toutes les fois que la gale ne cede point aux remedes internes. Il faut ſeulement bien froter les parties, & les nétoyer enſuite, afin de ne point empêcher la tranſpiration.

*ONGUENT mercuriel rouge.* ℞. Mercure précipité rouge *une drachme*, ſain-doux *une once*; mêlez, faites un onguent.

On ſe ſert de cet onguent dans les ulceres véroliques ſordides.

*ONGUENT Napolitain.* ℞. Mercure coulant *quatre onces*, térébenthine de Veniſe *deux onces*; mêlez exactement, ajoutez ſain-doux *dix onces*; mêlez, faites un onguent.

On emploie cet onguent comme réſolutif dans les *tumeurs vénérienes*; & on s'en ſert en général dans tous les cas où l'on veut introduire le mercure dans le corps au moyen des frictions.

*ONGUENT Nervin.* ℞. Onguent d'althéa *huit onces*, liqueur de corne de cerf ſuccinée *une once*, huiles diſtillées de camomille, de menthe, de baies de laurier, & de baies de genievre, teinture de cantharides de chaque *une drachme*; mêlez, faites un onguent.

On peut employer avec beaucoup d'avantage cet onguent dans la *paralyſie* des membres.

*OPIUM.* C'eſt le plus puiſſant antiſpaſmodique. On l'emploie avec beaucoup d'avantage dans tous les *ſpaſmes*, ſoit qu'ils dépendent d'un éréthiſme particulier du ſyſtême nerveux, & ſous

ce point de vue il doit être considéré comme un *antihystérique spécifique* ; soit que la matiere irritante ne puisse être domptée qu'après que le spasme aura été un peu diminué, & à cet égard on peut lui attribuer une vertu résolutive & antiphlogistique, puisqu'en diminuant l'éréthisme, il diminue en même temps la tendance à l'inflammation, & rétablit le cours des humeurs. Il a cependant aussi une vertu échauffante ; & l'on peut alors le considérer comme remede fortifiant.

Les principales précautions qu'on doit prendre dans l'administration de l'*opium*, sont les suivantes :

1°. On ne doit point en faire un usage trop fréquent, ni le donner à la moindre occasion ; parce qu'il n'agit que d'une maniere palliative, qu'il laisse toujours une foiblesse, & que la nature s'habitue à son usage. Dans notre hôpital il y a une femme, tourmentée d'accidens spasmodiques, à qui il faut une once & demie jusqu'à deux onces de *laudanum* par jour.

2°. Toutes les fois qu'on ne veut point fortifier, & qu'on ne doit pas échauffer, il faut employer l'*opium* pur, & à des doses plutôt grandes que petites : tel est, par exemple, le cas des spasmes qui dépendent de congestions inflammatoires.

3°. Lorsqu'il y a une tendance à l'inflammation, il faut que la méthode antiphlogistique soit employée dans toute son étendue, & qu'on entretienne en même temps la liberté du ventre.

4°. On en regle la doſe d'après la conſtitution du malade, & ſuivant qu'il eſt plus ou moins accoutumé à l'*opium*. Dans les *fievres aiguës*, on peut le donner à la doſe d'*un quart de grain*, répétée différentes fois par jour : mais dans les maladies nerveuſes chroniques, on porte ſucceſſivement cette doſe juſqu'à *dix* ou *douze grains*. La meilleure maniere de l'adminiſtrer, c'eſt de le donner en poudre; à laquelle on peut ajouter pour baſe le *nitre* ou le *ſucre*.

OXYMEL *ſcillitique*. C'eſt le miel diſſous dans le *vinaigre ſcillitique*. Il eſt réſolutif & diurétique : comme il peut facilement exciter le vomiſſement, il faut en régler la doſe en conſéquence. Une demi-once peut chez les adultes produire ce dernier effet. Voyez *Syrop pectoral réſolutif*.

OXYMEL *ſimple*. C'eſt une diſſolution de *miel* dans du *vinaigre*. Ce mélange poſſede une vertu réſolutive & antiſeptique; il favoriſe l'excrétion de l'urine & de la ſueur, & convient principalement dans les *fievres inflammatoires*, *putrides* & *bilieuſes*. On peut le donner à la doſe de deux juſqu'à quatre onces par jour, étendu dans la boiſſon ordinaire. Si dans ces mêmes circonſtances il y a conſtipation, on peut encore le donner en lavement à la doſe de trois ou quatre onces.

PETROLE. On s'en ſert extérieurement avec avantage pour les membres gelés.

PILULES *antihyſtériques*. ℞. Gomme de galbanum, gomme d'aſſa-fétida, extrait d'angélique de chaque *demi-once*, caſtoreum, ſafran

de chaque *une drachme*, opium thébaïque *demi-drachme*; mêlez, faites des pilules avec l'eſſence de caſtoreum du poids de deux grains; ſaupoudrez-les avec de la régliſſe.

Six de ces pilules contiennent un demi-grain d'opium : ainſi, dans les ſpaſmes hyſtériques on peut en faire prendre cinq ou ſix avant & après midi.

*PILULES balſamiques.* ℞. Extrait de racine d'hellébore noir, aloès purifié, fleurs de ſel ammoniac martiales, de chaque *demi-once*, ſafran oriental *deux drachmes*, opium thébaïque *un ſcrupule*; mêlez, faites des pilules avec l'eſſence de rhubarbe, du poids de deux grains, ſaupoudrez-les avec de la régliſſe.

La doſe de ces pilules eſt de *huit* à *douze* : on ne doit cependant les employer que dans les flux hémorrhoïdaux & menſtruels qu'on peut provoquer ſans danger. Si elles ne ſuffiſent pas, on peut employer l'*air fixe*.

*PILULES hydragogues de Janin.* C'eſt un ſingulier mélange de tous les remedes draſtiques & réſolutifs dont on peut voir la formule dans ſon *Traité des maladies des yeux* (13). Ces pilu-

---

(13) P. 435. Ces pilules ſont compoſées de la maniere ſuivante :

℞. Séné mondé *une livre*, crême de tartre *deux onces*, faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau juſqu'à la réduction de moitié; paſſez le liquide à travers un linge, avec forte expreſſion; verſez-le enſuite dans une caſſerole de fer, & faites-le bouillir ſur un feu de charbon; ajoutez-y peu-à-peu les drogues ſuivantes en poudre ſubtile :

les cependant m'ont ſouvent réuſſi dans les hydropiſies de poitrine. La doſe pour les adultes eſt d'*un ſcrupule*.

*PILULES purgatives*. ℞. Réſine de jalap, mercure doux préparé, ſavon d'Eſpagne, de chaque *demi-once*; mêlez, faites-en des pilules avec l'eſſence de rhubarbe du poids de deux grains; ſaupoudrez-les avec de la régliſſe.

On les emploie avec avantage dans toutes les maladies chroniques où l'on a beſoin de purger. La doſe eſt de *neuf* pilules.

*PILULES purgatives anthelminthiques*. ℞. Aloès hépathique, réſine de jalap, mercure doux préparé, de chaque *demi-once*; mêlez, faites-en des pilules avec l'eſſence de rhubarbe, du poids de *deux grains*; ſaupoudrez-les avec de la régliſſe.

Elles ſont employées avantageuſement contre les *aſcarides* & les *lombrics*, après qu'on a quel-

---

Agaric, mechoacan, rhubarbe, ſcammonée d'Alep, bryoine, hermodattes de chaque *ſix onces*; turbith gommeux, gomme-gutte, trochiſques alhandal, mercure doux, tartre émétique de chaque *deux onces*; ſafran de mars apéritif, ſel de nitre de chaque *huit onces*; jalap, aloès ſucotrin de chaque *une livre*; éthiops minéral fait par la trituration *quatre onces*. . . . Agitez ſans ceſſe ce mélange avec une ſpatule de fer, & prenez garde qu'il ne brûle dans le fond; diminuez le feu à meſure que l'enſemble prendra plus de conſiſtance; & dès que la maſſe ſera aſſez ferme, formez-en des pilules de la groſſeur d'un pois; ſaupoudrez-les avec du jalap, & faites-les ſecher au ſoleil ou à l'étuve.

que temps auparavant fait usage de la *poudre anthelminthique*. La dose est de *huit* pilules.

*PILULES résolutives.* ℞. Gomme de gayac native *une once*, savon d'Espagne *demi-once*, mercure doux préparé, soufre doré d'antimoine de la troisieme précipitation, racine de polygala de Virginie pulvérisée, camphre, de chaque *une drachme*; mêlez, faites-en des pilules avec du vinaigre scillitique du poids de *deux grains*; saupoudrez-les avec de la réglisse.

*Sept* ou *huit* de ces pilules contiennent *un grain* de mercure; & c'est en conséquence qu'il faut en régler la dose. Elles produisent de très-bons effets dans les *douleurs rhumatismales* invétérées, & dans les *obstructions des glandes*; sur-tout si l'on fait prendre en même temps, matin & soir, une décoction concentrée de *bois de gayac*.

*POTION alexipharmaque premiere.* ℞. Racine d'angélique, racine de la meilleure valériane, de chaque *deux drachmes*; faites-les bouillir dans un vaisseau clos avec *huit onces* d'eau de fleurs de sureau; passez le liquide, & ajoutez-y mixture diaphorétique *quatre onces*.

Dans les *fievres*, où l'on a à favoriser la *sueur* & l'éruption des *exanthêmes*, on fait prendre de cette potion chaude une *demi-tasse* toutes les heures.

*POTION alexipharmaque seconde.* ℞. Essence d'angélique & de valériane, esprit de vin camphré, liqueur de corne de cerf succinée, de cha-

que *une drachme*, bon vin de France *ſix onces*; mêlez.

Dans les fievres nerveuſes, où les forces manquent, & dans leſquelles un miaſme malin paroît agir ſur les nerfs, cette potion, donnée à la doſe d'une pleine cuillere toutes les heures, ſert à favoriſer la ſueur & à relever les forces.

Au lieu des *eſſences*, on peut encore employer le *vinaigre bezoardique* de la maniere ſuivante: ℞. Sel de tartre purifié *deux drachmes*; ſaturez-le de vinaigre bézoardique; & ajoutez-y bon vin de France *ſix onces*.

*POTION laxative.* ℞. Pulpe de tamarins *trois onces*, manne *une once*; faites-les diſſoudre dans *neuf onces* d'eau de fleurs de camomille; & paſſez le liquide.

*POUDRE anthelminthique.* ℞. Poudre-à-vers *deux onces*, extrait aqueux de quinquina, vitriol de mars purifié, de chaque *une drachme*; mêlez, faites une poudre.

On donne cette poudre à la doſe d'*un* ou *deux ſcrupules*, différentes fois par jour pour les adultes. On peut en faire un électuaire avec du miel pour les enfans. Après en avoir fait prendre pendant quelque temps, on purge avec les *pilules purgatives anthelminthiques*, qu'on diſſout dans quelque liquide approprié pour les enfans, ou qu'on leur donne même dans des raiſins ſecs ou dans des pruneaux.

*POUDRE ecphractique.* ℞. Magnéſie d'Edimbourg, crême de tartre, fleurs de ſoufre, rhubarbe pulvériſée, fleurs de camomille commune

pulvérisées, éléosaccharum de fénouil, de chaque *demi-once*; mêlez, faites une poudre.

Cette poudre produit de très-bons effets dans les obstructions & la foiblesse des visceres du bas-ventre; sur-tout quand il y a une pléthore abdominale, & conséquemment une disposition au flux de sang. La dose est d'une pleine cuillere à thé qu'on donne différentes fois par jour.

*POUDRE fébrifuge.* ℞. Quinquina en poudre *un scrupule*, fleurs de sel ammoniac martiales *deux grains*; mêlez, faites une poudre.

Dans les fievres intermittentes, quotidiennes & quartes, après avoir employé pendant quelque temps le *soufre doré d'antimoine*, si l'on craint encore des obstructions, & qu'on observe à la fois du relâchement & de l'éréthisme, on peut donner cette poudre quatre ou cinq fois par jour.

*POUDRE pectorale.* ℞. Fleurs d'arnica pulvérisées, nitre antimonié préparé par concentration, de chaque *une once*, opium thébaïque *quatre grains*, camphre *dix grains*; mêlez, faites une poudre.

On peut s'en servir avec beaucoup d'avantage dans les *phthisies* commençantes, quand on observe une disposition aux congestions inflammatoires de la poitrine. La dose est d'une pleine cuillere à thé, répétée quelquefois par jour.

*POUDRE-à-vers* (*Santonicum*). C'est un foible anthelminthique, qu'on peut donner aux enfans, bouilli dans du lait. Il peut servir de base à d'autres vermifuges plus actifs. Voyez *Poudre anthelminthique*.

*PROSCARABÉES*

*Proscarabées* (*Scarabœi majales*). Ces vers ſont diurétiques, & ils ont par-là beaucoup de rapport avec les *cantharides* : mais ils en different en ce que ſouvent ils provoquent en même temps la ſueur. C'eſt ſur cette derniere propriété qu'eſt fondé l'effet qu'ils produiſent dans l'*hydrophobie*. Il ne me paroît point vraiſemblable qu'ils y agiſſent d'une maniere ſpécifique, ni qu'ils ſoient le contre-poiſon de la ſalive vénimeuſe. Je les ai eſſayé dans beaucoup d'autres maladies, ſans en avoir obtenu des effets particuliers ; & je ne les rapporte ici que rélativement à l'hydrophobie ; maladie contre laquelle on ne ſauroit avoir trop de remedes à ſa diſpoſition. La doſe eſt d'un demi-ver chaque jour.

*Pulpe de tamarins*. C'eſt un excellent laxatif antiphlogiſtique. Voyez *Potion laxative*.

*Racine d'Althéa*. Cette racine contient un mucilage, qui, employé extérieurement, eſt un émollient efficace. Voyez *Eſpeces pour cataplaſme & onguent d'althéa*.

*Racine d'Angélique*. C'eſt un des meilleurs alexipharmaques. Voyez *Potion alexipharmaque*. Si l'on veut l'employer en ſubſtance, on peut la donner à la doſe de *dix* juſqu'à *vingt grains* différentes fois par jour.

*Racine de Chiendent*. Cette racine ne cede guere en efficacité à la *ſalſepareille*, & a l'avantage d'être à bas prix. Sa décoction & ſon extrait ſont de très-bons dépuratifs.

*Racine de Garence*. Elle a la propriété de teindre en rouge les os des animaux qui en man-

gent, & même de les fortifier : & c'est à raison de cette derniere propriété qu'on l'a recommandée & employée quelquefois avec succès dans le *rachitis.* La meilleure maniere de l'administrer, c'est de la donner en décoction ; par exemple :

℞. Racine de garence *une once*, eau de fleurs de camomille *deux livres* ; faites-les bouillir, jusqu'à ce qu'il reste *dix-huit onces* de colature ; ajoutez-y miel écumé *une once.*

On en prendra une demi-cuillere toutes les heures.

*RACINE de grande Consoude.* La racine récente de cette plante contient un mucilage qui a souvent produit des effets salutaires dans les exulcérations externes.

*RACINE de grande Gentiane* (*Gentiana lutea* L.) C'est un amer fortifiant. Voyez *Extrait de grande Gentiane.*

*RACINE de grand Raifort sauvage* (*cochlearia armoracia* L.) C'est un excellent antiscorbutique, qu'on donne comme aliment dans la disposition cachectique & scorbutique des humeurs.

*RACINE d'Hellébore noir.* On l'emploie avec beaucoup d'avantage, quand on a à provoquer des flux de sang. Voyez *Extrait aqueux d'hellébore noir, & pilules balsamiques.*

*RACINE de Jalap.* Purgatif fort usité, dont on ne se sert le plus souvent que dans les maladies chroniques du bas-ventre. Mais il est en même temps un très-bon vermifuge ; & on peut même l'employer dans les fievres, toutes les fois

que la ſaburre eſt viſqueuſe, & que ſa turgeſcence ſe manifeſte vers les parties inférieures. La doſe eſt d'*un* juſqu'à *deux ſcrupules.*

*Racine d'Ipecacuanha.* Elle a, de même que tous les émétiques donnés à petites doſes, une vertu réſolutive : mais elle eſt en outre anti-ſpaſmodique ; & l'on peut, à raiſon de cette vertu, l'employer avec avantage dans l'*aſthme convulſif* & dans d'autres maladies ſpaſmodiques, quand elles ſont accompagnées d'obſtructions. Elle fut connue pour la premiere fois comme *ſpécifique* dans la *dyſenterie* : mais elle agit plutôt comme émétique dans cette maladie, où l'on n'a pas aſſez de temps pour réſoudre. Lorſqu'on la mêle avec partie égale d'*opium*, & qu'on y ajoute un ſel neutre, elle fournit la poudre que les Anglois appellent *poudre de Dovers* : on attribue à cette poudre une vertu légérement ſudorifique, & on prétend l'avoir employée avec ſuccès dans les *diarrhées* opiniâtres ; cependant je n'en ai point obtenu de pareils effets.

*Racine de Pimprenelle blanche.* Voyez *Eſſence de Pimprenelle blanche.*

*Racine de Piſſenlit.* C'eſt un très-bon réſolutif & dépuratif. Voyez *Eſpeces dépuratives.*

*Racine de Polygala de Virginie.* On peut employer avec beaucoup d'avantage cette racine comme réſolutive, puiſqu'elle provoque à la fois l'excrétion des urines & celle de la ſueur. Son uſage eſt principalement indiqué dans les *maladies de la poitrine* & dans les *hydropyſies.* On en fait une décoction, en faiſant bouillir deux

drachmes dans huit onces d'eau jusqu'à la réduction de cinq, dont on prend une pleine cuillere toutes les heures ; ou on la donne en substance à la dose de *dix* jusqu'à *quinze grains*, toutes les deux ou toutes les trois heures.

*RACINE de Raifort noir* (*Radix Raphani nigri*). Elle est antiscorbutique & diurétique : ainsi, on peut la donner comme aliment aux personnes d'une constitution cachectique.

*RACINE de Régliſſe.* C'est un très-bon adoucissant. Voyez *Especes pectorales.*

*RACINE de Rhubarbe.* On se sert particuliérement de cette excellente racine dans les maladies du bas-ventre. Il ne faut point l'employer dans le cas de congestions à la poitrine, ou lorsqu'on doit favoriser, ou du moins qu'on ne doit pas empêcher l'expectoration. D'ailleurs, on l'emploie fréquemment dans la *dysenterie* : mais dans ce cas, si on la donne à grande dose, elle est trop échauffante, & si on la donne à petite, elle peut facilement arrêter le flux de ventre ; ainsi, il est plus avantageux de ne l'employer qu'à la fin de la dysenterie, lorsque ce flux ne dépend plus que de relâchement. Voyez *Poudre ecphractique.*

*RACINE de Salsepareille.* La décoction de cette racine est un des meilleurs dépuratifs. Dans les maladies vénérienes elle est le meilleur atténuant des humeurs.

*RACINE de Scille.* La *Scille* est un remede âcre, résolutif, diurétique & vomitif. Elle convient principalement dans les *maladies pituiteuses* & dans l'*hydropisie.* Elle agit spécialement

ſur la poitrine, & devient par-là très-efficace dans les engorgemens de cette partie. En général elle n'eſt pas auſſi efficace dans la mucoſité des premieres voies, qu'elle l'eſt dans les engorgemens des glandes & des viſceres. Mais elle n'a point, comme le *polygala de Virginie*, la propriété de pouſſer par la ſueur ; ainſi, elle réuſſit rarement dans les cas où il y a diſpoſition à la ſueur, parce que cette excrétion empêche ſon action ſur les voies urinaires.

*Six* ou *ſept grains* de cette racine peuvent facilement exciter le vomiſſement : mais on s'en ſert rarement dans cette vue ; parce que ſon effet vomitif eſt trop incertain. Quand on veut l'employer en qualité de remede réſolutif & diurétique, on commence par quelques grains, & on en augmente ſucceſſivement la doſe, ſuivant qu'on le juge à propos.

*RACINE de Valériane.* C'eſt le meilleur alexipharmaque, ſur-tout lorſqu'on peut avoir de la véritable racine d'Angleterre. On en donne la décoction ou l'eſſence dans les *fievres putrides* & dans les *affections rhumatiſmales* opiniâtres. Voyez *Potion alexipharmaque.* Dans l'*épilepſie*, on la donne en ſubſtance, en commençant par *dix grains*, & en augmentant ſucceſſivement la doſe juſqu'à *quelques drachmes* par jour. La Valériane d'Angleterre, eſt une variété, dont les feuilles ſont étroites.

*RÉSINE de Jalap* ; très-bon purgatif qu'on peut donner commodément aux enfans à la doſe de quelques grains triturés avec des amandes :

pour ce qui concerne les adultes. Voyez *Pilules purgatives.*

*ROB de genievre.* Il eſt un peu diurétique, & peut par-là ſervir de véhicule aux remedes qu'on emploie dans les *hydropiſies* & dans les *engorgemens pituiteux.*

*ROB de Sorbes.* Ce rob agit ſouvent ſur les voies urinaires d'une maniere plus efficace, que ne fait celui de genievre; il eſt même plus rafraîchiſſant, en ſorte qu'on peut l'employer dans les cas où le rob de genievre échauffe trop.

*ROB de Sureau.* C'eſt un bon véhicule pour les opiats fébrifuges.

*SABINE.* Cette plante eſt un excitant (*pellens*) très-actif, qu'on peut employer dans les cas où les autres remedes ne produiſent aucun effet : mais il faut être circonſpect dans la doſe, & commencer toujours par quelques grains. On en a auſſi recommandé l'uſage externe dans les *condylômes véroliques*, dans leſquels cependant le *mercure nitreux* produit de meilleurs effets.

*SAFRAN.* Il eſt anodyn & analeptique, & peut par conſéquent être employé dans les *fievres nerveuſes* dépendantes d'atonie & d'affoibliſſement. Voyez *Laudanum liquide de Sydenham* & *Pilules antihyſtériques.* Il provoque encore le flux hémorrhoïdal & menſtruel. Voyez *Pilules balſamiques.*

*SAFRAN des métaux.* ℞. Antimoine crud pulvériſé, nitre pur pulvériſé *parties égales*; mêlez, faites-les détonner dans un creuſet rougi au feu; & lavez.

Par cette opération, le ſoufre de l'antimoine ſe détruit, & une partie de ſon régule ſe calcine, en ſorte que ce qu'on trouve dans la leſſive qui reſte après l'édulcoration, eſt un *nitre antimonié.* La maſſe édulcorée, qu'on appelle *Safran des métaux*, eſt compoſée de parties régulines, dont les unes ſont déjà calcinées, les autres combinées encore avec une portion de ſoufre, & quelques-unes entiérement libres. C'eſt aux deux dernieres que le vin émétique doit ſa vertu vomitive. Voyez *Vin émétique.*

*SAVON d'Eſpagne.* Pour l'uſage interne ce ſavon eſt préférable à celui de Veniſe, qui eſt plus pur & plus âcre. C'eſt un très-bon réſolutif, quoiqu'il ne poſſede point la vertu de diſſoudre le calcul de la veſſie. Rarement on l'adminiſtre ſeul : on le mêle le plus ſouvent avec d'autres remedes. Voyez *Pilules purgatives* & *pilules réſolutives.*

*SEL AMMONIAC.* C'eſt un excellent réſolutif, qui a ſur les autres ſels l'avantage de ne point lâcher le ventre, mais plutôt de le reſſerrer : en ſorte qu'on peut l'employer avec beaucoup de ſuccès dans les *fievres* accompagnées de diarrhées ſymptomatiques. Il eſt également très-propre à modérer les ſueurs ſymptomatiques. La doſe eſt de *cinq* juſqu'à *dix grains* toutes les deux heures. Dans les *fievres quartes*, on peut augmenter ſucceſſivement cette doſe juſqu'à *un ſcrupule.* Voyez *Soufr. dor. d'antim.* Il eſt très-efficace dans les obſtructions des viſceres abdominaux, & par-là même très-propre

dans les *fievres quartes.* Voyez *Poudre fébrifuge.*

SEL *ammoniacal de Venus.* Voyez *Vitriol de Venus.*

SEL *de corne de cerf.* C'eſt un ſel alcali volatil, dont on ſe ſert quelquefois dans les *fievres malignes* : mais comme il eſt par lui-même trop échauffant, on fait mieux de l'adoucir en le ſaturant de quelque acide également volatil. Voyez *Liqueur de corne de cerf ſuccinée*, & *Potion alexipharmaque ſeconde.*

SEL *admirable de Glauber.* Ce ſel neutre eſt d'un excellent uſage pour réſoudre & pour évacuer la ſaburre des premieres voies. On peut l'employer ſeul à la doſe d'*une demi-once* par jour, ou le donner dans quelque mixture. Voyez *Mixture ſolutive.*

SEL *de ſoude* & SEL *de tartre.* On n'emploie guere les ſels alcalis ſeuls, parce qu'ils réſolvent trop les humeurs : mais ſi on les réduit en ſavons au moyen des huiles, ou en ſels neutres en les combinant avec des acides végétaux, ils deviennent de très-bons remedes réſolutifs. Voyez *Liqueur de terre foliée de tartre*, & *Elixir réſolutif.* Pour l'uſage interne de l'*air fixe*, le moyen le plus convenable c'eſt de ſe ſervir du *ſel de tartre* ou de la *ſoude pure.* Voyez *Air fixe.*

Le *ſel de ſoude* eſt un *alcali minéral*, qui, combiné avec l'*acide vitriolique*, produit un *ſel admirable* ; il eſt par-là préférable au *ſel de tartre*, qui, combiné avec le même acide, four-

ni

nit le *tartre vitriolé*, beaucoup moins efficace.

*Semence de Cévadille.* Sa vertu principale eſt de tuer les poux. On en a recommadé l'uſage interne pour le *Ténia*. J'en ai obſervé des inconvéniens plutôt que de bons effets.

*Semence de Fenouil.* Voyez *Eau de Fenouil* & *Huile de Fenouil.*

*Semence de Fenu-grec.* Cette ſemence contient beaucoup de parties mucilagineuſes & balſamiques, & devient par-là un bon remede émollient & réſolutif, étant employée extérieurement. Voyez *Eſpeces pour cataplaſme.*

*Semence de Lin.* Elle poſſede les mêmes vertus, mais dans un moindre degré que la *ſemence de fenu-grec.*

*Semence de Moutarde.* C'eſt un antiſcorbutique. On ne la donne point intérieurement comme remede : mais appliquée extérieurement, elle eſt un bon *épiſpaſtique.*

*Sinapisme.* ℞. Levain *trois onces*, raclures de la racine récente de grand raifort ſauvage, ſemence de moutarde concaſſée & macerée dans du vinaigre, de chaque *une once & demie*, ſel ammoniac *demi-once* ; mêlez avec du vinaigre juſqu'à la conſiſtance de cataplaſme.

Lorſqu'on veut exciter, ſans cependant trop irriter, & qu'on craint quelque inconvénient de la part des *cantharides*, on peut employer avec avantage ce *ſinapiſme.* On ne s'en ſert jamais en qualité de réſolutif : on l'emploie plutôt comme excitant & comme dérivatif.

*Soufre doré d'antimoine.* Ce ſoufre differe

du ſoufre ordinaire par les parties régulines qui s'y trouvent encore, & qui lui communiquent une vertu réſolutive très-active.

C'eſt un excellent remede, tant pour les obſtructions du bas-ventre, que pour les engorgemens de la poitrine; par conſéquent il eſt très-propre dans les *fievres intermittentes* opiniâtres & dans les *hydropiſies*. On commence par quelques grains, & l'on en augmente ſucceſſivement la doſe juſqu'à *une drachme* par jour.

Si en même temps il y a des engorgemens, on le donne mêlé avec le ſel ammoniac, à la doſe de *huit* juſqu'à *dix grains*. Mais s'il y a plutôt relâchement accompagné d'éréthiſme, on y ajoute pour baſe la *rhubarbe*. Il eſt déjà par lui-même diurétique : cependant ſi l'on veut déterminer ſon action ſur les voies urinaires d'une maniere plus préciſe, on peut le mêler avec *dix grains* de *cloportes*. Quand on n'a pas beſoin d'augmenter les excrétions, ou du moins quand on ne veut favoriſer que celle de la peau, on ſe ſert des *Pilules réſolutives*.

On emploie communément la troiſieme précipitation, parce que la premiere, contenant trop de parties régulines, excite facilement le vomiſſement. Mais ce procédé eſt ſi incertain, qu'on fera toujours mieux de mêler exactement toutes les précipitations, & d'en eſſayer enſuite la vertu : ſi l'on voit que ce mélange excite le vomiſſement, on pourra y ajouter autant de ſoufre ordinaire qu'on jugera à propos; ce qui fournit en même temps un remede moins cher.

*Suc de Citron.* On s'en ſert dans les cas où le vinaigre ſeroit trop échauffant. Voyez *Vinaigre*.

*Suc de Réglisse.* On donne ce nom à l'*extrait aqueux de régliſſe*. C'eſt un excellent adouciſſant dans les maladies de poitrine. Voyez *Syrop pectoral*.

*Syrop de Guimauve.* ℞. Racines récentes d'althéa *une livre* ; faites bouillir dans une quantité ſuffiſante d'eau ; exprimez, & ajoutez ſucre blanc *quatre livres* ; faites bouillir juſqu'à ce que le tout ait acquis la conſiſtance d'un ſyrop. C'eſt un ſyrop très-adouciſſant qu'on peut employer dans les affections de la poitrine, & dans le trop grand éréthiſme des inteſtins.

*Syrop pectoral adouciſſant.* ℞. Suc de régliſſe *une once*, diſſolvez-le dans *deux livres* d'eau de fleurs de camomille ſans vin, & ajoutez-y ſyrop de guimauve *huit onces*.

Dans les phthiſies, lorſqu'il y a une trop grande ſenſibilité au goſier, ce ſyrop ſert à humecter les parties, en même temps qu'il favoriſe l'expectoration.

*Syrop pectoral réſolutif.* ℞. Gomme ammoniaque purifiée, ſel ammoniac purifié, de chaque *deux drachmes* ; diſſolvez-les dans *une once* d'oxymel ſcillitique, & *deux drachmes* de vin émétique ; ajoutez-y Syrop pectoral adouciſſant *huit onces*.

On donne ce ſyrop avec beaucoup d'avantage dans les phthiſies, toutes les fois que l'expectoration ſe fait avec difficulté, que le pus paſſe

dans le ſang, que la fievre eſt par conſéquent forte, & que le ventre eſt trop libre. La doſe eſt d'une pleine cuillere de bois toutes les heures.

*SYROP de ſuc de Citron.* On l'ajoute aux mixtures rafraîchiſſantes, ou à la boiſſon ordinaire.

*TABAC.* On ne s'en ſert qu'en lavement, ſoit en l'employant en décoction, ſoit en en introduiſant la fumée dans les inteſtins. Cette derniere méthode eſt préférable toutes les fois qu'on veut irriter fortement. La décoction eſt ſouvent efficace, quand les autres remedes qu'on emploie communément pour lâcher le ventre ne ſuffiſent point.

*TARTRE émétique.* Ce ſont les parties régulines de l'antimoine diſſoutes dans l'acide tartareux; ainſi, cette préparation ne differe point eſſentiellement du vin émétique. Mais comme l'acide tartareux, imprégné de parties régulines, ſe cryſtalliſe de nouveau, il peut facilement ſe faire que certains cryſtaux contiennent moins de ces parties que d'autres : ce qui rend l'uſage de ce remede un peu incertain; à moins que l'Apothicaire ne mêle par une trituration exacte toute la maſſe cryſtalliſée. De plus, le *tartre* ſe diſſout difficilement dans l'eau, & il s'en ſépare très-facilement; d'un autre côté, on ne peut ſavoir ſi le *tartre émétique* eſt préparé avec le *verre* ou avec le *foie d'antimoine*, ce qui cependant rend plus ou moins forte l'action de ce remede. Tout cela peut également donner lieu à l'incertitude & à l'erreur; en ſorte que le *vin émétique* ou le vin imprégné de parties régulines d'anti-

moine, eſt toujours le remede le plus ſûr & le meilleur qu'on puiſſe employer, ſoit en qualité d'émétique, ſoit comme réſolutif.

*Tartre tartariſé.* C'eſt un très-bon réſolutif, qu'on peut employer chez les perſonnes très-ſenſibles. On peut d'ailleurs le remplacer par le *ſel de Glauber*, & par le *vin émétique* affoibli. Si ces remedes ne produiſent aucun effet, on ne doit guere en eſpérer du tartre tartariſé.

*Teinture d'antimoine de Jacobi.* Si l'on fait bouillir une forte leſſive de *ſcories* récentes de *régule d'antimoine ſimple*, avec une huile récemment exprimée, juſqu'à ce que le tout ait acquis la conſiſtance d'un ſavon, on a par ce moyen le *ſoufre d'antimoine* diſſous dans ce ſavon, & par-là même un remede doublement efficace. Cependant, comme ce ſavon peut facilement s'altérer, il eſt à propos de le diſſoudre dans l'eſprit de vin. Mais il faut que l'eſprit de vin ſoit rendu cauſtique : par conſéquent, la *teinture âcre* ordinaire d'*antimoine*, qui ne contient qu'un peu d'alcali cauſtique, & point de parties régulines de ce métal, eſt très propre à cet effet ; & c'eſt ce ſavon diſſous dans la *teinture âcre d'antimoine*, que nous devons à *Jacobi*, & que quelques-uns appellent auſſi *ſoufre liquide d'antimoine*.

Cette teinture eſt un excellent réſolutif & diurétique. On ne peut pas en déterminer la doſe ; tout dépend de la maniere différente dont on la prépare, & il eſt impoſſible de la preſcrire avec exactitude. On commence par quelques goutes, & on en augmente ſucceſſivement la doſe, ſui-

vant que les circonſtances & les effets du remede l'exigent. On la donne avec beaucoup d'avantage dans les *gonorrhées chroniques*, & dans les *obſtructions* des viſceres abdominaux.

*TEINTURE aqueuſe de Rhubarbe.* Ce n'eſt qu'une ſimple décoction dans l'eau. On prend une once de rhubarbe pour une livre d'eau : & on y ajoute pour l'ordinaire quelque ſel alcali.

On peut employer avec avantage cette préparation dans le relâchement de l'eſtomac & des inteſtins.

*TEINTURE de Cantharides.* ℞. Poudre de cantharides *deux drachmes*, eſprit de vin rectifié *une livre & demie*; mêlez, laiſſez en digeſtion, & enſuite filtrez.

Ce remede, employé extérieurement, a quelquefois réuſſi dans les *verrues* & les *condylômes vénériens* : mais dans ces cas, on peut s'en paſſer, ainſi que des autres remedes, en employant la ligature, ou la diſſolution de mercure dans l'acide nitreux affoiblie. On peut employer intérieurement cette teinture comme diurétique & comme tonique, dans les *gonorrhées ſimples* & dans les *hydropiſies*. On commence par quelques goutes affoiblies d'eau, qu'on prend différentes fois par jour.

*TEINTURE volatile de Gayac.* ℞. Gomme de Gayac native *quatre onces*, eſprit dulcifié de ſel ammoniac *une livre & demie*; faites digérer à froid dans un vaiſſeau fermé ; & enſuite filtrez.

C'eſt un remede très-utile dans la *goute* & dans les *rhumatiſmes chroniques*, on peut en

faire prendre tous les jours *deux drachmes* à différentes reprises, & même plus, suivant qu'on le juge à propos.

TEINTURE *de mars astringente de Ludovic.* ℞. Vitriol de mars, crême de tartre, de chaque *demi-livre*, eau de fontaine *six livres*; faites bouillir jusqu'à ce que le tout ait acquis la consistance du miel; ajoutez-y esprit de vin rectifié *six livres*; laissez en digestion, & ensuite filtrez.

La dose de cette teinture est de *cinquante* jusqu'à *quatre-vingt goutes*; on la donne dans la foiblesse générale & dans la disposition cachectique des humeurs.

TEINTURE *de mars apéritive.* ℞. Fleurs de sel ammoniac martiales *quatre onces*, esprit de vin rectifié *une livre*; laissez en digestion, & ensuite filtrez.

Cette teinture, donnée à la dose de *trente* jusqu'à *quarante goutes*, différentes fois par jour, est très-efficace dans les cas où, avec les dispositions dont je viens de parler, il y a des obstructions dans les visceres abdominaux.

TÉRÉBENTHINE *de Venise.* C'est un remede balsamique & diurétique. Il communique à l'urine une odeur de violete. Mais à raison de sa qualité échauffante, il ne faut point l'employer dans une disposition inflammatoire, ni dans les vraies inflammations. On donne communément la térébenthine dans les gonorrhées, en la faisant dissoudre dans l'eau par le moyen d'un jaune d'œuf: mais il faut être circonspect dans la dose, parce qu'elle peut, en irritant fortement les voies uri-

naires, occaſioner un *gonflement des teſticules.* On peut commencer par *un ſcrupule*, & en augmenter ſucceſſivement la doſe juſqu'à *une drachme* par jour. En voici la formule :

℞. Térébenthine de Veniſe *demi-drachme* ; faites diſſoudre par une quantité ſuffiſante de jaune d'œuf, dans ſix onces d'eau de fleurs de camomille ; on en prendra toutes les heures une pleine cuillere.

La térébenthine ſert d'ailleurs de diſſolvant au mercure. Voyez *Onguent Napolitain.* Bouillie dans l'eau, elle ſe durcit & devient friable par l'évaporation de ſon huile la plus ſubtile ; dans cet état elle n'eſt plus ſi échauffante, & elle devient plus ſûre pour l'uſage médicinal.

*TREFLE D'EAU* ou *Ménianthe* ( *trifolium fibrinum* ). C'eſt un amer réſolutif. Voyez *Extrait de Trefle-d'eau.*

*VIN.* Le *vin* eſt un remede efficace, & qui doit ſe trouver chez tous les Apothicaires. Pour l'uſage médicinal, il faut qu'il ſoit auſſi vieux & qu'il ait autant fermenté qu'il eſt poſſible. Un tel vin produit d'excellents effets dans les *fievres putrides* & *malignes*, & dans pluſieurs eſpeces de *ſpaſmes.* Il eſt encore le meilleur menſtrue du *regule d'antimoine.* Voyez *Vin émétique*, & *tartre émétique.*

*VINAIGRE.* Le *vinaigre* appartient à la claſſe des remedes antiſeptiques. Étendu dans l'eau, il ſert de boiſſon dans les fievres *inflammatoires*, *bilieuſes & putrides.* On s'en ſert auſſi contre les poiſons ſtupéfiants, tels que la *ciguë*, la

*belladona*

*belladona*, & d'autres de cette nature qu'on a avalés par imprudence.

Comme il entre dans sa composition des parties huileuses & spiritueuses, le vinaigre échauffe quelquefois ; mais il pousse aussi par la sueur & par les urines. Pour le dépouiller de cette propriété échauffante, on est dans l'usage de le distiller : mais il reste toujours dans cette opération l'acide le plus fort ; & il ne passe que le plus foible, uni aux parties spiritueuses les plus volatiles. Si toute la distillation se fait dans des vaisseaux d'étain, le vinaigre est altéré par les parties du métal, qui se dissolvent facilement. Ainsi, on fait bien, lorsqu'on craint la propriété échauffante du vinaigre, d'employer de préférence les acides non-fermentés, tels que le *suc de citron* & la *crême de tartre*.

Quant à la dose, il faut la régler d'après la nature de la maladie, & la disposition de l'estomac : car il y a des malades qui ne peuvent supporter le vinaigre, ni aucun acide en général. Dans un pareil cas, sur-tout lorsque la fievre est putride, il faut y ajouter un peu de *vin*. On peut commencer par *quelques onces* étendues dans une *pinte d'eau*, & en augmenter successivement la dose. Mais si l'on est dans le cas de l'employer comme antidote contre les poisons stupéfiants, il faut le donner concentré, le plutôt & aussi copieusement qu'il est possible.

*VINAIGRE bézoardique*. ℞. Racine d'angélique, racine de valériane, menthe, fleurs de camomille commune, baies de genievre, baies

de laurier, de chaque *demi-once*, ſafran oriental, camphre, de chaque *une drachme*, vinaigre *ſix livres*; laiſſez en digeſtion; enſuite paſſez la liqueur.

On emploie ce vinaigre avec avantage, tant intérieurement qu'extérieurement, dans la *peſte* & dans les *fievres nerveuſes* qui dépendent d'un miaſme malin. On peut commencer par la doſe d'*une drachme* donnée différentes fois par jour, & l'augmenter enſuite ſelon qu'on le juge à propos. Voyez *Potion alexipharmaque ſeconde*. Dans les maladies chroniques, accompagnées de grande foibleſſe & d'une diſpoſition aux défaillances, on peut le ſaturer d'un ſel alcali, & le donner ſous cette forme à la doſe d'une *demi-drachme*.

*VINAIGRE ſcillitique*. Ce n'eſt qu'une ſimple infuſion de *ſcille* dans du *vinaigre*. On l'emploie comme réſolutif ou comme diurétique, toutes les fois que la ſcille ſeule ſeroit trop irritante, & qu'elle pourroit exciter le vomiſſement. La doſe eſt de *quarante* juſqu'à *cinquante goutes*, toutes les trois ou toutes les quatre heures. Dans les hydropiſies, ſi la ſcille irrite trop, & en général ſi le malade manque de forces, on peut mêler le *vinaigre ſcillitique* avec partie égale d'*eſprit de vin*. Voyez *Oxymel ſcillitique* & *Elixir réſolutif*.

*VIN émétique*. ℞. Safran des métaux *une once*, bon vin de France *trente onces*; laiſſez en digeſtion pendant quelques jours; puis filtrez.

C'eſt une des meilleures & des plus efficaces préparations d'antimoine. A la doſe de *trois* juſqu'à *quatre drachmes*, c'eſt le vomitif le plus ſûr;

& à une dose plus foible, c'est un des meilleurs résolutifs. Il favorise l'expectoration dans la *péripneumonie*; & l'on peut l'employer avec le plus grand succès dans tous les cas où il y a *obstruction des visceres*. Dans la *manie*, il faut souvent l'administrer à la dose de *huit* jusqu'à *dix onces* par jour, avant qu'il opere aucune évacuation : cependant il ne faut absolument en augmenter la dose que par degrés, & en observant tous les jours les effets qui en résultent.

*VITRIOL blanc*. Ce bon remede ophthalmique, n'est que le zinc dissous dans l'acide vitriolique. Voyez *Eau ophthalmique fortifiante*.

*VITRIOL de Mars*. C'est un remede fortifiant & vermifuge. Voyez *Poudre anthelminthique* & *Teinture de mars astringente*.

*VITRIOL de Venus* ou *de cuivre*. On s'en est quelquefois servi avec avantage dans l'*épilepsie*. Il est bon sur-tout quand on emploie pour dissolvant du cuivre l'alcali volatil : dans ce cas il ne faut plus l'appeller *vitriol*; mais il faut lui donner le nom de *sel ammoniacal de Venus*. On peut employer l'un & l'autre toutes les fois qu'on n'a point de raison de se servir d'autres remedes, ou qu'on les trouve inefficaces. Pour l'usage interne, je préférerois le *sel ammoniacal de Venus*. On commence par donner quelques goutes de la dissolution suivante, & on en augmente la dose suivant qu'on le juge à propos.

℞. Limaille de cuivre *un scrupule*, esprit de sel ammoniac préparé avec quelque sel alcali *deux onces*; laissez en digestion, & filtrez ensuite.

*YEUX* ou *Pierres d'écreviſſes*. C'eſt un bon abſorbant. On peut s'en ſervir à la place des *écailles d'huitres*, ou de la *magnéſie du ſel commun*; quoique cette derniere ſoit préférable, par la raiſon qu'elle forme avec tous les acides un ſel très-ſoluble.

**FIN.**

# ERRATA.

PAGE 33. *ligne* 25. *effacez le premier point & virgule.* P. 48. *l.* 24. *lisez* qui n'étoient point. P. 60. *l.* 15. *lis.* cévadille. P. 160. *l.* 9. *lis.* succion. P. 189. *l.* 23. *lis.* dissous. P. 207. *après la l.* 26. *ajoutez à la ligne :*

La meilleure maniere de s'en servir dans ce cas, est de le mêler avec du sucre, ou mieux encore, de le réduire en pilules avec du savon d'Espagne. V. *Pilules purgatives.*

# TABLE

## DES ARTICLES.

### TOME PREMIER.

DES

# TABLE DES ARTICLES.

## TOME SECOND.

DES

# TABLE
## DES MATIERES.

NOTA. *La lettre* A *désigne le Tome premier, & la lettre* B *le Tome second : lorsqu'il n'y a que les chiffres, ils se rapportent toujours au Volume précédemment indiqué.*

Douleur

Noſtalgia

*Fin de la Table des Matieres.*